BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XLI.

On souscrit dans les Départemens, chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd.	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C°, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

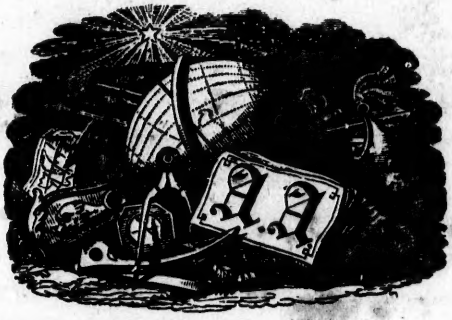
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

ri
ro
po
le
bl
pu
co
no
et
rés

VOYAGES
EN AMÉRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

BULLOCK.

VOYAGE AU MEXIQUE.

(1823.)

PRÉLIMINAIRE.

Le Mexique, cette vaste contrée américaine, si riche en mines d'or et d'argent, en souvenirs héroïques ou atroces, en antiquités diverses, était, pour ainsi dire, ignoré de l'Europe au moment où le célèbre voyageur Alexandre de Humboldt publia son ouvrage sur les régions équatoriales. Depuis le passage de ce voyageur en ces régions, au commencement du XIXe siècle, il s'est opéré de nombreux changemens dans la situation politique et dans les mœurs et opinions des habitans. Il était réservé au voyageur Bullock de nous faire con-

naître ces changemens et de compléter ainsi l'histoire naturelle et politique de ce beau pays, dont nous dirons un mot général avant de passer à la relation.

Le Mexique est borné à l'ouest par l'Océan Pacifique, au midi par la baie de Honduras et la république de Guatimala, à l'est par le golfe du Mexique, et au nord par les montagnes rocheuses et les États-Unis de l'Amérique du Nord. L'étendue de cette contrée, formant aujourd'hui une république analogue à celle des États-Unis, n'est pas moindre de cent vingt mille lieues carrées. Une moitié, placée sous le tropique, reçoit les feux de la zone torride, l'autre moitié respire sous un climat plus tempéré. La grande chaîne des Cordillières, avec ses pics couverts de neiges éternelles et ses éruptions volcaniques, partage le territoire mexicain, sillonné de rivières et de lacs, parsemé d'antiques forêts, et couvert de la plus riche végétation. Les habitans sont d'une origine très mêlée, les conquérans ayant fini par se confondre avec les peuples conquis.

Les productions naturelles, particulièrement celles du plateau qui forme le centre du pays, étonnent par leur innombrable variété. Le maïs ou blé d'Inde est le premier et le plus important des alimens des naturels; on le cultive dans les régions les plus ardentes comme dans les plaines qui

dominent de neuf mille pieds le niveau de la mer. La terre y rend jusqu'à trois ou quatre cents fois ce qu'elle a reçu. Les patates ou pommes de terre sont également cultivées; mais elles ne sont pas indigènes; elles viennent des montagnes du Pérou. Les Mexicains récoltent de même le manioc. La cochenille est un produit particulier au Mexique. Aucune contrée n'est pourvue d'aussi magnifiques forêts. Le sapin, le cèdre, tous les arbres gomo-résineux croissent dans les parties supérieures; l'acajou et le palmier, dans les parties inférieures. Les champs sont parsemés de fleurs et de fruits. Les montagnes recèlent des mines d'or et d'argent inépuisables, surtout vers le plateau central et dans le district de Guanaxato, dont la vallée paraît être une des plus délicieuses du monde.

On sait que l'Espagne a long-temps possédé le Mexique, et qu'elle dut cette conquête à Fernand Cortez, aventurier plein de génie, conquérant intrépide, mais souvent barbare. La possession de ce pays ne fut troublée que vers 1810, où commença une fermentation qui a fini par amener l'affranchissement total des habitans et leur rupture entière avec la métropole, par la proclamation vers 1820 d'une république fédérative, aujourd'hui (1835) complétement assurée et reconnue par les principaux gouvernemens de l'Europe. Ce fut donc après l'organisation de cette république que notre voya-

geur arriva au Mexique; et quoique les esprits ne fussent pas encore bien calmes, il put du moins les observer à l'aise pendant six mois, et mettre en ordre ses observations dans les pages qu'on va lire.

Voyage. La Jamaïque. Campêche. Orizaba. Saint-Juan de Ulloa. Isla del Sacrificios.

Le 11 décembre 1822, accompagné de mon fils, je quittai Portsmouth à bord d'un navire marchand qui devait nous conduire au Mexique. Quelques jours de navigation nous suffirent pour atteindre un climat tout différent de celui d'Angleterre. Passant en vue des Açores, nous pénétrâmes dans la mer des Antilles, sans presque avoir besoin de changer une seule voile. Montserrat, Saint-Eustache, Porto-Rico, Saint-Domingue, se présentèrent successivement à nos regards, et nous entrâmes dans le havre de Port-Royal, situé, comme on sait, sur la côte méridionale de la Jamaïque, après un voyage qui fut une véritable partie de plaisir. Mais les mers étaient tellement infestées de pirates, que, pour continuer notre route, nous attendîmes un convoi pendant trois semaines. Repartant alors sous la protection d'un vaisseau de sa Majesté Britannique, nous touchâmes à la Trinidad de Cuba; et dépassant les caps Corrientes et Saint-Antoine, nous ne tardâmes guère à voguer dans le golfe du Mexi-

que. Notre capitaine fit jeter l'ancre près de Campêche, et nous allâmes à terre dans quatre chaloupes; mais, débarquant par hasard à un endroit où cette liberté n'était pas permise à des étrangers, nous fûmes tous faits prisonniers par les soldats espagnols et emmenés à la maison du gouverneur. Cet officier cependant nous traita avec beaucoup de respect; il nous retint à dîner, et nous passâmes une journée agréable. C'était la première ville espagnole que nous voyions en Amérique; et elle est si belle, si régulière, si bien située, que nous fûmes remplis d'admiration. Chaque maison a son jardin, et de la principale église on découvre une vue vraiment magnifique.

La traversée de Campêche à Vera-Cruz fut ensuite assez ennuyeuse, car pour me servir de l'expression des marins, nous eûmes plus d'une fois à « manger le vent. » Mais le nombre et la variété des tribus qui nagent, les oiseaux de mer, les régimens de baleines, la multitude de poissons volans qui se soutiennent plusieurs minutes au-dessus de l'eau, les bonites, les dauphins, et le superbe spectacle que le ciel présentait chaque soir, nous furent des sources continuelles de distraction. Dans l'après-midi du 24 février, nous espérions voir la côte du Mexique; mais nous découvrîmes seulement, au coucher du soleil, le pic de l'Orizaba. La hauteur de cette montagne volcanique est évaluée

à dix-sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et nous en étions au moins éloignés de cent cinquante milles. L'obscurité de la nuit nous la déroba bientôt. Peu après nous aperçûmes le phare de Vera-Cruz. Cependant, retardés encore par un calme, ce ne fut guère avant le lendemain midi que nous distinguâmes la ville elle-même, ses tours, ses coupoles, ses dômes, ses créneaux, non plus que le château-fort de Saint-Juan de Ulloa, seule place importante que l'Espagne eût conservée dans l'Amérique du Nord [1], et la flottille rangée sous le feu de ses canons. Incertains de la tournure que les événemens politiques du pays pouvaient avoir prise, et par conséquent de l'accueil qui attendait notre pavillon, nous n'osions trop avancer vers le port, quand soudain apparurent dans l'air les symptômes d'une *norte* prochaine. C'est ainsi que se nomme une tempête qui souffle du nord-est, et qui, en cette saison de l'année, est fort fréquente et fort dangereuse sur la côte du Mexique. Nous tentâmes alors, mais inutilement, d'aller mouiller auprès de l'île du Sacrifice; et dans la matinée suivante, la furie de l'ouragan fut telle, il nous chassa si loin de terre, que pour revenir à la même place il ne nous fallut pas moins de tout une semaine. Pendant ce temps nous courûmes un grand risque

[1] Elle l'a encore perdue depuis, et aujourd'hui (1835) elle ne possède plus rien sur les côtes du Mexique.

de nous briser contre des écueils, et ne dûmes notre salut qu'à l'extrême bonté de notre câble et de notre ancre qui nous retinrent lorsque nous n'en étions plus qu'à quelques verges.

Nous parvînmes, le 2 mars, à ancrer entre l'isla del Sacrificios et le continent. Cette petite île n'a qu'un mille et demi de long, et n'est plus qu'un simple monceau de sable, sur lequel végète une pauvre famille d'Indiens. Elle reçut le nom qu'elle porte du navigateur Grizalva, qui, le jour de son arrivée, y trouva un temple où la veille une victime humaine avait été sacrifiée. On voit encore des vestiges de ruines; et des tas d'ossemens qui blanchissent sans sépulture sur la terre montrent combien le climat fut fatal aux Européens.

Lorsque l'opération du mouillage fut terminée, on mit une chaloupe en mer; et le capitaine, divers passagers, mon fils et moi, quittant le vaisseau, nous partîmes pour Vera-Cruz, dont nous étions éloignés d'environ trois milles. Mais, chemin faisant, nous fûmes hélés par un canot sous pavillon espagnol, dont l'officier nous somma de venir comparaître devant le gouverneur du château de Saint-Jean. Bon gré, mal gré, nous obéîmes. Il s'agissait d'acquitter certains droits de douane qui se percevaient encore au profit du roi d'Espagne. Cette affaire arrangée, nous continuâmes notre route vers la ville, à qui, vue de l'eau, ses maisons rouges et

blanches, ses couvens, ses hospices, ses églises et ses fortifications donnaient une noble apparence. Mais, hélas! pourquoi faut-il que ce soit un des lieux les plus malsains du globe?....

Vera-Crux. La promenade publique. Revue des troupes républicaines. La Posada. Marchés. Vautours.

Nous débarquâmes sur une jetée basse, mais solidement construite en maçonnerie. A peine y eus-je mis le pied, que je m'aperçus avec surprise qu'elle était pavée en partie avec des barres de fer qui portaient une large flèche, marque du roi de la Grande-Bretagne. A ce que j'appris plus tard, elles provenaient du lest d'une frégate anglaise qui les avait laissées afin de s'en retourner avec une cargaison d'épices plus considérable.

Après avoir retenu des logemens dans la principale posada ou auberge, nous allâmes voir la ville, et remettre nos lettres de recommandation. Pour ma part, j'en étais bien muni; mais les voyageurs qui, partant pour le Mexique, compteraient sur une pareille pacotille, se trouveraient, je dois le leur dire, tristement désappointés. De trente que j'avais, pas une ne me valut même une invitation à dîner. Comme c'était un dimanche soir, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de diriger nos pas vers la promenade publique qui est située au sud en dehors des murs. Elle est élégamment ornée de siéges

pour les promeneurs, mais nous n'y trouvâmes pas gaie compagnie. Au lieu de ne rencontrer là que de paisibles citoyens, nous assistâmes à une revue des troupes républicaines. Ce dernier mot, quoique la politique soit absolument étrangère à mon sujet, m'oblige à exposer au lecteur quels événemens se passaient à l'époque de mon voyage dans cette partie de l'Amérique où je vais le conduire, et pour être plus intelligible, de lui rappeler en peu de lignes quelle avait été jusqu'alors l'histoire du Mexique. Lorsque Fernand Cortez le découvrit en 1519 et en fit la conquête, ce pays était depuis long-temps soumis à la nation puissante et civilisée des Aztèques. Désormais, il fut gouverné par des vice-rois espagnols jusqu'en 1810. A cette date, éclata une révolution qui avait pour but de le séparer de la mère-patrie, mais qui fut comprimée en 1819. Une seconde révolution opérée en 1820 avait presque entièrement ruinée la puissance espagnole dans cette contrée, et l'année suivante, les Méxicains avaient élu un empereur constitutionnel, Augustin Iturbide, qui, croyait-on, quand j'étais parti d'Angleterre, tenait en paix les rênes du gouvernement; mais arrivé à Vera-Crux, la première chose qu'on m'annonça fut que cette ville et plusieurs autres places étaient au pouvoir d'insurgés républicains, qui avaient déjà une nombreuse armée. Les régimens que nous vîmes défiler

en dépendaient. Deux généraux qui étaient présens, et qui se nommaient l'un Santa-Anna, l'autre Vittoria, galopaient sur de magnifiques chevaux, revêtus eux-mêmes de brillans uniformes; mais leurs soldats, presque tous Indiens ou d'extraction indienne, avaient bien l'air de véritables *conscrits*.

A huit heures, lorsque l'*Angelus* sonna, nous pûmes remarquer dans les rues tous les passans s'arrêter, se découvrir, se signer plusieurs fois, et ne continuer leur chemin qu'après avoir murmuré une courte prière. Nous retournâmes alors à notre hôtel, s'il est permis d'appeler de ce nom aristocratique un méchant cabaret où l'on ne put même nous donner des lits passables. Je ne parvins, quant à moi, à me procurer qu'une espèce de couchette garnie d'une dure paillasse, laquelle était couverte d'un drap et d'un bout de flanelle. C'était, du reste, tout le mobilier de ma chambre qui n'avait pas de fenêtre, et dont la seule issue communiquait avec une salle de billard où des joueurs faisaient un infernal tapage. En outre, au moment de me déshabiller, je découvris que mon unique drap était tout mouillé; et quand je m'en plaignis à l'hôte, il répliqua qu'il le savait bien, mais qu'il n'en avait pas d'autre. Je m'écriai que j'aimais alors cent fois mieux m'envelopper dans ma redingote et passer toute la nuit sur une chaise. « Vous avez bien raison! » répondit-il avec le plus impassible

sang-froid, et il m'abandonna sans pitié au vacarme du billard, à la chaleur, aux moustiques qui m'empêchèrent de fermer l'œil pendant une seule minute.

Au point du jour, je courus respirer dehors, et le hasard me conduisit vers la place du marché. Il était rempli d'Indiens et de gens de la campagne, dont la variété de costumes et la différence de physionomie formaient un intéressant spectacle qui peu à peu dissipa ma mauvaise humeur. Les légumes cependant n'étaient ni abondans ni beaux, et les fruits ne valaient pas à beaucoup près ceux de la Jamaïque. La boucherie était ce qu'on peut voir de plus dégoûtant; la viande découpée en bandes presque aussi minces que des rubans, et noircie de rester au soleil, se vendait non au poids, mais à la mesure. Pas une pièce de gibier. En revanche, je n'imaginais pas qu'on pût réunir une aussi grande quantité de beaux poissons.

Dans l'après-midi, nous visitâmes la cathédrale qui est vaste, mais d'assez méchante architecture. Les chapelles latérales abondent en sculptures et dorures du goût le plus détestable, et sont pitoyablement décorées de mauvais tableaux et de statues peintes, tandis que leurs gros chandeliers d'argent massif sont si sales que vous les prendriez plutôt pour du plomb.

La plupart des maisons de Vera-Crux sont gran-

des, hautes, quelques-unes de trois étages, toutes bâties dans le vieux style espagnol ou mauresque et renfermant d'ordinaire une cour carrée, le long de laquelle règnent des galeries couvertes. Elles ont des toits en terrasses, des fenêtres à vitres, et sont bien adaptées au climat. Généralement, les façades sont ornées de balcons en bois, et la disposition intérieure est la même que dans la Vieille-Espagne. La ville entière, aussi bien que la citadelle, est construite en corail, et le ciment qui attache ensemble les divers blocs est formé de la même matière, qu'on emploie également pour les toits et les planchers. Elle est si dure, qu'en certains endroits l'usure lui donne le poli du marbre. Il y a une assez belle place, dont l'hôtel du gouvernement forme un côté, et la cathédrale un autre. Dans les rues, les piétons peuvent souvent marcher sous des portiques qui les protégent à la fois de l'accablante chaleur du soleil et des grosses pluies qui tombent par torrens, lors de la saison humide.

Lorsqu'on arrive à Vera-Cruz par mer, on y compte jusqu'à seize coupoles ou dômes. Mais, lors de mon passage, presque toutes les églises, tous les couvens, tous les monastères étaient fermés; et depuis que la ville n'appartenait plus aux Espagnols, la plupart de ces édifices tombaient en ruines. Puis, rien de plus triste pour des étrangers, habitués au bruit des cités européennes, que l'air

sombre et le mortel silence de Vera-Crux. Ce serait pour tout autre lieu un déshonneur de dire que l'herbe pousse dans les rues, mais ici, que ne donnerait-on pas pour en voir? Ici, en effet, on ne découvre pas autour de soi un seul arbre, pas le moindre vestige de végétation; de même à plusieurs milles aux environs, et il n'y a que la marée qu'on n'apporte pas de plus loin. La seule eau bonne à boire est celle de la pluie qui se conserve dans des citernes. Malgré donc que les marchés soient passablement approvisionnés par les Indiens, il fait cher vivre aux hôtels, où d'ailleurs on est fort mal traité. Toutes les denrées sont d'un prix exorbitant, sauf le poisson qui, comme je l'ai déjà dit, est commun et délicieux. On peut à peine se procurer du lait, car faute de pouvoir les nourrir, il n'y a de vaches qu'à une énorme distance. Le manque absolu de végétation prouve en même temps la pauvreté du sol et l'insalubrité du climat. Je ne sais si tel ou tel désagrément personnel me rend injuste, mais Vera-Cruz me semble l'endroit le plus désagréable de la terre, et sa réputation d'être le plus malsain donne naturellement le frisson aux étrangers tant qu'ils restent dans l'enceinte de ses murs, entourés par des sables arides, d'immenses marais, et des savanes dont les fétides exhalaisons ne sont dissipées que par des vents impétueux. La saison pluvieuse, qui dure de mai à octobre, et qui est aussi

la plus chaude, envoie toujours au tombeau un grand nombre d'habitans, et non-seulement de ceux qui sont nés en d'autres pays, mais encore de Méxicains eux-mêmes; car, pour ne pas mentionner les diverses maladies ordinaires auxquelles notre frêle nature est sujette, le choléra (*black vomit*), ce fléau de l'humanité, devrait seul, si on y songeait, défendre aux voyageurs l'entrée de cette ville, surtout lorsqu'ils ne sont mus comme moi que par des motifs de curiosité. D'après ce qui précède, on croira aisément que la société de Vera-Crux doit être fort restreinte, et que les mœurs y sont très dissolues. Parmi les négocians européens que des espérances de fortune attirent, peu sont mariés. Quant aux femmes méxicaines, je n'en saurais parler, car je n'eus jamais avec aucune d'elles cinq minutes de conversation.

Vera-Crux, au dire de toutes les personnes que j'interrogeai sur ce sujet et qui me semblaient à même d'être bien informées, ne renferme que sept mille habitans. Humboldt, qui visita cette place en 1802, porte le chiffre de la population à seize mille âmes; mais sans doute ce chiffre diminue toujours, car la ville paraît assez grande pour en avoir à certaine époque contenu de vingt à vingt-cinq mille. Quand on ne connaît pas encore les régions tropicales et qu'on débarque à Vera-Crux, on doit être surpris de la multitude de vautours

qu'on y voit. Ils ne sont pas plus sauvages dans les rues que des volailles domestiques, et comme les chiens de montagne à Lisbonne, ils se chargent de nettoyer la voie publique, dévorant aussitôt toute espèce d'ordures qui peuvent y être déposées. Leurs sens de la vue et de l'odorat sont très fins. Pendant que j'empaillais certains poissons dans une chambre située au faîte de notre *posada*, les toits environnans étaient encombrés de ces oiseaux qui attendaient avec inquiétude leur revenant-bon; et lorsque je jetai les intestins ils furent, après beaucoup de disputes, avidement dévorés. Les vautours vivent sur le pied de paix avec les chiens, et j'ai souvent vu les uns et les autres se repaître sans jalousie de la même charogne. Ils passent la nuit sur les toits des églises, où ils perchent par volées de plusieurs centaines.

Mon intention, lorsque je m'étais embarqué pour le Mexique, était surtout d'en visiter la fameuse capitale, Mexico. Mais, par suite des derniers événemens politiques, et comme les armées belligérantes des impérialistes et des républicains se trouvaient précisément campées sur la route, je ne savais pas si je ne courrais aucun danger. Pour m'en informer au juste, j'obtins une audience des généraux qui commandaient à Vera-Crux; et ces messieurs n'apprirent pas plutôt que le but de mon voyage était tout scientifique, qu'ils me délivrèrent un passe-

port jusqu'au dernier village en leur pouvoir, présumant bien, dirent-ils, que leurs ennemis, quand ils connaîtraient mes motifs, s'empresseraient aussi de me protéger.

Départ de Vera-Crux. Désert sablonneux. Vera-Aqua. San-Rafael. Puente del Rey. Puente del Reyna. Auberges de la route.

Je louai donc une voiture traînée par huit mulets, et, le 8 mars, avec mon fils et un domestique, je partis pour Xalapa, ville située dans la direction de Mexico, et distante de Vera-Crux d'environ vingt deux lieues. En Europe, nous n'eussions mis, par la plus mauvaise diligence, que sept ou huit heures pour faire le trajet; mais dans cette partie de l'Amérique, il ne nous fallut pas moins de quatre longs jours.

A la sortie des portes de Vera-Crux, on rencontre immédiatement une contrée sablonneuse, sans route, sans végétaux, sans habitations, enfin un véritable désert où ne se montre aucune trace de nature vivante; et, n'eussent été çà et là des squelettes de chevaux et de mulets morts en le traversant, nous aurions pu croire qu'il n'avait été jamais traversé. Nous longeâmes d'abord le rivage de la mer; puis, au bout de quelques milles, nous arrivâmes à un pont sur lequel on passe le cours d'eau de Vera-Aqua. Dès lors nous quittâmes la côte, et nous cheminâmes vers l'intérieur des terres à tra-

vers un sable fin où nous faillîmes être suffoqués, tant par la chaleur du soleil que par la poussière. Vers le soir, cependant, les chemins devinrent meilleurs; l'aspect aussi de la contrée s'améliora par un peu de végétation, avant que nous eussions atteint San-Rafaël où nous passâmes la nuit.

L'auberge de ce village ne valait ni plus ni moins que toutes celles qu'on trouve dans le pays. Donc, quand je l'aurai décrite, ainsi que l'accueil que nous y reçûmes, on aura une idée exacte des autres. Elle consistait en un vaste hangar couvert de feuilles ou de roseaux, dont les côtés en tout semblables à ceux d'une cage, laissaient librement circuler l'air et voir de dehors ce qui se passait dedans. Le toit avançait de beaucoup au-delà des claies qui servaient de murs; et sous cette saillie plusieurs voyageurs étaient déjà couchés à terre, s'inquiétant peu de passer la nuit à la belle étoile. L'hôte emporta notre bagage dans l'intérieur, et quand nous lui demandâmes où il comptait nous loger, il nous répondit que sauf notre respect ce serait avec nos malles. Tout ce qu'il avait à nous offrir, c'était pour notre attelage du maïs, pour nous-mêmes un abri contre la pluie, de la mauvaise eau, un peu de pain, et des planches en guise de couchette. Heureusement, nous avions des matelas et quelques vivres avec nous, et après un frugal souper, nous espérions que la fatigue allait

nous servir de soporifique; mais nous ne pûmes fermer l'œil. D'abord, en effet, dans la même pièce que nous il y avait beaucoup d'autres personnes, des hommes, des femmes, des enfans, et jusqu'à des poules. Ensuite les diverses bêtes de somme des voyageurs étaient attachées en dehors, à notre tête; et tandis que nous entendions les chevaux manger leur provende, les mulets ruer et se battre, les muletiers jurer, les chiens aboyer et les ânes braire, nous étions dans une atmosphère étouffante, parmi des myriades de mosquites qui ne cessèrent de bourdonner à nos oreilles et de nous piquer. Aussi, dès que reparut le jour, n'ous n'eûmes rien de plus pressé que de remonter en voiture.

La route que nous suivîmes était meilleure que la veille. Elle avait été, dans certaines parties, ouverte à force de travail et d'argent au milieu de marécages qui autrement eussent été impraticables. On était alors dans la saison sèche, de sorte que la terre et la plupart des arbres offraient une affreuse nudité; mais aux endroits où il restait encore de l'eau, et souvent nous traversâmes l'espace des trois ou quatre milles de suite qui en étaient couverts, les plus magnifiques plantes apparaissaient dans toute la vigueur de la végétation, et formaient le plus bizarre contraste avec la stérilité que nous voyions ailleurs. De temps en temps, dans de belles

situations et à de courtes distances de la route, nous apercevions des huttes indiennes, qui, joliment bâties, couvertes de feuilles de palmier et closes de nattes, ne ressemblaient aucunement à celles des bords du Rencin, où se vendait de *la guardiente*, c'est-à-dire de l'eau-de-vie. Nous passâmes par plusieurs districts auxquels on avait mis exprès le feu, afin de détruire les mauvaises herbes et de fertiliser la terre; et c'était un curieux spectacle que de voir avec quelle rapidité s'étendaient les flammes. Sur les lisières, nombre de vautours se tenaient à l'affût des animaux qui étaient ainsi forcés de fuir leurs retraites, et se jetant sur eux à leur première apparition, ils les dévoraient avec leur gloutonnerie caractéristique. Nous remarquâmes aussi grand nombre d'aigles, d'éperviers, de corneilles, d'orioles, de coucous; et le rossignol de Virginie, avec son plumage d'un écarlate éblouissante, filait sans cesse comme un météore devant nos yeux.

Vers une heure après midi nous parvînmes à un assez gros village indien, où il y avait une église couverte comme les simples habitations qui l'environnaient. Tandis que nous prenions quelques rafraîchissemens en dehors de la *posada,* sous la saillie du toit, la messe vint à finir, et nous fûmes alors l'objet de la curiosité de tous les fidèles. Mais ils paraissaient les plus innocentes gens du

monde, se comportèrent à notre égard avec beaucoup de politesse, et furent ravis de quelques verres de vin que nous leur distribuâmes. La contrée que nous parcourûmes ensuite, et par d'assez mauvais chemins, était stérile et brûlée; mais quand nous eûmes gravi et descendu une autre montagne, il se fit un soudain changement. La végétation reparut, la route redevint excellente; car elle était ou taillée dans le roc ou supportée par une fondation de maçonnerie. Enfin nous arivâmes au magnifique *puente del Rey*, ou pont du Roi. Il sert à franchir une large et rapide rivière qui se précipite à travers un profond ravin, bordé de chaque côté par de hauts rocs à pic. Les rocs, couronnés et flanqués de canon, en font un des principaux postes militaires entre l'Atlantique et la capitale du Mexique. Il était alors occupé par les troupes républicaines. Le village où il nous fallut loger était encombré de soldats. A la fin cependant nous trouvâmes de la place. Dans la soirée, nous allâmes avec quelques officiers qui se montrèrent pour nous pleins de courtoisie, nous promener sur les bords de la rivière, et nous nous baignâmes dans ses ondes transparentes avec une volupté qu'on ne pourrait bien sentir, à moins d'être long-temps resté comme nous captifs à bord d'un vaisseau, d'avoir ensuite débarqué à Vera-Crux, puis, tout récemmment, traversé un désert où pour étancher notre soif brû-

lante nous n'avions que de mauvaise eau. Pleins de reconnaissance pour cette délicieuse rivière, nous voudrions ici en mentionner le nom, mais les habitans ne surent que nous dire qu'elle s'appelait la *rivière du Pont.*

Après avoir passé une meilleure nuit que la précédente, nous repartîmes au point du jour. La route fut excellente toute la première partie de la journée, et vers deux heures nous atteignîmes un respectable village, où il y avait aussi une rivière et un pont appelé, celui-là, *puente de la Reyna.* Il renfermait la moins misérable auberge que nous eussions encore rencontrée. Les murs du bâtiment étaient du moins de pierres et le toit de tuiles. Du moins, dans l'appartement qu'on nous donna, trouvâmes-nous une table et des chaises. Comme nos provisions étaient presque épuisées, nous dûmes recourir à celles du lieu, et on nous servit une bonne omelette au lard. Bien plus, nous la mangeâmes sur une nappe, mais qui, à vrai dire, n'était pas très propre. En l'ôtant, le garçon qui nous servait nous fit tous rougir, j'en ai honte encore : voyant que nous négligions de remercier Dieu après notre repas, il prononça lui-même d'une voix grave la prière accoutumée. Le pays que nous traversâmes ensuite fut misérable, et le chemin si mauvais, que pour soulager les pauvres bêtes qui traînaient notre voiture, nous en descendîmes et marchâmes la plupart

du temps. Par la même raison, nous fûmes obligés de faire halte plus tôt qu'à l'ordinaire.

Mais le lendemain, la contrée nous présenta comparativement un aspect enchanteur. Nous respirions certainement un meilleur air, qui ranima notre courage; et bientôt, à notre extrême satisfaction, nous aperçûmes des bois de chêne, car nous n'ignorions pas qu'ils marquaient la limite du choléra et de la fièvre jaune. Dès lors aussi, la face de la végétation fut toute différente. La belle route pavée sur laquelle nous roulions était bordée à droite et à gauche d'arbres et de buissons, tous nouveaux pour nous, tous différens de forme et de couleur. Vous eussiez dit une promenade à travers un parc d'Europe, dont les allées eussent offert une succession de ces arbres et de ces plantes exotiques qui n'y viennent qu'en serre-chaude. Puis atteignant le sommet d'une montagne, nous découvrîmes devant nous la belle ville de Xalapa. Ses églises et ses maisons blanches, élevées à quatre mille deux cent soixante-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, présentaient un spectacle d'autant plus pittoresque qu'elles se détachaient sur un grand fond sombre formé par le Perote, l'Orizaba et d'autres montagnes volcaniques.

Xalapa. Description de cette ville. Détails sur les mœurs et les usages des habitans.

Xalapa ou Jalapa, d'où la drogue bien connue tire son nom, fut, jusqu'à plus de la moitié du dernier siècle, l'entrepôt des marchandises d'Europe au Mexique, et le centre de tous les intérêts commerciaux de cette partie du monde. Toutes les cargaisons, car l'insalubrité de Vera-Crux où elles arrivaient ne permettait pas aux marchands de s'y arrêter, étaient portées sur des mulets à une grande foire annuelle qui se tenait dans la ville dont nous parlons. Cette foire ne s'ouvrait qu'à la suite d'une multitude de formalités et de cérémonies religieuses. Le clergé récitait d'innombrables prières et faisait de longues processions pour le succès du commerce; mais non point gratis! et toutes les églises, tous les riches monastères qui subsistent encore, attestent ou la cupidité des prêtres ou la libéralité des négocians.

Xalapa, qui autrefois contenait une immense population, ne compte plus aujourd'hui, à en croire les habitans eux-mêmes, que treize mille âmes; et sans doute ce chiffre ira toujours en diminuant, quoique ce soit une très jolie ville. On y voit beaucoup de maisons à deux étages, qui, bâties à l'espagnole, forment un carré de bâtimens et renferment une cour plantée d'arbres et de fleurs, au

milieu de laquelle est un puits ou une fontaine. Les toits sont couverts en tuiles, et se prolongeant au-delà des murs, au lieu d'être plats comme ceux de Vera-Crux, ils ont le double avantage d'abriter les maisons du soleil pendant les chaleurs et de les garantir d'humidité pendant la saison pluvieuse. Les fenêtres des étages sont généralement munies de carreaux, et celles du rez-de-chausée d'élégantes grilles qui permettent une libre circulation de l'air; car le climat est si délicieux qu'elles ont rarement besoin d'être fermées.

Huit églises reçoivent encore les fidèles. Elles sont d'un style d'architecture mêlée, bien entretenues, et décorées intérieurement d'une foule de sculptures, de dorures et de peintures. Le maître-autel de la cathédrale est d'argent, et les murs sont couverts d'ornemens d'or. Elle contient onze autres autels, et le service divin s'y célèbre avec une pompe tout-à-fait imposante. J'assistai un dimanche à la grand'messe, qui était splendide. Toutes les femmes de classe un peu distinguée portent du noir et sont uniformément vêtues, avec un beau voile brodé qu'elles jettent sur leur tête, mais qu'on ne leur permet guère d'abaisser sur leur figure. Une grande partie de la congrégation se composait d'Indiens qui étaient venus au marché; et, vraiment, c'était plaisir de voir avec quelle piété fervente ces gens simples et inoffensifs, descendus

pourtant de cannibales, offraient leurs actions de grâces au Créateur.

Les magasins semblent ne pas avoir le moindre luxe, car l'usage n'est pas d'y étaler les marchandises aux fenêtres. Les boutiques de barbiers font seules exception; elles sont fort nombreuses et ont très belle apparence. Le casque de Mambrin, fixé au-dessus de la porte, leur sert d'enseigne. Les produits des fabriques européennes coûtent toujours fort cher à Xalapa, et n'y sont que de mauvaise qualité.

Quant aux habitans, mon opinion sur leur compte n'est pas, je l'avoue, des plus favorables. Ils sont des modèles d'exquise politesse; leurs hyperboles laissent bien loin en arrière la salutation ordinairement usitée en Espagne : « Puissiez-vous vivre mille ans! » Ils n'ouvrent la bouche que pour vous dire des complimens; ils vous assurent que tout, chez eux, est à votre disposition, mais ne vous invitent que rarement à y venir. Les étrangers ne voient pas les dames. Elles ne paraissent guère dans les rues. Quand on les y rencontre, elles sont costumées comme à l'église; mais dans leurs maisons, elles sont élégantes, gaies et aimables. Elles passent pour fort galantes; mais je n'ai rien vu qui leur justifie une pareille réputation. Si celles avec qui je me suis trouvé me paraissaient n'être ni prudes ni bégueules, toujours est-il qu'elles ne se permettaient absolument rien d'indécent. Le pre-

mier soir que je fus admis dans l'intérieur d'une famille, je vis avec surprise de la fumée s'élever au-dessus de la tête d'une jeune personne qui touchait du piano, et m'approchant pour en découvrir la cause, je reconnus que quoiqu'elle donnât toute son attention à l'instrument, elle n'avait pas mis de côté son cigarre, mais envoyait de grosses bouffées par la bouche et par les narines. En aucun pays, assurément, les femmes ne vivent en meilleure intelligence les unes avec les autres. Elles sont toujours ravies de se rencontrer, et ne se quittent jamais qu'après plusieurs embrassades.

Mais, hommes et femmes sont généralement plongés dans la plus profonde ignorance sur tout ce qui concerne l'Europe. Ils croient presque tous que le continent est d'un bout à l'autre sous la domination de l'Espagne, et que la France, l'Angleterre, l'Italie, la Hollande, l'Allemagne ne sont qu'autant de misérables provinces dans lesquelles le monarque espagnol envoie des gouverneurs inspecter les fabriques et percevoir les impôts. Peut-être eût-il été dangereux de les contredire ouvertement. J'aimais mieux employer l'ironie. Une dame, par exemple, que je priais un jour d'accepter une robe de mousseline des Indes, me demanda où elle avait été faite. « En Angleterre, répondis-je. — Et comment l'étoffe y est-elle venue? — Oh! par l'Espagne, sans doute. — Oui, c'est

cela, répliqua-t-elle avec une fatuité rare, l'Angleterre n'est que l'atelier de l'Espagne. » Les Xalapains s'imaginent aussi que ce sont les richesses de ce pays, richesses qu'il a tirées du Mexique, qui font vivre les autres peuples de l'Europe. Lorsque je les montre si naïfs, ai-je besoin de dire que ma canne à chaise, ma table portative, ma chambre obscure et divers objets de ce genre, les remplirent d'étonnement et d'admiration?

J'eus l'avantage d'être une après-midi invité à une partie de campagne par un des plus respectables habitans. Nous étions une vingtaine de personnes, de jeunes dames, de jolies demoiselles, de galans militaires, et nous partîmes tous à cheval. Au Mexique, les femmes, lorsqu'elles montent sur des chevaux, les partagent toujours avec des messieurs ou des domestiques. Mais au lieu de se placer comme en Europe derrière le cavalier mâle, elles s'asseyent les jambes pendant à gauche, devant lui; et il leur entoure la taille du bras droit. Après qu'on se fut promené quelque temps, on prit place autour d'une table copieusement servie sous un pavillon rustique. Je ne saurais détailler les divers plats qui se succédèrent, tous préparés à l'espagnole. Mais ce qui me sembla extraordinaire fut la grande disette de couteaux : il n'y en avait que deux ou trois pour toute la compagnie; et c'est, à ce qu'il paraît, l'usage du pays. Vers la fin du repas,

une espèce de jeu puéril, qui rappelle les farces du carnaval à Rome, commença. Un jeune homme, roulant dans ses doigts une boulette de mie de pain de la grosseur d'un pois, la lança avec beaucoup d'adresse et sans presque être vu au visage d'une personne qui était occupée à manger. Celle-ci, cependant, devina d'où lui venait l'attaque et épia le moment de rendre la pareille à l'agresseur. Bientôt les autres convives prirent parti pour tel ou tel champion, et la bataille devint générale. Des gâteaux entiers furent employés à ce ridicule amusement, et lorsque les femmes se retirèrent sur une pelouse qui s'étendait devant la maison pour échapper aux éclaboussures, ces messieurs les y suivirent, mais ne renoncèrent pas encore au combat. Seulement il leur fallut chercher d'autres projectiles; et quand tout le reste fut épuisé, pour munition ils ne craignirent pas de ramasser ce que des mulets avaient en paissant laissé sur l'herbe.

Puis, on dansa au son d'une guitare, dont pinça une jolie petite fille de douze ans, et plusieurs des dames accompagnèrent de leurs voix les mouvemens de leurs pieds. Ensuite, on amena un jeune taureau qui fut par une longue corde attaché au tronc d'un arbre, et ces hommes purent alors montrer à leur tour leur légèreté et leur courage. Avec leurs mouchoirs ils mirent l'animal à tel point en fureur, qu'il rompit sa corde et s'élança sur eux;

mais en un clin d'œil, un de la troupe lui sauta sur les reins, et l'empoignant par les cordes, le maîtrisa si bien qu'on put le lier de nouveau. Cet exploit fut successivement accompli par tous les autres avec autant de bonheur, car personne ne se blessa. Après que divers jeux rustiques eurent encore amusé la compagnie, les dames observèrent que le soleil baissait, et tout le monde battit en retraite vers la maison. Je crus que c'était pour retourner vers la ville; mais auparavant, une longue table fut apportée, et quelqu'un me dit à l'oreille que j'allais voir comment se terminaient toutes les parties espagnoles. Des cartes parurent. Aussitôt le tapis fut couvert de doublons et de dollards, et de considérables sommes furent perdues et gagnées en peu de minutes. Je fus peiné de voir que par un changement subit la plus innocente gaîté eût fait place à la plus vile des passions, et surtout que les femmes parussent déployer plus d'acharnement que les hommes. Ces beaux yeux noirs, où avaient naguère brillé le plaisir et la vie, étaient alors sombres et féroces; on n'y voyait plus que l'expression de la cupidité et de la colère. Pas une plaisanterie, pas même un sourire, n'osèrent se hasarder pendant cette courte scène, car elle ne dura heureusement que le temps d'apprêter les chevaux. Lorsqu'on se remit en route, il s'écoula bien une demi-heure avant que la gaîté revînt.

Reste d'éruptions volcaniques. Las Vegas. Perote. Aloès américain. Pulque. Ocho d'Agua.

Nous quittâmes Xalapa le 20 mars, pour nous rapprocher de Mexico autant que la guerre civile dont le pays intermédiaire était le théâtre nous le permettrait. La route que nous eûmes d'abord à suivre est escarpée, mais bonne, et présente sans interruption les sites les plus pittoresques. De chaque côté poussaient les plus beaux arbres; et parmi le nombre infini de végétaux que nous ne connoissions pas encore, nous admirâmes surtout les nopals ou poiriers sauvages, qui, de simples plantes, avaient cependant vingt-quatre pieds de diamètre et de hauteur, des feuilles parfaitement unies et rondes, d'une largeur de seize pouces, et en même temps des fruits et des fleurs. Sans cesse aussi de nombreux et charmans oiseaux voltigeaient devant nous.

Après sept ou huit lieues, l'aspect de la contrée changea soudain. Nous entrâmes dans le district de Pines, qui semble avoir été jadis le cratère d'un immense volcan. En effet, sur un espace de plusieurs milles, la terre n'est couverte que de cendres, de scories, de laves et de pierres-ponces, qui sont entassées les unes sur les autres dans toutes les formes imaginables, et qui demeurent encore dans l'état où elles furent laissées par une terrible éruption arrivée on ne sait à quelle époque. En certains

endroits, d'énormes blocs, debout sur une frêle base menacent de tomber et d'écraser les passans; dans d'autres la lave liquide semble avoir éclaté comme une bulle gigantesque, laissant des arcades de croûte dure, hautes de soixante ou quatre-vingts pieds, épaisses de trois ou quatre, toutes creuses en dessous, et entourée de cendre molle. Cette vallée est terminée à gauche par une chaîne ou plutôt par une muraille d'une élévation colossale, comme si l'inondation de la matière fondue et brûlante s'était tout d'un coup arrêtée et refroidie au milieu de sa course impétueuse. Dans la même direction, se montrent le grand mont de Pines, et d'autres montagnes qui, revêtues de chênes rabougris, mais verdoyans, contrastent d'une façon bizarre avec la région sauvage et nue qu'on traverse.

Quand nous eûmes parcouru l'espace d'environ quatre milles cette couche de matières volcaniques, nous rencontrâmes tout d'un coup un sol mêlé d'argile et de sable, puis, peu après, le village indien de Las Vegas, qui n'est absolument bâti qu'en bois, comme les habitations des montagnards de la Norwége et des Alpes. Lorsque nous eûmes dépassé ce village, l'air devint froid, le pays n'offrit plus le délicieux aspect qui nous charmait depuis quelque temps, et les végétaux perdirent encore une fois leur vigueur. Il faut toutefois excepter les grands aloès américains, dont nous commençâmes

à voir de vastes et florissantes plantations. Ils poussent à une hauteur bien capable d'étonner les Européens, qui ne les connaissent que par les échantillons de leurs serres-chaudes. Nous mesurâmes des feuilles qui avaient dix pieds de long, et qui, larges de dix pouces, étaient épaisses de huit. C'était l'époque de la floraison, et les tiges garnies de fleurs jaunes s'élançaient comme de riches candélabres à vingt ou vingt-cinq pieds d'élévation. Les indigènes cultivent avec soin cet aloès, dont le jus fermenté leur donne une liqueur qu'ils appellent *pulque*. Cette boisson n'est pas agréable lorsqu'on n'y est pas accoutumé, et l'odeur seule en dégoûte; mais elle passe pour fort salutaire, et par ce motif il s'en fait une énorme consommation.

Peu à peu, après avoir atteint le district de Table-Land, nous retrouvâmes un climat plus tempéré. Chemin faisant à travers une plaine sablonneuse, nous aperçûmes plusieurs belles *haciendas* ou fermes, toutes pourvues d'une église, ainsi que l'exige formellement la loi, et nous découvrîmes bientôt la ville de Pérote qui, située au bas de la montagne de même nom, élevée de douze mille pieds au-dessus de la mer et d'une étendue considérable, offre de loin, avec son château à droite et les faubourgs indiens qui l'entourent, un spectacle vraiment pittoresque. Mais quand on la voit de plus près, on se repent pour ainsi dire de l'admi-

ration qu'on a d'abord éprouvée; car quoique les maisons soient bâties en pierres de taille, tel est le mode d'architecture le plus généralement suivi, mode d'après lequel on ne voit presque ni croisées ni cheminées, qu'on les prendrait plutôt pour des prisons que pour des demeures ordinaires.

Nous entrâmes au galop dans la cour d'une vaste *posada* qui, entourée de colonnes, semblait nous promettre ces mille commodités qu'on aime à trouver en voyage. Mais point. Un quart-d'heure s'écoula sans que l'hôte ni aucun de ses valets vînt nous recevoir. Enfin on nous montra plusieurs appartemens, entre lesquels, il est vrai, on nous laissa le choix; mais dans celui que nous choisîmes, et qui était cependant le mieux meublé, il n'y avait pour tout meubles que de mauvais bancs qui servaient de lits, et une table massive qui semblait aussi antique que la maison. Nous obtînmes une chandelle; mais c'eût été apparemment trop de luxe qu'un chandelier, et un trou dans la table autour duquel s'était accumulé un tas de suif fondu nous montra comment on pouvait s'en passer. Le souper fut à l'avenant.

Le lendemain nous traversâmes presque tout le jour des plaines arides et désolées, que terminaient à gauche de hauts rocs et des fragmens de montagnes volcaniques semblables à ceux de la veille. De temps en temps des mirages se présentaient à

nos yeux, et l'illusion était souvent si grande que nous voyions non-seulement de l'eau où il n'en existait pas, mais encore les objets environnans s'y réfléchir. Vers le soir, la route se rapprocha des rochers, la végétation commença à reparaître, et nous remarquâmes en grand nombre les arbres qui produisent la gomme-dragon. Nous fîmes halte à Ocho d'Agua dans une assez bonne auberge, agréablement située près d'une belle source chaude, qui forme une jolie rivière. L'abondance des oiseaux dans ce pays était fort remarquable. Il y avait des aigles, des éperviers, mais surtout des orioles rouges et noires qui, rassemblées pour s'enfuir vers le nord, étaient en assez grand nombre pour obscurcir l'air.

Le matin suivant nous repartîmes de bonne heure, et déjeunâmes à Napaluca, où est une charmante église bâtie dans un bon style. Elle renfermait les meilleurs tableaux que nous eussions encore vus depuis notre arrivée au Mexique. Là, nous jugeâmes prudent, vu la mauvaise réputation du pays, de prendre une escorte qui nous menât jusqu'à la ville de Puebla. Elle devait se composer du chef de l'endroit et de cinq autres hommes, qui avaient promis d'être complétement munies d'armes à feu; mais quand il fut question de partir, nous les vîmes arriver n'ayant pour eux six qu'un mauvais fusil. Comme nous réclamions, sa seigneurie l'alcade nous assura que les armes étaient

inutiles, parce que les voleurs le connaissaient bien et ne s'aviseraient pas de rester sur notre passage. Quoique les routes fussent détestables et que nos mulets n'eussent pendant à peu près cinquante milles ni bu ni mangé, nous atteignîmes Puebla à huit heures du soir. Lorsque nous en approchions, nous aperçûmes divers groupes d'Indiens qui paraissaient plus riches et plus respectables que tous ceux dont nous avions jusqu'alors fait la rencontre. Ils étaient munis de cierges, de fusées, de fleurs artificielles, etc.; car la fête de Pâques approchait, et ils se préparaient d'avance à la célébrer.

Puebla ou Puebla de los Angeles. Description de cette ville. Rues. Pavage. Maisons. Églises. Police. Fabrique, etc.

Nous entrâmes dans Puebla par le pont de San-Francisco, non sans admirer à l'une de ses extrémités un beau couvent, et à l'autre l'Alaméda ou promenade publique; puis nous parcourûmes diverses rues dont l'air vivant et le vacarme nous étonnèrent, car la plupart des villes où jusqu'alors nous étions passés ressemblaient à des solitudes. Traversant la grande place qui était encombrée de monde, nous arrivâmes bientôt à la demeure d'un riche négociant chez qui nous devions loger. Comme il était tard et que nous étions fatigués, nous ne songeâmes ce soir-là qu'à souper et nous mettre au lit.

Mais le lendemain nous montâmes jusqu'au faîte du haut clocher de la cathédrale, et nous en fûmes bien récompensés par une magnifique vue de la ville et des environs. Cette régulière et belle ville fut fondée par les Espagnols en 1533. Elle renferme aujourd'hui environ quatre-vingt-dix mille habitans, qui la plupart sont aisés, vivent dans le bon style d'autrefois, et ne manquent pas de faire leurs cinq repas par jour. Telle est la splendeur des églises et des autres édifices religieux, telle est la richesse de leur dotation, que Puebla surpasse sous ce rapport la capitale même du monde chrétien. Certes, et sans qu'il faille excepter Rome, elle n'a de rivale ni en Amérique ni en Europe pour la profusion avec laquelle les autels sont ornés, pour le nombre et le prix des vases saints et des habits sacerdotaux, ou pour la pompe des processions et des autres cérémonies religieuses.

Les rues sont tirées au cordeau et larges; elles se coupent à angles droits, et à chaque point d'intersection forment plutôt une place qu'un carrefour. Le pavage n'en est pas moins solide qu'élégant. Les pierres qu'on emploie sont taillées en larges triangles, et s'assemblent de telle sorte, huit par huit, qu'il en résulte ces carrés uniformes, au milieu desquels on en place une neuvième qui est ronde et de couleur différente. Autour de chacun de ces carrés, et pour les rendre plus solides, on enfonce

dans l'intervalle qui les sépare les uns des autres une espèce d'encadrement fait d'éclats de pierre d'une troisième couleur; et le tout ressemble plutôt à un parquet qu'à un pavé.

Les maisons des plus simples bourgeois sont spacieuses et commodes; celles des riches, hautes de trois étages et à toits plats, ont la façade recouverte de carreaux en faïence vernie, de plusieurs couleurs, qui représentent souvent des scènes de l'Écriture-Sainte et ont l'air de somptueuses mosaïques. Ce genre d'ornement produit un bel effet, et ne ressemble à rien de ce que j'ai vue en Europe. Quelques habitations aussi sont peintes à fresque comme à Gênes, et la plupart ont sur la rue d'élégans balcons de fer avec des toits saillans bordés de tuiles en porcelaine. Chaque maison renferme ordinairement une cour carrée à galeries dont les balustrades supportent des pots chinois dans lesquels poussent des fleurs ou des plantes qui produisent une agréable fraîcheur. Les murailles des appartemens sont ou crépies ou peintes à la détrempe; mais je n'ai nulle part vu de tenture en papier. Les meubles sont en général mesquins; mais dans toutes les pièces de réception, il y a tantôt une petite statue en cire de l'enfant Jésus ou de quelque saint, tantôt une gravure représentant soit la Vierge, soit une Madeleine, soit le Christ sur la croix, et d'ordinaire la châsse ou le cadre est d'argent massif. Les

planchers sont carrelés comme dans beaucoup de provinces de France et restent toujours découverts, car le climat rend inutile l'usage des tapis. La famille du propriétaire occupe habituellement l'étage supérieur; car le rez-de-chaussée forme des boutiques, des magasins, des communs, et le milieu est occupé par les marchands et les domestiques.

Puebla de los Angeles renferme soixante églises, neuf monastères, treize couvens et vingt-trois colléges, dont la description pourrait tenir des volumes sans être encore complète. Tous ces édifices sont les plus somptueux du monde. Ceux de Milan, de Gênes, de Rome, sont construits sans doute avec bien plus de goût, mais ils ne sauraient entrer en comparaison pour la magnificence des décorations intérieures.

La cathédrale, par exemple, qui forme un côté de la grande place, est une masse énorme de bâtimens dont l'architecture n'offre en dehors rien de remarquable, mais intérieurement elle déploie un luxe qui surpasse tout ce que l'imagination la plus extravagante peut supposer. Il y a une si grande surabondance d'ornemens qu'elle nuit au bel effet de l'ensemble. Le vaisseau central surtout est tellement surchargé, que les yeux ne peuvent le parcourir dans toute sa longueur. Vers le sud est placé le maître-autel, que recouvre un temple de forme antique, d'un travail exquis et d'un style très élé-

gant, qui a été, à une époque assez récente, exécuté par un artiste d'Italie d'après des dessins pris à Rome, mais au Mexique même, et avec des matériaux indigènes. Il a de telles proportions qu'il occupe une partie considérable du chœur, et qu'il s'élève jusqu'au dôme. Son défaut est d'être trop grand, trop disproportionné avec l'édifice, et aussi trop moderne pour s'harmoniser avec les divers objets d'alentour. Les matériaux sont les plus beaux marbres et les pierres les plus précieuses qui se puissent trouver dans le Nouveau-Monde. Ses nombreuses et hautes colonnes, avec plinthes et chapiteaux d'or poli, le magnifique autel massif qui en occupe le centre et la multitude des statues qui l'environnent, tout concourt à produire un effet sans pareil. Je ne connais rien en Europe qui égale ce merveilleux temple; mais on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'appartienne pas à un monument plus digne de le renfermer. Les chapelles latérales sont encombrées toutes de statues, de bas-reliefs, de dorures, de candélabres d'argent, de balustrades, de chandeliers d'or et de mille autres ornemens. Parmi les nombreuses peintures qui sont placées dans des panneaux ou contenues dans de superbes cadres, il y en a plusieurs qui paraissent des chefs-d'œuvre; mais tant de grilles empêchent d'en approcher, et les croisées admettent si peu de lumière qu'ils se perdent presque dans l'obscurité.

Un jour de la semaine sainte je me rendis à l'office de ténèbres, et jamais je ne contemplai un spectacle plus éblouissant. C'était une magnificence surpassant tout ce que je pouvais imaginer de la pompe des cours. Toute la cathédrale était illuminée par des milliers de bougies dont les flammes se reflétaient dans l'or, dans l'argent, dans les pierreries dont les murailles sont littéralement couvertes; et la nombreuse vaisselle de l'église qui, exposée selon l'usage à l'occasion de la fête, était encore aussi brillante et paraissait aussi neuve que si elle fût de la veille seulement sortie des mains de l'orfèvre; puis c'était une multitude de prêtres qui officiaient revêtus des plus splendides habits; c'était une multitude de bannières, qui flottaient en tous sens; c'était une nuée d'encensoirs, qui s'élevant en cadence remplissaient l'air des plus suaves odeurs; enfin c'était le son solennel de l'orgue, qui se mêlait aux voix les plus harmonieuses. Oh! pour rester insensible à tant de splendeur, il aurait fallu ne pas avoir d'âme!

Après la cathédrale, il faut citer au nombre des églises les plus belles ou du moins les plus riches de Puebla celles de San-Felipe-Neri, de lo Spiritu-Santo, de Sainte-Augustine, de Saint-Dominique et de Sainte-Monique. Une chose qui nous surprit, c'est que les croisées de presque tous les édifices, au lieu de rideaux, n'ont qu'une seule grande feuille d'albâtre très dure et très transparente, qui ne laisse

pénétrer qu'une douce et pure clarté, assez semblable à celle du clair de lune, et bien propre à donner aux édifices un aspect religieux. Les fonts baptismaux et les bénitiers, qui sont en général très vastes, sont aussi faits d'un seul morceau de la même pierre, qui se trouve à quelques lieues de la ville.

Puebla est gouvernée par quatre alcades ou maires, qui ont sous eux seize officiers dont les fonctions correspondent à celles de nos commissaires. La police semble sévère et bien faite. De belles voitures de louage, attelées de mulets, stationnent au coin de chaque rue. Sur la grande place se tient un marché où les Indiens apportent en abondance toute espèce de denrées, hormis le poisson qui est toujours rare et cher, à cause de la distance de la mer et du manque de rivières ou de lacs. Les gourmets néanmoins reçoivent souvent la marée de fort loin, et renfermée dans d'épaisses croûtes de pâtisserie où on l'a fait cuire à moitié, pour qu'elle se conserve mieux. A Puebla comme dans la plupart des autres villes mexicaines, les marchés commencent dès la pointe du jour, et rien de plus intéressant pour un étranger que de les voir encombrés d'Indiens de différentes tribus, qui tâchent de s'arranger et d'étaler leurs marchandises le plus avantageusement possible. Elles sont toutes placées à terre et garanties du soleil par des parasols de

grossière construction. Les femmes indiennes, propres, vêtues avec élégance et entourées de leurs enfans, exposent en vente les beaux fruits et les beaux légumes du tropique, qui ont été souvent apportés de fort loin des districts chauds, *tierras callientes*. La volaille, qui est abondante et qui coûte peu, occupe une autre division de la place, et d'un troisième côté on trouve des alimens cuits d'avance. Là, les Indiens préparent, sur des feux de charbon, en quantité énorme et d'une multitude de façons des viandes de boucherie, de volaille et des légumes. Leur cuisine est, en général, fortement assaisonnée de poivre du Chili, ingrédient favori de tous les mets des indigènes. Des monceaux de poterie sont entassés ailleurs; car au Mexique, tous les ustensiles de ménage, tous les vases où se cuisent les vivres, sont faits de terre et non de métal. Aussi, sans parler du grave inconvénient qu'on évite, peut-on pour quelques schellings se monter une batterie dans les règles. Plus loin, on remarque avec plaisir l'élégante manière dont les Indiens exposent aux regards des chalands une variété de breuvages dont les couleurs et les goûts diffèrent. Un vase de faïence rouge, beaucoup plus vaste qu'il ne s'en fabrique dans toute l'Europe, et qu'on prendrait pour un étrusque à la forme et aux ornemens, est rempli d'eau et presque enterré dans du sable humide. Diverses fleurs,

mais surtout des pavots, sont placées entre les carafes qui contiennent des boissons fortement colorées, du chocolat, de la pulque et les glaces; toutes bonnes choses dont, pour une bagatelle, des matrones à mine respectable vous servent une grande tasse. Le pain est préparé dans toutes les formes et avec toutes les farines et on n'en saurait trouver de meilleur que le pain de blé. Enfin tous les objets de première nécessité, et beaucoup de ceux qui ne sont que de luxe, se vendent à Puebla un prix très raisonnable.

Cette ville était autrefois renommée pour les grosses étoffes de laine qu'elle fabriquait; mais c'est une branche d'industrie qu'elle a presque laissé tomber. Elle fabrique encore une immense quantité de savon, qui s'exporte dans tout le Mexique. On le façonne en oiseaux, en poissons, en quadrupèdes, en fruits; bref, on lui donne mille formes bizarres. Les confiseurs mexicains excellent dans l'art des confitures et des gâteaux, dont il se fait une énorme consommation sur la table des principaux habitans. J'ai ouï dire, par exemple, qu'au couronnement de l'empereur Iturbide, plus de cinq cents espèces de friandises avaient été servies au dessert.

L'opulence de la plupart des bourgeois de Puebla est attestée par leurs équipages et leurs suites. De belles voitures, traînées par des mulets à riches

harnais, et suivies de domestiques en brillante livrée, galopent dans les rues et sur les promenades publiques, particulièrement les jours de dimanche et de fête. Les divers endroits où il est de mode qu'on se promène ne sont pas dignes d'une aussi belle ville, et n'offrent pas aux Européens un spectacle bien attrayant, car on n'y voit presque jamais d'autres femmes que celles qui passent au galop dans leurs carrosses. Même, ce n'est qu'aux processions, et quand elles vont à l'église ou qu'elles en reviennent, que les dames d'un certain rang se montrent dans les rues, qui, dans le premier cas, sont encombrées de toute espèce de gens. Des siéges, des gradins établis momentanément, se louent alors pour une légère rétribution; et quoique ces somptueuses et imposantes cérémonies ne soient nullement rares, elles excitent toujours à un degré extraordinaire la curiosité et l'intérêt des habitans.

Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle que l'empereur avait volontairement résigné le pouvoir aux républicains, et que la guerre civile se trouvait ainsi terminée. C'était comme notre passeport pour Mexico. Nous quittâmes donc sur-le-champ Puebla pour gagner la capitale; mais voulant visiter l'antique cité de Chollula, distante de six milles, nous ne prîmes pas la route directe.

Chollula. Saint-Martin. Rio-Frio. Ayotla.

Une délicieuse promenade en voiture, à travers des champs couverts de blés presque mûrs et entrecoupés de plantations d'aloès, nous conduisit à Chollula. Cette cité, avant la conquête des Espagnols, était une des plus considérables du Mexique. Elle était renommée par le nombre de ses idoles, par la splendeur de son culte païen, et par la sainteté de ses temples, dont il se voit encore quelques ruines. Mais elle est aujourd'hui bien déchue, au point que, sans mauvaise intention, je demandai à notre hôtesse à combien d'âmes pouvait s'élever la population du *village*. Ce terme, sans doute, la piqua au vif; elle le repoussa avec indignation. Elle s'écria qu'on avait toujours compris Chollula parmi les premières villes mexicaines, et qu'il était notoire que ses guerriers avaient aidé le *grand capitaine* à subjuguer Mexico; puis, baissant la tête, elle finit par avouer que le nombre des habitans n'y était plus que de six mille.

Chollula, située au milieu d'un vaste plateau, renferme beaucoup de rues régulières et larges, que bordent des maisons la plupart hautes d'un étage et à toits plats. Elle vous semble, quand on s'y promène, conserver encore l'aspect qu'elle devait présenter au XVIe siècle. Ce fut là que Cortez, marchant vers la capitale, fut salué comme un li-

bérateur et comme un frère; mais venant par hasard à découvrir que ces flatteuses salutations n'étaient destinées qu'à mieux cacher un plan traîtreusement conçu pour l'assassiner lui et les siens, avec sa présence d'esprit accoutumée, avec cette décision de caractère qu'on lui connaît, il arrêta les principaux personnages du lieu, et non-seulement les mit à mort, mais pour faire un terrible exemple et pour effrayer tous les Mexicains, massacra encore au moins soixante-dix mille habitans. Ceux qui survécurent s'empressèrent ensuite de l'aider à réduire l'antique capitale sous le joug espagnol.

A notre sortie de Chollula, nous franchîmes pendant deux lieues de florissantes plantations d'aloès; puis rejoignant la grande route qui passait au milieu de champs bien cultivés, nous arrivâmes vers le soir à la ville de Saint-Martin, où l'auberge qui nous reçut n'était pas si misérable que de coutume. Au moment de nous mettre au lit, les postillons vinrent nous avertir respectueusement que, quoique nous eussions un long chemin à parcourir le jour suivant, ils ne pourraient, comme c'était Pâques, se mettre en selle qu'après avoir entendu la messe; et l'hôtesse ajouta que ses gens, avant de nous préparer à déjeuner, voudraient, à coup sûr, s'acquitter de leurs devoirs religieux. Pour éviter ce retard fâcheux, il nous suffit de per-

suader aux postillons qu'ils pourraient atteler de nuit, car ils craignaient surtout le scandale, et de partir nous-mêmes à jeun. Le pays que nous traversâmes alors était varié, bien arrosé et souvent cultivé avec soin. Chemin faisant nous tuâmes de beaux oiseaux, et nous vîmes un cayjulte ou chien sauvage, de la grosseur à peu près d'un loup. Lorsque nous eûmes pris quelques rafraîchissemens au village de Rio-Frio, qui ne consiste qu'en une maison, un cabaret et une douzaine de huttes d'Indiens bâties en bois, nous poursuivîmes à travers de belles forêts de sapins et de chênes. Dans la soirée, après avoir long-temps gravi, nous vînmes tout d'un coup en vue de la vallée de Mexico, qui, semée de grands lacs et terminée par une chaîne de montagnes volcaniques, s'étendait comme une carte devant nous. La descente fut ensuite rapide; mais toute notre attention était absorbée par l'admirable paysage qui se déroulait de plus en plus distinctement sous nos yeux.

Au coucher du soleil, nous fîmes halte en un lieu nommé *Ayotla*. La ville de Mexico n'était plus qu'à quelques milles, et la pensée que nous y déjeunerions le lendemain nous empêcha long-temps de nous endormir.

Mexico. Les alentours. Les rues. Les maisons. La Plaza major. Le palais du gouvernement.

On croira sans peine que nous fûmes sur pied dès l'aurore, mais le mauvais état de la route ne nous permit pas d'avancer aussi vite que nous l'aurions voulu. Après une heure de marche cependant, nous aperçûmes Mexico, et nous vîmes cette merveille des merveilles, située, ce qui nous étonna beaucoup, au milieu d'un vaste marais. Nous le traversâmes sur une mauvaise chaussée, et notre étonnement s'accrut à chaque pas, car l'antique et impériale cité dont nous approchions ne présente à l'extérieur que l'aspect le plus mesquin. Puis, à l'entour, régnaient un silence mortel et une affreuse solitude. Je me demandais quant à moi si c'était réellement la splendide capitale du Mexique où j'allais entrer, et si elle valait la peine que pour la connaître j'eusse quitté mon pays et mes plus chères habitudes, encouru des privations de tout genre et franchi une moitié du monde. Bientôt nous arrivâmes aux barrières, et passant à travers le cordon de troupes qui entourait la ville, nous entrâmes dans les faubourgs qui étaient encore laids et sales. On n'y voyait que des gens couverts de haillons ou enveloppés dans un simple drap. J'étais si désappointé, que j'hésitais de plus en plus à me croire dans la capitale du Mexique, ce grand marché des

métaux précieux, cette source principale d'où ils se répandent dans toutes les parties du monde habité.

Cependant, quelques minutes encore, et quand j'eus pénétré dans la ville proprement dite, oh! toutes les descriptions que j'avais pu lire, tous les récits que j'avais pu entendre de la régularité et de la largeur des rues, de l'élégance et de la grandeur des églises et des maisons, me semblèrent alors, je l'avoue, inférieurs à la réalité; alors en un instant j'oubliai ennuis et fatigues; je m'en crus cent fois trop payé par le magnifique spectacle qui s'offrait à mes regards stupéfaits.

Les rues en effet, dont j'avais craint qu'on ne m'eût à plaisir exagéré la beauté, ont presque toutes deux milles de longueur. Elles sont parfaitement droites, parfaitement unies, et chacune de leurs extrémités laisse apercevoir les montagnes qui entourent la vallée. L'élévation du plus grand nombre des maisons est uniforme. Elles sont en général hautes de deux étages, chargées d'ornemens, et garnies d'un double rang de balcons d'un travail exquis, soit en fer peint ou doré, soit en cuivre. Au rez-de-chaussée, comme à chacun des deux étages, les appartemens ont d'ordinaire de quinze à vingt pieds de haut. On entre par une large porte cochère toute couverte de ciselures et d'agrémens de métal, qui ouvre sur un portail élevé souvent de trente pieds. Ce portail mène

dans une cour que les divers corps de bâtimens environnent, qui est remplie d'arbres et de fleurs produisant un délicieux effet, et qui au niveau de chaque étage a une galerie élégante où l'on peut se promener sans craindre ni le soleil ni la pluie. Le rez-de-chaussée est habituellement occupé par le concierge et par les autres domestiques; le premier se loue quelquefois; mais au second, qui est l'appartement principal, habitent les propriétaires eux-mêmes, qui ont un escalier séparé en pierres de taille, et d'une grande magnificence. Rien n'est plus en harmonie que ces hôtels avec le délicieux climat d'un pays où tout changement de température est presque inconnu, où règne un perpétuel printemps, où on ignore ce que c'est qu'une cheminée, et où il n'est pas même nécessaire d'avoir des carreaux de vitres aux fenêtres pour empêcher que la fraîcheur de la nuit ne pénètre dans les chambres à coucher. Les deux seules choses nécessaires sont un toit assez solide pour résister aux grosses pluies qui tombent à certaines époques, et de hauts appartemens pour permettre que l'air circule en liberté. Or rien à coup sûr ne pouvait mieux avoir ce double résultat que le style d'architecture introduit au Mexique par les Espagnols.

Les façades des hôtels sont en général peintes à la détrempe, en blanc, en cramoisi, en brun, ou en vert clair, et offrent un charmant coup

d'œil. La sécheresse de l'atmosphère est telle que la couleur se conserve fraîche pendant plusieurs années. Beaucoup de ces façades portent en outre des inscriptions tirées de l'Écriture ou des stances adressées soit au Sauveur des hommes soit à sa divine mère.

Il y en a d'autres qui sont entièrement couvertes de porcelaine vernie, dont les divers carreaux sont symétriquement assemblés ou même représentent des scènes entières. Les murs des grands escaliers sont aussi ornés fréquemment de la même manière, et c'est une remarque qui peut encore s'appliquer à ceux de plusieurs églises. Toute cette porcelaine a été sans doute fabriquée en Hollande et dans les Pays-Bas, du temps que ces pays dépendaient de l'Espagne.

Les toits de toutes les maisons, ou du moins du plus grand nombre, sont plats, construits en briques, et généralement couronnés de fleurs. Ces terrasses ou plutôt ces jardins suspendus permettent aux habitans de passer d'une manière délicieuse les belles soirées; car tandis qu'ils ont sous les yeux une vue magnifique, l'air frais qu'ils respirent est d'autant plus pur qu'aucune fumée ne le souille jamais. Grâce à cette espèce d'ornement, Mexico, vu d'une certaine hauteur, présente un aspect beaucoup plus beau qu'aucune des villes de l'Europe, où des toits biscornus en tuiles rouges et

d'affreux tuyaux de cheminées sont les principaux traits du paysage.

Mais, si telle est à l'extérieur la merveilleuse somptuosité de la capitale du Mexique, on ne peut dire qu'intérieurement les ameublemens et les décors de la plupart des maisons répondent à leur splendide apparence. La fermeture des mines, l'expulsion des riches familles espagnoles, et quinze années de révolutions, avec tous les maux qui accompagnent nécessairement la guerre civile, ont amené de tristes changemens dans les fortunes des particuliers et dans l'état général du pays. Or, toutes ces calamités, c'est la capitale qui les a le plus affreusement ressenties. La vaisselle d'or, les escaliers, les superbes tables, les candélabres et les autres meubles d'argent massif, les bordures de même métal qui entouraient les glaces et les tableaux, tout a successivement pris le chemin de la Monnaie, et sous la forme de dollars circule maintenant à travers l'Europe et l'Asie. Des familles, dont les revenus annuels s'élevaient jadis à plusieurs millions, peuvent à peine subsister aujourd'hui dans la plus profonde misère.....

La Plaza-Major ou grande place de Mexico est une des plus belles qu'on puisse voir. Le côté oriental est occupé par la cathédrale et par le *Segrario*, c'est-à-dire par l'église de la paroisse; celui du nord par le splendide palais du vice-roi, devenu l'hôtel

du gouvernement; celui du sud par une belle ligne de maisons, au centre desquelles on remarque le palais construit par Cortez et maintenant appelé *Casa de Studa*; enfin celui de l'ouest par une rangée de bâtimens dont la partie inférieure est disposée en galerie, et qui forment de belles boutiques, des magasins, et différens bureaux administratifs. Au milieu de la place est une belle statue équestre du roi d'Espagne Charles V. Lors de mon arrivée à Mexico, cette statue était enfermée dans un vaste globe de papier peint que surmontait une figure de Renommée, et formait le centre d'un immense amphithéâtre que l'ex-empereur Iturbide avait momentanément fait établir pour des combats de taureaux. Cette construction n'était pas des plus gracieuses; mais du moins, comme je l'ai dit, devait d'un jour à l'autre, disparaître. Au contraire ce qui est encore beaucoup plus laid et qui toutefois subsistera plus long-temps, parce que l'État dont les finances sont obérées en tire bon profit, c'est une méchante bâtisse, une espèce de bazar qu'on a laissé surgir sur cette place, et dont les marchands sont principalement Espagnols.

La capitale du Mexique n'est sans doute plus que l'ombre de ce qu'elle a été au XVIIe siècle, car telle fut l'époque véritable de sa splendeur, de son opulence et de son luxe; mais encore conserve-t-elle des traces de gloire que ni le temps ni les révolu-

tions ne lui ont enlevées. Je veux parler des édifices publics, des églises surtout et des autres établissemens religieux, qui ne le cèdent à ceux d'aucune ville du globe pour le nombre, l'étendue, et la richesse des dotations. Parmi ces divers monumens, je vais dire quelques mots sur les plus remarquables.

La cathédrale de Mexico est célèbre dans toute l'Amérique, et à juste titre. Elle a environ cinq cents pieds de longueur, et est située sur la Plaza-Major, à l'endroit même où s'élevait le grand temple ou Téocalli des anciens Mexicains. La plupart de leurs idoles et de leurs dieux, qui étaient de pierre et d'une taille, d'une pesanteur considérables, sont ensevelis, dit-on, sous les fondemens et sous l'aire de la place. L'extérieur est de beaucoup préférable à celui de la cathédrale de Puebla de los Angelès, quoique toujours un peu lourd, et on regrette que l'architecture en soit d'un style mêlé. Puis, quand on y entre, on ne peut s'empêcher, malgré l'étendue et la magnificence de l'intérieur, d'éprouver une sorte de désappointement. La grande nef est presque remplie par des tentures, par des groupes, par mille décorations, qui toutes peu légères gâtent entièrement sa beauté. Le maître-autel est là aussi hors de proportion avec l'espace au milieu duquel il se trouve placé. Comme ceux de la plupart des églises du pays, il est chargé d'une profusion d'ornemens massifs, de sculptures, de dorures et de

peintures. L'enceinte du chœur est formée par une superbe grille couverte d'une multitude de figures, et qui a été, dit-on, fondue en Chine, mais d'après des modèles envoyés du Mexique. Cette dernière circonstance explique peut-être pourquoi le dessin des agrémens en est aussi mauvais que l'exécution. Le métal, qui ressemble à du cuivre, passe pour avoir une telle valeur à cause de l'or qu'il contient, qu'un orfèvre de Mexico offrit un jour à l'évêque de construire une nouvelle grille d'argent massif et de même poids en échange de celle qui existe.

Le service divin se célèbre à Mexico, dans toutes les églises, avec une magnificence inouïe. Nulle part les cérémonies religieuses n'ont lieu avec plus de pompe et de splendeur. Plusieurs processions que je vis passer l'emportaient, pour la régularité et pour l'ordre, pour le luxe et l'habillement des prêtres, pour la richesse et le prix des ornemens sacrés, pour la profusion de l'argent et de l'or, sur tout ce que j'avais pu voir dans ce genre en Italie. Rome elle-même, non plus que les autres cités catholiques de l'Europe, ne peuvent entrer en comparaison avec Mexico.

Dans les églises mexicaines vous ne rencontrez pas cette distinction de bancs et de siéges qui, sauf pour un ou deux pays[1], est générale dans l'ancien monde. Au Mexique, c'est à terre que pareillement les plus

[1] En Espagne et en Italie, par exemple.

pauvres Indiens et les plus hauts personnages s'agenouillent pour offrir leurs prières à l'Être qui n'admet aucune différence parmi ses créatures. Dans l'Amérique du Sud, les riches sont presque toujours précédés, quand ils se rendent aux offices, par des esclaves qui portent de beaux coussins pour leurs maîtres; mais c'est un luxe, c'est un pompeux étalage de vanité qu'on ne connaît point ici. L'Européen, débarqué nouvellement, est choqué qu'il lui faille se mettre à genoux sur les planches qui seules recouvrent le sol dans les églises, et qui même ne sont pas fixées afin de pouvoir au besoin recevoir les corps des morts, car telles sont les places ordinaires de sépulture. La chose est d'autant plus facile qu'il n'est pas d'usage d'élever des monumens aux personnes qui meurent, et que leurs noms écrits sur une croix de bois n'indiquent pas même aux parens et amis qui leur survivent l'endroit où reposent leurs restes. Excepté dans la chapelle qui contient les os de Cortez, et où l'on a placé un beau buste en bronze de ce conquérant, je n'ai jamais, au Mexique, rien remarqué qui pût rappeler aux vivans le souvenir des morts. Les funérailles s'y font aussi de la manière la plus humble. C'est le même cercueil qui sert depuis des siècles à conduire indistinctement le pauvre et le riche au champ du repos, car on ensevelit les cadavres nus et sans bières.

Le plus beau et le plus vaste des couvens de Mexico est celui des Franciscains, dont les revenus s'élèvent à environ 300,000 francs, quoiqu'ils ne proviennent que d'aumônes. Celui des Dominicains mérite aussi d'être cité. Dans la cour sur laquelle donne l'église, notre guide nous montra une large pierre plate avec un trou carré au milieu, où était enfoncé le poteau auquel l'inquisition attachait ses victimes avant de les brûler. Cet affreux tribunal, jusqu'en 1820 qu'il fut aboli par l'ex-empereur, avait toujours été entre les mains des religieux de Saint-Dominique. En face, de l'autre côté de la rue, s'élève le palais de l'inquisition qui est aussi tout voisin du lieu où les condamnés à la peine capitale subissent encore leur sentence. J'avais beaucoup entendu parler des affreux cachots où les malheureuses victimes étaient emprisonnées; mais il n'en existe pas, il n'en pourrait exister un seul, car dans toute la ville de Mexico, dès qu'on creuse la terre, ne serait-ce qu'à une profondeur de quelques pieds, l'eau jaillit sur-le-champ. Du reste l'édifice est fort élégant, et rien à l'extérieur ne décèle l'usage auquel il était destiné. Nous y trouvâmes établie, lorsque nous le visitâmes, une espèce d'école polytechnique.

L'hôtel du gouvernement est aussi une magnifique construction. Il est de forme presque carrée, et celle de ses façades qui regarde sur la Plaza-Major

a quatre ou cinq cents pieds de long. Il renferme à l'intérieur quatre vastes cours où sont distribués différens services de l'administration. En outre il contient la Prison, la Monnaie, les casernes, le jardin botanique, la Bibliothèque, l'imprimerie de l'État. La Bibliothèque est riche de plusieurs manuscrits fort précieux, par exemple, d'une histoire nationale du Mexique en quarante gros volumes in-quarto, avec une multitude de cartes et de dessins, rédigée par ordre du dernier empereur. Le jardin botanique, quoique situé au centre d'une ville si populeuse, est remarquable par la vigueur des végétaux. L'étranger ne saurait trouver nulle part une plus délicieuse retraite contre la chaleur du jour, ni le savant une plus belle carrière à ses studieuses investigations. Outre tous les fruits du Nouveau-Monde, j'y remarquai avec plaisir beaucoup de ceux qui sont particuliers à l'Europe, tels que la pomme, la poire, la pêche et le coing. La Monnaie, par le nombre de ses machines, pourrait chaque jour livrer à la circulation 100,000 dollars. Depuis qu'elle est fondée, elle en a déjà répandu par le monde environ 2,000,000,250,000 millions. Mais les pièces que nous vîmes frapper, outre qu'elles portaient encore l'effigie d'Iturbide, étaient fort mal exécutées. La faute principale provenait des burins, que le manque d'articles empêchait de graver dans un style convenable; et ceux

que la nouvelle république faisait préparer ne promettaient pas devoir être meilleurs. Ils représentaient sur les revers l'aigle du Mexique, posé sur un aloès.

La Mineria, ou école des mines, est un édifice élevé depuis peu d'années, qui, eu égard à sa destination, n'a peut-être d'égal en Europe ni pour l'étendue ni pour la beauté de l'architecture. Il a été construit à grands frais, et libéralement pourvu de tous les accessoires nécessaires par les propriétaires de Mexico et par d'autres riches habitans. Mais, hélas! il semble condamné à n'être jamais fini entièrement, si même il ne doit un jour tout-à-fait disparaître. Les fondations, assises sur un terrain marécageux, ont déjà baissé. Ses élégantes colonnes ne sont plus perpendiculaires; ses architraves s'écartent et craquent dans toutes les directions. Enfin, une partie est en ruine....

Mexico renferme un établissement analogue au Mont-de-Piété dont les magasins, encombrés de la plus précieuse vaisselle, de crucifix et de statues de saints en or, de tableaux à cadres d'argent, de parures de femmes, de diamans, de perles, de rubis et d'émeraudes, attestent plus que tout ce qu'on pourrait dire l'antique opulence et la pauvreté actuelle du pays. Je visitai encore l'hôpital de Jésus-de-los-Naturalès, que Fernand Cortez fit bâtir et qu'il dota sur sa fortune privée. Il est vaste, bien

aéré, admirablement tenu. Une jolie petite église, qui dépend de cette institution, renferme un monument superbe érigé au fondateur qui, la veille de sa mort, avait témoigné le désir exprès que ses os y fussent déposés. Le monument porte une inscription pompeuse où sont appelés les hauts faits du capitaine, et est surmonté du buste en bronze dont j'ai parlé. Dans un coffre de fer que vous pouvez ouvrir, si vous êtes curieux de pareilles reliques, est le squelette du conquérant de la Nouvelle-Espagne. J'examinai attentivement le crâne de cet homme extraordinaire; mais, pas plus que moi, un disciple de Gall n'y aurait, je pense, découvert aucune bosse remarquable. Il me sembla seulement que Cortez devait être petit.

Le palais de Chapultepec, que les étrangers vont toujours voir, et qui fut bâti par le vice-roi Galvez sur les ruines d'un ancien château mexicain, est délicieusement situé sur une petite montagne, à une lieue environ de la ville. C'est un vaste et bel édifice dont le jardin renferme plusieurs arbres immenses, d'une espèce que les naturels nomment *cyprès*. Je fis le tour de quelques-uns, et je suis sûr qu'ils avaient bien soixante pieds de circonférence. Leur hauteur aussi était énorme, et de leur épais feuillage descendait une immense quantité de ce fameux lichen long de cinq à six verges, qu'on appelle *barba d'Espagna* ou *barbe d'Espagne*.

On lit dans Humboldt que, lorsqu'il visita Mexico en 1802, l'académie des beaux-arts y était florissante. Pourquoi faut-il que les guerres intestines des vingt dernières années lui aient porté un coup si funeste, et dont sans doute elle ne se relèvera jamais ? Elle n'a plus aujourd'hui ni professeurs ni élèves. La capitale du Mexique ne possède plus un seul peintre d'histoire, ni d'architecture, ni de paysages. Les quelques artistes échappés au naufrage ne s'aventurent qu'à copier des sujets religieux pour les églises, ou à faire des portraits ; encore leurs ouvrages sont-ils tous exécrables. Le plus souvent même, ils ne manient le pinceau que pour décorer des portières de voitures ou des colonnes de lits. En fait de tableaux produits par l'école moderne, vous ne trouverez que des Enfans-Jésus, des Vierges, des Madeleines et des Saints. D'un autre côté vous n'y verrez pas trace de sculpture en marbre, circonstance qui provient sans doute de ce que les coutumes du pays défendent l'érection des monumens funéraires, et qu'on n'y construit guère que des cheminées de cuisine, indignes par conséquent d'être décorées de nobles chambranles. Mais il y a grand nombre de sculptures en bois, car vous rencontrerez dans chaque maison une statue de saint ou de madone peinte, et en général splendidement habillée. L'art de graver sur pierre est inconnu au Mexique ; mais les

Indiens excellent vraiment à modeler et à travailler la cire. J'ai rapporté de petits bons hommes représentant toutes leurs différentes tribus en costumes, et rien n'est plus curieux. Ils imitent aussi, avec une rare vérité, les fruits et les légumes.

Théâtre. Alameda ou promenade publique. Passeo. Chinampas, etc.

Mexico ne possède qu'un seul théâtre, mais qui est un élégant et vaste édifice. Sa forme intérieure est celle d'un fer à cheval allongé, et qui se rétrécit considérablement du côté de la scène, dont l'ouverture a beaucoup trop peu de largeur pour permettre que l'on représente des pièces à spectacle, ou qu'un grand nombre d'acteurs se montre en même temps au public. La partie que l'auditoire occupe se compose d'un parterre et de quatre rangs de loges qui se louent ou au mois ou à la saison. Le devant de ces loges dépasse à peine d'un pied le plafond de l'étage auquel elles sont situées. Elles sont garnies de siéges et décorées suivant le goût et l'opulence des locataires. Aussi, quand elles sont toutes remplies, l'effet doit-il être d'autant plus imposant qu'on voit les dames à peu près en entier, et non pas seulement leurs têtes, qui, comme dans nos salles d'Europe, se pressent les unes au-dessus des autres pour regarder par un trou. Le parterre renferme trois divisions qui ont chacune un prix différent, et dont chaque place

est séparée par des bras et numérotée, excellente coutume qui peu à peu s'acclimate parmi nous.

L'orchestre est passable; mais les décors, les costumes, les machines, ne valent pas ce que nous pouvons voir sur nos théâtres des foires, et les acteurs sont beaucoup plus que médiocres.

La salle est éclairée d'en haut par des lustres, qui supportent chacun une innombrable quantité de becs entourés de globes en verre dépoli, de sorte que la lumière est à la fois douce et vive. Le théâtre est ouvert tous les soirs, et donne deux représentations les dimanches et les fêtes, jours auxquels les prix sont doublés. Le directeur cependant ne fait d'ordinaire pas fortune.

Quant au public, je n'en puis guère parler, car depuis les malheurs qui ont fondu sur les habitans de cette capitale autrefois si gaie, il n'est jamais nombreux. Jamais je n'ai vu la salle au dixième pleine, et parmi les personnes présentes il n'y avait que fort peu de femmes. Encore celles-là n'étaient-elles point parées, comme c'est en pareille occasion l'usage des Européennes. Elles ne portaient aucune espèce d'ornement, excepté une jeune dame de distinction qui avait dans les cheveux une plume noire. Deux ou trois châles en crêpe de Chine étaient les seules parties de leur toilette qui ne fussent pas noires. En général, tous les spectateurs de l'un et l'autre sexe se livraient comme d'habi-

tude à leur plaisir favori de fumer. Les femmes, même dans les loges, avec un éventail d'une main et un cigarre de l'autre, étaient enveloppées d'un nuage qui rendait fort difficile de les distinguer.

L'Alameda ou promenade publique, située au nord de la ville, n'est pas digne, à mon avis, de sa réputation. Elle ne consiste qu'en des allées pavées, avec des fontaines et des statues dont le mauvais goût semble disputer la palme à la mauvaise exécution. Les gens qui la fréquentent à pied ne sont pas non plus de la meilleure compagnie, et on peut à peine voir ceux qui passent dans leurs rapides carrosses. Un autre endroit, nommé le *Passéo*, où l'on se promène aussi à pied, à cheval et en voiture, a deux milles environ de longueur, est planté d'un double rang d'arbres, et très fréquenté les dimanches et les fêtes. C'est là que les jeunes gens de famille, élégamment vêtus, viennent sur leurs jolis petits chevaux étaler les grâces de leurs personnes et leur talent en équitation. C'est encore là qu'une multitude de beaux équipages semble se donner rendez-vous, car dans la ville même il est bien rare qu'on en aperçoive. La route se termine soudain près d'un pont muni d'une porte sous lequel passe le canal de Chalco. En ce lieu, les carrosses se pressent tellement les uns sur les autres et soulèvent tant de poussière, que l'humble piéton ne peut guère voir à plus de quatre pas devant

lui. Ces carrosses contiennent généralement des dames qui par ce ridicule usage n'ont aucun profit à être belles ou bien mises.

D'après la description qu'on m'avait faite du Passéo, je fus un peu désappointé; mais la vue des Indiens qui, après leurs petites excursions du dimanche à la capitale, s'en retournent chez eux par le canal de Chalco, voisin, comme je l'ai dit, de la promenade, m'offrit une ample compensation. Grâce à ce canal, les environs de Mexico présentent toujours pendant la saison sèche, lorsque la soirée est belle, une scène de vie, de gaîté et de plaisir qui est sans pareille. Des centaines de canots de diverses dimensions, la plupart avec des voiles, encombrés de naturels indiens vêtus d'un costume pittoresque et la tête couronnée des fleurs les plus éclatantes, passent et repassent dans toutes les directions. Chaque barque, avec son musicien qui pince de la guitare, assis à la poupe, et quelques-unes des personnes dont elle est chargée chantant ou dansant, souvent même faisant l'un et l'autre, présente le tableau d'une innocente joie qu'on ne trouve guère, hélas! dans nos pays d'Europe. J'allai un jour avec mon fils me promener sur ce canal, qui traverse des savanes marécageuses où la végétation est d'une vigueur extraordinaire. Plusieurs jolis villages sont situés sur ses bords, et tout du long nous vîmes des Indiens qui cherchaient à

prendre des tortues. Après avoir navigué quelque temps, nous débarquâmes à un quart de mille d'une église, vers laquelle une espèce de chaussée conduisait, et passant sur un pont de troncs d'arbres que la hache n'avait pas dégrossis, nous parvînmes jusqu'au milieu du hameau sans avoir excité l'attention de personne. Mais alors, nous ne tardâmes guère à être remarqués par un groupe de bambins à demi nus, qui jetant aussitôt un cri de terreur, disparurent. En un instant l'alarme devint générale. Toutes les femmes se montrèrent à leurs portes, et semblèrent effrayées de voir des visages inconnus. Cependant, diverses questions que nous leur adressâmes, et surtout une poignée de *medias* [1] que nous distribuâmes entre leurs enfans, calmèrent leurs craintes; et une jeune mère de bonne mine, au fils de qui nous avions fait un petit présent, nous invita à entrer dans sa maison. Puis, voyant que j'examinais ses meubles et ses divers ustensiles domestiques, elle m'en expliqua l'usage avec complaisance, et obtint de deux petites filles qui s'étaient cachées dans un coin qu'elles vinssent nous embrasser. Le hameau était entouré de chinampas, ou de ce qu'on a si improprement nommé des *jardins flottans;* son mari travaillait au sien, et elle l'appela pour nous montrer ce que c'était. Ce sont des îles artificielles longues de cin-

[1] Nom d'une petite monnaie mexicaine.

quante ou soixante verges, mais qui n'en ont que quatre ou cinq de large, qui sont séparées par des fossés de même largeur environ, et construites avec la terre qu'on a retirée de ces fossés. Par ce moyen, se forme une éminence haute à peu près d'une verge, qui bientôt devient un fertile jardin, couvert des plus belles espèces de légumes, de fruits et de fleurs. C'est de là que Mexico tire en grande partie ses approvisionnemens en ce genre. Nous tuâmes en cet endroit divers oiseaux, et quelques-uns au vol, ce qui pétrifiait de surprise les naturels réunis alors en grand nombre autour de nous. Pendant que nous regagnions la ville nous pûmes encore augmenter notre collection ornithologique. Les espèces que nous abattîmes étaient généralement nouvelles pour nous, mais elles n'avaient pas un très splendide plumage. Les rives du canal étaient garnies de plumes qui avaient appartenu à des canards du lac Chalco, et que les marchands de volaille jettent toujours, ne sachant à quoi les employer. Nous admirâmes la dextérité avec laquelle étaient conduits les innombrables canots que nous rencontrions. Il y en avait de si petits, qu'à peine pouvaient-ils porter le poids de la seule personne qu'ils contenaient. Ceux-là manœuvraient au moyen d'une petite pagaie. Peut-être le lecteur trouvera-t-il ces simples récits ennuyeux; mais je suis ainsi fait, que le souvenir d'un jour passé de cette ma-

nière me laisse une impression plus profonde et plus agréable que des semaines écoulées au milieu de la compagnie élégante, où il arrive souvent que tout est vide et faux.

La place du marché à Mexico.

Pour se procurer un spectacle encore plus intéressant, et cela non pas seulement les soirs de dimanches et fêtes, mais tous les jours de la semaine, l'étranger, s'il est observateur, n'a qu'à aller de grand matin errer au bord de ce même canal. Là, en effet, des centaines de canots indiens, différens de forme et de grandeur et chargés de toutes les productions tant animales que végétales du voisinage, arrivent sans cesse. Ils sont souvent montés par les femmes indigènes et leur jeune famille. Les plus beaux légumes qui s'élèvent dans les jardins d'Europe, avec les innombrables fruits de la zone torride, dont beaucoup nous sont inconnus même de nom sont empilés en pyramides et ornés des plus jolies fleurs. A l'avant des canots les Indiennes, légèrement vêtues, avec leurs longues et luisantes tresses de cheveux noirs comme du jais qui leur descendent jusqu'à la ceinture, et souvent avec un enfant suspendu à leur dos, manœuvrent au moyen de grands et minces bâtons. Au centre, sous un hangar, le reste de la famille est assis, et s'occupe soit à filer du coton, soit à le tisser sur leurs sim-

ples métiers portatifs en étroites bandes d'étoffe bleue et blanche qui forment leur principal habillement. D'autres barques sont chargées de viandes, de poulets, de pintades et d'une profusion de canards sauvages que les marchands plument et dressent, chemin faisant. Sur d'autres encore, ce sont d'immenses tas de blé indien qui, grain et paille, constitue la nourriture générale des chevaux. Le lait, le beurre, les fruits, les jeunes chevreaux sont aussi fort abondans; et ce qui ajoute à l'ensemble pittoresque de la scène, c'est que presque tous les canots ont quantité de pavots rouges et blancs semés sur le faîte des autres marchandises. Enfin, s'il se trouve un homme à bord, il manque rarement, pour amuser sa femme et ses enfans, de battre du tambour ou de pincer de la guitare. Puis, tout se passe avec la plus grande harmonie, avec la plus parfaite cordialité. Ces bonnes gens se saluent toujours lorsqu'ils se rencontrent. « *Buenos Dias segnor* ou *segnora*, » est dans toutes les bouches, et tout le monde s'embrasse d'un air vraiment sincère.

Les cargaisons se déchargent un peu au sud de l'hôtel du gouvernement, et par conséquent non loin de la Plaza-Major, où se tient le grand marché. On porte ensuite à dos les différentes denrées jusqu'aux endroits où elles doivent être mises en vente. C'est le moment de l'étalage qu'il faut voir, car rien n'est plus vivant que ces milliers d'Indiens

différens de costumes et de manières, qui pour gagner quelque argent, viennent d'une distance souvent considérable. Je me faisais un plaisir d'aller chaque matin leur rendre visite; et comme je leur achetais leurs oiseaux rares ou d'autres productions naturelles à un prix un peu plus haut que le cours, ils avaient fini par me connaître, et j'en avais plusieurs en quelque sorte à mes ordres qui m'apportaient au logis tout ce qu'ils présumaient devoir être agréable au *Britannico*, nom qu'ils avaient pris l'habitude de me donner tous. Une vieille femme avait un rare talent pour attraper des oiseaux-mouches, et m'en apportait en vie les plus belles espèces. Mais, en l'exceptant, je pouvais à peine me procurer des sujets dignes d'entrer dans une collection ornithologique; car quoiqu'ils fussent toujours nombreux, ils étaient presque tous en partie plumés et souvent sans pattes.

Parmi la grande variété d'oiseaux aquatiques ainsi apportés des bords du lac de Chalco, on n'évalue pas à moins de vingt-cinq mille par an le nombre des diverses espèces de canards sauvages; car un fait assez singulier, c'est qu'on connaît à peine dans cette partie du Mexique l'art d'élever dans les basses-cours des volailles d'eau. Sur le marché abondent aussi les pintades, les poulets, les pigeons, les lapins, et des lièvres avec d'autres sortes de gibier paraissent quelquefois sur

les tables des riches. Le poisson est toujours rare et cher, les lacs n'en produisant que peu d'espèces. Le *pesca blanca* ou poisson blanc, qui pour l'air et la forme ressemble à nos éperlans, est le meilleur. Les tortues, les grenouilles et les axolotes, espèce de salamandres, abondent également et sont tous bons à manger. Ce dernier animal a été un sujet de dispute parmi les naturalistes depuis la découverte de l'Amérique, et leur histoire est encore des plus obscures. Ces amphibies étaient si nombreux du temps de Cortez, qu'ils faisaient la principale nourriture de son armée, et j'en ai vu des milliers sur le marché de Talluca. Cependant on n'en a encore jamais trouvé de jeunes, jamais on n'a pu leur reconnaître aucune différence de sexe. Les Indiens vendent aussi à Mexico en quantité considérable un petit poisson très délicat, à peine long de deux ou trois pouces, qu'ils prennent avec des filets dans les canaux et fossés près des lacs. Ils les renferment dans les feuilles ou capsules qui entourent l'épi du blé d'Inde, puis les font griller. C'est dans cet état qu'ils les exposent en vente, et au prix le plus raisonnable. Nous les trouvions excellens; mais en général c'est un mets qu'on laisse aux pauvres. Enfin, je remarquai encore un petit crustacé assez semblable à nos crevettes, mais moins savoureux.

La boucherie est bien approvisionnée en bœuf,

en mouton, en porc, et au printemps en chevreau, viande qui ne coûte jamais cher. Le bœuf et le mouton ne valent pas ceux qu'on mange en Europe; mais sans être de la meilleure qualité, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient mauvais. La faute peut venir principalement du boucher, et il faut convenir aussi que nous sommes toujours partiaux pour la méthode dont la nourriture animale se prépare dans notre pays. Une loi défend de tuer les veaux.

Quant aux légumes et aux fruits, il n'est aucune ville où l'on puisse en voir tant d'espèces réunies qu'à Mexico, aucune où la consommation en soit si grande par rapport au nombre des habitans. J'ai dit que sur la place du marché, la terre était couverte de ceux qui sont propres à l'Europe. Il y en a plus encore d'indigènes; mais il faudrait un volume pour les décrire, et je me bornerai à en faire l'énumération. Ainsi on remarque, entre autres, les bananes, les plantains, les pawpaws, les citrons, les shaddocks, les ackees, les sopotas, les avocatas, les tunnals, les pitallis, les ciagottes, les chenninis, les grenades, les dattes, les mangous, les melons, les gourdes, les tomates et autres qui se succèdent suivant les différentes saisons de l'année. Enfin dans un tel pays et avec un tel climat on pourrait obtenir les plus belles productions de chaque partie du globe; mais on abandonne l'horticulture aux seuls soins des Indiens, et leurs

connaissances en cette matière sont très bornées.

Les indigènes, outre les provisions de table, vendent aussi de la laine, du coton, de grosses étoffes de coton, des cuirs travaillés, de la poterie, des corbeilles, etc.; et rien n'est plus amusant que de les voir réunis en groupes, assis tous à terre et prenant leur frugal repas de *tortilios* et de poivre. Mais, malheureusement, dans les ruelles qui avoisinent la Plaza-Major se trouve une infinité de cabarets où l'on voit les hommes savourer leur breuvage favori et s'abandonner à leur passion pour le jeu. Même, il m'en coûte de dire que plus d'une fois j'ai vu ces gens, d'ailleurs d'un bon naturel, ne guère se gêner, quand ils étaient échauffés par la pulque ou l'eau-de-vie, et vexés par la perte de leur argent, pour exhaler leur colère sur le dos de leurs pauvres femmes.

Hôtels. Boutiques. États. Costumes.

Un étranger qui arrive à Mexico sans lettres de recommandation et ne connaissant guère la langue qu'on y parle, se trouve dans un assez grand embarras, car les hôtels ne servent point à manger, et il est fort difficile de trouver des appartemens garnis chez les bourgeois. Il faut donc louer une maison et la meubler; mais jusqu'à ce qu'elle soit prête, on est obligé d'aller demeurer à la *Gran-Sociedad*, ou à quelque hôtellerie pareille où se tient

un ordinaire. Là même, toutefois, on ne trouve pas de meubles, pas de lit; vous garnissez tant bien que mal une vilaine chambre que vous payez chaque jour et fort cher. Du reste, dans ces établissemens il y a plusieurs billards, un restaurateur, un café, un glacier. Mais, le soir, toutes les salles sont encombrées de la plus mauvaise compagnie, pour ne rien dire d'une multitude d'importuns mendians, aveugles, boiteux, manchots, et de la plus dégoûtante espèce qui rampent, qui roulent sur le plancher, ou qui se portent les uns les autres sur leur dos. Je n'ai vu jamais tant de misérables créatures en aucune autre ville, pas même à Milan; et néanmoins on vous dit qu'il est rare de rencontrer un Indien estropié!

L'apparence des boutiques de Mexico n'indique nullement une opulente cité. On n'y expose rien aux fenêtres, qui toutes cependant sont ouvertes. Il y en a fort peu qui aient d'enseignes ou même de noms, et la plupart des marchandises se fabriquent dans les magasins où elles se vendent.

L'orfévrerie se confectionne de la même façon qu'en Angleterre, c'est-à-dire que tous les ornemens se finissent à la main. Il y a quelques bons ciseleurs, mais en général les ouvrages sont lourds et grossiers.

La fabrication, au contraire, des broderies d'or et d'argent, des galons, des épaulettes est parvenue

à un rare degré de perfectionnement. Ces articles coûtent à Mexico beaucoup moins cher qu'en Europe.

Les tailleurs font d'excellentes affaires; car quoiqu'ils travaillent fort mal, ils vendent quatre francs ce qui dans l'Ancien-Monde ne s'en paierait qu'un. Les habits de drap ne commencent que depuis peu à être généralement portés, mais ils remplaceront bientôt tout-à-fait les jaquettes de calicot imprimé dont naguère l'usage était encore universel. Les ouvriers, pour coudre, s'asseoient sur des tabourets, et non avec les jambes croisées sous eux comme chez nous.

La première vue d'une boutique de marchande de modes, qui est toujours aussi à Mexico un atelier de couturière, ne peut manquer d'attirer un sourire sur les lèvres d'un nouvel arrivant. En effet, on y voit à travers les croisées quand on passe dans la rue, vingt ou trente vigoureux gaillards à moustaches, et de toutes les couleurs de peau, qui s'occupent à confectionner des habillemens de femme, à coudre des robes de mousseline, à fabriquer des fleurs, à façonner des chapeaux et d'autres objets de toilette; tandis qu'à la porte suivante peut-être, nombre de pauvres filles à genoux par terre se livrent au fatigant travail de broyer du cacao pour le chocolat.

Les confiseurs de Mexico sont très habiles et ne

manquent jamais d'ouvrage. Leurs produits se vendent à bon marché, et quoiqu'on en puisse compter jusqu'à cinq cents espèces, ne ressemblent point à ceux d'Europe.

Les états de droguiste et de pharmacien doivent aussi être excellens, car les drogues sont d'une cherté incroyable. Je payai à Mexico un dollar la livre, quoiqu'ils fussent indigènes, les ingrédiens de la composition qui me servait à conserver mes oiseaux. En Europe je les eusse payés dix sous. Le houblon vaut trois francs l'once, et le reste est dans la même proportion. Les apothicaireries tiennent ordinairement au Mexique six fois plus de place que dans nos pays. J'en visitai à Puebla une qui occupait toute une vaste maison. Des milliers de caisses, de tiroirs, de casiers, de bouteilles et de cruches étaient rangés dans le plus grand ordre, ainsi qu'une multitude d'appareils chimiques. Parmi les remèdes nous en remarquâmes plusieurs auxquels on a depuis long-temps renoncé en Europe, tels que certaines parties des serpens, des tortues vivantes, etc.

Les barbiers semblent conserver dans cette région du Nouveau-Monde l'importance que leur profession eut jadis dans l'Ancien. Leurs boutiques sont très nombreuses et en général très brillantes, car ils suspendent avec symétrie sur les murs, parmi des gravures et des tableaux, les divers ustensiles

de leur état, les rasoirs, les pierres à repasser, les plats de cuivre resplendissans. Le prix d'une *barbe* est cent fois plus cher qu'en Europe, et la moitié de celui d'une visite du médecin.

L'ébénisterie de Mexico est de qualité mauvaise et de prix très élevé. Les ouvriers ne connaissent pas la plupart des outils dont se servent les Européens, et n'emploient ni l'acajou ni aucun bois digne de le remplacer. Presque toutes les chaises qu'on voit dans les riches maisons viennent des États-Unis. On apprendra aussi avec surprise que les Mexicains ignorent encore ce que c'est qu'une scie, et que chaque planche, chaque poutre qui leur est nécessaire pour construire les maisons dans leurs villes, provient d'un tronc d'arbre séparé que les Indiens taillent avec de petites haches. Les tourneurs en bois s'asseoient à terre et travaillent à la fois des pieds et des mains.

Les carrossiers sont de tous les artisans ceux qui entendent le mieux leur état. Les voitures qu'ils confectionnent sont solides, commodes, élégantes; les meilleurs peintres du pays sont chargés de la décoration extérieure; et les dorures, le vernissage valent ce qu'on peut faire en Europe, d'où se tirent les poignées et les ornemens de cuivre.

Quant à des corroyeurs, je n'en ai pas vu. Seulement, des peaux de cochons, enflées comme des vessies et servant à contenir des liquides, sont col-

portées dans les rues par des marchands ambulans dont le léger fardeau suspendu à chaque bout d'un long bâton occupe autant de place qu'un chariot.

Les boulangeries sont de vastes établissemens, et nulle part on ne peut manger de meilleur pain qu'à Mexico; mais, à ce qu'il paraît, les ouvriers qui le fabriquent sont absolument des esclaves, des prisonniers dans toute la rigueur du terme, à qui jamais on ne permet de sortir du lieu où ils travaillent. Lors de la dernière révolution, d'où est née la république, le peuple insista pour que ce honteux système fût aboli. On fit droit à sa demande; mais les habitans restèrent plusieurs jours sans pouvoir se procurer du pain de blé. Alors on en revint à l'ancien mode arbitraire de le préparer. Les *tortilios,* dont il a été question plus haut, sont des gâteaux de maïs qui constituent la principale nourriture des pauvres, et qui sont sains, nutritifs, excellens même à mon avis, surtout quand on les mange chauds.

Les boutiques où se débitent l'eau-de-vie, soit indigène, soit espagnole, et les autres liqueurs spiritueuses, les vins, etc., sont trop communes: et par le bel étalage de leurs poisons de toute couleur renfermés dans d'élégantes carafes, elles offrent de si fortes tentations au pauvre Indien, que tout son argent jusqu'au dernier *media* passe de son gousset dans le comptoir du cabaretier.

bulans
ut d'un
ariot.
emens,
ur pain
uvriers
claves,
rme, à
où ils
où est
que ce
sa de-
jours
ors on
parer.
, sont
cipale
nutri-
nd on

, soit
s spi-
s; et
cou-
s of-
que
e son

Mexico

DAME

Voy. en Amérique. *Bullock. Pag. 79.*

L
puis
blic
gros
par
sout
peti
poid
fond
car
que
terr
des
Nap
pré

L
la c
Esp
pre
hon
tren
teau
légè
plu
gen
tou

I
dan

Les porteurs d'eau sont fort nombreux. Ils vont puiser ce liquide indispensable aux réservoirs publics, et le portent chez leurs pratiques dans une grosse cruche ronde posée sur leur dos et retenue par une bande de cuir qui, leur passant sur la tête, soutient par-devant une autre jarre, mais plus petite que l'autre et destinée à lui servir de contrepoids. Ces hommes semblent éprouver une profonde aversion pour la marchandise qu'ils vendent; car de bonne heure on peut les voir pris de pulque, et au comble de la béatitude se rouler à terre. Peu d'entre eux ont des demeures ou même des résidences fixes; mais, comme les lazzaroni de Naples, ils dorment sous le premier abri qui se présente.

Les costumes des diverses classes d'habitans de la cité de Mexico varient beaucoup. Les habits des Espagnols et des Blancs indigènes ne diffèrent presque pas de ceux qu'on porte en Europe. Les hommes faits, et jusqu'à de petits bambins, se montrent souvent dans les rues enveloppés d'un manteau long; mais au logis la mode générale est une légère jaquette de calicot imprimé. Ils se rasent à plus longs intervalles que nous, et quand ils voyagent ou qu'ils tombent malades. ils se dispensent tout-à-fait de se faire la barbe.

Les vêtemens des dames et même des petites filles dans la rue, sont universellement noirs. Elles ont

d'ordinaire la tête découverte, ou ne se la couvrent que d'un léger voile. Elles donnent un soin particulier à la disposition de leurs beaux cheveux, et le plus souvent sont chaussées en bas de soie. C'est ainsi qu'on les rencontre le matin, quand elles vont à l'église ou qu'elles en reviennent, car elles s'acquittent de leurs devoirs religieux avec beaucoup de piété. Aucune famille respectable ne manque d'entendre chaque jour la messe, et la plupart du temps c'est avant déjeuner.

Les jours de fêtes, aux processions et dans d'autres circonstances de cérémonie, le costume des femmes est fort joli, mais leurs étoffes ne sont jamais si chères que celles des élégantes de nos climats. Elles font grand usage de fleurs artificielles, mais portent peu de plumes. Généralement c'est dans leurs voitures qu'elles se montrent en public, et il est fort rare qu'elles montent à cheval.

L'habillement des gentilshommes campagnards ou *paysanas* est splendide et coûteux. Aussi ont-ils, quand ils montent leurs jolis et fougueux petits chevaux, une charmante tournure. Leur pantalon est richement brodé, d'ordinaire en cuir de couleur, ouvert aux genoux et orné d'une multitude de boutons ronds en argent et de larges galons en argent aussi. Leur chemise est soigneusement travaillée et munie d'un grand col. Sur une courte jaquette de calicot imprimé ils jettent d'habitude un

élégant *manga* ou manteau soit de velours, soit de beau drap, soit de belle cotonnade à figures, étoffe qui se fabrique dans le pays. Cette jaquette et ce manteau sont souvent couverts de broderies ou d'une profusion de galons d'or. Aux pieds, ils ont des souliers ou des bottes de cuir mou par-dessus lesquels s'attache une espèce de guêtres particulière au Mexique. Elles sont ordinairement en cuir couleur de cannelle, entourent la jambe, et tiennent au moyen d'une élégante jarretière. Elles coûtent un prix très élevé; car les Indiens des provinces intérieures exécutent en relief sur le cuir avec lequel elles se fabriquent, une variété de merveilleux dessins qu'on tenterait vainement de copier en Europe. Elles se vendent de 8 à 40 ou 50 dollars la paire, et même à ce dernier prix le travail de l'ouvrier n'est que mal rétribué. Cependant c'est une partie tout-à-fait indispensable de la toilette, qui, à cause de la richesse des broderies d'or et d'argent, coûte quelquefois jusqu'à 100 dollars et plus. Les étriers et les éperons correspondent avec les guêtres en magnificence et en travail. Le chapeau est de différentes couleurs, large de rebord, très bas de forme, entouré d'un gros galon d'or ou d'argent, qui retombe en frange, et serré d'une torsade de même matière. Cette coiffure, outre l'élégance, garantit fort bien du soleil la tête et les épaules. Le harnachement du cheval n'est pas moins coûteux. La

grande selle espagnole avec ses larges basques, est richement brodée de soie, d'or et d'argent, et ces métaux brillent aussi sur le devant qui est fort élevé. Les étriers sont souvent d'argent pour les riches, mais toujours de bois pour les pauvres. La bride est petite, mais munie d'un excellent mors au moyen duquel le cavalier peut arrêter soudain sa monture lorsqu'elle est lancée au galop.

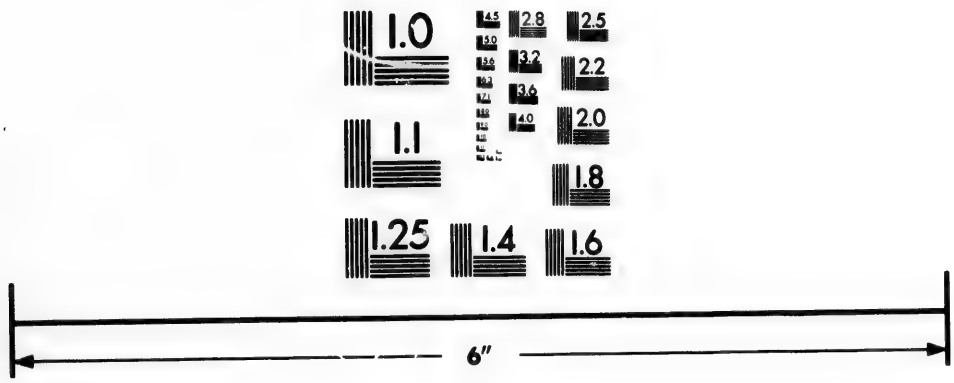
La toilette des dames de la campagne vise à l'effet plus qu'à l'élégance. Une chemise ouvragée, une légère jaquette fendue, et un cotillon richement brodé ou parsemé de paillettes, d'une étoffe souple à couleur brillante, souvent écarlate ou jaune, semblent être leur costume invariable.

Les vêtemens des classes pauvres et des Indiens varient selon les provinces. Dans la capitale, à Tolluca, et dans d'autres villes, les descendans mêlés des Espagnols n'ont guère sur le dos qu'une couverture qu'ils portent absolument à la mode de la toge romaine. Les Indiens sont mieux vêtus : ils ont un chapeau de paille, une étroite veste à manches courtes en grosse étoffe de laine à plusieurs couleurs brunes ou en cuir, et une paire de courtes culottes ouvertes aux genoux aussi en cuir le plus souvent, mais quelquefois en peau de chèvre ou de percari avec le poil en dehors. Pardessous ils portent des pantalons de calicot qui descendent jusqu'au milieu des jambes, et ils se gar-

nissent les pieds de sandales qui ont à peu près toute la forme de celles des anciens Romains. Les femmes ne sont guère couvertes que d'un jupon et d'une petite camisole. Pour coiffure elles n'ont absolument que leurs longs cheveux noirs tressés de chaque côté de la tête avec un ruban rouge. Lorsqu'elles sont assises à terre sur la place du marché, expo au soleil pendant des heures entières, je les ai so vues, pour ne pas en être incommodées, se p sur la tête une grande feuille de chou. Elles sont généralement propres de leurs personnes et ont l'air rangé, modeste. On rencontre rarement sur les routes des Indiens à cheval; ils ne vont qu'à pied; mais au lieu de marcher, leur pas ordinaire est une espèce de trot ou de petite course, et c'est ainsi qu'ils se rendent à la ville portant de lourds fardeaux. Quand ils en reviennent, ils ne sont pas toujours si expéditifs, car souvent l'excès de la boisson les rend mal assurés sur leurs jambes. Néanmoins, ils ne manquent jamais ni de respect ni de politesse à l'égard des étrangers. Quand ceux-ci passent, ils s'arrêtent, ôtent leurs chapeaux, les saluent, et sont toujours fort étonnés qu'on leur parle, qu'on fasse attention à eux.

Les huttes indiennes varient beaucoup suivant les lieux où elles sont situées. Celles des provinces les plus chaudes ne sont guère que des cages à oiseaux, faites de cannes ou de bâtons et couvertes

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

de feuilles. Dans les montagnes, près de la neige, comme à Los Vegas, elles ressemblent aux habitations de la Norwége et de la Suisse alpine, car elles ne sont bâties que de grosses poutres. Ailleurs, quelques-unes sont faites de mauvaises planches ou de briques non cuites et alors elles ont des toits plats, ou comme près de Mexico et de Tolluca, elles sont en pierres. Un joli petit jardin y est toujours attenant. Les villages qui sont placés dans des situations favorables sont tellement cachés par le feuillage des arbres qui les environnent, qu'un étranger peut passer sans les apercevoir. Que de fois ne me suis-je pas arrêté avec plaisir dans leurs propres et simples demeures ! Leur lit, qui n'est qu'une natte étendue sur le plancher ou un filet suspendu aux poutres du toit, quelques vases en faïence et quelques calebasses, la pierre où ils pétrissent leurs *tortilios*, voilà tous leurs biens en ce monde ! Une grossière statue ou une mauvaise gravure de saint, et en général cinq ou six colifichets de terre, voilà leurs ornemens, voilà leur luxe !... Cependant je n'ai jamais vu de peuple plus vraiment heureux et content.

Fabriques. Coutumes. Manières, etc.

Il n'y a que peu de chose à dire sur les fabriques mexicaines. Le système toujours suivi par l'Espagne pour retenir autant que possible le Mexique sous sa dépendance, lui a fait établir les lois prohibitives

les plus sévères contre l'industrie indigène. C'est ainsi qu'elle défendait d'élever des vers à soie et des abeilles, de planter des vignes et des oliviers. De grosses étoffes de laine et de coton étaient à ce qu'il paraît, fabriquées autrefois par les naturels pour une valeur annuelle d'environ 20,000,000 de francs; mais pendant les dernières révolutions la quantité de ces produits a beaucoup diminué. D'ailleurs la manière dont les manufactures publiques sont dirigées suffirait seule pour dégoûter les êtres même les plus bas de l'espèce humaine. Au lieu d'encourager l'amour du travail comme moyen de parvenir à l'aisance, à la richesse et au bonheur, on ne le récompense dans ce pays que par l'esclavage, la pauvreté et la souffrance. Chaque établissement qui a besoin d'un grand nombre de bras est à la lettre une prison d'où les ouvriers ne peuvent sortir, et où ils sont traités avec la plus cruelle rigueur. Beaucoup d'entre eux ont en effet plus ou moins d'années d'emprisonnement à subir pour crimes contre les lois; et d'autres, en empruntant une somme d'argent à leur maître, lui engagent leur personne et leur industrie jusqu'à ce qu'ils l'aient rendue, ce qui souvent n'arrive jamais. Ce dernier aussi, plutôt que de les payer en espèces, leur fournit des liqueurs, du tabac; et de la sorte, loin de liquider la première dette ils l'augmentent. De hautes murailles, de doubles portes, des fenêtres

à barreaux, d'affreuses punitions corporelles, rendent ces manufactures cent fois pires que les maisons d'arrêt les plus durement tenues en Europe. La seule faveur qu'on semble accorder à ces ouvriers ainsi détenus, c'est qu'ils entendent chaque jour la messe!

Il se fabrique dans la capitale d'excellens chapeaux de castor, et ceux de laine, portés par les *paysanas*, conviennent bien au pays.

Les *mangas*, ou manteaux d'épais coton qui se confectionnent aussi à Mexico, et dont se parent les gentilshommes campagnards, font honneur au goût des naturels. La coupe en est élégante, le tissu solide et bon.

Leurs cuirs tannés sont assez mauvais, quoique la contrée produise abondance de belle écorce, et que les peaux soient à vil prix.

On n'a jamais encore fait de papier au Mexique. Tout celui qu'on y consomme vient d'Europe, ne vaut rien et coûte fort cher. Au reste, la matière manque, car les gens des basses classes n'en font point usage de linge.

La fabrication de la coutellerie et de la quincaillerie commence à peine, et les produits menacent d'être long-temps détestables.

Jamais non plus on n'a confectionné de montres dans le pays, et peut-être en sera-t-il encore de même pendant bien des années. Le nombre des

personnes qui en portent est peu considérable, et celles jusqu'à présent en usage sont la plupart de fabrique suisse ou française, et d'un prix fort bas.

J'ai déjà parlé des faïences de Puebla. Il s'en fait de pareilles dans toute la contrée, mais celles d'Europe jouissent de la préférence.

Toutes les étoffes anglaises sont recherchées, sauf les draps qu'on trouve trop beaux, ou du moins trop chers. On aime mieux ceux de France pour cette raison. Les bas d'Europe, tant de coton que de soie, à coins de couleur et brodés, se vendent aussi très avantageusement au Mexique.

On y voit peu de tapis, qui d'ailleurs sont tous européens. Seulement ceux de foyer, quoiqu'il n'y ait de cheminées nulle part, sont bien demandés pour servir de couvertures aux chevaux.

On chercherait vainement un opticien à Mexico, vainement un ouvrier qui pût raccommoder une paire de lunettes ou même un baromètre ordinaire. Il faut, au moindre accident, renvoyer les morceaux en Europe.

La fonte, généralement si utile et si nécessaire chez nous, est presque inconnue au Mexique. Les naturels ont tellement entendu exagérer la puissance du fer réunie à celle de la vapeur, qu'ils ne veulent plus en quelque sorte rien croire sur ce sujet. Un individu cependant me demanda un jour s'il était vrai qu'avec une bouilloire à thé, remplie

d'eau en ébullition, un millier de personnes pouvait sans danger parcourir cinquante lieues par jour. Et la mauvaise plaisanterie, que les habitans de Birmingham se sont fabriqué un clergé de fonte qu'ils font prêcher à la vapeur, a été depuis longtemps importé en Amérique.

Le plomb à tirer, qu'on manufacture au Mexique, est fort mauvais, car on ne sait pas lui donner une grosseur uniforme, il coûte cependant fort cher. La poudre est à vil prix, mais trop grosse.

Parmi les liquides qui s'importent d'Europe, la bière et le porter anglais sont fort recherchés. On les vend quelquefois à un taux énorme, qui n'est pas moindre que quatre ou cinq dollars la bouteille. On pourrait, ce me semble, établir des brasseries, car presque toutes les provinces produisent d'aussi belle orge qu'en Europe; et jusqu'à ce qu'on ait pu le cultiver, on tirerait le houblon des États-Unis. Mais je doute que jamais l'usage de la bière devienne assez général pour supplanter celui de la pulque, cette boisson favorite des indigènes.

Les lettres n'ont pas été, jusqu'à présent, fort cultivées à Mexico. Aucune bibliothèque considérable n'est ouverte au public. Les productions de la presse ne sont pas encore nombreuses, et il ne s'imprime absolument rien dans le genre de nos revues mensuelles ou hebdomadaires. On compte

bien trois ou quatre journaux quotidiens; mais ils sont dénués de tout intérêt, et ne remplissent guère leurs colonnes que d'annonces qui sont reçues gratis.

Quelques écoles mutuelles sont en vigueur dans la capitale; mais les enfans des nobles et des riches sont en général élevés sous les yeux de leurs parens.

Dans la grande place, près du marché, sont les écrivains publics qui, comme ceux de Naples, exercent leur état en plein air. Leur principale occupation semble être de confectionner des billets doux, enjolivés de traits et de dessins à la plume. Mais à en juger d'après leur mine, ils n'ont pas un métier très lucratif. Ils vendent aussi de l'encre qui, soit dit en passant, est détestable.

Les connaissances chirurgicales et médicales sont beaucoup moins avancées au Mexique qu'en Europe. La loi défend la dissection des cadavres. Un habile oculiste serait aussi une précieuse acquisition pour Mexico, où les maladies d'yeux sont si nombreuses et où l'on rencontre plus d'aveugles qu'en aucun autre pays. Nul indigène n'est capable de faire la moindre opération.

Une exécution publique.

La circonstance tout-à-fait extraordinaire d'une exécution publique eut lieu peu de jours avant que je quittasse la capitale. Il s'agissait d'un double

crime de vol et de sacrilége. Deux individus en avaient été convaincus depuis environ une année, mais leur châtiment avait été ainsi retardé : j'ignore pourquoi.

A onze heures du matin, avec un complice qui, moins coupable apparemment, n'avait été condamné qu'à finir ses jours dans un cachot et à être témoin du supplice des autres, ils sortirent de la prison du palais, escortés d'un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, et précédés par plusieurs centaines de gens qui portaient des cierges allumés, des bannières, enfin tout l'attirail des processions. Les criminels étaient montés ou plutôt liés en long chacun sur un âne, vêtus d'une robe de laine blanche et coiffés d'un bonnet de même étoffe, avec des croix rouges. Dans le bât qui leur servait de selle était ficelée une croix de fer, qui allait se rattacher à un fort collier de fer aussi, dont ils avaient le cou serré. En outre, ils portaient à une jambe une très pesante chaîne. Les prêtres et les religieux de différens ordres, qui accompagnaient le cortége, ne cessaient de répéter, chemin faisant, de courtes phrases et de courtes prières aux malheureux condamnés, qui les répétaient d'une voix aussi haute que le leur permettait leur pénible position, car à peine pouvaient-ils se soutenir sur leurs montures.

Ils avançaient lentement à travers les rues en-

combrées de monde. Les fenêtres, les balcons, les terrasses des maisons à toits plats, étaient garnis d'une multitude de spectateurs; et en aucune occasion je n'ai vu les dames en plus grand nombre, ni, je crois, plus à leur avantage. La foule se comportait de la façon la plus décente; le terrible spectacle qu'elle avait sous les yeux produisait sur elle une impression convenable, et excitait plus de sensibilité que je ne m'y étais attendu. Les femmes s'agenouillaient généralement lorsque les prisonniers passaient. Un horrible silence régnait partout, interrompu seulement par le roulement funèbre des tambours drapés, ou par les exhortations des prêtres; mais des milliers de beaux yeux noirs étaient baignés de larmes, tandis que leurs lèvres muettes et tremblantes priaient pour les malheureuses victimes du vice, qui allaient expier publiquement leurs crimes.

Quand on déboucha sur l'esplanade voisine de la porte de Vera-Crux, l'appareil fatal se fit voir. C'était un échafaud d'un côté duquel s'élevait une haute potence, et de l'autre deux pièces de bois plus basses, chacune munie d'un siége où les patiens, plus morts que vifs, et les mains liées pardevant, furent, après quelques prières préparatoires, successivement placés. L'exécuteur alors leur mit sous la gorge un écrou qui passait par le poteau contre lequel ils étaient adossés; puis l'aumô-

nier de la prison exhorta les assistans à élever leurs supplications vers le trône de la miséricorde en faveur des deux infortunés. En quelques secondes les écrous furent serrés par derrière au moyen de vis, et terminèrent leurs souffrances sans que le public fût témoin des horribles contorsions qui accompagnent si souvent les exécutions d'Europe. On ôta bientôt les écrous pour les remplacer par une corde, et les cadavres hissés au gibet restèrent exposés un quart-d'heure environ, pendant lequel un des prêtres adressa à la multitude une touchante allocution de circonstance. Il fut écouté avec beaucoup d'attention; et quand il se tut, chacun se retira tranquillement. Les corps furent alors détachés, mis dans des bières et livrés aux parens et amis.

Je dois le dire à l'honneur des habitans de Mexico, tout se passa avec une solennité, avec une décence qui ne peuvent provenir que des sentimens religieux dont ils sont imbus; et combien leur conduite ne contraste-t-elle pas avec ce qu'on voit dans la plupart des autres capitales!

Animaux domestiques. Chevaux, mulets, ânes, etc.

Le Mexique possède une noble race de chevaux, petits, mais légers, robustes, ardens, et qui ne servent que pour la selle. Il y en a de fort beaux et fort bien dressés, qui ont une élégante démarche et

les pieds très sûrs. Du reste, les Mexicains l'emportent sur presque tous les peuples dans l'art de monter et de conduire ces utiles animaux; mais leur sort, dans cette partie de l'Amérique, est bien différent de celui qu'ils reçoivent en Europe; car ils y sont chichement nourris, pauvrement logés, durement traités. Leur principale nourriture est de la paille hachée, la feuille et la tige du maïs; et quand ils travaillent, le grain même, quelquefois de l'orge. J'ai remarqué des champs de belle avoine verte dans le voisinage de Xalapa; mais je n'en ai jamais vu donner de mûre ou de sèche aux chevaux. Dans le cours d'un voyage, on ne leur laisse pas étancher leur soif. La plupart ne sont pas ferrés, et ceux qui le sont n'ont le plus souvent que deux fers. Leurs selles sont très larges et leurs housses très pesantes; elles sont commodes et sûres pour le cavalier, mais il est rare qu'un cheval revienne de route sans avoir le dos entamé.

Rien aussi, quand un Européen arrive au Mexique, ne lui semble plus ridicule que le lourd et disgracieux accoutrement dont les *paysanas* chargent et embarrassent leurs coursiers. D'une immense selle à l'espagnole descendent par-devant, jusqu'aux genoux de l'animal, de larges bandes de peau avec le poil en dehors, tandis qu'une grosse couverture de cuir épais, qui ressemble à un jupon et qu'on appelle *un bouclier à la Cortez*, lui

enferme tout le derrière et de la plus gênante façon, jusqu'aux hanches, où elle se termine par une assez large bordure en un tissu de fer analogue à celui d'une cotte de mailles, et dont le tintement continuel, ayant la vertu d'exciter la monture à de grotesques cabrioles, semble constituer la principale félicité des dandys mexicains dans leurs promenades par la ville ou sur le Passéo. C'est là, en effet, qu'ils vont déployer les grâces de leur personne et leur talent pour l'équitation, décorés du fastueux costume que j'ai décrit ailleurs, et armés d'énormes éperons semblables à ceux qu'on portait en Europe aux XIV et XVe siècles. Les molettes en ont quelquefois dix pouces de circonférence, et sont chacune garnies d'un petit grelot dont la musique, jointe au féraillement des mailles de la bordure, dénote l'importance et l'arrivée d'un *cavaliero*.

Les dames de la ville même de Mexico se montrent rarement à cheval; mais alors elles s'asseoient à droite sur une espèce de fauteuil, mis de côté, qui les empêche de déployer la moindre grâce, ou bien se placent comme les hommes jambe de-ci jambe de-là. Celles de la campagne montent souvent, ainsi que je l'ai dit plus haut, devant leur cavalier qui d'ordinaire, comme elles ne portent aucune coiffure, a la politesse et l'attention de leur mettre son chapeau sur la tête et de le remplacer sur la sienne par un mouchoir.

ante fa-
par une
logue à
ntement
nture à
la prin-
urs pro-
t là, en
eur per-
orés du
t armés
on por-
nolettes
ence, et
la musi-
la bor-
valiero.
se mon-
sseoient
le côté,
grâce,
be de-ci
nt sou-
nt leur
portent
de leur
nplacer

67

Chambard, Sc.

Mexico

CHASSE DU TAUREAU

Voy. en Amérique. *Bullock, P. 95.*

A
rest
les e
perf
jam
tez
de l
verr
puis
cou
rest
pas
pou
pren
tous
mon
la c
quil
ler
adre
ban
à se
font
vers
détr
cam
avec
rieu

Au Mexique, les chevaux jouissent sans aucune restriction des priviléges de garder intactes les oreilles et la queue. C'est même pour eux une beauté, une perfection, que de porter celle-ci basse et entre les jambes, et le fréquent usage du bouclier à la Cortez y contribue beaucoup. Jamais on ne leur donne de litière. Ils dorment sur le pavé nu, et vous ne verrez dans le pays ni étrille ni instrument qui puisse en tenir lieu. Attachés à la ville dans les cours des maisons pendant toute la journée, ils restent immobiles et attendent patiemment le repas du soir. Quelquefois on les envoie par bandes pour paître en liberté, et alors il faut pour les reprendre se servir du *lasso*. Tous les palfreniers, tous les domestiques le jettent avec habileté, et du moment que les chevaux et les mulets se sentent la corde au cou, ils se tiennent parfaitement tranquilles; mais autrement ils ne se laisseraient ni seller ni brider. Les cavaliers sont, je le répète, d'une adresse rare. J'ai souvent regardé avec plaisir une bande de jeunes gens s'amuser à se poursuivre et à se désarçonner les uns les autres. Soudain ils font volte-face, et saisissent le cheval de leur adversaire par la queue, étendent celui-ci à terre en détruisant son équilibre. D'autres fois, en pleine campagne, ils prennent à partie un taureau, et, avec non moins d'agilité, terrassent l'animal furieux, sans eux-mêmes courir presque aucun péril,

car il est rare que leurs chevaux fassent jamais un faux pas.

Dans les provinces, aux différentes *haciendas* ou fermes on élève un grand nombre de chevaux, et ils se vendent à très bon marché. Ils courent en état de nature jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux. Alors on les attrape avec le lasso, on leur bande les yeux, et tout de suite on les monte. Pendant les quinze ou vingt premières minutes ils tâchent par toutes les cabrioles imaginables de se débarrasser du cavalier; mais trouvant tous leurs efforts inutiles, ils se résignent à la patience, et généralement ne donnent plus que peu de peine. Le mors qu'on emploie en pareille circonstance est un terrible instrument qui ressemble assez à celui des Mamelouks.

Les mulets sont universellement préférés dans ce pays pour traîner les voitures de tout genre, aussi bien que pour transporter des marchandises et pour parcourir de longues distances; car ils sont plus forts, plus capables d'endurer la fatigue et les privations que les chevaux. Les carrosses des nobles et des riches, soit à Mexico soit dans les autres principales villes, ne sont attelés à l'ordinaire que d'une seule paire de beaux mulets dont le harnachement déploie une singulière élégance; mais les lourds et gros chariots de voyage qu'on rencontre sur les routes sont souvent tirés par huit ou dix

de ces animaux et conduits par deux postillons. Lorsque ces chariots sont chargés de tout l'attirail des lits, des provisions de bouche, etc., que l'usage oblige d'emmener avec soi, on ne saurait croire combien ils ont une singulière tournure. A voir quelqu'un voyager, on dirait qu'il déménage. Puis, tous les soirs, il faut décharger chaque objet et le porter sous le hangar qui constitue la *posada*, pour y passer la nuit. Le matin on a la peine de recommencer l'emballage et le chargement, opération qui souvent exige deux heures. Depuis le moment où on les attelle jusqu'à celui où ils sont enfin arrivés au but, qui est quelquefois à quarante ou cinquante milles du point de départ, ces patiens animaux ne cessent de mettre toutes leurs forces en action sur des routes détestables, par un soleil brûlant, et sans prendre de nourriture, ni boire même une seule goutte d'eau. Les chevaux et les mulets, excepté ceux des grands, ne sont jamais pansés, mais on a coutume quand la besogne de la journée est finie, de les asperger abondamment d'eau froide, ce qui passe pour être fort salutaire à leur santé. J'ai aussi remarqué quelquefois que pendant la route le cocher leur lavait les oreilles avec de la pulque.

Le prix des chevaux varie au Mexique autant qu'en Europe. On peut pour deux cent cinquante ou trois cents francs avoir une bonne et jolie bête.

Comme, au goût des Mexicains, trotter est un grand défaut dans un cheval, j'achetai pour dix louis seulement un des plus vigoureux trotteurs de la capitale, et qui avait une tournure superbe. Mais ceux de ces animaux dont l'amble et le galop sont gracieux, se vendent souvent 2,000 francs et même plus. Les mulets coûtent aussi fort cher, quand ils sont beaux et bien dressés pour la selle. C'est la monture de prédilection du clergé, et on les paie de deux à trois cents dollars. Les espèces communes servent au transport des marchandises d'Acapulco et de Vera-Crux à la capitale, et il n'est pas rare d'en rencontrer des bandes d'un millier à peu près qui cheminent de compagnie et qui portent chacun des ballots d'un poids de deux à trois cents livres. Beaucoup de ces muletiers sont riches, et, chose extraordinaire, on n'entend presque jamais dire qu'ils aient été volés en route. J'ai vu la Plaza-Major remplie un jour de mulets qui étaient chargés d'argent pour Vera-Crux et qui en avaient tous sur le dos pour une valeur de deux mille dollars. Il n'y avait pas d'exemple, m'assura-t-on, que ces précieux convois eussent été jamais attaqués.

Les ânes abondent dans le pays, mais sont moins beaux et moins grands que dans le midi de l'Europe. On les emploie également comme bêtes de somme; mais vous n'en trouvez pas sur les routes aussi souvent que des mulets.

Dans toutes les grandes plaines et autour de toutes les *haciendas*, paissent d'immenses troupeaux de bêtes à cornes. Chaque matin, on voit une prodigieuse multitude de vaches parcourir avec leurs veaux les rues de la capitale, et le lait ne se trait qu'à mesure qu'il se débite. Le beurre est cher, sans être de première qualité. Ce sont principalement les Indiens qui l'apportent en ville, très proprement roulé dans des feuilles de maïs. J'ai mangé du bon fromage dans le pays, mais il est rare et coûte cher. Les moutons ont assez belle apparence, mais ne sont pas d'une précieuse espèce. Ils ont de longs membres maigres et de grosses cornes. Leur laine n'est pas fine, peut-être faute de soin, et leur chair manque de saveur. Les montagnes sont couvertes de chèvres.

Beaucoup de personnes riches, à Mexico même, font commerce de cochons, et elles en élèvent de cinq sortes dans l'intérieur de la ville. Le soin scrupuleux que les nourrisseurs donnent à la propreté et au bien-être de ces animaux, comparés à la manière dont ils sont généralement traités en Europe, est de nature à étonner un étranger. Les étables où ils sont renfermés, au nombre souvent d'un mille, sont de longs bâtimens bien construits, larges de trente pieds, avec des toits qui descendent fort bas. D'un côté est une cour où ils prennent l'air de temps en temps; de l'autre, une espèce d'aqueduc

en pierre de taille, rempli d'eau courante et très claire. Les cochons ne peuvent mettre le nez dans cette eau que par des trous pratiqués dans le mur, ce qui les empêche de la salir. C'est la seule boisson qu'on leur donne, et leur nourriture consiste en du maïs légèrement mouillé qu'on leur jette à heures fixes sur la terre, qui dans la cour aussi bien que dans les étables est toujours parfaitement sèche, parfaitement propre. Ils sont servis, car c'est le mot, par des Indiens qui s'acquittent avec zèle de leurs devoirs. Ces gens les mènent souvent baigner et les lavent soigneusement, car on croit que la plus rigoureuse propreté est indispensable pour qu'ils acquièrent cet énorme poids de graisse d'où résulte le principal profit. On avise en outre pour les rendre heureux et contens, les expédiens les plus bizarres. Ainsi, l'occupation spéciale de deux de leurs domestiques va certainement faire rire le lecteur, quand il saura que du matin au soir ils s'emploient à calmer les petites disputes qui de temps en temps s'élèvent parmi les paisibles habitans de cette république, et à chanter pour les endormir. Les individus à qui est confiée cette charge doivent, pour être choisis, posséder de forts poumons et avoir reçu de la nature le don de charmer les oreilles et de flatter les sens de cette aimable société philharmonique. Ils se succèdent l'un à l'autre à chanter tout le jour durant, à l'extrême satisfac-

tion de tout leur auditoire qui semble tout-à-fait apprécier le mérite des exécutans.

La race du plus fidèle des animaux domestiques semble entièrement abandonnée au hasard. On voit bien çà et là quelques chiens d'arrêt espagnols; mais les autres sont des métis de tout genre. Dans le nombre cependant, il y en a de gros qui font bonne garde. Chaque village en fourmille, et comme ils rôdent toujours en liberté ils sont très incommodes. Les voyageurs peuvent à peine passer pendant la nuit près d'un lieu habité sans qu'ils se jettent sur lui, et que par leurs aboiemens ils n'effraient même les chevaux.

Une très petite et très curieuse espèce de chien sauvage se trouve sur les montagnes au nord-est de Durrango. Ils ont seulement huit ou neuf pouces de longueur, le corps assez semblable à celui d'un levrier, le front large, haut et saillant, les oreilles pendantes, la queue longue. Ils se creusent des terriers et, ce qui paraît fort extraordinaire, vivent, dit-on, d'herbes et d'autres substances végétales. On en amène quelquefois à Mexico, et quand on les apprivoise, quand on les habitue à une meilleure nourriture, ils prennent une plus grosse taille. Ceux que j'ai vus avaient dix ou douze pouces de long, et paraissaient, quoique faibles et timides, être assez méchans.

Le Mexique produit aussi un animal qui semble

tenir à la fois du loup, du renard et du chien; on l'appelle le *cocyotie*, et il est d'un tiers moins gros que le loup, dont il a du reste la forme et la couleur. La nuit, pendant que je voyageais, j'ai entendu souvent leurs cris retentissans; car se réunissant par meutes nombreuses, ils chassent de concert à la faveur des ténèbres. Ils détruisent les brebis, les volailles, mais n'attaquent jamais l'homme. J'en ai vu le jour au bord de la route. Ils se laissent approcher presqu'à portée du fusil, et alors s'éloignent très tranquillement. L'odeur qu'ils répandent sur leur passage est plus forte et encore plus désagréable que celle du renard.

Agriculture. Blé. Orge. Maïs. Fricollis. Bananes. Aloès. Climat.

Les agriculteurs du Mexique, de même que les artistes et les manufacturiers, sont beaucoup en arrière de ceux d'Europe. La beauté du sol et du climat les oblige à moins de travail que les nôtres, et rarement on les voit étendre du fumier sur leurs terres. Les immondices des villes leur fournissent en abondance un riche engrais; néanmoins, ils négligent de s'en servir. Au contraire, il y a déjà des siècles qu'ils recourent à l'irrigation. Pour labourer ils emploient une simple charrue de bois dont le soc est garni d'une pointe de fer, et que traînent deux bœufs attelés par les cornes. Un Indien la

dirige d'une main, tandis que de l'autre il stimule ces animaux avec un bâton pointu. Telle est la machine dont l'usage est général quand on laboure afin de semer du maïs; mais on y adapte un soc plus petit lorsqu'on prépare un champ à recevoir un ensemencement de blé.

Le seul autre instrument d'agriculture qui existe au Mexique est le *coa*, espèce de bêche triangulaire en bois, mais garnie de fer, que les Indiens manient avec une grande dextérité.

Le blé qu'on récolte dans ce pays est le plus beau que j'aie jamais vu. On le cultive par plaines immenses, et pour extraire le grain de la paille on la fait piétiner par des mulets, ainsi qu'on le pratique dans certaines parties de l'Europe avec des chevaux ou des bœufs.

L'orge n'est pas regardée comme très précieuse, attendu qu'on ne fabrique pas de bière; mais on la donne quelquefois aux chevaux, principalement en vert, au lieu de maïs.

Le maïs, ou comme on l'appelle aussi, le *blé indien*, est fort généralement cultivé. C'est cette céréale qui donne du pain à la grande masse de la population. On la laisse d'abord détremper dans de l'eau; on la réduit ensuite en pâte entre deux pierres, et on en forme de minces galettes. Puis on les fait cuire sur une brique placée au-dessus du feu, et elles sont aussi bonnes que nutritives.

De petites fèves noires, qui ont le nom de *fricollis*, sont aussi très recherchées dans tout le Mexique. On en sert sur la table à chaque repas, et les étrangers même les trouvent excellentes. Il s'en cultive des champs énormes pour l'approvisionnement des grandes villes.

La consommation des pommes de terre est fort restreinte. Elles sont du reste petites et peu savoureuses, deux défauts qui proviennent sans doute de ce que les indigènes n'en comprennent pas bien la culture, non plus que celle des autres végétaux culinaires. Il faut avouer en effet que si toutes les sortes de légumes poussent au Mexique et qu'on les trouve en abondance sur les marchés, ils sont cependant pour la plupart inférieurs aux mêmes espèces élevées dans les potagers d'Europe. Je dois excepter les ognons, qui sont aussi blancs que des navets et fort doux. Les choux-fleurs et les choux ordinaires sont aussi très beaux.

Les fruits tropicaux que produit le Mexique ne sauraient, je crois, être surpassés par ceux d'aucune autre partie du monde. J'ai déjà dit combien, réunis en tas sur les marchés, ils offraient une mine appétissante; c'est un des spectacles qui puissent causer le plus de plaisir à un Européen nouvellement débarqué. Leur exquise saveur ne dément pas non plus leur magnifique apparence. Mais les fruits qui ont été originairement importés d'Europe ne va-

lent pas à beaucoup près les nôtres. Cette infériorité toutefois a pour cause principale, j'en suis convaincu, le manque de soin et l'ignorance de l'art de les cultiver. Par exemple, les naturels ne savent pas encore, je crois, ce que c'est que de greffer un arbre fruitier.

La culture des bananes est fort étendue et fort importante. Elles fournissent aux habitans des régions chaudes un salutaire aliment. On en vend, sur le marché de la capitale, de fraîches et de sèches.

Mais celui de tous les végétaux que les Mexicains cultivent sur la plus vaste échelle est sans contredit l'aloès américain, qu'ils appellent *maguey*, et qui leur donne la *pulque*, ce breuvage rafraîchissant, dont j'ai déjà parlé. Il s'en fait une telle consommation dans le pays, et surtout à Mexico, à Puebla et à Tolluca, que, d'après Humboldt, l'impôt dont elle est grevée rapporte annuellement au trésor, dans ces trois villes, une somme de 800,000 dollars. Les plantations de *magueys* sont immenses entre Chollula et San-Martin. La grande route traverse souvent plusieurs milles de suite ainsi cultivés. Ils sont espacés à cinq ou six pieds les uns des autres, et dans les positions favorables fleurissent au bout de dix ans, époque à laquelle la précieuse liqueur qu'ils produisent se recueille. Aussitôt que le cultivateur s'aperçoit que du sein de la plante va bientôt s'élancer la

longue tige qui porte les fleurs, il coupe toutes les feuilles qui en constituent le milieu, et le creuse en forme de *bol;* il ôte en même temps la plupart des autres, de façon que la sève destinée à les nourrir se reporte forcément vers la grande tige et est reçue par la cavité en question, qu'elle remplit avec une si grande promptitude qu'il faut pendant deux mois la vider plusieurs fois par jour. La liqueur, à mesure qu'on la ramasse, se met dans des jarres ou dans des outres. Elle subit au bout de quarante-huit heures une légère fermentation, et alors est bonne à boire tout de suite. Les étrangers la préfèrent quand elle est nouvelle; mais les indigènes n'en consomment guère avant qu'elle n'ait pris un goût fort et une odeur horriblement fétide appelée *fuerte*, qui suivant eux cependant la rendent parfaite. De cette liqueur s'obtient ensuite, par le moyen de la distillation, un esprit des plus violens qu'on nomme *eau-de-vie de pulque*.

Les feuilles d'aloès qu'on est obligé de couper, ainsi que nous l'avons dit, ne sont pas perdues. Les Indiens s'en servent pour couvrir leurs habitations et pour former des palissades. On en fabrique aussi de la corde, du fil, du papier et de l'étoffe. Certaine partie de la plante s'emploie médicinalement, et la racine préparée avec du sucre devient conserve ou confiture.

Le sucre s'importait autrefois d'Espagne au Mexi-

que; mais aujourd'hui les Indiens en font dans toutes les provinces de ce pays. On le vend par petites tablettes à un prix fort raisonnable. On tire aussi de la canne une très grande quantité d'*aguardiente*. Le café vient assez bien, mais la culture n'en est pas fort répandue. J'en ai toutefois vu d'excellente qualité aux environs de Xalapa.

La plupart des régions chaudes produisent en abondance du coton de belle qualité; mais les naturels n'entendent rien à tout ce qui en concerne la fabrication. Les Indiens en vendent une espèce dont la couleur est naturellement d'un beau jaune de cannelle, qui abonde près de Temascaltepec, et qui est, je crois, la même que celle dont se fait le nankin des Indes orientales. Les Mexicains ne connaissent pas la machine qu'on emploie dans presque tous les autres pays pour extraire de la graine la partie filandreuse, et ils exécutent à la main cette ennuyeuse opération. Les Indiens exposent aussi en vente beaucoup de gros calicots qu'ils confectionnent eux-mêmes.

Je n'ai aperçu nulle part ni chanvre, ni lin, ni soie, quoique les districts tempérés paraissent favorables à ces productions; mais les Espagnols ont toujours empêché qu'on ne les introduisît au Mexique.

Le chocolat de cacao était en usage général dans l'Amérique avant la première arrivée des Euro-

péens, et on l'y tient encore en haute estime. La consommation en est au Mexique plus considérable qu'ailleurs. J'ai indiqué la manière fort simple dont il se fabrique dans ce pays où il est excellent; mais la majeure partie du cacao qu'on y emploie aujourd'hui n'est pas de production indigène; on le tire du Guatimala et de l'Amérique du Sud. La culture du cocotier y était cependant fort générale du temps de Montézuma; car plusieurs villes payaient leurs tributs avec le fruit de cet arbre, et il avait cours comme monnaie de l'État.

La drogue bien connue dans les boutiques d'apothicaires, le jalap, pousse, je l'ai déjà dit, dans la région tempérée du Mexique, et principalement dans le voisinage de Xalapa. Il s'en exporte chaque année de deux à trois cent mille livres pour l'Europe.

Différentes parties de la contrée produisent d'excellent tabac, et il s'y en fait sous la forme de cigarres une telle consommation, que c'était du temps des Espagnols une branche de revenu qui rapportait à l'État plus de 4,000,000 de francs. Mais depuis la déclaration de l'indépendance et l'affranchissement de la culture, la somme ci-dessus indiquée a été perdue pour le trésor public sans que le peuple y ait beaucoup gagné, puisque le prix des cigarres reste toujours à peu près le même.

Le meilleur indigo du monde se récolte dans le Guatimala. On en trouve aussi dans divers districts

du Mexique; mais la culture en est fort négligée.

Cette cosse si odoriférante et si précieuse, la vanille, se recueille dans les forêts d'Oaxaca et de Vera-Crux, et ce dernier port seul en exporte annuellement de huit à dix mille livres. On n'en fait d'ailleurs pas grand usage pour la fabrication du chocolat dans le pays.

Le climat du Mexique varie plus dans ses différentes parties, que celui d'aucune autre région du globe d'égale étendue. Les endroits bas le long des côtes de la mer sont les plus chauds et les plus malsains. Quand arrive la saison des pluies, qui dure d'avril ou de mai à octobre, les étrangers désertent les ports de Vera-Crux et d'Acapulco. Les indigènes eux-mêmes se renferment alors dans leurs maisons ou n'en sortent que dans les cas d'absolue nécessité. Cinq ou six mois durant, la fièvre jaune et le choléra exercent dans ces lieux leurs ravages contre l'espèce humaine. Nul individu né ailleurs, surtout s'il a pour patrie l'Europe et qu'il soit jeune, ne peut y séjourner sans péril, ne fût-ce que l'espace d'un jour. Pendant ma courte résidence au Mexique, la plupart de mes compatriotes que les paquebots de Liverpool débarquèrent à Vera-Crux y moururent. Ces malheurs sont si fréquens que l'impression qu'ils produisent est nécessairement moins forte; mais il n'est pas jusqu'aux *hierreos* ou muletiers qui ne redoutent ce port; car le séjour n'en est

guère moins fatal aux gens qui d'ordinaire habitent le Table-Land qu'aux étrangers.

Mais ce n'est que parallèlement aux côtes, à quelques lieues dans les terres, et principalement sur les nouveaux débarqués, que le climat exerce une influence si funeste. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur des terres et qu'on monte vers le vaste plateau qui, occupant le centre du Mexique, se soutient en général à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est sensible que la température devient de plus en plus douce; l'aspect de la végétation change tout-à-fait; les plantes tropicales disparaissent, et celles qui appartiennent à des régions tempérées les remplacent. Au contraire, quand on quitte la capitale pour regagner Vera-Crux, à peine a-t-on dépassé Xalapa de quatre lieues, qu'une chaleur étouffante commence. Aucun chêne ne se montre plus; il est aisé d'apercevoir qu'on rentre dans la région des fièvres, et l'influence pestilentielle augmente régulièrement plus on se rapproche de la mer. Ces remarques néanmoins ne sont surtout applicables qu'à la saison pluvieuse. Il y a pendant les autres mois de l'année beaucoup moins de péril à courir. Mais, à quelque époque que ce soit, la prudence ordonne aux étrangers de rester autant que possible à bord de leurs vaisseaux; car jamais on n'est exposé dans le havre à un aussi grand danger, sans doute par suite de la rigoureuse

propreté et de la bonne ventilation des vaisseaux.

Quand le voyageur, que ses affaires ont forcé de rester à Vera-Crux parmi la contagion et la mort, gagne ensuite le district parfaitement sain de Xalapa, et que la vue des chênes verdoyans lui montre qu'il a laissé derrière soi le germe des plus redoutables maladies, avec quel plaisir ne respire-t-il pas un air tempéré, ne contemple-t-il pas les montagnes boisées qui environnent la ville ! c'est qu'il n'y a sur toute la surface du globe aucun endroit plus salubre, plus délicieux. Là règne un perpétuel printemps, la verdure continue toute l'année, les arbres ne se dépouillent jamais, les productions végétales abondent toujours sur les marchés, toujours on voit en même temps des fruits et des fleurs. La cabane de l'Indien ne lui sert qu'à l'abriter de la pluie, car l'excès du chaud et celui du froid lui sont pareillement inconnus; et quand par hasard au travers de la cage à oiseau qu'il appelle son habitation, souffle un ouragan passager, il n'a besoin pour suffisamment se garantir que d'étendre une natte du côté d'où vient le vent. Lorsqu'on a atteint le Table-Land, on n'a plus rien à redouter de la chaleur; même à Pérote et en d'autres places semblablement situées, on peut les matins et les soirs éprouver l'inverse de cette température; car à cette hauteur, quelques milles seulement, selon qu'on monte ou qu'on descend, font une grande diffé-

rence. A Mexico, le climat est toute l'année analogue à celui des beaux jours de mai en Angleterre, et dans tout le plateau du Mexique, le terme moyen de l'atmosphère ne varie qu'entre soixante-cinq et soixante-dix degrés de Fahrenheit.

Les grands vents sont si peu connus dans ce beau pays, que pendant ma résidence je n'y ai jamais vu rien qui ressemblât à une tempête. Cependant les tremblemens de terre ne sont point rares, sans être bien dangereux. Une nuit, au mois d'avril, je fus réveillé soudain par un bruit sec, que suivit une légère secousse comme si quelqu'un eût remué le lit sur lequel j'étais couché. L'alarme se répandit dans toute la maison; mais je n'entendis pas dire que la ville eût souffert aucun dommage; seulement, à Temascaltepec, l'église fut endommagée: plusieurs des statues de la façade tombèrent de leurs niches.

Ancien Mexico.

Les détails qui suivent seront peut-être regardés par certaines personnes comme étrangers à un ouvrage comme celui-ci; mais, d'un autre côté, n'est-il pas en quelque sorte indispensablement nécessaire qu'avant de décrire les antiquités qu'on peut encore voir aujourd'hui à Mexico, j'essaie de donner au lecteur une idée de ce qu'étaient cette capitale et la magnificence du monarque régnant

à l'époque où les Espagnols en firent la conquête?

Un plan qui représente l'ancienne ville dans l'état exact où elle fut trouvée par Cortez la première fois qu'il y entra, et que l'empereur Montézuma lui-même fit dresser pour ce capitaine afin d'être transmis par lui au roi d'Espagne, est, à ce qu'on croit, le seul document authentique existant à présent d'après lequel on puisse se former une idée approximative du vieux Mexico. Nul antiquaire, pour peu qu'il eût dirigé ses études sur le Mexique, n'ignorait que le plan dont je parle n'eût été effectivement exécuté, par ordre impérial, à l'époque et pour la destination que j'ai dites; mais on l'avait long-temps cherché en vain : Humboldt n'avait pas été plus heureux que les autres, et on croyait qu'il était devenu la proie des flammes depuis plus d'une centaine d'années, lors d'un incendie qui éclata dans la *Casa de Stada*. Or, le hasard a voulu que ce fût moi qui le retrouvasse, et j'en ai pu faire l'acquisition. Malheureusement il n'est pas intact, beaucoup s'en faut. Les cornes et le milieu sont déchirés. Néanmoins il en reste encore assez pour prouver aux plus incrédules combien l'ancienne capitale était supérieure à la cité moderne, élevée sur ses ruines par les Espagnols. La première était au moins double de la seconde en étendue; elle l'égalait en régularité, et la surpassait par le nombre des édifices. De ce temps, la

ville s'élevait comme Venise, sur une multitude de petites îles dont le lac de Chalco était parsemé; mais aujourd'hui, par suite du retrait des eaux, elle est distante de ce lac d'environ deux milles. Un historien de la conquête dit que, quand on regardait Mexico du faîte du grand Téocalli ou temple qui en occupait le centre, on ne pouvait mieux le comparer, tant il était régulièrement divisé en carrés égaux, qu'à un immense damier. Cette régularité existe encore comme si on l'avait copiée dans la nouvelle ville, qui cependant ne renferme pas autant de carrés que les fragmens de l'ancien plan en représentent. Ces pâtés de maisons étaient entourés, à ce qu'on peut reconnaître, ou de rues pavées, ou de canaux qu'on parcourait avec des barques; car les premières sont indiquées par des empreintes de pas, et les secondes par de petites vagues. Dans chacune de ces divisions il y avait un temple.

Tous les domestiques du palais de l'empereur Montézuma étaient d'illustres personnages. Outre ceux qui constamment y demeuraient, chaque matin six cents seigneurs et nobles de ses feudataires venaient lui offrir leurs services. Ils passaient toute la journée dans les antichambres où n'était admis aucun de leurs propres serviteurs, conversant à voix basse, et attendant les ordres de leur souverain. Les valets qui formaient la suite de ces grands étaient si nombreux qu'ils remplissaient

trois petites cours du palais, et que beaucoup d'autres encore stationnaient dans les rues adjacentes. Les femmes de la cour n'étaient pas en moins grand nombre, y compris les dames de rang, les servantes et les esclaves. Toute cette innombrable tribu féminine vivait renfermée dans une espèce de sérail, sous la direction de quelques illustres matrones qui surveillaient leur conduite, car les princes m[illegible]ins étaient extrêmement ombrageux sur l'honneur, et punissaient avec la dernière rigueur tous les méfaits d'incontinence, si légers qu'ils fussent, qui se commettaient dans l'enceinte de leur demeure. Le monarque se réservait celles de ces femmes qui lui plaisaient, et il donnait les autres à ses sujets pour les récompenser de leurs services. Tous les feudataires de la couronne étaient obligés de résider à la cour pendant plusieurs mois de l'année, et, quand ils retournaient dans leurs domaines, de laisser dans la capitale leurs fils ou leurs frères comme otages, garantie que leur maître exigeait de leur fidélité. C'est pourquoi il fallait que, même en leur absence, ils tinssent des maisons à Mexico.

L'étiquette et le cérémonial que Montézuma introduisit à la cour montrent encore combien était grand son despotisme. Personne ne pouvait entrer dans le palais, soit pour remplir auprès du souverain les simples fonctions de domestique, soit pour

conférer d'affaires avec lui, sans quitter sa chaussure et ses bas à la porte. Personne, non plus, n'avait permission de se présenter devant lui dans un costume élégant, car cette action était considérée comme un manque de respect envers Sa Majesté. En conséquence, les plus grands seigneurs, sauf les fort proches parens du prince, se dépouillaient des riches vêtemens qu'ils portaient, ou du moins en mettaient d'autres plus ordinaires par-dessus, afin de prouver leur humilité. Tous les individus, quels qu'ils fussent, quand ils entraient dans la salle d'audience et avant d'adresser la parole au monarque, faisaient trois révérences, disant à la première : « Seigneur, à la seconde : Monseigneur, et à la troisième : Grand-Seigneur. » Ils parlaient bas, avec la tête inclinée, et recevaient la réponse que leur donnait le prince par l'entremise de ses secrétaires, aussi attentivement et aussi dévotement que si c'eût été la voix d'un oracle. Quand on se retirait, il ne fallait jamais tourner le dos au trône.

La salle d'audience servait aussi de salle à manger. La table était un large coussin, et le siége impérial une chaise basse. La nappe, les serviettes, les essuie-mains étaient de coton, mais fort beaux, fort blancs, et toujours fort propres. Les ustensiles de cuisine et la vaisselle étaient en faïence de Chollula; mais jamais rien ne lui servait deux fois, car aussitôt après la première il donnait tout à un de

ses nobles. Les coupes dans lesquelles on lui préparait son chocolat et d'autres boissons au cacao étaient d'or, ou de belles coquilles marines, ou des vases naturels admirablement vernis. Il avait aussi un service complet en or, mais ne s'en servait qu'à certaines fêtes dans le temple. Le nombre et la variété des plats qui se succédaient sur sa table émerveillèrent les Espagnols qui les virent. Le conquérant Cortez dit qu'ils couvraient le plancher d'une vaste pièce, et qu'ils renfermaient toutes les sortes de gibier, de viande, de poisson, de fruits et de légumes du pays. Trois ou quatre cents jeunes gens nobles apportaient cérémonieusement ce dîner, le servaient dès que l'empereur se mettait à table et se retiraient immédiatement. Chaque plat, pour qu'il ne pût refroidir, était accompagné d'un réchaud. Le monarque indiquait avec une baguette qu'il tenait à la main les mets dont il désirait manger, et faisait distribuer les autres aux seigneurs de l'antichambre. Avant qu'il commençât son repas, quatre des plus belles femmes de son sérail lui présentaient de l'eau pour qu'il se lavât les mains, et restaient debout tout le temps de son dîner, ainsi que six de ses principaux ministres et son écuyer tranchant.

Aussitôt que l'empereur s'était placé devant la table, l'écuyer tranchant fermait la porte de la salle afin que nul des autres nobles ne le vît manger

Les ministres se tenaient à l'écart, et observaient un silence profond, à moins qu'ils ne répondissent aux questions que leur maître leur adressait. L'écuyer tranchant et les quatre femmes lui servaient les plats, tandis que deux autres lui offraient dans des corbeilles du pain de maïs pétri avec des œufs. Il entendait souvent de la musique pendant ses repas, ou se faisait débiter des facéties par des gens grotesques de difformité qu'il pensionnait à ce dessein. Il éprouvait beaucoup de plaisir à les entendre, et prétendait que parmi leurs plaisanteries ils laissaient souvent échapper d'importantes vérités. Après avoir satisfait son appetit, il fumait dans une pipe ou dans un roseau élégamment verni du tabac parfumé d'ambre liquide, dont la fumée ne tardait pas à l'endormir.

Quand il avait dormi quelque temps, sur la même chaise basse il donnait audience, et écoutait avec attention tout ce qu'on lui communiquait, répondant à chacun par ses ministres ou par ses secrétaires. La réception terminée, il appelait ses musiciens, car il aimait beaucoup qu'on lui chantât les glorieuses actions de ces ancêtres. D'autres fois il s'amusait à voir ses nobles jouer différens jeux, de calcul ou de hasard. Lorsqu'il sortait, toujours il était porté sur les épaules de ses nobles dans une litière qu'ombrageait un dais superbe, et accompagné d'une suite nombreuse de courtisans. Sur son

passage tous ceux qui venaient à le rencontrer s'arrêtaient et fermaient les yeux, comme s'ils eussent craint d'être éblouis par la splendeur de Sa Majesté. Quand il descendait de sa litière pour marcher à pied, on étendait des tapis sous ses pas pour qu'il ne touchât point la terre.

La grandeur et la magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance, de ses bois et de ses jardins, étaient analogues à tant de pompe. Sa résidence habituelle était un vaste édifice de pierre et de ciment qui avait vingt portes sur les rues et places publiques, trois grandes cours dans une desquelles jaillissait une superbe fontaine, plusieurs salles, et des centaines de chambres. Quelques-unes des pièces avaient des murailles en marbre et en d'autres espèces de pierres précieuses. Les charpentes étaient de cèdre, de cyprès, ou d'autres bois aussi beaux, et couvertes d'ornemens et de sculptures. Parmi les salles, au rapport d'un témoin oculaire, il y en avait une si grande, qu'elle pouvait contenir trois mille personnes. Cette demeure n'était pas la seule qu'il possédât dans Mexico, sans parler des palais qui lui appartenaient encore dans diverses villes de son empire. Il avait dans la capitale, outre le sérail de ses femmes, des logemens pour tous ses ministres et ses conseillers, pour tous les officiers de sa maison, enfin pour toute sa cour; puis pour les grands personnages étrangers qui le

visitaient, et surtout pour les ambassadeurs des rois, ses alliés.

De plus il avait fait construire, à Mexico même, deux maisons où il élevait toute espèce d'animaux: dans l'une les oiseaux qui vivent de graines; dans l'autre ceux de proie, les quadrupèdes et les reptiles. La première renfermait une multitude de pièces et des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'un seul morceau. Ces galeries donnaient sur un jardin où au milieu des plus rares arbustes étaient construits dix bassins, les uns d'eau douce pour les oiseaux aquatiques de rivière, les autres d'eau salée pour ceux de mer. Dans le reste de la maison, ces captifs étaient si nombreux, si variés, que les Espagnols ne purent s'empêcher de croire qu'aucune des tribus ailées du monde ne manquait à cette collection. On leur donnait à chacun la nourriture qu'ils préfèrent ordinairement lorsqu'ils jouissent de leur liberté, soit des graines, soit des fruits, soit des insectes. Les oiseaux qui ne vivaient que de poissons en consommaient par jour plus de trois cents livres, à ce que dit Cortez dans une de ses lettres au roi Charles V. Trois cents hommes, dit-il encore, étaient occupés à prendre soin de ces oiseaux, outre leurs médecins qui épiaient le moindre dérangement de leur santé, pour y apporter immédiatement remède. De toutes ces personnes, les unes étaient chargées de se procurer les vivres, les au-

tres de les distribuer, d'autres de prendre soin des œufs à l'époque où les oiseaux couvaient, d'autres encore de leur arracher leurs plumes en certaines saisons de l'année; car l'empereur, non-seulement goûtait un vif plaisir à voir une si grande multitude d'animaux réunis ensemble, mais aussi tenait beaucoup à leur plumage, parce qu'il s'en servait pour faire confectionner toute sorte d'ornemens. Il y avait dans cette maison tant de logement, qu'elle aurait pu recevoir deux princes avec toute leur suite. Elle était située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le vaste monastère de Saint-François.

L'autre ménagerie, qui renfermait les animaux sauvages, avait une large et belle cour élégamment parée, autour de laquelle étaient différens corps de bâtimens. Dans l'un d'eux se trouvaient tous les oiseaux de proie depuis l'aigle royal jusqu'au *hestrel*, et il y avait beaucoup d'individus de chaque espèce. Les oiseaux étaient distribués, d'après leur genre, dans diverses cellules souterraines qui avaient sept pieds de hauteur, et plus de quinze en longueur et largeur. La moitié de chacune de ces cellules était recouverte de larges dalles, et dans le mur du fond étaient enfoncés des perchoirs sur lesquels ils pouvaient dormir à l'abri de la pluie; l'autre moitié l'était seulement par un grillage, afin qu'ils jouissent de la lumière du soleil. Pour nourrir ces oiseaux, on tuait chaque jour près de cinq

cents pintades. Dans la même maison, beaucoup de salles basses étaient remplies d'une multitude de fortes cages en bois, dans lesquelles on tenait enfermés des lions, des tigres, des loups, des *cayatoos*, des chats sauvages, et toute autre espèce de bêtes féroces. On leur donnait pour alimens des daims, des lapins, des lièvres, des *techichis* et d'autres animaux, ainsi que les intestins des victimes humaines.

L'empereur du Mexique avait dans sa ménagerie non-seulement toutes les sortes de bêtes dont les souverains des autres pays ont coutume d'orner la leur, mais encore celles qui, par leur nature, sembleraient devoir toujours être exemptes d'esclavage, comme les crocodiles et les serpens. Les premiers étaient tenus dans des étangs entourés d'un mur assez haut pour qu'ils ne le pussent franchir, les seconds dans des vases ou de vastes cuves. Il y avait aussi plusieurs bassins pour le poisson, et il en existe encore deux forts beaux que nous avons vus au palais de Chapoltepec, à deux milles de Mexico.

Montézuma, non content d'avoir rassemblé dans son voisinage toutes les espèces d'animaux, hébergeait également dans son palais tous les individus des deux sexes qui, soit par la couleur de leurs cheveux, soit par celle de leur peau, soit par la singularité de leur conformation, étaient des

phénomènes de l'espèce humaine. Ce caprice impérial avait du moins de bons résultats, en ce qu'il mettait à même de vivre heureusement une multitude de misérables créatures, et qu'il les délivrait ainsi des insultes inhumaines de leurs semblables.

Chacun des palais de Montézuma était entouré de beaux jardins où se trouvait réunie toute espèce de belles fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Il avait pareillement des bois enclos de murs et peuplés de toute sorte de gibier, dans lesquels il chassait souvent.

De tous ces palais, ces jardins et ces parcs, il ne reste plus aujourd'hui que la forêt de Chapoltepec, qu'il a plu aux vice-rois espagnols de conserver. Les conquérans n'ont rien épargné autre chose. Ils ont démoli les plus magnifiques monumens de l'antiquité, tantôt par un zèle exagéré pour la religion, tantôt par vengeance, tantôt pour se servir des matériaux. Ils ont négligé d'entretenir les jardins impériaux; ils ont abattu les bois; ils ont enfin réduit la contrée à un tel état, que la splendeur de ses anciens monarques ne pourrait plus maintenant trouver foi, si elle n'était confirmée par le témoignage de ceux qui l'ont anéantie.

Ce n'étaient pas seulement les palais, mais aussi tous les autres lieux de plaisance, et ceux-là même qu'il ne visitait que rarement ou jamais, que Montézuma faisait entretenir avec le plus grand soin,

avec le plus grand luxe; car il n'y avait rien dont il s'enorgueillissait davantage que de la propreté de sa personne et de tout ce qui lui appartenait. Il se baignait régulièrement chaque jour, et avait pour cela des bains dans chacune de ses résidences. Chaque jour il changeait quatre fois de costume depuis la tête jusqu'aux pieds, et les vêtemens qu'il avait une fois mis, il ne les remettait plus jamais. Ces vêtemens, tenus en réserve, lui servaient ensuite à récompenser les nobles de la cour et les soldats qui se conduisaient bravement à la guerre. Chaque matin, plus de mille personnes étaient employées par lui à balayer et arroser les rues de la capitale.

Dans un des bâtimens de la couronne était un arsenal rempli de toutes les espèces d'armes offensives et défensives dont ces nations faisaient usage, ainsi que d'ornemens militaires et d'étendards. L'empereur occupait toujours un nombre extraordinaire d'ouvriers à en accroître la collection. De même, il faisait constamment travailler une multitude d'autres artistes, par exemple, des orfèvres, des compositeurs de mosaïque, des sculpteurs et des peintres. Une grande maison n'était habitée que par des danseurs, qui recevaient un traitement pour danser devant le monarque.

Le nombre des images par lesquelles les faux dieux des Mexicains étaient représentés et adorés, dans les temples, dans les habitations particulières,

dans les rues, dans les bois, était infini. Zumarraga, premier évêque de Mexico, affirme que les Franciscains brisèrent plus de vingt mille idoles; mais ce chiffre n'est rien, comparé à celles seulement de la capitale. Généralement elles étaient de terre cuite, de certaines espèces de pierre et de bois; mais quelquefois aussi d'or et d'autres métaux. La plus singulière idole était celle d'Huitzilopochtli, qui était formée de la farine de certaines graines pétrie avec du sang humain. Presque toutes ces idoles étaient grossières et hideuses, tant il y avait de bizarrerie dans le choix des attributs destinés à indiquer leur puissance.

Le grand Téocalli occupait le centre de la ville, et, avec tous les édifices qui en dépendaient, il comprenait tout l'espace sur lequel la cathédrale s'élève maintenant, partie de la Plaza-Major, et partie également des rues et des bâtimens qui l'avoisinent. Dans l'enceinte carrée qui l'environnait, Cortez prétend qu'une ville de cinq cents maisons y aurait été contenue. Les murs, bâtis de pierre et de ciment, étaient fort épais, hauts de huit pieds, couronnés de créneaux, et ornés d'une infinité de sculptures qui toutes représentaient des serpens, d'où le nom de *coatepantli*, c'est-à-dire « murs aux serpens » qu'on leur donnait. Ils avaient quatre portes, une vers chacun des quatre points cardinaux. Celle de l'est ouvrait sur une large rue qui venait au lac de

Tezcaco; les autres donnaient aussi sur les trois principales rues de la ville, sur les trois plus larges et plus droites qui, se prolongeant au travers du lac, menaient à Iztalapan, à Tacuba et à Tépajucae.

Zumarraga, dans une lettre du 12 juin 1531, adressée au chapitre général de son ordre, dit que dans la capitale seule vingt mille victimes humaines étaient sacrifiées tous les ans. Quelques auteurs prétendent que le nombre des malheureux qui périssaient ainsi dans tout l'empire ne s'élevait pas à moins de cinquante mille; qu'il y avait un jour de l'année où le chiffre des sacrifices humains était de cinq mille, un autre où il était de vingt mille, et que sur le seul mont Tépajucae vingt mille infortunés périssaient en l'honneur de la déesse Tonantzin.

Mais l'oblation la plus fréquente était celle du copal. Tous les Mexicains brûlaient chaque jour de l'encens à leurs idoles. Pauvres et riches, ils avaient tous des encensoirs chez eux. Les prêtres dans les temples, les pères de famille dans leurs maisons, et les juges dans leurs tribunaux, lorsqu'ils prononçaient une sentence dans une cause grave, soit au civil, soit au criminel, offraient de l'encens aux quatre vents principaux. Mais chez les Mexicains et les autres peuples d'Anahuac, ce n'était pas seulement en l'honneur des dieux et par religion qu'on brûlait de l'encens; la politesse ordonnait aussi

d'en offrir aux grands personnages tant indigènes qu'étrangers.

Il n'y avait pas de places spéciales pour les sépultures. Les uns faisaient ensevelir ou leur cadavre ou leurs cendres près des édifices consacrés au culte, les autres en pleine campagne; d'autres sur les montagnes dans les environs des lieux où les sacrifices humains se consommaient d'ordinaire. Les restes des rois et des nobles étaient la plupart du temps déposés dans les tours des temples, surtout dans celles du temple principal. Près de Totihuacen, où il existait beaucoup de temples, il y avait aussi d'innombrables sépulcres. Les tombeaux des personnes qu'on ensevelissait sans les brûler étaient de profondes fosses en maçonnerie, dans lesquelles on asseyait les cadavres sur des *icpallis* ou siéges bas, avec les instrumens de leur art ou de leur profession à côté d'eux. Si c'était un militaire qu'on inhumait, on plaçait près de lui un bouclier et un sabre; si c'était une femme, un fuseau, une navette et un *zicalli*, espèce de vase naturel. Dans les tombes des riches on mettait de l'or et des joyaux; mais toutes étaient pourvues de vivres pour le long voyage que le mort était censé avoir à faire. Les conquérans espagnols, sachant qu'on enterrait toujours de l'or avec les nobles mexicains, ouvrirent plusieurs de leurs sépulcres, et y trouvèrent en effet des quantités considérables de ce métal

précieux. Lorten dit dans une de ses lettres que pendant qu'il assiégeait la capitale, un détachement de ses soldats y pénétra un jour, et que dans un tombeau situé sous la tour d'un temple, ils recueillirent quinze cents *castellanos*, c'est-à-dire deux cent quarante onces d'or.

L'empire mexicain abondait en toutes espèces de peintures; car les peintres y étaient innombrables, et l'usage était de peindre presque tous les objets. Si on les eût conservées, on aurait pu reconstruire d'un bout à l'autre toute l'histoire du Mexique; mais les premiers prédicateurs de l'Évangile, soupçonnant qu'elles ne contenaient que des emblèmes de superstition, les détruisirent avec fureur. De toutes celles qu'ils purent trouver à Tezzuco où était la principale école de cette branche des beaux-arts, ils en construisirent un immense bûcher sur la grande place, y mirent le feu, et réduisirent en cendres ces seuls monumens de tant de faits sans doute intéressans et curieux.

Les Mexicains peignaient, soit sur de la toile fabriquée avec des fibres de *maguey* ou avec du palmier nommé *icxolt*, soit sur du cuir, soit sur du papier. On confectionnait ce papier avec les feuilles d'une certaine espèce d'aloès qu'on faisait rouir comme du chanvre, et qu'ensuite on lavait, détirait et unissait. Il s'en faisait aussi avec l'*icxolt*, avec de minces écorces d'autres arbres qu'on préparait et

qu'on collait ensemble au moyen d'une certaine gomme, avec du coton, avec de la soie; mais, disent les conquérans eux-mêmes, nous ne saurions donner aucun détail sur la méthode de fabrication. Nous avons eu dans nos mains plusieurs feuilles de ce papier; il est semblable pour l'épaisseur à du carton d'Europe, mais plus doux, plus poli, et facile à écrire.

Nous avons aussi à déplorer sous un autre rapport le zèle fanatique des moines. Pour ne laisser en effet sous les yeux de leurs convertis rien qui pût leur rappeler le paganisme, ils nous ont privés des plus précieux monumens de la sculpture des Mexicains. Les fondations de la première église catholique qu'on érigea au Mexique furent jetées avec des idoles; et tant de milliers de statues furent alors brisées, alors réduites en poussière que, malgré l'abondance qu'il y avait de ces sortes d'ouvrages dans tout le pays on peut à peine en retrouver maintenant un seul. La conduite de ces missionnaires fut louable sans doute par la cause et par l'effet; mais ils n'auraient pas dû faire tomber indistinctement leur anathème sur les statues innocentes et sur les images de l'idolâtrie.

Antiquités du Mexique.

Le savant Humboldt dit que les monumens qui méritent le plus de fixer au Mexique l'attention de

l'antiquaire sont le Grand-Calendrier et la Pierre sacrificiale sur la Plaza-Major de Mexico, la statue colossale de la déesse Teoyamiqui dans la galerie de l'Université de la même ville, et les deux pyramides de San-Juan de Teotihuacan près d'Otumba. Ce sont aussi, à proprement parler, les seuls dont nous entretiendrons le lecteur; toutefois la capitale renferme encore une foule d'objets qui sont dignes d'études.

Par exemple, la borne d'un des côtés du bâtiment qu'occupe à présent la loterie est formée par une tête de serpent si monstrueuse, que l'animal, lorsqu'il était entier, devait au moins avoir soixante et dix pieds de longueur. Sous le portail de la maison qui fait presque face à l'entrée de la Monnaie, se voit une belle statue. Elle représente une déesse couchée qui a forme humaine, qui est à peu près de grandeur naturelle, et qui est ornée de divers symboles; on l'a trouvée depuis peu d'années en creusant un puits. La maison située à l'angle d'une des rues du côté sud-est de la grande place est bâtie sur un bel autel circulaire de basalte décoré de la queue et des griffes d'un reptile gigantesque. Dans le cloître derrière le couvent des Dominicains, est une image de l'idole du grand serpent, presque entière et d'une belle exécution. Cette énorme divinité est en train d'avaler une victime humaine, qu'on voit, à demi écrasée, se débattre entre ses horribles mâchoires.

Puis, dans la Mineria ont été réunis par les soins du gouvernement beaucoup d'autres statues antiques, beaucoup d'idoles en pierre et en argile, des vases sacrés, des ornemens religieux, des ustensiles domestiques, et une variété d'autres pièces curieuses dont l'examen révèle mille détails intéressans sur les aborigènes. Ainsi, vous verrez là les peintures hiéroglyphiques, espèce de manuscrits que Montezuma fit exécuter par les meilleurs artistes de l'empire, et qui étaient destinées à l'instruire des mouvemens de ses ennemis les Espagnols. Vous verrez encore une suite de dessins où sont représentées les ruines les plus remarquables dont tout le Mexique est parsemé. Ce sont des restes de pyramides, de châteaux, de fortifications, de temples, de ponts, de maisons, de statues, de bas-reliefs et d'idoles. On remarque sur ces dessins des tours hautes de sept étages, des ponts d'une seule arche pointue formée seulement de deux pierres, et des portes d'habitations dont le sommet est circulaire. La Mineria renferme encore ce qu'on appelle proprement une collection d'antiquités, savoir: des doloires en cuivre et en pierre, des lances, des pointes de flèches, etc., qui toutes ressemblent beaucoup à celles d'une époque reculée qu'on retrouve en Europe. Le même établissement possède enfin plusieurs beaux bustes antiques. Il y en a quelques-uns dont les dents sont d'une substance assez semblable à la porcelaine, quelques au-

tres qui ont les yeux en pierres de couleurs différentes ; particularité commune au plus grand nombre des statues mexicaines. On a recueilli dans les fouilles des grains de jais et de sanguine, mais non pas d'autres pierres précieuses, que je sache, quoiqu'il y en eût, dit-on, beaucoup parmi les cadeaux envoyés par Montezuma aux Espagnols.

Les deux seuls ouvrages d'art qui, exécutés avant la conquête par les habitans de la ville de Mexico alors appelée Tenocthtitlan, y soient maintenant exposés aux regards du public, sont le Grand-Calendrier qu'on nomme vulgairement *la Montre de Montezuma*, et la Pierre sacrificiale, ou le vaste autel autrefois placé dans le principal temple devant la principale idole. Le Calendrier a douze pieds de diamètre, et c'est un seul morceau ou mieux un seul bloc de pierre basaltique et poreuse. On suppose qu'il était accroché à la voûte du grand Teocalli de la même manière que les zodiaques de l'ancienne Tentyra dans l'Égypte supérieure. Il est à présent debout contre le mur nord-est de la cathédrale, et mérite bien l'attention du voyageur, car il offre la preuve la plus frappante de la perfection que le peuple auquel il a appartenu avait atteinte dans certaines sciences. Peu d'artistes, aujourd'hui même, dans les villes les plus éclairées de l'Europe, seraient capables d'exécuter un pareil ouvrage. Dès l'instant où je le vis je formai la résolution d'enri-

chir l'Angleterre de la copie d'un si bel échantillon de l'habileté aztèque. Pour cela je n'eus qu'à obtenir du clergé la permission d'établir un échafaud contre la cathédrale, et je le moulai en plâtre. Cette moulure est actuellement à Londres parmi les antiquités du Mexique que renferme la salle égyptienne du Musée.

La Pierre sacrificiale est presque enterrée sur la Plaza-Major à une centaine de verges du Calendrier. Les passans ne peuvent en voir que la surface supérieure, ce qui semble n'avoir pas été fait sans dessein, mais pour imprimer à la populace l'horreur des affreuses et sanguinaires cérémonies qui autrefois s'accomplissaient sur cet autel même. Les auteurs nous disent que trente mille victimes humaines y furent immolées au couronnement de Montezuma. Disent-ils vrai? je n'en sais rien; mais une chose que je puis affirmer, c'est d'avoir, de mes propres yeux, souvent vu des Indiens en traversant la place jeter des pierres contre cet autel; et un jour entre autres, un jeune homme sauta dessus, ferma le poing, grinça les dents, frappa du pied, enfin par tous ses gestes témoigna la plus violente colère. Comme j'avais appris que les côtés étaient couverts de sculptures historiques, je demandai aux autorités qu'elles me permissent de faire enlever la terre qui les entouraient; et non-seulement elles me le permirent, mais encore elles voulurent que ces travaux

restassent à leur charge. Je pris alors des plâtres du tout. La pierre a vingt-cinq pieds de circonférence, et offre quinze groupes de personnages qui représentent les guerriers de Mexico conquérant différentes villes. Le nom de chacune de ces villes se peut lire; et les figures donnent plus de renseignemens sur les fastueux costumes des anciens soldats mexicains, qu'on n'en pourrait recueillir ailleurs. Pendant l'opération du moulage, qui dura plusieurs jours, nous fûmes sans cesse entourés de curieux; et quoiqu'ils se conduisissent avec autant de décence que de politesse, souvent sans se gêner ils me témoignaient leur surprise des motifs qui pouvaient m'engager à prendre tant de peine pour copier ces bas-reliefs. Il y en avait même qui me demandaient sérieusement si les Anglais, qu'ils ne regardent pas comme chrétiens, adoraient les mêmes dieux que les Mexicains avant leur conversion au christianisme. Je profitai de la publicité que ce travail donnait au principal but de mon voyage au Mexique, pour offrir d'acheter aux Indiens toutes les curiosités qu'ils possédaient, et promettre de récompenser tous ceux qui m'en révèleraient seulement l'existence. Le résultat fut que divers objets qui avaient été long-temps cachés, et qui paraissaient destinés à l'être toujours, furent produits à la lumière. Je fis acquisition de ceux qui étaient transportables, et je moulai ou dessinai les autres.

On savait que la plus colossale et la plus célèbre des divinités mexicaines était ensevelie sous la galerie de l'Université. Le gouvernement m'autorisa encore à en faire l'exhumation, dont il paya les frais. Nous eûmes quelque peine à découvrir l'endroit, mais ce ne fut dès lors qu'un travail de trois ou quatre heures, et j'eus le plaisir de voir ressusciter cette affreuse déesse devant qui ses enthousiastes adorateurs, cédant à la ferveur sanguinaire de leur zèle religieux, avaient immolé des milliers de victimes. Quiconque a lu les détails qu'a donnés Cortez du siége de Mexico doit avoir frissonné d'épouvante au récit des cruautés commises par les indigènes sur les Espagnols qui avaient le malheur de tomber captifs entre leurs mains. Pour leur ôter la vie, les prêtres leur arrachaient le cœur; et, plus ces cœurs qu'ils offraient à la déesse fumaient long-temps, plus les victimes poussaient des cris douloureux, plus aussi le sacrifice passait pour devoir être agréable au monstre qui était censé les désirer. Quelques écrivains ont accusé d'exagération les auteurs espagnols qui ont décrit les atroces cérémonies du culte que les Mexicains, ce peuple si éclairé sous tant de rapports, rendaient à cette idole; mais pour se convaincre que malheureusement ils n'ont dit que la vérité, il suffit de voir l'idole en question. Il ne serait guère possible aux plus ingénieux artistes d'Europe d'ima-

giner une statue qui représentât mieux la difformité et le carnage. Elle est faite d'une seule pièce de basalte; elle a neuf pieds de hauteur. Son visage réunit tout ce qu'il y a d'horrible dans ceux du tigre et du serpent à sonnettes, à tout ce qu'il peut y avoir de plus laid dans la physionomie humaine. Au lieu de bras, elle est pourvue de deux gros serpens, et la draperie qui lui enveloppe le corps est figurée par une multitude d'autres serpens entrelacés de la manière la plus dégoûtante. Des hanches, lui partent des ailes de vautour. Ses pieds sont des pattes de tigre dont les griffes s'avancent comme pour saisir une proie, et d'entre ses jambes sort la tête d'un second serpent à sonnettes. Les décorations de l'idole correspondent à ses horribles formes : son collier, par exemple, est un gros chapelet de cœurs, de mains et de crânes, qui lui retombe gracieusement sur le sein, seule partie de son corps qui soit découverte. Elle a évidemment été peinte en couleurs naturelles, ce qui devait ajouter beaucoup à l'effet terrible qu'elle était destinée à inspirer aux fidèles.

Pendant tout le temps qu'elle resta hors de terre, la cour de l'Université fut encombrée de spectateurs, qui la plupart témoignaient la plus violente colère et le mépris le plus décidé. Mais il n'en était pas de même de tous les Indiens. J'observai attentivement leurs contenances : pas un sourire,

pas un seul mot ne leur échappaient; ils étaient tout silence et toute attention. En réponse à je ne sais quelle plaisanterie d'un des étudians : « Il est vrai, observa un vieillard d'extraction indienne, que nous avons trois bons dieux espagnols; mais on aurait cependant bien pu nous permettre de garder quelques-uns de ceux de nos ancêtres! » et j'appris que la statue avait été ornée de guirlandes de fleurs par des naturels qui le soir, sans être vus de personne, s'étaient glissés exprès dans la cour. C'est une preuve que, malgré les continuels efforts du clergé espagnol durant près de trois siècles, il reste encore quelque levain de superstition païenne chez les descendans des aborigènes.

Au bout d'une semaine mes moules furent terminés, et la déesse rentrant dans sa tombe fut de nouveau cachée aux yeux du profane vulgaire.

Excursion de Mexico à Tezcuco, à Otumba, aux pyramides de Saint-Juan de Teotihuacan, et autour du lac de Tezcuco.

Le jour de la Pentecôte 1823, je quittai Mexico avec mon fils et un Indien qui devait nous servir de guide, pour faire la tournée dont je viens d'indiquer les principaux points. Nous montâmes à cheval de bonne heure, et nous suivîmes pendant plusieurs milles l'ancienne chaussée menant à Vera-Crux, qui traverse ce qui était jadis le lac de Tezcuco, car ce lac n'est plus maintenant qu'un ma-

récage. Lorsque nous étions arrivés à la capitale, sept semaines auparavant, les fossés étaient encore remplis d'eau, et couverts de pélicans, de canards, et d'autres oiseaux aquatiques que les Indiens s'occupaient à pêcher; mais, en un si court espace de temps, par suite de la sécheresse extraordinaire de la saison, le tout était devenu un aride désert d'où s'échappaient de fétides exhalaisons, qui dans un pays moins élevé auraient produit les plus tristes conséquences.

La route ordinaire suit le contour des bords de l'ancien lac; mais, comme le lit en était alors tout-à-fait desséché, le guide nous mena par la traverse, ce qui nous abrégea de plus d'une lieue, et chemin faisant je ne pus m'empêcher de songer aux descriptions que j'avais lues des déserts arabes. Il y avait sans doute cette différence, que d'un côté notre vue était terminée par de la végétation, et que de tous les autres nous étions entourés de montagnes; mais, du reste, nous marchions sur un sable uni, sans un seul brin d'herbe, sans aucune autre substance végétale, et si chaud, si mou, que nos montures ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine avancer seulement au pas. Il n'y avait nul objet vivant autour de nous, hormis que de temps à autre nous rencontrions par hasard une troupe d'Indiens, ce qui augmentait encore la ressemblance avec l'Arabie, car à les voir de loin vous eussiez dit

une petite caravane. Nous atteignîmes enfin un village où un peu de verdure recommençait à se montrer, et quelques autres milles que nous parcourûmes à travers les champs sablonneux et brûlés, nous ramenèrent à la route véritable qui était beaucoup meilleure. Dès lors, prenant le galop, mais passant au milieu d'une campagne qui n'était pas toujours très fertile, nous ne tardâmes guère à gagner les portes de Tezcuco.

Tezcuco est situé du côté oriental du grand lac de même nom dans la vallée de Mexico, à cinq lieues de cette ville. C'était autrefois la capitale de l'Acolhuacan, petit royaume qui n'eut jamais que soixante lieues de long sur vingt de large, mais qui fut jusqu'au XIIIe siècle un des plus populeux et des plus florissans de ceux dont s'est formé l'Anahuac ou Mexique. Il contenait, outre Tezcuco et Otumba, beaucoup d'autres nobles cités où se voient encore aujourd'hui les ruines les plus curieuses. Mais à partir de douze milles, son étendue, déjà si limitée, fut sans cesse réduite par les empiètemens des Mexicains, qui finirent par l'englober tout-à-fait dans leur empire. Il conserva néanmoins ses lois et sa forme de gouvernement, et ses souverains jouirent du privilége de contribuer d'une voix à l'élection de l'empereur du Mexique.

L'ancienne capitale de l'Acolhuacan, toute insignifiante qu'elle est aujourd'hui, conserve encore

cependant des traces de sa splendeur passée. Des restes de fortifications répandues autour de la ville actuelle indiquent le vaste emplacement qu'elle occupait jadis. Quelque temps même avant d'y arriver, on reconnaît qu'on approche d'une cité des plus vieilles. C[illegible] longe un vaste aquéduc, bâti depuis un tem[illegible] immémorial, et qui approvisionne encore aujourd'hui les habitans. La route aussi passe sur un pont, le *Puente des Brigantinas*, qui indique l'endroit où Cortez construisit ses brigantines et les lança sur les lacs, lorsqu'il revint conquérir la capitale du Mexique. Mais tel est le changement que la face de la contrée a subi, que ce pont est maintenant à une lieue et demie de l'eau.

Près des portes, nous remarquâmes les fossés modernes creusés pour la défense de la ville pendant la révolution. Les divers travaux de terrassement avaient mis à découvert beaucoup d'anciennes constructions, qui toutes étaient d'une extraordinaire solidité, et plusieurs d'une dimension considérable. A peine eûmes-nous pénétré dans l'enceinte des murs, nous vîmes à droite et à gauche nombre de ces *tumuli*, ou, comme les indigènes les appellent, de ces *teocalli* en briques crues, si communs dans la plupart des cités indiennes, et qu'on suppose avoir été des temples, des tombeaux, des espèces de retranchemens militaires, ou peut-être d'avoir servi à tous ces usages.

Tezcuco était, à cause de la fête, encombré de gens de la campagne; et nos vêtemens européens, nos petites selles anglaises, n'excitèrent pas moins leur surprise que leurs railleries. Nous fûmes menés à la demeure de don Pedro Poso, le principal magistrat du lieu, un vieil Espagnol plein de politesse qui nous reçut au sein de sa famille, et nous donna la plus généreuse hospitalité. Il connaissait bien toutes les antiquités de la place, et pendant que le dîner se préparait il nous conduisit voir les plus intéressantes.

Des fondations et des ruines de temples, des forteresses, des palais, et d'autres vastes bâtimens qu'on rencontre à chaque pas, attestent suffisamment quelles furent l'importance et la splendeur de Tezcuco; mais il est aussi de notoriété que cette ville fut à une époque plus ancienne le siége de la littérature et des arts mexicains. C'était l'Athènes de l'Amérique; c'était la résidence des historiens, des orateurs, des poètes, des artistes, des savans de tout genre qui existaient dans ces temps. Lorsque Cortez, après une longue suite d'infortunes et de désastres, après avoir recruté ses troupes des Espagnols de Cuba et accepté les secours des Tlascallans, alla pour la seconde fois attaquer la capitale du Mexique, et qu'il arriva sous les murs de Tezcuco, il fut invité par le cacique à y entrer et à s'y établir avec ses soldats pour la nuit; mais le

rusé capitaine, soupçonnant qu'on voulait le trahir, différa jusqu'au lendemain de se rendre à cette invitation, et alors trouvant la ville déserte reconnut que des mesures avaient été prises par les habitans pour détruire son armée dans le cas où il eût accepté la veille. En conséquence Cortez déposa le cacique régnant, et le remplaça par un jeune indigène qui avait gagné ses bonnes grâces par différens services. Celui-ci ne cessa d'être par là suite fermement attaché aux intérêts de Cortez; il bâtit une solide forteresse pour que ses troupes pussent loger en sûreté dans Tezcuco, et cette ville servit de quartier-général aux Espagnols jusqu'à la soumission définitive de tout le Mexique.

Guidés par don Pedro Poso, nous visitâmes d'abord un palais espagnol bâti peu après la conquête. Il est vaste et a dû être beau; mais aujourd'hui il n'est pas moins dilapidé que le palais indien qui l'a précédé. On nous montra ensuite une idole, presque entière, qui gisait négligée sous un portique. C'était un monstrueux serpent à sonnettes. L'animal avait été originairement peint de différentes couleurs, dont quelques-unes redevenaient parfaitement distinctes pour peu qu'on y jetât de l'eau. De là, nous gagnâmes la forteresse ou caserne dont j'ai parlé plus haut, et qui est encore en bon état. Elle est entourée d'un mur haut de vingt pieds, sur le faîte duquel on reconnaît à

l'usure des pierres les traces de pas des sentinelles espagnoles. Puis, nous atteignîmes l'emplacement du palais des anciens caciques. Ce doit avoir été un noble édifice, et j'avoue que jusqu'au jour où j'en vis les restes je n'avais conçu qu'une idée fort incomplète de l'habileté des Américains aborigènes en fait d'architecture. Il s'étendait sur une longueur de trois cents pieds, formait un côté de la grande place, et était comme perché au sommet d'une douzaine de terrasses qui s'élevaient en pente douce les unes au-dessus des autres, et auxquelles on montait par de petites marches. Plusieurs de ces terrasses sont bien conservées, et revêtues d'un ciment très dur qui égale en beauté celui qu'on trouve dans les vieilles constructions romaines. D'après les vastes fondations de ce palais, il est aisé de voir qu'il occupait plusieurs acres de terre. Il était bâti en grosses pierres basaltiques, longues de quatre ou cinq pieds, épaisses de deux ou trois, et taillées, polies avec le soin le plus rigoureux. La cathédrale, située à peu de distance, est presque entièrement construite avec des matériaux qu'on a pris au palais, et on peut voir dans les murailles beaucoup de sculptures qui en proviennent, quoiqu'il semble qu'on ait cherché à les cacher autant que possible. Notre guide nous assura même que les ruines qui étaient devant nous servaient encore tous les jours de carrière à quiconque bâtissait une

maison dans Tezcuco. Cette ville, en somme, présente le champ le plus riche aux investigations de l'antiquaire; car je soupçonne qu'elle est encore peu différente de ce qu'elle était avant l'arrivée des Espagnols, qui doivent eux-mêmes, pour quelque temps du moins, avoir employé les mêmes ouvriers et les mêmes matériaux que les primitifs habitans. De toute part on remarque dans les murs et parmi le pavage des rues de beaux fragmens de pierres sculptées, et j'ai découvert au-dessus d'une porte les anciennes armes du Mexique, un aigle perché sur un aloès, et qui étend les ailes avec des caractères hiéroglyphiques.

Pendant le dîner, nous apprîmes de notre hôte qu'il y avait à deux lieues seulement de distance un endroit appelé *le Bâno de Montezuma*, où ce monarque avait effectivement coutume de venir se baigner, et il proposa avec tant d'obligeance de nous y conduire que nous acceptâmes sans scrupule. Après avoir galopé une heure environ à travers des champs cultivés et sur une belle plaine terminée par les monts des Cordillières, nous atteignîmes une *hacienda* et une église, qui dans ce pays sont, d'après la loi, inséparables l'une de l'autre. Je m'attendais à trouver là, dans quelque caverne souterraine, le bain en question. Mais, pour y arriver, nous avions encore, ce qui me surprit et m'effraya, une raide montagne conique nommée

Tescosingo, à gravir. Nous demeurâmes en selle tant que nos chevaux purent avancer; mais à la fin l'escarpement nous força d'en descendre. Les attachant donc à un nopal, nous grimpâmes avec beaucoup de peine parmi des broussailles, parmi des pierres détachées qui devenaient de plus en plus nombreuses à mesure que nous montions, et nous remarquâmes au bout de quelque temps que nous étions sur les ruines d'un très vaste édifice. Il y avait encore dans certains endroits des pans de murs, des parties d'allées et de terrasses, recouvertes d'un beau stuc couleur de pêche qui paraissait neuf; mais le tout était encombré d'une si grande quantité de terre qui avait déroulé de plus haut et d'un bois d'aloès si touffu, qu'il était fort mal aisé de s'y frayer un passage. Tantôt, les terrasses, au moyen de grosses arcades en maçonnerie, passaient sur des précipices; tantôt elles étaient coupées dans le roc; aussi, comme nous tâchions de monter en ligne droite, nous peinions beaucoup, et il nous fallait quelquefois marcher sur les genoux et sur les mains. Nous finîmes cependant par arriver aux deux tiers du Tescosingo, et là, heureusement, car nous étions épuisés de fatigue, nous aperçûmes l'objet de nos recherches, qui mérite bien d'être vu. Cette baignoire de Montezuma est en effet non-seulement extraordinaire, mais encore extraordinairement placée. Qu'on se

figure un beau bassin taillé à vif dans le porphyre qui forme les flancs de la montagne, et y faisant saillie comme un bénitier le long d'un pilier d'église! Ce bassin a douze pieds de long sur huit de large, et renferme au centre un creux d'une longueur de cinq pieds sur quatre de profondeur, entouré d'un rebord haut de deux pieds six pouces, et dans lequel est un siége semblable au trône où les rois sont représentés assis dans les anciennes peintures mexicaines. Il y a un escalier pour descendre dans ce bain; et les marches, comme tout le reste, sont exécutées avec la précision la plus mathématique, polies avec le soin le plus merveilleux. Cet endroit commande une des plus belles vues de la vallée mexicaine; on aperçoit la plus grande partie du lac de Tezcuco, et la ville de Mexico même, dont pourtant on est éloigné de trente milles.

Quand vint la nuit nous redescendîmes, et chemin faisant notre guide nous montra un large réservoir qui servait à l'approvisionnement d'eau du palais, et dont les murs encore existans avaient huit pieds de hauteur. Nous acquîmes d'ailleurs la preuve que tout le Tescosingo avait été couvert de châteaux, de temples, de bains, de jardins suspendus; car on rencontre des ruines jusqu'au sommet, et ce sommet lui-même est couronné par un édifice presque intact, auquel on arrive, à en croire les naturels, par un long escalier qui est taillé dans

l'intérieur de la montagne. Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, c'est qu'aucun voyageur n'ait avant moi fait mention de toutes ces curiosités.

Le matin suivant, nous allâmes visiter le village indien d'Huexotla, qui est situé à deux milles de Tezcuco. C'était autrefois une importante cité, aujourd'hui bien déchue de sa grandeur, mais qui en conserve encore d'évidentes traces. Aux alentours abondent les *tumuli*, ces petites pyramides dont j'ai déjà parlé, et qui se composent de couches alternativement d'argile et de briques non cuites. Quand nous y arrivâmes, les premiers habitans que nous aperçûmes et à qui nous apprîmes le but de notre visite s'empressèrent de nous montrer les différentes antiquités du lieu. Ils nous menèrent d'abord voir les ruines d'un palais parmi lesquelles sont deux vastes réservoirs presque intacts et enduits de ciment rose. Nous traversâmes ensuite la ville qui n'est plus qu'un monceau de décombres, et dont presque tous les édifices à moitié démolis offrent un tel mélange d'architecture indienne et d'architecture espagnole, qu'on peut à peine distinguer l'une de l'autre. Au centre, est une singulière espèce de colonne à faîte pointu dont nous prîmes un dessin. Pendant ce temps-là, notre petite troupe s'accrut considérablement, et bientôt nous fûmes suivis, je crois, par toute la population mâle d'Huexotla. Ces Indiens n'avaient encore jamais vu

d'étrangers; c'est pourquoi tout en nous leur causait le plus vif amusement, mais rien n'égalait leur politesse à notre égard. Ils étaient enchantés des esquisses que nous prenions, et nous indiquaient avec avidité chaque objet digne de fixer nos regards. La muraille de clôture de l'ancienne ville décrit un immense circuit, elle est haute de trente pieds, fort épaisse, et très bizarrement construite, car elle se divise en cinq bandes inégales. La division la plus large est bâtie avec de grosses pierres ovales dont les extrémités, non revêtues de ciment, ont ainsi l'air d'autant de crânes humains, et séparée du reste par une corniche saillante. Je n'ai jamais rien vu de semblable. A l'extrémité de la ville est le lit d'une rivière, maintenant desséché, et formant un profond ravin sur lequel il y a un pont remarquable dont l'arche pointue, haute de presque quarante pieds, fut, dit-on, érigée par les Indiens avant la conquête. Il est supporté d'un côté par une masse de maçonnerie en forme pyramidale, et vu d'en-bas, il présente un aspect tout-à-fait pittoresque. A notre retour nos amis nous conduisirent à une vaste cour située devant une église, dont toute la surface était revêtue, à la manière des anciens, d'un stuc aussi dur et aussi beau que celui qu'on trouve à Portici ou à Herculanum. Dans cette cour poussaient néanmoins de magnifiques oliviers auxquels ceux même de

Toscane ne sont pas comparables, car ils avaient presque tous environ trente pieds de circonférence. En dehors des fortifications, sur la route de Tezcuco, est une espèce de large chemin couvert entre deux grosses murailles qui aboutissent à un cours d'eau. C'était probablement une des portes de l'ancienne ville. Huexotla renferme encore beaucoup d'autres curiosités; mais la nuit approchait, et il nous fallut regagner la demeure de notre hôte.

Le lendemain, après nous être vainemeat informés aux habitans de Tezcuco, des célèbres pyramides du Soleil et de la Lune ou de San-Juan de Teotihuacan, nous partîmes pour Otumba, dans l'espérance de les trouver aux environs de cette ville. Une cavalcade de deux heures, à travers une belle contrée où les haciendas et leurs jolies églises espagnoles sont parsemées en plus grand nombre que dans aucune autre partie du Mexique, nous conduisit au pied des montagnes. Mais, dès lors, nous n'aperçûmes plus aucun vestige de végétation ni de sol végétal; tant que nous gravîmes ce ne fut qu'une pierre tendre couleur de fer, dans laquelle le continuel passage des chevaux avait creusé un chemin profond d'un pied et demi, large seulement de quatorze pouces, fort difficile et cependant indispensable à suivre. Pendant que nous redescendions le versant opposé, nous distin-

guâmes soudain les deux pyramides qui s'élevaient au milieu d'une plaine au-dessous de nous, à cinq ou six milles de distance, et une heure après nous entrâmes dans Otumba. De bon pain et d'excellent chocolat nous y furent servis pour déjeuner. Nous errâmes quelque temps ensuite par la ville, où nous ne découvrîmes en fait d'antiquités que deux colonnes couvertes de sculpture, et nous rendîmes visite au *padre* ou curé du lieu, dans l'espérance qu'il nous donnerait quelques renseignemens sur les pyramides; mais, quoiqu'elles fussent visibles de sa demeure, il ne put rien nous en apprendre. Nous quittâmes alors cette place misérable et déserte, où l'eau même est si mauvaise que la nécessité seule peut obliger d'en boire, et nous marchâmes vers les gigantesques constructions dont nous n'étions plus distans que d'une lieue et demie. A mesure que nous en approchions, la forme carrée et rigoureusement régulière de la plus grande devint à chaque pas de plus en plus visible, et nous pûmes bientôt en compter les terrasses. Mais nous dirigeâmes d'abord nos pas vers la plus petite, qui est aussi la plus dilapidée des deux, et nous montâmes jusqu'au faîte, sur des blocs de pierres disjoints et sur des décombres de maçonnerie avec moins de peine que nous ne le craignions. Au sommet sont les restes d'un ancien bâtiment long de quarante-sept pieds et large de quatorze.

Les murs, principalement construits en pierre non taillées, ont trois pieds d'épaisseur sur huit d'élévation. La porte qui regarde le sud est flanquée de trois fenêtres à droite et à gauche, et le côté du nord semble avoir été divisé à un tiers environ de sa longueur. Assis devant la façade, avec la grande pyramide à quelque distance et beaucoup d'autres petites à nos pieds, nous contemplâmes en silence cette scène d'antiques merveilles, où l'œil embrasse presque toute la vallée de Mexico, le lac et la cité, commande au loin les plaines inférieures, et ne se repose que sur les montagnes qui bordent l'horizon; puis, redescendant, nous reprîmes nos chevaux, et nous galopâmes vers la seconde pyramide à travers les nombreux *tumuli* qui sont parsemés sur la route et autour de sa base dans différentes directions. En certains endroits même, ces monticules forment des rues régulières qui se prolongent de l'est à l'ouest.

Nous fûmes bientôt arrivés près de la plus grande pyramide et nous commençâmes à la gravir. Nous y parvînmes avec moins de peine que nous ne pensions, quoiqu'il nous fallût sans cesse marcher sur des ruines qui s'éboulaient sous nos pas. Les terrasses, comme je l'ai déjà dit, sont parfaitement visibles, surtout la seconde qui a trente-huit pieds de large, qui est construite de petits cailloux, et revêtue d'une couche de ciment rouge épaisse

d'une dizaine de pouces. En beaucoup d'endroits, les aloès qui poussent dans les joints des pierres ont détruit la régularité des marches, mais sans altérer le moindrement la figure générale du carré. Presque à chaque pas, nous remarquâmes des morceaux de divers instrumens qui provenaient de couteaux, de pointes de flèches et de lances, etc., qui étaient de cette espèce de pierre qu'on nomme *obsidiane* [1], et qui ressemblaient à ceux qu'on rencontre sur les collines de Chollula. Au sommet, nous trouvâmes une esplanade de grande étendue, mais dont la surface a été toute bouleversée. Il y avait probablement dessus un temple ou un autre édifice, et, dit la tradition, une idole couverte d'or. J'y ramassai des fragmens de petites statues, des bouts de faïence, et ce qui me surprit le plus, car je n'en avais pas encore vu au Mexique, des écailles d'huître.

Un voyageur, qui donne la mesure de ces pyramides, dit que la base de la plus grande a six cent quarante-cinq pieds de long, et que la hauteur perpendiculaire en est de cent soixante et onze; mais je suis persuadé qu'il commet sur ce dernier chef une grave erreur en moins, et que l'élévation doit être moitié de la largeur. Quant à l'âge de ces monumens et au peuple qui les éleva, on ne peut

[1] Du latin *obsidianus*. Pierre noire et luisante apportée d'Éthiopie par un Obsidius, peut-être le jais. (*Note du traducteur.*)

former que de simples conjectures. Personne que j'aie pu rencontrer à Mexico n'en savait rien, personne ne se souciait de le savoir. Aucun habitant de cette ville n'était allé même visiter ces pyramides, quoique de la cathédrale on les aperçoive toutes deux, aussi bien que le mont Tescosingo qui renferme le bain de Montezuma. Les naturels qui demeurent dans le voisinage immédiat de ces merveilleuses constructions ne peuvent non plus vous donner le moindre renseignement. Presque au bas de l'une, je rencontrai une vieille femme indienne et je lui demandai si elle pouvait me dire qui les avait construites. « *Si segnor,* me répondit-elle; *Santo-Francisco.* Oui, monsieur; Saint-François. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles étaient déjà, lorsque les Espagnols débarquèrent au Mexique, dans l'état de dégradation où elles sont aujourd'hui.

Nous gagnâmes ensuite le village de San-Juan de Teotihuacan, où à peine pûmes-nous trouver des vivres, non plus que du fourrage pour nos chevaux. Dans la soirée, nous atteignîmes Saint-Christoval, après avoir dépassé, à la tête du lac de ce nom, la gigantesque chaussée longue d'une lieue, bâtie par le gouvernement pour empêcher que les eaux n'en coulent dans celui de Tezcuco. Nous y dormîmes quelques heures sur un plancher nu, et repartant bien avant le jour nous rentrâmes de bonne heure dans Mexico.

Le résultat de cette petite excursion a été de me convaincre que pour révoquer en doute la véracité des auteurs espagnols qui ont décrit les cités mexicaines, leur immense population, leurs richesses et l'état avancé des arts chez ce peuple, il faut n'avoir jamais vu le pays. Si, par exemple, Robertson eût passé une heure à Tezcuco, à Tescosingo ou à Huexotla, il n'aurait pas avancé dans son histoire d'Amérique que le palais de Montezuma dans la capitale n'était qu'une cabane bâtie en terre, ni que le nombre prodigieux des habitans de cette ville n'avait existé que dans l'imagination de certains auteurs. Ce n'est pas, en effet, dans le Mexico actuel qu'on doit chercher les traces de la grandeur mexicaine, puisque tout vestige de sa première magnificence fut anéanti par les conquérans. Cortez fut obligé de démolir et de raser chaque maison à mesure qu'il la prenait, et cinquante mille ouvriers indiens marchaient sur les talons de ses soldats pour compléter l'œuvre de destruction, et combler les canaux dans chaque rue avec les décombres ; mais il est visible que les fondations de la présente ville ont été jetées sur les ruines de l'ancienne. Le but avoué des Espagnols était de renouveler absolument la face du pays et d'abolir même la mémoire du peuple qu'ils avaient exterminé : peu s'en faut qu'ils n'y aient réussi.

Excursion à la mine d'argent de Themascaltepel. Cérémonie de la prise de possession d'une mine.

Peu après mon retour à Mexico, j'en repartis pour aller à Themascaltepec visiter une mine d'argent qu'on proposait de me vendre. Le propriétaire et mon fils m'accompagnèrent. La distance à parcourir était d'une trentaine de lieues. Nous quittâmes la capitale dans une pesante voiture tirée par sept mulets, et nous longeâmes le grand canal qui d'un côté borde la route, tandis que de l'autre elle est séparée des prairies marécageuses qu'on a prises sur le lac par un fossé profond sur toute la longueur duquel sont plantés de grands arbres assez semblables aux peupliers d'Europe. Au bout de trois milles, nous dépassâmes le château de Chalpultepec dont j'ai parlé ailleurs; il est situé sur une petite montagne, ou plutôt sur un roc énorme, et commande une magnifique vue de toute la contrée environnante. Deux milles plus loin, à la naissance des montagnes qui entourent la vallée de Mexico, dans une position délicieuse, repose le village de Tacubaya qui n'est principalement composé que des belles maisons, des villas et des superbes jardins de tous les nobles et riches habitans de la capitale.

Nous montâmes ensuite l'espace d'environ trois lieues par une route qui était passable, mais qui ne présentait rien de fort intéressant et qui traversait

dans certains endroits un pays nu et brûlé, et nous parvînmes à la source de la jolie rivière qui approvisionne presque seule Mexico, où ses ondes parviennent à grands frais au moyen d'un canal. Nous continuâmes encore de gravir quelque temps; après quoi, parvenus au sommet de la chaîne, nous redescendîmes vers la plaine ou vallée dans laquelle s'élèvent les villes de Lerma et de Tolluca.

Lerma, où nous couchâmes, est une ville régulièrement bâtie, mais qui semble n'avoir été jamais achevée, et dont toutes les maisons vous étonnent par leur extrême petitesse. Nous repartîmes à la pointe du jour, et passant à l'extrémité d'un lac qui paraît avoir été jadis beaucoup plus vaste qu'il ne l'est aujourd'hui, nous parcourûmes une belle plaine couverte de riches prairies, de jaunes moissons et de grandes fermes. En deux heures, par une excellente route, nous atteignîmes Tolluca dont la distance de Lerma est d'une douzaine de milles.

Tolluca, comme la plupart des cités mexicaines, est élégante et construite avec beaucoup de régularité. Il y règne un air florissant qu'on ne remarque ordinairement pas au Mexique. Les maisons avaient toutes un aspect de nouveauté et de fraîcheur, et ce que je n'avais encore vu nulle part, plusieurs édifices étaient en construction. Tolluca compte des fabriques nombreuses de savon et de chandelles. C'est aussi là, dit-on, que se confec-

tionnent les meilleurs jambons et saucissons de toute la contrée, et nous admirâmes, en effet, la belle race des porcs qu'on y élève.

A deux lieues au-delà de cette ville, cesse la route pour les voitures. Nous prîmes donc des chevaux à une ferme voisine, et montant l'espace de plusieurs milles, nous entrâmes dans les vastes forêts qui couronnent la Cordillière à l'ouest du plateau du Mexique. Nous continuâmes à gravir quelque temps au milieu d'arbres gigantesques, dont beaucoup étaient nouveaux à mes yeux, mais parmi lesquels je reconnus des chênes et des pins qui, par leur taille et leur vigueur, éclipsaient tous ceux des Alpes et de la Norwége. Atteignant bientôt une gorge de montagnes, nous commençâmes à redescendre; et tandis qu'à notre gauche s'élançait le volcan de Tolluca couvert d'une neige perpétuelle, devant nous d'autres pics qui s'abaissaient par degrés semblaient guider les yeux vers l'Océan-Pacifique dans la direction duquel nous marchions. La descente était si rapide, qu'en beaucoup de places nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de n'avancer que pas à pas sur des blocs détachés de basalte et sur d'autres substances volcaniques où nulle trace du travail de l'homme n'était visible. Rien même n'indiquait que nous fussions dans un pays habité, sinon que de temps en temps nous rencontrions de petites troupes d'Indiens qui allaient

vendre à Tolluca ou jusqu'à Mexico les produits de leurs champs. Le voyageur solitaire n'a rien à craindre de ces simples gens : ce sont les plus douces, les plus honnêtes, les plus inoffensives créatures du monde, qui ne manquent jamais de saluer un étranger. Leurs fardeaux étaient en général des fruits, de la volaille, des nattes, des tuiles de bois pour couvrir les maisons, et quelquefois du charbon. La plupart d'entre eux étaient accompagnés de leurs femmes, qui, propres et ayant l'air modeste, étaient plus chargées que leurs maris, outre qu'elles portaient comme d'ordinaire leurs petits enfans attachés à leur dos.

Après avoir descendu trois ou quatre heures, nous arrivâmes à une petite plaine qu'entouraient de toute part des monts dont la cime était couronnée de pins. Au centre de cette plaine, parmi des champs cultivés avec soin, s'élève le charmant petit village indien de San-Miguel de los Ranchos, dont l'église s'aperçoit d'assez loin. Nulle position n'est plus délicieuse, nul climat plus enchanteur. Sur la montagne nous aurions été presque tentés de nous plaindre du froid, mais alors la température était redevenue aussi douce que dans les plus belles contrées de l'Europe. Le chemin ne traversait que des moissons, des vergers, des jardins, et nous ne voyions suspendues sur nos têtes que des pommes, des poires et des pêches. Lorsque nous

mîmes pied à terre, nous fûmes aussitôt environnés par les habitans, qui nous offrirent tous les services en leur pouvoir, et ils nous menèrent à un petit bâtiment nommé *Comunidad*, que l'État a fait ériger pour servir d'asile aux voyageurs. Quand nous y eûmes étalés nos matelas, nous allâmes examiner l'église, qui en était voisine. C'était la veille de la fête de saint Marc, ou, comme l'appelaient les Indiens qui nous accompagnaient, de *nostros bueno amigo*, de notre bon ami. Le saint lieu, orné suivant l'usage de statues et de tableaux, avait été, à cause de la circonstance, décoré d'une manière très pittoresque par des guirlandes de fruits, de fleurs et de branches de palmier. Lorsque vint la nuit, il fut soudain inondé d'une éclatante lumière par huit bûchers de bois d'arbre à chandelles, espèce de pin qui renferme beaucoup de résine, et qui, allumé, brûle avec une flamme aussi claire que celle d'une bougie. Bientôt il fut encombré par une multitude de personnes des deux sexes; puis, une pantomime mêlée de danses et de singulières cérémonies indiennes commença devant l'autel, que je reconnus immédiatement, et à mon extrême surprise, pour être de la même nature que ceux en usage avant l'introduction du christianisme. Les acteurs étaient au nombre de huit, dont cinq hommes et trois femmes, et grotesquement mais richement habillés, à la mode du temps de Montezuma. Un

jeune garçon, pour représenter ce monarque, portait une haute couronne de laquelle s'élançait un panache de plumes rouges. Le sujet du premier acte du drame était un guerrier qui prenait congé de sa famille avant de marcher au combat. Pour le mettre en action, un homme et une femme dansèrent quelque temps, et par leurs gestes ils exprimèrent à ne pas s'y méprendre qu'ils allaient se quitter, puis tombant à genoux ils prièrent solennellement pour le succès de l'entreprise. Au deuxième acte, parurent deux guerriers revêtus de superbes costumes. L'un, censé mexicain, se distinguait à l'élévation de sa coiffure et à une écharpe de soie cramoisie qui passait sur une de ses épaules. Après avoir dansé, ils engagèrent un combat simulé, que suivirent diverses évolutions, et qui naturellement se termina par la victoire du Mexicain. Il fit son adversaire prisonnier et l'entraîna par les cheveux aux pieds de son souverain. La danse alors recommença, le vaincu ne cessa d'implorer la compassion tant du vainqueur que de son monarque. Les différentes parties de cette petite pièce furent admirablement jouées. Les plus fameux mimes d'Europe n'eussent pas mieux rempli les rôles : c'est au point qu'un instant je crus que j'allais voir le captif réellement immolé par ces chrétiens aux dieux de leurs pères. Les femmes, pour danser, accompagnaient leurs pas et la musique de l'orchestre

avec un léger instrument qu'elles tenaient de la main droite : c'était une espèce de pavillon chinois fait d'une gourde garnie de petites sonnettes d'argent, et non sans harmonie. Je voulus leur en acheter un, mais la propriétaire refusa de le vendre. Il y avait un vieillard qui me sembla participer à la représentation sous un triple caractère : d'abord, il était violoniste, et comme tel conduisait les autres musiciens; à le voir ensuite se démener, on devait le prendre pour le maître des cérémonies; enfin, si je ne me trompe, il représentait aussi le grand-prêtre. Il portait un vêtement blanc que bigarraient des guirlandes de petites feuilles vertes, et c'était lui qui paraissait indiquer aux acteurs chacun de leurs mouvemens. Vers la fin, lorsque Montezuma reçut l'hommage de son prisonnier, le monarque restait debout, ce qui était contraire à l'étiquette de sa cour; il fut averti de la faute qu'il commettait par un petit coup que le grand-prêtre lui donna sur la joue avec son archet : aussitôt Sa Majesté s'assit sur ses jambes, et écouta d'un air digne la harangue du vainqueur et la prière du vaincu. Toute la congrégation parut charmée de notre présence.

Quand nous sortîmes de l'église, on brûla des fusées en notre honneur, et pendant que nous soupâmes on nous donna une sérénade; jusque vers minuit, nous entendîmes les éclats de joie des habi-

tans; ils tirèrent alors un feu d'artifice, ce qui termina la fête jusqu'au matin suivant.

Comme nous étions encore à dix-huit milles de Themascaltepec, et que nous désirions y arriver de bonne heure, nous quittâmes le village avant le jour. Notre route passait au milieu de nombreuses petites fermes qui en dépendent. Tout dans la nature était silencieux comme la mort, excepté le ruisseau qui arrosait cette paisible vallée; et la lune brillait sans nuage, tandis que nous cheminions à travers les champs de ces heureux Indiens qui, dans cette partie du Mexique, cultivent leur sol natal sans presque jamais voir la face des Blancs ni sentir leur honteuse dépendance. Après une demi-heure de galop, nous rentrâmes dans les bois, et ce fut une répétition de la magnifique scène que nous avions admirée la veille. En certains endroits, telles étaient la hauteur des arbres et l'épaisseur du feuillage au-dessus de nos têtes, que nous marchions dans une obscurité profonde quoique la lune étincelât encore dans toute sa splendeur. En beaucoup de places le chemin était fort escarpé, car nous avions de nouveau à gravir vers une région montagneuse. Au lever du soleil, nous atteignîmes un pays plus découvert, et nous longeâmes les bords d'une rivière rapide qui coulait parmi des moissons de blé et de maïs. Souvent l'étroit sentier que nous suivions était obstrué par

une végétation si vigoureuse, qu'il en devenait presque impraticable. Entre autres fruits sauvages qui de toute part s'offraient à nos yeux, nous recueillîmes des fraises et des mûres de ronce beaucoup meilleures que celles d'Europe. Nous traversâmes ensuite une plaine stérile et sablonneuse; après quoi, gravissant quelques montagnes nues qui, déchirées par les torrens, présentaient sur divers points les formes les plus extraordinaires et les plus bizarres, nous redescendîmes dans une belle contrée, et nous entrâmes dans le district de Themescaltepec, dont les mines produisaient encore naguère jusqu'à 260,000 marcs d'argent par année. Une descente rapide et difficile, longue d'une demi-lieue, nous conduisit à la ville d'où ce district tire son nom.

Cette ville ne renferme plus aujourd'hui qu'un millier d'habitans, mais sa population était sept ou huit fois plus considérable avant que la plupart des nombreuses mines qui l'environnent n'eussent cessé d'être exploitées. Elle est aussi dans un triste état de délabrement; car presque toutes les usines où se préparait le métal tombent en ruines, et les canaux construits à grands frais dans beaucoup de rues pour mettre en mouvement les pesantes mécaniques qui broyaient le minerai, au lieu d'être entretenus avec soin comme autrefois, sont partout envahis par des végétaux épais qui les cachent;

mais on ne saurait imaginer un site plus enchanteur. Elle repose au milieu d'une petite vallée ceinte par des montagnes contenant de l'argent, du cuivre et du plomb, dont les flancs sont entièrement revêtus de bois parmi lesquels les chaumières et les plantations des Indiens produisent un charmant effet, et à ses pieds, après l'avoir arrosée dans tous les sens, se réunissent trois jolis ruisseaux pour former une rivière considérable qui va se décharger dans l'Océan Pacifique. Ses maisons n'ont en général que le rez-de-chaussée, et sont couvertes d'un large toit saillant qui n'est formé que de simples lattes, mais qui convient merveilleusement à un climat dont la beauté est telle, qu'on peut se passer et de cheminées et presque de carreaux. La température en est plus agréable que celle même de Mexico; car les chaleurs y sont rarement aussi fortes, et le froid n'y est jamais aussi vif, tandis que pendant la saison humide où pourtant il pleut chaque jour dans l'après-midi, nulle variation de l'atmosphère n'est pour ainsi dire sensible. Les habitans se montrent courtois et polis à l'égard des étrangers, surtout quand ils les connaissent. Ils sont fort religieux, et ne manquent jamais d'aller à l'église s'acquitter de leurs dévotions. La plupart des dames assistent matin et soir aux offices, et leur extérieur est le plus modeste, le plus décent que j'aie jamais vu.

Au Mexique, comme en d'autres pays, les districts où sont situées des mines sont en général stériles et nus; mais celui de Themascaltepec fait exception à la règle. Il n'existe nulle part vallée plus délicieuse et plus pittoresque. Le marché de la ville, toujours approvisionné avec abondance, offre toutes les espèces de productions végétales et animales qu'on rencontre en Europe et en Amérique. Dans le même champ vous pouvez voir le plus beau blé européen, des plantations de cannes à sucre et des haies d'aloès. A l'époque de mon voyage, la végétation déployait un luxe inouï. La multitude de fleurs et de plantes d'ornement inconnues aux botanistes de nos contrées, que je rencontrais à chaque pas, ne saurait s'énumérer. Les routes du voisinage sont rendues presque inaccessibles par les festons et les arcades que forment mille sortes de vignes sauvages et de convolvulus, plus gracieuses les unes que les autres. Je remarquai surtout, au bord des différens cours d'eau, un arbuste haut d'une vingtaine de pieds, remarquable par son feuillage luisant, et garni de fleurs dont chacune ressemblait à un bouquet de roses, qui n'a point encore été décrit, que je sache.

La mine que j'étais venu visiter me paraissant susceptible d'un bon rapport, j'en fis l'acquisition. Dès le lendemain, après que les contrats eurent été de part et d'autre signés, on m'envoya avec

toutes les cérémonies d'usage en possession de mon nouveau domaine. Devant plusieurs des notables de la ville qui avaient le padre à leur tête, l'officier public compétent me prit par la main et me mena ainsi à l'entrée de la mine. Là, il m'en déclara propriétaire au nom de la loi, et après m'avoir félicité sur le bien précieux que je venais d'acquérir, il me pria de ramasser trois pierres et de les jeter dans des directions différentes, puis d'arracher quelques brins d'herbe et de les éparpiller autour de moi, afin de montrer que la terre et tout ce qu'elle pouvait produire m'appartenait. Nous revînmes ensuite tous chez mon vendeur, qui nous donna une collation, et maints toasts furent portés à la réussite de mon entreprise.

Dès que j'eus pris toutes les mesures convenables pour assurer autant que possible l'intègre exploitation de ma mine, nous quittâmes Themascaltepec mon fils et moi, et nous regagnâmes Mexico sans qu'il nous arrivât rien qui vaille la peine d'être rapporté. Seulement, comme nous n'étions plus qu'à quelques lieues de la ville et que nous passions près d'une ferme, nous fûmes frappés par le son d'une grosse cloche qu'on agitait avec une violence extraordinaire. Mettant pied à terre et entrant dans la maison, car le ciel était chargé de nuages et il menaçait de pleuvoir, nous demandâmes au sonneur pourquoi il faisait un tel caril-

lon. « C'est nous répondit-il, que mon maître rentre une partie de sa récolte, et comme on pourrait craindre de la pluie, j'empêche qu'il n'en tombe, car cette cloche a été bénie exprès par un évêque. » Nous ne pûmes nous empêcher de rire; mais encore, si incertain que fût le temps, la journée se passa sans une seule goutte d'eau.

Retour en Angleterre.

Je trouvai à Mexico une lettre que m'écrivait le capitaine du navire de Sa Majesté *le Phaéton*, alors mouillé à hauteur de Vera-Crux, et dans laquelle il m'annonçait que si par hasard mon intention était de quitter le Mexique sous six semaines, époque à laquelle il comptait lui-même retourner directement à Portsmouth, il était autorisé à me recevoir gratis à son bord avec mes gens et tout mon bagage. Ne voulant pas manquer une belle occasion, nous quittâmes la capitale le 19 juillet, et le 22 août nous mîmes le pied sur le vaisseau qui devait nous reconduire dans notre patrie. Nous ne pûmes cependant, à cause des vents contraires, lever l'ancre que le 31.

Nous parvînmes au bout de quelques jours en vue de Campêche; mais l'eau est si basse dans la baie de ce nom, qu'il nous fallut mouiller à cinq lieues de la ville. Le capitaine et quelques officiers de l'équipage se rendirent à terre pour se procu-

rer les vivres nécessaires au voyage. Pendant leur absence nous fûmes visités par une innombrable multitude des plus petites espèces d'oiseaux de terre, principalement de chanteurs et de gobe-mouches qui, dans le cours de leur émigration de la côte septentrionale du golfe de Mexique à celle de l'Yucatan, se posèrent de fatigue sur le pont et sur les agrès.

Moins d'une semaine nous suffit ensuite, favorisés par le vent, pour gagner Cuba et, passant sous les canons du fameux fort Morro, aller ancrer dans le beau havre opposé à la capitale de l'île. Je pus résider dix jours à la Havane; mais cette ville est si connue que je n'ai pas besoin d'en donner ici la description. Je me bornerai donc à dire que la place elle-même, non plus que les manières des habitans, n'offre pas la moindre ressemblance avec ce qu'on peut voir dans les diverses parties du Mexique, quoiqu'elle ait aussi été peuplée par une colonie d'Espagnols. Ses églises et ses édifices publics ne sauraient être comparés à ceux de la Nouvelle-Espagne, mais ses boutiques et ses rues annoncent plus d'opulence. Les dames élégamment mises se font voir tout le jour aux fenêtres des rez-de-chaussée, et le soir, des centaines de jolies voitures à un cheval, dans le genre de nos cabriolets, conduites par des Nègres en belles livrées et remplies de personnes des deux sexes mises

avec recherche, parcourent les promenades publiques et les routes du voisinage. Le jardin botanique, situé aux portes de la ville, est un nouvel établissement qui décèle autant d'art que de goût; mais quoiqu'il ne fût pas encore fini, il renfermait déjà beaucoup d'arbres précieux et de plantes rares. Lorsque je le visitai, il m'arriva de passer auprès d'un buisson bas qui poussait dans un lieu humide, et mon attention fut attirée par l'aspect bizarre des feuilles, qui semblaient être ciselées ou relevées en bosse; mais quand je m'approchai pour en saisir une et l'examiner de plus près, je fus grandement surpris de voir le phénomène disparaître soudain, et je découvris qu'il était produit par une nombreuse famille de belles petites grenouilles qui s'étaient attachées au feuillage, et qui, effrayées par moi, avaient ressauté dans l'eau.

On recommande ordinairement aux étrangers le palais de l'évêque. Il est situé à environ trois milles dans la campagne, dans un site charmant; et la route par laquelle on y arrive, traversant des plantations d'arbres à choux, de cocotiers, de dattiers et d'une espèce d'arbres à pain, est délicieuse pour le voyageur né en Europe; mais ni la maison ni le jardin, à l'exception de quelques magnifiques bouquets de bambous, ne valent la peine d'être vus. Sur les marchés, on trouve la

plupart des fruits mexicains et une grande variété d'oiseaux curieux; mais malheureusement ils sont tous si mutilés que pas un n'est digne de figurer dans une collection d'ornithologie. Les poissons aussi sont nombreux. Le dauphin se sert communément sur les tables et passe pour être un mets délicat. Des crabes de terre abondent également, et sont un bon manger, ainsi que l'élégant coquillage appelé *pholas-aile-d'ange*, qui se vend à la douzaine comme des huîtres et à bon prix.

La traite des Noirs se fait encore dans l'île de Cuba; mais à la Havane les esclaves ont l'air d'être traités avec douceur. Le marché où on les achète se tient à peu de distance des murs; et à Regla, petite ville située dans le havre, on arme publiquement des navires pour aller en Afrique chercher de nouveaux captifs. Il y en eut plusieurs qui pendant notre résidence appareillèrent, à ce que disaient les capitaines, dans ce but; mais nous apprîmes que très probablement ils devaient plutôt exercer la piraterie. En effet, la plupart des marchands de l'île sont accusés, sinon coupables, sous ce double chef. La chaleur du climat est excessive, et on croit le séjour de la ville dangereux pour les Européens. Les rues sont étroites, mal aérées et non pavées. Pendant les grosses pluies elles sont tellement inondées, qu'il n'est plus possible de les parcourir, hormis en voiture. Le théâtre est vaste,

et sous tous les rapports, meilleur que celui de Mexico. La seule fois que j'y allai, il était plein.

Le 28 septembre nous remîmes à la voile; mais des vents contraires et des calmes nous forcèrent de relâcher à l'île de Saint-Michel, une des Açores, où nous restâmes deux jours, et où nous renouvelâmes notre approvisionnement d'eau, de viande et de quelques légumes. Saint-Michel est réellement un endroit délicieux, et sa principale ville compte un certain nombre de familles anglaises. Le climat ressemble à celui des plus belles parties de l'Italie, et les marchés abondent de tout ce qui peut rendre la vie agréable. Je visitai avec admiration plusieurs des vastes jardins qui produisent les fameuses oranges de Portugal. Les vins qu'on récolte valent presque ceux de Madère. J'entrai aussi dans beaucoup de couvens et de monastères portugais. Les nonnes sont célèbres pour fabriquer des fleurs artificielles, qui sont entièrement faites de plumes d'oiseaux; nos jeunes gens en achetèrent en quantité, s'amusant fort de débattre le prix avec les saintes sœurs, qui recevaient très gaillardement leurs plaisanteries un peu crues sur le vœu de perpétuel célibat.

En quittant Saint-Michel, nous passâmes sur l'île de Sabrina, qui, il n'y a que peu d'années, sortit tout d'un coup du sein de la mer, et s'éleva à une hauteur considérable, puis bientôt après disparut. Elle est maintenant couverte de quarante brasses

d'eau. Un Anglais, qui habitait Saint-Michel à l'époque de l'apparition de Sabrina, m'a dit s'être approché de cette île dans une chaloupe pendant qu'elle surgissait, et que la chaleur de l'eau était alors si intense, qu'on voyait flotter dans toutes les directions une multitude de poissons qu'elle avait évidemment tués.

Nous atteignîmes Spithead, et débarquâmes à Portsmouth le 8 novembre 1833, après un délicieux voyage durant lequel nous ne perdîmes pas un seul homme.

FIN DU VOYAGE DE BULLOCK.

WATTERTON.

VOYAGES A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, LE NORD-OUEST DES ÉTATS-UNIS ET LES ANTILLES.

(1812, 1816, 1820, 1824.)

PREMIER VOYAGE.

Au mois d'avril 1812 je quittai Stabroek, qui est, comme chacun sait, la capitale de la Guiane anglaise, pour parcourir les déserts de Demerary et de l'Essequibo, qui font partie de la Guiane ci-devant hollandaise, dans l'Amérique du sud. Le principal but de mon voyage était de recueillir, chemin faisant, certaine quantité du poisson que les Indiens appellent *wourali*, et de pénétrer jusqu'au fort qui protége la frontière intérieure de la Guiane portugaise.

Le voyageur qui entreprendrait à pied une telle expédition, serait bientôt forcé de renoncer à son entreprise. Le jour, en effet, tandis qu'il traverserait les marécages dont ce pays est sans cesse entrecoupé, le soleil ne tarderait guère à épuiser ses forces, et la nuit les mosquites ne lui laisseraient pas goûter un seul instant de sommeil. La route pour les chevaux suit le cours de la Demerary, qui

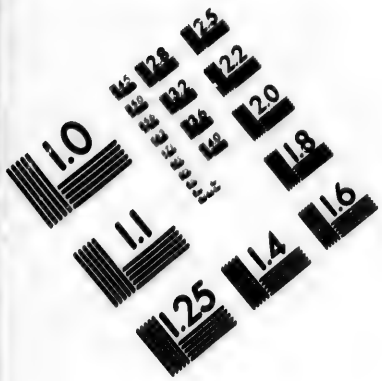
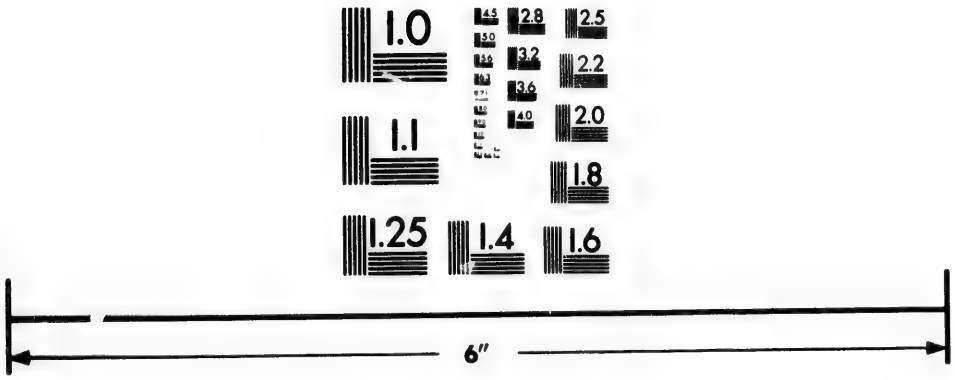
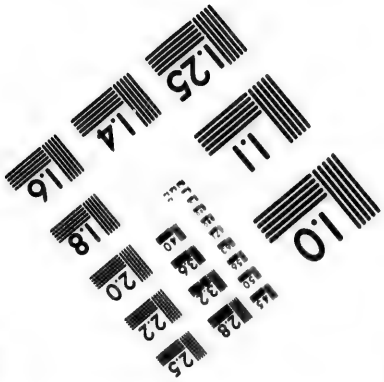


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

donne son nom à la province qu'elle arrose; mais elle ne se prolonge pas fort loin, et finit même avant l'endroit où les plantations cessent d'être cultivées. Le seul mode qui reste donc est de voyager par eau; et quand on atteint les hautes terres, on peut se frayer, comme piéton, un passage dans la forêt, et continuer sa route sur le fleuve.

Lorsqu'on a dépassé la troisième île de la Demerary, on n'aperçoit plus maintenant qu'un très petit nombre de plantations, qui même, au lieu de se toucher les unes les autres, sont séparées par d'immenses espaces de bois. Puis, insensiblement, s'efface tout vestige de la culture que la canne à sucre et le café recevaient jadis en ces lieux. Dès lors, le plus souvent, les deux bords de la Demerary offrent un épais rideau de forêts qui n'est interrompu que çà et là par des huttes de gens de couleur libres, entourées d'une ou deux perches de terre nue, ou par des cabanes de bûcherons qui autour d'eux ont défriché trois ou quatre acres pour que leurs quelques bestiaux puissent paître. Tantôt, pendant deux ou trois heures de suite, on navigue entre des rives tout-à-fait basses; tantôt, c'est au contraire une montagne inclinée en pente douce qui se présente; et d'autres fois quand, par exemple, on double une pointe, l'œil est charmé du contraste d'une éminence presque perpendiculaire qui s'avance dans l'eau. Partout les arbres offrent un tel aspect,

qu'on ne saurait dire si on est dans le printemps, dans l'été ou dans l'automne, car il semble que les caractères propres à chacune de ces trois saisons soient à plaisir réunis. Leur feuillage déploie une délicieuse variété de nuances, depuis les teintes les plus claires du vert et du pourpre jusqu'aux plus foncées. Les sommets des uns sont garnis de fleurs des plus jolies couleurs, tandis que les rameaux des autres se courbent sous une profusion de graines et de fruits. Ceux dont la tête a été mise à nu par le temps ou noircie par la foudre frappent l'œil, comme en musique un son triste frappe l'oreille, et semblent inviter le voyageur, pour peu qu'il soit sentimental, à s'arrêter une ou deux minutes et à voir que les forêts qui l'environnent ont, comme les peuples et les empires, leurs périodes d'infortune et de mort.

Les premiers rocs de quelque étendue qu'on aperçoive le long de la Demerary, sont situés à une place nommée *saba*, du mot indien qui signifie *pierre*. Ils paraissent descendre jusqu'au bord de l'eau. Loin d'être raboteux, ils sont fort lisses au contraire, et leurs angles sont arrondis; leur surface est profondément sillonnée en certains endroits, comme s'ils étaient sans cesse rongés par des torrens. Ils sont çà et là parsemés de petits espaces de terre, au milieu desquels leurs énormes masses forment un effet pittoresque et nouveau.

On distingue, de côté et d'autre, quelques cafiers pleins de vigueur, et presque au faîte de ces rochers s'élève la maison du garde. C'est une espèce de magistrat posté là par le gouvernement de la province pour donner avis de tout ce qui se passe parmi les Indiens, et empêcher les gens suspects de remonter la rivière.

Quand les Indiens des environs se rassemblent en ce lieu, comme ils le font quelquefois, c'est pour un étranger une belle occasion de voir ces aborigènes, peints à la mode de leur pays, danser au son de leur musique nationale. Pour son amusement, ils tireront devant lui leurs flèches qui ne manquent jamais le but, ou bien lanceront leur javeline empoisonnée qui toujours arrive à sa destination. C'est aussi là qu'on peut examiner toutes les diverses nuances de la peau humaine, depuis le sauvage rouge jusqu'au blanc civilisé, et depuis le blanc jusqu'au fils le plus noir de l'Afrique. Passé ce poste, il n'y a plus d'habitations de blancs ni d'hommes libres de couleur.

Dans une contrée qui est couverte de forets étendues, et qui possède comme celle-ci tous les avantages que le soleil des tropiques et le sol généralement le plus riche peuvent donner à la végétation, on pourrait s'attendre à rencontrer des arbres de dimensions énormes. Il est cependant rare d'en voir dont la circonférence ait plus de six

verges. S'il en a jamais existé de plus gros, ils ont été victimes de la hache ou du feu. Mais ce qui leur manque sous le rapport de la grosseur est plus que compensé par leur immense taille. Si insouciant, si dépourvu qu'on puisse être de toute curiosité, il n'est pas possible de passer outre sans s'arrêter pour examiner, par exemple, le colossal mora. Ses plus hautes branches, lorsqu'elles sont couronnées de vieillesse ou qu'un coup de tonnerre leur a ôté la vie, servent de perchoir favori au toucan. Bien des fois ce singulier oiseau a senti le plomb du chasseur qui le tirait d'en-bas ne le frapper que faiblement, et a été redevable de son salut à la distance qui les séparait l'un de l'autre.

Les arbres qui forment ces immenses déserts ne sont pas moins utiles par l'emploi qu'on peut leur donner, que magnifiques par leur aspect. Il ne faudrait pas moins d'un volume pour les décrire tous. Le bois de fer, le palissandre, l'acajou et l'ébène, pour n'en citer que de ceux qui sont étrangers à l'Ancien-Monde, et dont les noms peuvent être pourtant connus du lecteur, abondent dans les forêts qui s'étendent entre les plantations et les rocs de Saba. Le pays n'a encore été guère exploré par-delà ces rocs; mais sans doute, outre celles déjà énumérées, un grand nombre d'autres espèces d'arbres, et peut-être d'espèces tout-à-fait nouvelles, est répandu dans toutes les directions à travers les marais, les

montagnes et les savanes que renferme cette partie de la Guiane britannique. Une circonstance assez bizarre c'est que, s'il examine avec la moindre attention les arbres gigantesques qui l'entourent, le naturaliste en remarquera beaucoup qui portent des feuilles, des fleurs et des fruits ne leur appartenant pas. Le figuier sauvage, par exemple, qui est aussi gros que le pommier d'Europe, pousse souvent sur une des plus fortes branches de la cime du mora; et quand ses fruits sont mûrs, les tribus ailées y viennent en foule s'en nourrir. C'est d'abord à des pepins de figue non digérés, et passant par le corps de l'oiseau qui aime tant à se percher sur le mora, que les figuiers doivent d'être plantés si haut. Ensuite, c'est la sève de cet arbre qui les a mis en plein rapport. Mais alors, à leur tour, ils sont obligés, en y contribuant d'une partie de leur propre sève et de leurs jus végétaux, de laisser croître sur leurs rameaux différentes sortes de vignes dont les oiseaux y ont aussi déposé les graines. Les vignes grandissent vite et ne tardent pas à être chargées de fruits, de sorte qu'usurpant les ressources vitales du figuier, qui lui-même usurpe celles du mora, ce dernier ne peut supporter long-temps un fardeau dont la nature n'a jamais eu l'intention de le charger; il languit bientôt, et finit par mourir à la peine; puis le figuier et son usurpatrice progéniture de vignes, ne recevant

plus ni l'un ni l'autre aucuns secours de leur père nourricier, se fanent et périssent aussi.

Le sol, formé principalement de feuilles tombées et d'arbres morts, est très riche, très fertile dans les vallées. Mais sur les montagnes il ne vaut guère mieux que du sable. Les pluies, en effet, semblent incessamment balayer de celles-ci dans celles-là toutes les matières que la nature destine à former du terreau.

Les quadrupèdes, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup à y redouter le voisinage de l'homme, ne sont guère nombreux dans ces forêts. On y trouve cependant plusieurs espèces de l'animal communément appelé *tigre*, quoique en réalité il ressemble davantage au léopard, et deux de ses diminutifs nommés *tigres-chats*. Le tapri, le lobba et le daim, offrent une excellente nourriture, et fréquentent surtout les marais et les basses terres qui avoisinent les bords de la Demerary et les criques. Quand j'ai dit que les quadrupèdes étaient rares, j'aurais dû demander exception pour les peccaris. Ils se réunissent en troupeaux de trois ou quatre cents, et traversent les déserts dans toutes les directions, cherchant des racines et des graines. Les Indiens les tuent d'ordinaire avec des flèches empoisonnées. Lorsqu'ils sont blessés, ils courent encore cent cinquante pas à peu près, puis tombent, et fournissent un aliment aussi succulent que salubre. Le singe

rouge, à qui on donne par erreur le nom de *babouin*, se fait entendre plus souvent qu'il ne se laisse voir, tandis que le singe brun d'espèce commune, le bisa et le sacawinki sautillent d'arbre en arbre, et divertissent le voyageur tout le long de la route. Si, d'une part, la fouine et le renard exercent de grands ravages parmi la volaille des Indiens, de l'autre l'opossum, le guana et le salempenta peuvent figurer sur leurs tables comme de délicieux morceaux. C'est aussi la contrée indigène du paresseux. Son regard, ses gestes, si on peut parler de la sorte, et ses cris, on dirait que tout concourt à supplier les passans de le prendre en pitié. Ce sont les seules armes défensives que la nature lui ait données. Tandis que d'autres animaux se réunissent en bandes, ou du moins par couple pour traverser ces interminables déserts, le paresseux reste solitaire, et se tient presque immobile; il ne peut vous échapper. On assure que ses pitoyables gémissemens forcent le tigre à ralentir ses pas et à se détourner de son chemin. Gardez-vous donc de diriger votre fusil contre lui ou de le percer d'une flèche empoisonnée; jamais il n'a fait le moindre mal à aucune créature vivante. Quelques feuilles, et encore de l'espèce la plus commune et la plus grossière, sont tout ce qu'il demande pour subsister. Si on le compare à d'autres animaux, non-seulement il semble difforme, mais encore on serait

tenté de croire qu'il manque de certains organes pour en posséder un trop grand nombre de certains autres. Par exemple, il n'a point de dents incisives, et quoique muni de quatre estomacs, il n'a point les longs intestins des animaux ruminans. Il n'a qu'une ouverture inférieure comme les oiseaux. Enfin il n'a ni plantes aux pieds, ni la puissance de mouvoir séparément ses orteils. Son poil est plat, et ressemble entièrement à de l'herbe flétrie par le vent d'hiver. Ses jambes sont trop courtes, elles paraissent difformes par la manière dont elles sont jointes au corps; et quand il est à terre, on dirait qu'elles ne sont destinées qu'à lui servir pour grimper aux arbres. Il a quarante-six côtes, tandis que l'éléphant n'en a que quarante, et ses griffes sont disproportionnément longues. Si on dressait une liste des quadrupèdes d'après leurs différens titres à la supériorité des uns sur les autres, ceux de cette pauvre bête, si mal conformée, la rejetteraient à coup sûr au dernier rang.

Le Demerary ne le cède à aucune contrée du monde pour ses merveilleuses et belles productions d'ornithologie. Les plus éclatantes pierres précieuses y sont de beaucoup surpassées par les vives nuances qui ornent les oiseaux. C'est pour le naturaliste le cas, ou jamais, de s'écrier que la nature a montré, par le nombre infini des espèces et des teintes, combien ses ressources sont inépuisables.

Presque tous les singuliers, tous les élégans oiseaux que Buffon a décrits comme appartenant à l'île de Cayenne, se rencontrent dans le Demerary; mais, pour les atteindre, il ne faudrait reculer devant aucune fatigue. Les courlieux écarlates, les aigrettes et les crabiers, les sandpipers et les pluviers, les spoonbills et les flaminges, abondent par quantités innombrables sur les îles qui bordent les côtes de Pomanron pour y chercher, quand la marée est descendue, leur nourriture dans la vase. Les pélicans vont plus loin en mer, mais reviennent au coucher du soleil s'abriter sur des couradas. Les oiseaux-mouches se montrent principalement aux environs des fleurs dont chacune de leurs espèces a coutume de se nourrir. Les pies, les gallinacés, les colombes, les passereaux affluent sur les arbres à fruit. On ne manque jamais de découvrir des vautours là où se trouve une charogne. J'eus, en remontant la rivière, occasion d'en voir une douzaine d'espèce commune et deux d'espèce royale, qui étaient perchés sur une branche morte. Un tigre avait, la veille, tué une chèvre; on l'avait mis en fuite tandis qu'il en suçait le sang; et ne trouvant pas prudent de revenir, sa victime était restée presque intacte à l'endroit où elle était tombée; elle commençait à venir en putréfaction, et les vautours étaient arrivés dès le matin pour surveiller ce savoureux morceau. A la chute du

jour, les vampires quittent les troncs creux où ils se sont réfugiés quand l'aube a paru, et furètent le long des bords de la Demerary, en quête de leur proie. Lors de son réveil le voyageur contemple avec surprise son hamac tout ensanglanté : c'est le vampire qui s'est désaltéré de son sang. Non pas seulement l'homme, mais aussi tout animal qui dort en plein air, est exposé à de telles saignées; et ce nocturne chirurgien sait si bien s'y prendre, qu'au lieu de réveiller son monde, il le jette dans un sommeil encore plus profond. Il y a deux espèces de vampires dans le Demerary, et toutes deux vivent de même. L'une est un peu plus grosse que la chauve-souris ordinaire; l'autre a deux pieds et plus d'envergure.

On rencontre de nombreux reptiles dans les bois qui s'étendent des côtes de la mer aux rochers de Saba, principalement près des criques et sur les bords de la Demerary. Ils sont fort grands, et magnifiques sans doute, mais très redoutables. Le serpent à sonnettes semble affectionner de prédilection un espace de pays connu sous le nom de *Canal du nombre Trois*. On a tué des camoudis longs de trente à quarante pieds; et quoique non venimeux, leur énorme taille leur facilite les moyens de détruire les animaux qui se trouvent sur leur route. Les Espagnols affirment qu'il y a dans l'Orénoque des serpens dont la longueur n'est pas moindre

de soixante-dix ou quatre-vingts pieds, et qui peuvent terrasser les taureaux les plus gros et les plus vigoureux. Le nom qu'ils leur donnent semble confirmer cette assertion, car ils les appellent *matatoros*, ce qui littéralement signifie *tueurs de taureaux*. On doit donc mettre le camoudi au rang des reptiles meurtriers; car puisque le résultat est en définitive le même, peu importe que la victime meure des suites d'une morsure venimeuse qui aura corrompu son sang et putréfié ses chairs, ou que son corps soit broyé en hachis et avalé par cette hideuse bête. Le fouet d'un beau vert changeant, et le corail à larges raies transversales, alternativement noires et rouges, glissent de buisson en buisson, et il n'y a pas le moindre péril à les prendre avec la main : ce sont d'inoffensives petites créatures. Le labarri est tacheté, couleur brun sale, et ne se distingue qu'à peine de la terre ou du tronc d'arbre sur lesquels il se tient ordinairement roulé. Sa longueur atteint environ huit pieds, et sa morsure est souvent fatale au bout de quelques minutes. Sans pareil pour l'éclat avec lequel il déploie chacune des belles couleurs de l'arc-en-ciel, sans égal pour la violence des effets de son mortel venin, le counachouchi rampe avec fierté, monarque absolu de ces forêts. Il est communément connu sous le nom de *souverain des taillis*. L'homme et les animaux prennent toujours la fuite devant lui, ne se hasar-

dant jamais à lui disputer le passage. Il devient quelquefois long de quatorze pieds.

Quelques petits caimans, d'une longueur de deux à douze pieds, se montrent de temps en temps, soit qu'on monte, soit qu'on descende la rivière. Ils lèvent juste la tête au-dessus de l'eau, et un œil non exercé ne les reconnaîtrait pas d'avec des branches mortes. Des lézards du plus beau vert, bruns et couleur de cuivre, longs depuis deux pouces jusqu'à deux pieds et demi, ne cessent de bruire parmi les feuilles tombées et de traverser le chemin devant vous, tandis que le caméléon, avec une ardeur infatigable, chasse les insectes autour des troncs des arbres voisins. Le poisson de la Demerary est de plusieurs espèces différentes, et plein de saveur; mais, à parler généralement, peu nombreux. Il est probable que le nombre en est beaucoup diminué par les loutres qui sont bien plus grosses que celles d'Europe. Quand on passe au milieu des savanes inondées, qui ont toutes communication avec la rivière, on peut souvent voir une ou deux douzaine de ces animaux jouer devant soi dans les joncs.

Ce chaud et humide climat semble particulièrement propre à produire des insectes. Aussi en donne-t-il naissance à des myriades, qui sont beaux au-delà de toute description par la variété de leurs teintes, non moins qu'étonnans pour leur forme et

leur taille, mais la plupart fort incommodes et même fort dangereux.

Le voyageur dont la vue est assez fine pour saisir les innombrables merveilles de la nature brute, et dont l'ouïe n'est pas fermée aux accens sauvages des bois, sera enchanté lorsqu'il remontera la Demerary. De temps à autre le maam ou tinamou jette des profondeurs de la forêt un long et plaintif sifflement, puis s'arrête; tandis que le cri lugubre du toucan et la voie aiguë de l'oiseau appelé *pi-pi-yo* se fait entendre dans l'intervalle. Le campanero ne manque jamais d'attirer l'attention du passant; car à la distance presque de trois milles vous pouvez entendre cet oiseau, aussi blanc que la neige, tinter toutes les quatre ou cinq minutes, comme la cloche lointaine d'un couvent. De six à neuf heures du matin les forêts retentissent des ramages et des chants confus de la race emplumée; après quoi ils s'éteignent graduellement. De onze à trois, toute la nature est plongée dans un silence aussi absolu que celui qui règne à minuit. On n'entend plus alors rien retentir que les notes du campanero et du pi-pi-yo : accablés par la chaleur du soleil, les oiseaux se sont retirés sous les ombrages les plus épais, et y attendent le retour de la vivifiante fraîcheur du soir. A la chute du jour les vampires, les chauves-souris et les goatsuchers, littéralement les *suce-chèvres*, abandonnent leurs solitaires retraites

pour longer à tire d'ailes les rideaux d'arbres qui bordent la rivière. Les différentes espèces de grenouilles vous assourdissent presque de leurs rauques et creux coassemens, tandis que les hiboux se lamentent et se plaignent presque toute la nuit durant. Deux heures environ avant l'aurore, vous entendez le singe rouge geindre comme en proie à une vive douleur. Une heure avant que le soleil reparaisse, le houtou, oiseau qui toujours vit seul, et qui ne se rencontre que dans les parties les plus denses de la forêt, commence à jeter le cri bas et plaintif: *hou-tou! hou-tou!* qui lui a valu son nom. Le maam s'éveille vers la même heure. Le hannaquoi, le pataca et le maroudi prédisent que l'astre du jour approche de l'horizon oriental, et les perroquets annoncent qu'il y est arrivé. Les grillons chantent du soir au matin, et souvent le jour lorsque le temps est nuageux. La bête-rouge est extrêmement nombreuse dans ces immenses solitudes, et ce n'est pas seulement l'homme, c'est aussi les animaux et les oiseaux qu'elle tourmente. Les mosquites sont très rares quand on a dépassé la troisième île de la rivière, et on n'aperçoit plus qu'en très petit nombre les mouches de sable.

A une heure environ de marche au-delà des rochers de Saba, s'élevait, lors de mon passage, sur la cime d'une petite montagne, la demeure d'un Indien appelé *Simon*. Le flanc de cette montagne

du côté de la Demerary est presque perpendiculaire, et de cette rive on peut aisément lancer une pierre jusque sur la rive opposée. J'eus en ce lieu occasion de voir l'homme dans son plus grossier état de nature. Les Indiens qui fréquentaient l'habitation, quoique vivant au milieu des bois, portaient d'évidentes marques d'attention à leurs personnes. Leur chevelure était soigneusement relevée et se rattachait en nœud. Leurs corps étaient bizarrement peints de rouge, et la peinture était parfumée d'hayawa. Quelques-uns d'entre eux avaient des colliers faits de dents de cochons sauvages tués à la chasse. Un grand nombre portaient des anneaux, et d'autres avaient un ornement au bras gauche à égale distance de l'épaule et du coude. Au coucher du soleil, ils se baignaient régulièrement dans la rivière qui coulait au-dessous, et le matin suivant dès l'aurore, ils s'empressaient tous de renouveler les couleurs effacées de leurs figures.

Après avoir visité la demeure de Simon, le voyageur peut sans peine atteindre en quatre jours la grande chute de la Demerary. Chemin faisant, il rencontrera bien çà et là des endroits où la rivière se précipite avec une affreuse rapidité; mais c'est à peine si dans la saison pluvieuse un seul roc apparaît au-dessus des eaux, et ceux qui forment le lit même, seulement assez hauts pour en gêner le libre cours, ne montrent qu'ils sont là que par le

bouillonnement qu'ils produisent. On ne peut donc dire que ce soient autant de chutes. Sauf ce petit changement d'aspects que présente le courant, l'étranger n'aperçoit rien de nouveau jusqu'à ce qu'il arrive à huit ou dix milles de la chute proprement dite. Chaque côté de la rivière offre encore, de même que plus bas, un rideau continu de bois. Toutes les productions végétales qu'on remarque entre les rochers de Saba se retrouvent aussi par-delà ces rochers.

De la résidence de Simon à la grande chute, je rencontrai cinq habitations ou plutôt cinq villages d'Indiens. Il y en avait deux situés sur le bord de la rivière; les trois autres étaient enfoncés à quelque distance dans la forêt; ces villages consistaient les uns en quatre, les autres en huit huttes, qui étaient éparses sur environ un acre de terre qu'on avait défriché. A l'entour disséminés, s'élevaient quelques pappaws, quelques cotonniers, et quelques arbres à chou des montagnes.

Au dernier de ces villages je me procurai un peu de ce poison appelé *wourali*, dont j'ai déjà parlé. Il était contenu dans une petite gourde. L'Indien de qui je l'achetai s'en était, disait-il, servi pour tuer nombre de cochons sauvages et deux tapirs. Les apparences semblaient confirmer son dire, car d'un côté du vase, le poison, matière gommeuse et gluante, avait été presque ôté jusqu'au fond, et à

différentes fois, ce qui sans doute ne fût pas arrivé si au premier ou au second essai on ne l'eût pas reconnu bon. Du reste on éprouva devant moi sa force sur un chien de moyenne taille. On le blessa avec une flèche empoisonnée, mais à la cuisse, de manière que le poison ne se trouvât mis en contact avec aucune des parties vitales. Au bout de trois ou quatre minutes la pauvre bête commença à se sentir atteinte, à flairer les moindres objets qu'elle voyait à terre autour d'elle, et à considérer attentivement sa blessure. Bientôt après elle chancela, se coucha et ne se releva plus. Elle fit entendre un aboiement qui n'annonçait pas qu'elle souffrît; mais sa voix était basse et faible, et quand elle voulut aboyer de nouveau elle n'en eut pas la force. Elle mit alors sa tête entre ses pattes de devant, et la relevant avec lenteur tomba sur le côté. Ses yeux devinrent aussitôt fixes, et quoique de temps à autre ses extrémités remuassent convulsivement, elle ne montra plus la moindre velléité de relever encore la tête. Dès l'instant qu'elle se fut couchée, son cœur battit avec violence par intervalle; car chaque deux secondes il s'arrêtait pour ensuite recommencer à battre. Ces battemens continuèrent de plus en plus foibles quelques minutes après que toutes les autres parties du corps semblèrent mortes. Un quart-d'heure après avoir reçu le poison, le chien gisait immobile.

Trois ou quatre milles avant d'atteindre la grande chute, et c'est la seule qui réellement mérite le nom de chute, vous rencontrez de gros flocons d'écume qui flottent à droite et à gauche de vous. La rivière en est toute tachetée, et quand on approche davantage elle en paraît toute blanche. Enfin on voit la masse entière de l'eau tomber avec un horrible fracas, momentanément divisée par des rocs en deux torrens qui, se réunissant de nouveau, forment une petite île couverte de bois. Au-dessus de cette île il n'y a, pendant une courte distance, qu'un seul canal où la Demerary bouillonne écumeuse et bondit avec rage parmi les énormes blocs de rochers qui obstruent son cours. Plus haut, elle se sépare encore en deux ou trois bras, et des arbres poussent sur les quartiers de pierre qui ont occasioné ces séparations. Sur beaucoup de points, l'eau a rongé profondément les rocs et les a brisés en larges fragmens à force de les lancer les uns contre les autres. Les arbres qui s'élèvent sur les chaussées naturelles sont pleins de vigueur, malgré que leurs racines soient à demi nues et la plupart d'entre eux sans cesse fracassés par la violence des flots. Tel est le coup d'œil général que la chute présente d'en bas de l'endroit où la rivière est redevenue calme et tranquille. On doit se rappeler que je passai là pendant les pluies périodiques; car sans doute, lors de la saison sèche, la chute offre

un aspect tout-à-fait différent. Quelle que soit au reste l'époque où on la visite, on n'y voit nulle part l'eau tomber perpendiculairement d'une grande hauteur; mais le rugissement terrible et l'affreuse rapidité du torrent qui se précipite à travers un canal long, rocailleux, et presque incliné à angle droit produisent un bel effet, et le voyageur ne peut poursuivre son chemin sans être émerveillé d'un pareil spectacle. Aucun animal, aucune embarcation ne sauraient remonter à cette place la Demerary; quelques instans suffiraient pour que l'un trouvât la mort et que l'autre fût brisé en pièces. Aussi a-t-il fallu que les Indiens pratiquassent dans la forêt à quelque distance du bord un chemin par lequel ils montent et descendent au besoin leurs canots pour les remettre ensuite à flot, soit au-dessus soit au-dessous de la chute.

Après l'avoir dépassée, nous naviguâmes deux heures, et nous parvînmes à l'habitation d'un chef acoway nommé *Sinkerman*. On y entend la nuit rugir la chute, bien que distante d'environ six milles. Elle est agréablement située au faîte d'une colline de sable. De cet endroit vous avez peut-être la plus belle vue que présente la Demerary dans toute la longueur de son cours; car trois rangées de montagnes s'élèvent devant vous par une gradation lente les unes par-dessus les autres.

Quand on veut atteindre la contrée des Macoushis,

mieux vaut de l'endroit dont je parle envoyer son canot par terre vers l'Essequibo, que continuer à descendre la Demerary. Douze Indiens l'y porteront en quatre jours sans beaucoup de peine. On n'a pas besoin de l'accompagner soi-même, car on peut prendre un chemin encore meilleur et plus court. Quand on a quitté la demeure du chef, un demi-mille plus loin on trouve sur le bord occidental de la rivière une petite crique. On la remonte l'espace de quelques cents verges, puis, l'abandonnant, on chemine à pied dans une direction ouest-nord-ouest vers l'Essequibo. La route est bonne, quoique les racines la rendent un peu raboteuse et que des arbres tombés l'embarrassent çà et là. Il y a bien aussi quelques raides montées et quelques descentes rapides, mais la plupart du temps elle est assez unie. On peut aisément en un jour et demi parvenir au terme de ce petit voyage. Les branches sous lesquelles vous passez sont si touffues, si entremêlées, que toute la durée du chemin vous ne sentez jamais le soleil sinon aux places où par hasard un arbre récemment tombé lui permet de darder sur vous ses rayons. Du reste, la forêt contient une multitude de cochons sauvages, de lobbas, d'acourys, de powis, de maams, de maroudis et de waracabas pour votre nourriture; et s'il vous prend envie de dormir, une seule feuille de troéli vous mettra à l'abri de toutes les injures de l'air.

Le sol renferme les trois quarts de sable jusqu'à ce que vous arriviez à une demi-heure de marche de l'Essequibo, où vous trouvez un gravier rouge et des rocs. Dans cette région solitaire et retirée, le vêtement que la nature a jeté sur la surface de la terre a été selon toute apparence respecté jusqu'à présent par le feu, et la main exterminatrice de l'homme n'a point encore touché à ses merveilleuses productions. Aussi, quelle n'est pas la vigueur, la multitude, la majestueuse beauté des arbres! Ce sont presque autant de colonnes dont le tronc poli, s'élevant à soixante ou quatre-vingts pieds sans nœud, sans branche, forme le fût, et dont la cime chargée de feuilles est le chapiteau. Il y en a beaucoup sans doute que la foudre a frappés, que la vieillesse a fait mourir, et en qui les plantes grimpantes ont étouffé la vie, mais ces plantes les environnent tous d'une si belle verdure qu'on les dirait encore vivans. Puis dans ces immenses forêts, qui d'une part s'étendent des rochers de Saba à la grande chute et de l'autre des rives de la Demerary à celles de l'Essequibo, combien ne doit-il pas rester à découvrir de bois précieux, de racines médicales, de résines, de gommes, et d'huiles odoriférantes!

Entre l'instant où l'on quitte le premier de ces fleuves et celui où l'on peut s'embarquer sur le second, il s'écoule toujours plus de quarante-huit heures dont un quart au moins se passe à remettre

le canot à flot, à faire aux agrès les changemens indispensables, et à vaquer aux préparatifs du voyage ultérieur.

Lorsqu'on est resté la nuit et le jour sous ces ombrages impénétrables aux rayons du soleil et de la lune, et que tout d'un coup on revient à la lumière, on éprouve les plus délicieuses sensations. La chaleur de l'astre qu'on voit de nouveau briller au ciel comme un ami long-temps perdu cause à notre corps une douce jouissance, et bientôt mille pensées joyeuses, se précipitant à la fois vers notre cœur, dispersent comme un brouillard les idées sombres et tristes dont la profonde obscurité de la forêt l'avait rempli à notre insu. Quand vous sortez des bois, vous voyez la rive occidentale de l'Essequibo devant vous, basse et plate. Ce cours d'eau est là d'un tiers moins large que la Demerary à Stabroek. Mais au nord s'élève une chaîne plus élevée que toutes celles de l'autre province, et au sud-sud-ouest surgit un mont isolé, qui est pourtant si lointain que souvent il n'apparaît que comme un nuage bleuâtre à l'horizon. Montagnes, vallées, et basses terres, sont toutes rattachées ensemble par une chaîne de forêts. Gravissez le pic le plus haut, grimpez au plus grand des arbres, tout aussi loin que la vue peut s'étendre et dans quelque direction qu'on regarde, tout est un vigoureux et gigantesque taillis.

Après quelques heures de navigation sur l'Essequibo, de nombreuses îles que vous rencontrez chemin faisant animent et varient la scène. En effet, bordées d'arbres, elles forment des espèces d'avenues qui ressemblent à des embouchures d'autres rivières, et rompent cette uniformité continue qui caractérise la Demerary. Vous ne tardez guère à parvenir aux chutes et aux cataractes. Dans la saison pluvieuse elles sont très difficiles à franchir et souvent deviennent infranchissables. A l'époque de la sécheresse au contraire, les Indiens, en se hissant de roc en roc ont bientôt transporté leur canot par-delà l'obstacle. Mais quand la rivière est grosse comme elle l'était en 1812, c'est toujours une tâche malaisée, qui quelquefois aussi devient périlleuse. Alors la plupart des îles étaient inondées, les rocs couverts, et les basses branches des arbres baignaient dans l'eau. En certains endroits, les naturels qui m'accompagnaient furent obligés de déposer à terre tout le chargement de notre embarcation, d'ouvrir avec la hache un passage à travers les rameaux qui couvraient le courant, puis d'entraîner de force le canot. Sur la route, point d'habitations! Il faut emporter avec soi son pain de cassava, chasser dans la forêt pour ne pas le manger sec, et chaque soir se construire soi-même un abri. Mais si on est exposé à de petites privations et à de légères fatigues, combien n'en est-on pas récom-

pensé par l'aspect du pays qu'on parcourt! Sur la rive occidentale de l'Essequibo se prolonge une noble chaîne de montagnes qui toutes sont couvertes des plus beaux arbres et qui s'élèvent majestueusement les unes au-dessus des autres. On ne peut rien imaginer dans la nature végétale qui soit plus enchanteur, plus grand, plus riche. Et quand le ciel est serein et l'air frais, quand le soleil commence à disparaître derrière la cime des montagnes, quand l'hagawa fleuri embaume les bois environnans, que des *aras* écarlates passent et repassent en frisant l'eau de leurs ailes, que le maam jette sa note plaintive, et que le roitelet dit sa chanson du soir, oh! qui ne tomberait pas dans une ineffable extase!

Un peu avant de dépasser la dernière cataracte, deux immenses rocs apparaissent presque au sommet d'une des nombreuses montagnes qui forment cette si longue chaîne, et c'est de là qu'elle commence insensiblement à se diriger vers le sud. A voir ces deux rocs élever la tête au-dessus des arbres environnans, on dirait d'antiques tours gothiques de quelque potentat féodal. Une vingtaine de milles plus loin, vous quittez l'Essequibo et vous entrez dans la rivière Apoura-Poura qui vient du sud s'y jeter. Elle a un tiers environ de la largeur que déploie la Demerary devant Stabroek. Pendant deux jours nous n'aperçûmes sur ses bords

qu'un pays plat, richement couvert de bois. Nous laissâmes le Siparouni à droite, et le troisième jour nous atteignîmes une petite montagne où les Indiens avaient défriché à peu près un acre de terre. Peut-être le voyageur qui traversera après moi ces solitudes, trouvera-t-il en ce lieu des habitations. Deux journées de marche au-delà, nous parvînmes à une éminence, située sur la rive occidentale où ne s'élevait qu'une seule hutte; mais à un demi-mille dans la forêt nous en trouvâmes plusieurs autres, celles-ci carrées et celles-là rondes, avec des toits pointus. Le poisson appelé *pacou* abonde dans l'Apoura-Poura, et, je crois, il n'en est pas en Guiane de plus gras et de plus savoureux. Il ne se prend pas à l'hameçon, mais les Indiens l'attirent à la surface de l'eau au moyen des graines de l'arbre qu'ils nomment *crabwood*, puis le tuent à coup de flèche.

Nous étions alors en pleine Macoushie. C'est la dénomination que porte le pays habité par une tribu distincte des nombreuses tribus indiennes. Les Macoushis passent pour fort habiles à se servir du tube à vent, et sont fameux pour leur adresse à préparer ce mortel poison végétal communément nommé *wourali*. C'est de cette contrée que viennent les magnifiques perroquets appelés *kessi-kessis*. On y trouve des montagnes de cristal, et on y voit jusqu'à trois différentes espèces d'aras qui toutes trois sont fort nombreuses. Là aussi pousse l'arbre d'où

se tire la gomme élastique. Il est gros, et aussi grand qu'aucun autre dans la forêt. Le bois ressemble à celui du sycomore. La gomme est contenue dans l'écorce. Lorsqu'on y fait une entaille, elle en sort aussitôt et assez abondante. Elle est tout-à-fait blanche et non moins épaisse que de la crème. Comme elle durcit presque immédiatement à sa sortie de l'arbre, il est fort aisé d'en recueillir une boule : on n'a besoin que de tourner le jus dans ses mains à mesure qu'il découle. Il devient presque noir dès qu'il est exposé à l'air, et tout de suite, sans qu'il subisse d'autre préparation, on peut s'en servir pour effacer le crayon. Enfin, l'élégant oiseau à crête, nommé *coq de rocher*, et si admirablement décrit par Buffon, est indigène des montagnes boisées de la Macoushie.

Le deuxième jour après que nous eûmes quitté les huttes des Macoushis, mes guides me montrèrent un endroit où avait jadis demeuré un homme blanc. Curieux de savoir quel motif avait pu décider cet homme à venir habiter solitairement si loin de ses amis et des gens de sa couleur, je questionnai les Indiens, et ils m'apprirent que c'était un pauvre diable, endetté par suite de spéculations malheureuses, pour qui ses créanciers n'avaient pas plus de compassion qu'on n'en a d'habitude pour un débiteur. Voyant que ses efforts de chaque jour étaient inutiles et que ses meilleures intentions ne

lui servaient de rien, craignant d'ailleurs qu'après lui avoir pris tout ce qu'il possédait on ne lui enlevât aussi la liberté, il crut pouvoir se permettre d'échapper par la suite à tous les maux qui l'accablaient, quand pour s'en débarrasser il avait raisonnablement fait tout ce qu'un honnête homme doit faire. Il laissa donc ses créanciers parler et penser de lui comme il leur semblerait bon, dit adieu au pays où il avait jadis vu des temps meilleurs, pénétra au fond de ces sombres déserts, et y termina sa vie. C'est à trois ou quatre journées de l'endroit où il avait fixé sa résidence, que d'après certaines cartes de l'Amérique septentrionale, se trouve le lac Parima, ou mer Blanche. Mais en vain ai-je cherché parmi les Indiens à recueillir des renseignemens, soit sur la situation, soit sur l'existence même de ce lac. Ils se contredisaient tellement les uns les autres sur ce sujet, qu'on peut conclure que le lac n'a jamais existé autre part que dans la tête de quelques géographes.

Le lendemain, nous vîmes une crique à gauche, et bientôt après la route qui menait au pays découvert. Là, vous tirez votre canot dans la forêt et vous l'y laissez. Il faut alors que les Indiens portent votre bagage. La crique devant laquelle on a passé coupe la route, conduisant au plus prochain village, mais en plus d'un endroit des arbres qui sont tombés en travers vous offrent d'excellens

ponts. Après une heure et demie de marche vous gagnez la lisière du bois, et devant vous se développe une savane délicieuse. C'est un parc naturel complétement environné de hautes montagnes, qui toutes sont drapées des arbres les plus magnifiques, les unes en forme de pyramides, les autres comme des pains de sucre qui surgissent par gradation, celles-ci arrondies au faîte, celles-là paraissant avoir perdu leur sommet. Nous traversâmes la savane dans la direction du sud, et rentrant, à l'extrémité, dans la forêt, nous suivîmes jusqu'au lendemain soir sans trouver d'habitations un chemin tortueux qui passait alternativement sur des montagnes escarpées et rocailleuses, et dans des marécages où nous avions souvent de l'eau jusqu'aux genoux. Le *jabiru*, l'oiseau le plus grand de la Guiane, vit au milieu de ces marais. Du reste, ce pays semble condamné à une solitude absolue et à un perpétuel silence : on n'y aperçoit pas même la trace d'un seul quadrupède. Mais ce paraît être la véritable patrie de l'arrow-root. Chaque fois qu'on traverse une partie de forêt, occupant un bas-fond, on l'y voit pousser avec une admirable vigueur.

Des inondations nous avaient obligés de faire un circuit, lequel retardait bien de quarante-huit heures le moment où nous devions franchir la frontière portugaise. Mais, en présence du magnifique spectacle qui du village que nous atteignîmes enfin par

ce long détour s'offre aux regards du voyageur, je ne pus quant à moi regretter le temps que nous avions perdu. La chaîne sur laquelle les habitations sont situées est raide, haute, et pleine d'énormes rochers. Les huttes ne sont pas toutes réunies en un même endroit, mais s'élèvent, éparses çà et là, où il s'est trouvé assez d'espace uni pour les recevoir, de sorte qu'elles sont séparées par des bouquets de bois et ainsi plus pittoresques. Au bas de la chaîne s'étend vers le sud-sud-ouest une immense plaine qui ne se termine qu'à l'horizon, et qui, vue du village, ressemble à un océan de verdure dont les arbres sont les îles. Par-derrière, les montagnes présentent les aspects les plus romantiques; elles sont empilées les unes sur les autres et s'éloignent insensiblement jusqu'à ce qu'elles aillent se perdre dans les nuages.

Le jour suivant, pour atteindre la prochaine bourgade d'Indiens, la dernière que nous rencontrâmes sur notre route jusqu'à la frontière, nous eûmes à traverser une partie de la plaine dont j'ai tout à l'heure parlé. Elle était alors en beaucoup d'endroits couverte d'eau, et comme pendant les pluies périodiques elle doit assez avoir l'air d'un lac, il n'est pas improbable que ce soit la circonstance qui a induit les voyageurs et les géographes à supposer que le fameux lac Parima ou El-Dorado existait dans ces régions. Chemin faisant, nous vîmes

des troupes de daims ; mais ils se tenaient toujours à distance et aux aguets. Nous troublâmes aussi des oiseaux aquatiques de toute espèce. Mais ce qui peut-être m'étonna le plus, ce sont les nombreuses et colossales fourmilières qu'on découvrait sur tous les endroits secs; formées d'une argile jaune excessivement dure, elles sont coniques, hautes d'une dizaine de pieds, impénétrables à la pluie et assez solides pour défier le plus terrible ouragan.

A trois heures environ de la bourgade, coule une rivière appelée *Pirara*, sur laquelle nous nous embarquâmes. De la Pirara nous passâmes dans la rivière Maou, puis du Maou dans le Tacatou; et, juste au point où le Tacatou se jette dans le Rio-Branco, s'élève le fort Saint-Joachim qui défend de ce côté la frontière portugaise. Il nous fallut pour y arriver quatre jours de navigation. Rien d'extraordinaire ne signala notre voyage. Ces cours d'eau traversent un pays découvert, produisant une grosse herbe, et parsemé de groupes d'arbres. Leurs rives ne sont couvertes que de bois chétifs et rabougris. Le tapir plongeait fréquemment sous nos yeux. Cet oiseau n'est pas sauvage, et il me fut souvent facile de le tirer à terre. Les kessi-kessis étaient innombrables, ainsi que les aras, ou bleus ou écarlates. Sur le Tacatou nous vîmes le troupiale, et rien n'est plus délicieux à l'oreille que les douces et plaintives notes de ce joli chanteur des

déserts. Les Portugais l'appellent le *rossignol de Guiane.*

Le fort Saint-Joachim a été bâti vers 1767, dans la crainte, dit-on, que les Espagnols ne vinssent de Rio-Negro s'établir en ces lieux. Il était, lors de mon passage, dans un triste état de délabrement. Les inondations avaient enlevé la porte et détruit la muraille, tant à droite qu'à gauche, mais le gouverneur prenait des mesures pour le faire réparer, et après les réparations convenables, il devait y placer douze pièces d'artillerie. Sur la même ligne que le fort, et à quelques verges seulement de la rivière, sont la résidence du gouverneur, les casernes, la chapelle, l'habitation du père confesseur, et deux autres maisons, bâtimens tous situés à peu de distance les uns des autres, mais qui seuls avec la citadelle constituent ce qu'on nomme le fort *Saint-Joachim.* Pour en finir avec le lac Parima, je demandai au vieil officier qui commandait le fort s'il croyait que ce lac existât quelque part. « J'en doute, me répondit-il, car j'ai passé quarante années de ma vie dans la Guiane portugaise, et je n'ai jamais rencontré personne qui l'ait vu. »

A présent que j'ai atteint le but vers lequel tendaient mes pas, reste à dire quelques mots sur le poison que je me procurai le long de la route. Je vais en indiquer brièvement la composition, les effets, les usages, les antidotes présumés. Et d'abord,

on n'aura sans doute pas oublié que dans les immenses solitudes du Demerary et de l'Essequibo, loin, bien loin d'aucun établissement européen, il y a une tribu d'Indiens connue sous le nom de *Macoushis*. Or, quoique le wourali soit employé par tous les sauvages de l'Amérique septentrionale qui habitent entre la rivière des Amazones et l'Orénoque, c'est néanmoins cette tribu qui le fabrique plus violent que toutes les autres. Les Indiens qui avoisinent Rio-Negro ne l'ignorent pas, et viennent jusqu'en Macoushie faire leur provision. C'est apparemment parce que le wourali qu'ils préparent est si recherché, que les Macoushis le vendent si cher. Même, comme il m'arriva dans plusieurs huttes, ils ne veulent quelquefois pas en vendre, tel prix qu'on leur offre. « C'est notre poudre à nous, c'est notre plomb, disent-ils, et nous avons tant de peine à nous le procurer! » Quand l'un d'eux a besoin d'en confectionner, il part un jour ou deux d'avance, et va dans la forêt chercher les ingrédiens nécessaires. Parmi ces solitudes pousse une vigne appelée *wourali*, et qui donne son propre nom à ce poison parce qu'elle sert principalement à le composer. Lorsque l'Indien en a coupé un nombre de branches suffisant, il déterre une racine très amère, lie le tout ensemble, puis se met en quête de deux plantes bulbeuses qui contiennent un jus vert et glutineux. Il en remplit une petite

gourde qu'il porte sur son dos avec les tiges de ces plantes, et enfin ne prend pas de repos qu'il n'ait trouvé deux espèces de fourmis. L'une est fort grosse, noire, et si venimeuse que sa piqûre donne la fièvre. On la rencontre le plus ordinairement à la surface du sol. L'autre est petite et rouge, pique comme une ortie, et d'habitude construit son nid sous les feuilles d'un arbrisseau. Après les avoir rencontrées, il n'a plus besoin de parcourir la forêt. Il lui faut encore certaine quantité de poivre d'Inde, mais il en cultive toujours par précaution autour de sa hutte. Il devra aussi mêler à tout le reste du venin de labarri et de counachouchi, deux serpens dont j'ai plus haut parlé; mais il en a toujours en réserve, car lorsqu'il les tue il ne manque jamais de leur arracher les dents qui le contiennent et de le garder avec soin.

Lorsqu'il a ainsi rassemblé les ingrédiens nécessaires, il râpe le plus menu possible les sarmens de vigne et la racine amère, puis met ces raclures dans une sorte de tamis fait de feuilles. Le tenant au-dessus d'un pot de terre, il y verse de l'eau, et la liqueur qui passe a l'air de café. Quand ce qu'il en désire a passé, il jette le marc dès lors inutile, broie les tiges bulbeuses, et avec ses mains en exprime dans le pot la dose de jus convenable. Enfin, il écrase et y mêle les dents de serpens, les fourmis et le poivre. Cela fait, il place le mélange sur un

feu modéré; pendant l'ébullition il ajoute, en cas de besoin, quelques gouttes de la décoction de wourali, écume soigneusement avec une feuille, et le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il vienne en un sirop épais d'une couleur brune très foncée. Aussitôt qu'il est arrivé à cet état, on y plonge la pointe de quelques flèches pour en essayer la force. Si l'épreuve est satisfaisante, on le verse dans une calebasse et on recouvre de plusieurs lits de feuilles, par-dessus lesquelles on attache avec une corde un morceau de peau de daim. On le serre alors dans la partie la plus sèche de la hutte, et de temps en temps on le suspend sur le feu pour combattre les effets nuisibles de l'humidité.

L'acte de préparer ce poison n'est pas regardé comme une affaire toute simple. Le sauvage peut façonner son arc, attacher la barbe à la pointe de sa flèche, et confectionner ses autres instrumens de destruction, soit couché dans son hamac, soit au milieu de sa famille; mais s'il doit fabriquer le wourali, de nombreuses précautions sont supposées nécessaires. Il n'est permis ni aux femmes ni aux jeunes filles d'être présentes, crainte qu'Yabahou, le mauvais esprit, ne leur joue quelque tour. Le hangar sous lequel a bouilli le mélange passe pour souillé, et on l'abandonne à tout jamais. L'individu qui préside à l'opération doit être à jeun depuis le matin, et ne rien manger tant qu'elle n'est pas

finie. Il faut que le vase dans lequel bout le poison soit neuf et n'ait encore rien contenu; sinon le wourali n'aurait pas de force. Ajoutez que l'opérateur doit bien prendre garde de s'exposer à la vapeur qui s'en échappe pendant qu'il est sur le feu. Malgré cette précaution, et d'autres aussi, comme celle de se laver souvent la figure et les mains, les Indiens pensent encore que la santé en souffre. Ils disent que toujours après ils sont malades plusieurs jours de suite; mais, ce qui est plus probable, ils croient l'être. En tout cas, la préparation du wourali passe certainement pour une œuvre sombre et mystérieuse; et, à ce qu'il semble, les Indiens imaginent qu'elle peut influer d'une manière funeste sur d'autres personnes que sur celle qui le fait bouillir. C'est ainsi que l'un d'eux me promit un soir de m'en fabriquer, et que le matin suivant il refusa de tenir sa promesse, sous prétexte que sa femme était enceinte.

Maintenant, voyons comment s'emploie le wourali, et quelles sont les armes qui le portent à sa destination. Lorsqu'un indigène de Macoushie s'en va à la chasse du gibier qui porte plume ou de simples oiseaux, il ne prend que rarement son arc et son carquois. C'est de son tube à vent qu'il se sert alors. Le tube qui constitue ce singulier engin de mort est une des plus grandes curiosités naturelles de la Guiane. Il ne se trouve pas dans le pays

même des Macoushis. Ces Indiens vous disent qu'il pousse au sud-ouest de leur territoire, dans les solitudes qui s'étendent de leurs frontières au Rio-Negro. Il faut que ce roseau parvienne à une extraordinaire longueur, car la partie dont ils font usage est longue de dix à douze pieds, et on n'y peut apercevoir le moindre amincissement; les deux bouts sont aussi gros l'un que l'autre. Il est d'une couleur jaune très luisante, et parfaitement uni en dedans comme en dehors. Il pousse creux, et dans toute son étendue on ne saurait distinguer ni nœud ni joint. Les naturels le nomment *ourah*. Ce roseau, par lui-même, est trop mince pour servir de tube à vent; mais il y a dans toute la Guiane une espèce de bambou plus gros et plus fort, et les Indiens y recourent comme à une sorte de fourreau dans lequel ils insèrent l'ourah. Ce bambou est brun, susceptible d'un grand poli, et paraît comme avoir des jointures de six en six pouces. On l'appelle *samourah*, et la moelle intérieure s'en extrait aisément lorsqu'on l'a laissé quelques jours tremper dans l'eau. C'est donc l'ourah et le samourah, l'un dans l'autre, qui forment le tube à vent de Guiane. Celle des deux extrémités qui s'applique à la bouche est entourée d'une petite corde en herbe de soie, pour empêcher qu'elle ne se fende; l'autre qui est sujette à frapper contre la terre, est garantie au moyen de la graine du fruit nommé *acuero*,

coupée horizontalement par le milieu et percée par le bout, de façon qu'on y insère l'extrémité du tube. Cette graine est fixée en dehors par une attache, et à l'intérieur remplie de cire d'abeilles sauvages. Les flèches qu'on lance avec cet instrument ont neuf ou dix pouces de long. Elles sont faites de la feuille d'une espèce de palmier appelée *coucourite*, feuille qui est dure, mais cassante, et aussi pointue qu'une aiguille. Un pouce environ de la pointe est empoisonné. On brûle l'autre bout afin de le durcir encore davantage, et on l'environne de coton par une longueur à peu près d'un pouce et demi. Il faut beaucoup de pratique pour bien disposer ce coton, qui doit avoir assez de volume pour remplir juste le creux du tube, et néanmoins ne pas gêner en y adhérant le vol de la flèche. On le fixe avec un fil en herbe de soie pour qu'il ne bouge pas de place.

Les Indiens se sont montrés fort ingénieux dans la disposition du carquois où ils renferment les flèches qu'ils lancent avec leur tube. Il peut en contenir au moins de cinq à six cents. Généralement il est long de douze à quatorze pouces, et pour la forme ressemble à un cornet dans lequel on agite des dés. L'intérieur est un élégant ouvrage de vannerie en bois qu'on prendrait pour de l'écorce de bambou, tandis que la couverture est toute d'une pièce et formée d'une peau de tapir enduite de cire.

Autour du carquois et à égale distance des deux extrémités, est attachée une corde qui en outre fait un nœud assez large pour que le chasseur y passe le bras et l'épaule et puisse le porter quand il s'en sert. Près de l'ouverture est suspendu un petit paquet d'herbe de soie et la moitié de l'os de la mâchoire du poisson appelé *pirai*, avec lequel l'Indien apointit ses flèches. Avant de les mettre dans le carquois, il les attache avec deux ganses de coton, une à chaque bout, autour d'un bâton qui a presque la longueur du carquois lui-même. L'extrémité de ce bâton qui doit se trouver en haut est munie de deux petites pièces de bois placées transversalement et entourées d'un petit cerceau qui leur donne l'air d'une roue ; c'est afin que la main ne soit pas blessée quand on renverse le carquois pour en faire sortir le paquet de flèches. Enfin au carquois est aussi attachée une espèce de corbeille qui contient le coton sauvage dont il est indispensable que leur gros bout soit garni.

Son carquois de flèches empoisonnées sur l'épaule, et dans la main son tube qu'il porte comme un soldat son fusil, voyez l'Indien s'avancer vers la forêt pour y tuer des *powises*, des *maroudis*, des *waracabas*, et d'autres oiseaux. Il s'en approche non moins silencieux que la nuit, et marche avec tant de précaution que les feuilles sèches dont la terre est jonchée ne frémissent pas sous ses pieds.

Son oreille est ouverte au moindre bruit, tandis que son œil, aussi perçant que celui du lynx, cherche à découvrir des victimes dans les ombrages les plus épais. Souvent il imite leur cri, et les attire d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'elles soient à sa portée. Quand elles ne sont plus qu'à deux ou trois cents pieds de distance, car il peut leur envoyer la mort d'aussi loin, il tire une flèche de son carquois, l'insère dans son tube et aspire l'air quelques secondes pour souffler ensuite avec plus de force. A une vingtaine de pouces du bout par lequel il souffle, sont fixées deux dents d'accouri qui lui servent de point de mire. Silencieuse et rapide, la flèche vole, et manque rarement d'atteindre l'objet contre lequel elle est lancée. Quelquefois l'oiseau blessé reste sur l'arbre où il a été atteint, et tombe après deux ou trois minutes; s'il peut encore déployer les ailes, sa fuite est de courte durée; et l'Indien, suivant la direction qu'il prend, est sûr de le trouver mort. On pourrait croire que s'il n'a reçu qu'une blessure légère le gibier s'échappera; mais non, quoique très sec, le wourali se mêle presque instantanément au sang ou à l'eau avec lesquels il est en contact. Mouillez-vous le doigt, par exemple, et passez-le aussi vite que possible sur une flèche, vous êtes certain d'emporter le poison. La moindre égratignure suffit donc pour que l'animal n'ait aucune chance de salut, seulement sa mort sera plus ou

moins prompte, selon sa taille et selon qu'une plus ou moins grande quantité de venin aura pénétré dans la plaie. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que la chair du gibier ainsi tué n'en devient aucunement malsaine, et qu'elle ne paraît se corrompre plus vite que celle des animaux qu'égorge un boucher ou qu'on abat avec de la poudre et du plomb. De retour au logis, l'Indien suspend soigneusement son tube au faîte de son toit en spirale et ne le place jamais dans une position oblique, crainte de le déjeter. Quand il veut chasser non-seulement des oiseaux, mais surprendre le daim ou arracher le tapir à sa retraite marécageuse, il se sert d'un arc et de flèches fort différentes de celles déjà décrites. L'arc a généralement six ou sept pieds de longueur, et est tendu d'une corde faite en herbe de soie. Les forêts de la Guiane fournissent plusieurs espèces de bois très dur et en même temps très élastique, desquelles on fabrique de beaux et bons arcs. Les flèches, longues de quatre ou cinq pieds, sont des roseaux jaunes sans nœuds ni joints, qui poussent en grande abondance dans toute la contrée. Un morceau de bois dur, long d'environ neuf pouces, est inséré dans le bout du roseau et attaché avec du coton bien ciré. A l'extrémité de ce morceau de bois, qu'on entoure d'une corde crainte qu'il n'éclate, est pratiqué un trou carré, dans lequel se met et s'ôte à volonté une pointe en bois de cou-

courita, bien enduite de wourali. Pour prévenir les accidens et la défendre de la pluie, on coiffe cette pointe d'un morceau de bambou fendu qu'on retire quand on veut se servir de la flèche. Enfin deux plumes sont fixées à l'autre bout du roseau, afin qu'il fende mieux l'air. Outre un arc et un certain nombre de flèches, l'Indien porte une petite boîte qui renferme pour rechange douze à quinze pointes empoisonnées, longues de six pouces.

Quant aux antidotes par lesquels le wourali puisse être combattu, je crois qu'il n'en existe pas. Les naturels disent, à la vérité, que si on peut pendant cinq ou six heures de suite retenir l'animal blessé dans l'eau jusqu'à la bouche, le poison ne lui sera point fatal, et encore que le jus de la canne à sucre introduit dans son gosier en détruira les funestes effets. Mais ces remèdes furent essayés devant moi sur des volailles qu'on avait choisies bien portantes pour les empoisonner, et toutes expirèrent aussi vite que si on n'eût rien tenté pour leur sauver la vie. De même, on me recommanda le rhum; j'en donnai à une autre, mais sans plus de succès. Certaines personnes supposent que si on faisait parvenir de l'air dans les poumons du malade au moyen d'un petit soufflet on l'arracherait à la mort, pourvu que l'opération se continuât pendant assez de temps. Cela peut être; mais un tel mode de guérison serait difficile et ennuyeux, et si on est blessé au milieu

de la forêt, loin de ses amis ou dans la hutte d'un sauvage, on n'a qu'une faible chance de guérir en y recourant. Bref, si les Indiens connaissaient un antidote sûr, ne l'auraient-ils pas toujours sur eux? S'ils avaient cet antidote sous la main, ne l'emploieraient-ils pas aussitôt après avoir été blessés? Et leur confiance en son efficacité ne diminuerait-elle pas beaucoup l'horreur qu'ils trahissent quand vous tournez contre eux une flèche empoisonnée?...

Pendant ma résidence au fort Saint-Joachim, les fièvres du pays me prirent. C'est pourquoi, n'ignorant pas que plus j'attendrais dans ces régions désertes, moins il était probable que je dusse recouvrer la santé, je renonçai à toute idée de pénétrer plus loin, et je m'en retournai lentement vers la Demerary, presque par la même route par laquelle j'étais venu. Je dis lentement, car la maladie ne me laissa, en quelque façon, aucun instant de repos. J'arrivai demi-mort chez un de mes amis qui habitait sur la crique du Miribi dont les eaux communiquent avec la rivière ci-dessus nommée. Ses bons soins ne parvinrent qu'à me rétablir imparfaitement; et quand, après avoir visité la Nouvelle-Grenade et l'île Saint-Thomas, je regagnai l'Angleterre, je gardai encore les fièvres trois ans!

DEUXIÈME VOYAGE.

En 1816, deux jours avant l'équinoxe du printemps, je me rembarquai à Liverpool pour aller une seconde fois explorer l'hémisphère méridional. Le navire qui me reçut à son bord était frété pour Fernambouc. La partie européenne de l'Atlantique, à l'époque de l'année où je la parcourus, n'offre presque rien qui doive fixer l'attention du naturaliste. Mais, des îles du cap Vert aux côtes du Brésil, vous apercevez une multitude de mouettes d'espèces différentes qui, sans doute, gîtent dans l'île Saint-Paul. Quelquefois l'énorme pélican-frégate passe au-dessus de vos têtes, ou bien vous le remarquez qui, presque immobile, épie d'une prodigieuse hauteur des bancs de poissons; rarement il fond sans succès sur sa nombreuse proie. D'autres fois, c'est l'oiseau du tropique qui s'approche assez pour qu'on admire les longues plumes de sa queue. Sous la ligne, lorsque le temps est calme, apparaissent des requins d'une effrayante taille. Vous les découvrez du pont au moyen de leur nageoire dorsale qui s'élève au milieu de l'eau.

Quand vous arrivez enfin dans la baie de Fernambouc, et que les rivages commencent à devenir visibles, devant vous se développe un spectacle de plus en plus délicieux. Les montagnes, revêtues de

bois, se lèvent graduellement les unes derrière les autres dans l'intérieur des terres, sans qu'aucune d'elles ait pourtant une élévation considérable. Une singulière ligne de rochers se prolonge parallèlement à la côte et forme le havre, car c'est entre ce récif et la ville que mouillent les vaisseaux. Le passage par lequel vous pénétrez dans ce havre est très étroit et défendu par un fort bâti sur les rochers. A main droite, vous avez le mont Olinda tout couvert de maisons et de couvens; à main gauche, une île plantée d'épais cocotiers qui augmente encore la beauté de la scène. Il y a deux autres forts bien construits sur l'isthme, entre l'Olinda et Fernambouc, et une colonne au milieu pour aider le pilote.

Fernambouc contient probablement plus de cinquante mille âmes. Cette ville est divisée en trois parties distinctes, qui pourtant sont de niveau, quoique l'une occupe l'extrémité d'une péninsule, l'autre une île, et la troisième le continent. Bien qu'elles ne soit qu'à quelques degrés de la ligne, le climat y est entièrement salubre, et grâce aux brises rafraîchissantes de la mer presque tempéré. Si, chose qui n'était pas impossible, l'art ou même le bon sens eût fait pour Fernambouc autant que la nature, ce serait aujourd'hui un des plus beaux ornemens de la côte brésilienne; mais, point! A voir cette cité, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'idée

que chaque habitant, lorsqu'il a bâti sa maison, n'a été mû que par un sentiment d'égoïsme, n'a envisagé que son intérêt personnel, et n'a nullement pris l'utilité générale en considération. Aussi, souhaiteriez-vous qu'une place si fameuse par son havre, si favorisée par le climat, ou si bien située pour le commerce, se fût élevée sous les auspices d'une Didon et non sous ceux d'un Bragance! Quand vous parcourez les rues, l'aspect des habitations n'a rien qui flatte les yeux. Les unes sont très hautes, les autres très basses; celles-ci viennent d'être badigeonnées à neuf, celles-là, au contraire, sont si sales, si dégoûtantes, si négligées qu'elles paraissent ne pas avoir de propriétaires. Les balcons encore ont l'air le plus triste et le plus sombre qui se puisse imaginer; ils ne sont pas en général ouverts comme dans la plupart des villes sous les tropiques, mais grillées comme la fenêtre d'une laiterie dans une ferme, et souvent le grillage est même plus serré. Puis, c'est partout un manque déplorable de propreté; partout ce sont des tas d'immondices, d'ordures et de fumier qui obstruent la voie publique, et qui révoltent un Européen. Il gémit d'un tel relâchement de la police municipale; et, quand le vent se met à souffler par hasard, il est bientôt assailli par un nuage de poussière qui n'est rien moins que parfumée.

Quand on contemple le fort de Fernambouc,

plein des vaisseaux de toutes les nations; quand on sait que les plus précieuses marchandises de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie y arrivent sans cesse; quand on voit l'immense quantité de coton, de bois de teinture et de fruits délicieux, que les campagnes environnantes versent dans la ville, il est impossible de ne pas s'étonner comment les citoyens peuvent n'avoir nul souci d'introduire dans leurs murs ces mille commodités publiques qu'on s'attend toujours à rencontrer dans une vaste et opulente cité. Si pourtant eux-mêmes sont satisfaits, il n'y a plus rien à dire. Mais, qu'ils reconnaissent un jour que les inconvéniens et les abus qui existent maintenant sont trop nombreux; ils ont le remède sous la main. Au reste, avec l'habitude on se fait à tout. Une ou deux semaines suffisent pour que l'étranger commence à prendre son parti des choses qui le vexaient tant lors de sa première arrivée, et après plusieurs mois de résidence, lorsqu'ou a joui de la généreuse hospitalité des habitans, lorsqu'on a pu vérifier qu'intérieurement leurs demeures sont élégantes et splendides, on ne pense plus à mille petites contrariétés.

Un des principaux édifices de Fernambouc est ce qu'on appelle le palais du gouverneur général, situé au bord de la rivière Bibiride. Mais, à sa forme, à son aspect, on reconnaît aisément que sa destination première n'était pas celle qu'il reçoit aujour-

d'hui. En effet, c'est l'ancien collége des Jésuites qui au temps de leur prospérité le firent ériger à leurs frais, et qui, lorsque Pombul prit les rênes du pouvoir, furent brutalement expulsés de la Guiane portugaise. Fut-ce bien? fut-ce mal? Un bien, répondrait-on sans hésiter en Europe. Mais interrogez les vieux et respectables Fernamboucois, et ils vous diront que la destruction de la société de Jésus a été une affreuse calamité publique, dont les tristes conséquences se font encore sentir.

Les environs de Fernambouc sont fort jolis. Vous voyez des maisons de campagne dans toutes les directions, et çà et là vous rencontrez des plantations de cannes à sucre qui enrichissent la scène. Les palmiers et les cocotiers, les bois d'orangers et de citronniers, enfin tous les différens fruits particuliers au Brésil abondent à profusion autour de la ville. Il y a sur le mont Olinda un jardin public de botanique, mais trop petit, incomplet et mal cultivé. Dans les forêts qui s'étendent à plusieurs lieues, habite une incroyable multitude de bêtes féroces, d'insectes, de serpens et d'oiseaux. Outre un brillant plumage, beaucoup de ces derniers ont un chant délicieux. Le *troupiale*, renommé pour ses riches couleurs, chante mélodieusement tout près des murs. Le *finch* à tête rouge, plus gros que le moineau européen, fait retentir des accords aussi doux que variés, en compagnie

avec deux espèces de roitelets, un peu avant l'aurore. Il y a aussi plusieurs sortes de grives dont la voix est un peu différente de celle d'Europe, et deux variétés de linottes dont les accens sont si suaves, si harmonieux, qu'ils les font souvent condamner à devenir captives dans les maisons. Un oiseau que les indigènes appellent *sangre de buey*, sang de bœuf, ne peut manquer d'occuper votre attention. Il appartient à la tribu des passereaux, et est fort commun autour des demeures. Les ailes et la queue sont noires, tandis que tout le reste du corps est rouge de flamme. On trouve à la Guiane une espèce absolument semblable pour la forme, le chant et les habitudes, mais différente de couleur; le corps est comme du velours noir, et on découvre seulement sur la poitrine une tache rouge. Ainsi la nature a ordonné à ce petit *tangara* de porter le deuil au nord de la ligne, et de se vêtir d'écarlate au sud.

Pendant trois mois de l'année, les environs de Fernambouc présentent un tableau plus animé qu'on ne saurait dire. De novembre à mars le temps est remarquablement beau; c'est alors que riches et pauvres, jeunes et vieux, étrangers et naturels, tout le monde abandonne la ville pour aller jouir de la campagne jusqu'aux approches du carême, époque où chacun s'en retourne afin peut-être de vaquer à ses devoirs de religion. Les villages

et les hameaux où on ne voyait auparavant que les haillons de la misère, brillent pour ces quelques mois de toutes les merveilles de la toilette et de la mode. Il n'est pas de maison, pas de chambre, pas de modeste hangar que les gens de la meilleure société ne se disputent, quoiqu'ils se fussent estimés tout-à-fait malheureux s'il leur avait fallu y demeurer peu de semaines avant. Certaines personnes dorment durant tout le jour, d'autres s'en vont respirer à l'ombre des orangers, et le soir toutes les routes deviennent une scène mouvante de soie et de joyaux. Les tables de jeu sont sans cesse autorisées; des sommes énormes se perdent et se gagnent jour et nuit; et les joueurs, non contens de jouer dans l'intérieur du logis, s'établissent sans scrupule devant la porte pour tenter la fortune aux regards des passans. Il y a surtout à six ou sept milles de Fernambouc, un charmant petit village appelé *Monteiro;* la rivière coule au bas, et ses beautés champêtres semblent surpasser toutes celles du voisinage. C'était mon lieu de promenade favorite, prédilection qui manqua me coûter cher. Une après-midi que j'errais dans les bois avoisinans, je remarquai six ou sept merles tachetés de blanc entre les ailes, qui faisaient un singulier vacarme et qui se démenaient *comme des fous* sur les basses branches d'un arbre dans un ancien verger d'orangers tout envahi par des broussailles. Parmi

les ronces qui poussaient sous l'arbre, il me sembla, de certaine distance, voir se débattre comme ne pouvant se dépêtrer un énorme papillon vert-pâle. Quand une fois on s'imagine qu'une chose qu'on regarde est ce pour quoi on la prend, plus on la considère, plus on s'en persuade. Dans le cas présent, vous n'eussiez pas douté que ce ne fût un beau papillon. Comme moi, vous auriez cru n'avoir rien de mieux à faire, pour le saisir, que d'attendre patiemment qu'il se posât, crainte d'endommager ses ailes. Puis, vous approchant avec le moins de bruit possible, vous eussiez étendu la main, n'est-ce pas? Mais soudain un énorme serpent à sonnettes vous serait apparu, et vous n'auriez eu pour éviter sa piqûre que le temps de vous rejeter en arrière. Je vis bientôt ce serpent s'éloigner; et alors les merles échappant à la fascination que cet animal exerçait sur eux, ne tardèrent pas à prendre leur volée.....

Lorsque la saison des pluies arriva, je m'embarquai pour l'île de Cayenne à bord d'un brick portugais. Ce maudit brick était infecté de punaises, et pour obtenir quelques instans de sommeil, j'avais beau me percher sur une cage à poules placée au milieu du pont, les scélérates petites bêtes venaient me chercher jusque-là. Heureusement, après quatorze jours de traversée, nous parvînmes à notre destination.

L'entrée du havre de Cayenne est magnifique. Au vent, et peu loin en mer, sont deux hautes îles boisées qui portent les noms de Père et Mère; Tout près de celles-ci, il en est d'autres qui ont l'air de leurs enfans et qui, plus petites, ne sont pas moins belles. On en voit encore une qui, séparée par un long espace, mais toujours située sous le vent de la famille, semble s'être enfuie de la maison paternelle et ne plus pouvoir retrouver son chemin. Aussi, les Français à qui appartient Cayenne, l'appellent-ils *l'Enfant Perdu*. Tandis que vous naviguez le long de ces îles, les majestueuses chaînes du continent, ornées d'une perpétuelle verdure, vous offrent le plus magnifique spectacle qu'on puisse voir sur les rivages de cet océan depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'Orénoque. Si au contraire vous portez vos regards vers la Guiane hollandaise, vous remarquerez que les montagnes commencent à se détacher les unes des autres, à être peu nombreuses, et bien avant que vous atteigniez le Surinam, les vagues de l'Atlantique ne baignent plus qu'une côte plate et bourbeuse.

Tout-à-fait au vent de Cayenne et à environ douze lieues d'aucune terre, s'élève fièrement du sein des flots un grand roc appelé le *Constable*. Comme il n'y pousse rien d'assez précieux pour que, malgré toute sa convoitise et son ambition,

l'homme soit tenté d'en venir prendre possession; c'est un endroit que les oiseaux marins chérissent et où ils peuvent élever en sûreté leur progéniture. Celui qu'on nomme *frégate* plane sans cesse autour de sa crête sourcilleuse. Là aussi le phaéton dirige son vol rapide; là des nuées de flamingos roses défient l'adresse de l'oiseleur. Du reste, tout le long du rivage en face du Constable, et même sur toutes les parties, qui soit en-deçà, soit au-delà, n'en sont pas cultivées, on voit d'innombrables quantités d'aigrettes blanches comme la neige, de courlieux écarlates et de *bec-en-cuiller*.

Cayenne, qui pourrait cependant devenir une noble et lucrative colonie, passe pour être aujourd'hui la plus pauvre des côtes de Guiane; ses plantations, à ce qu'il semble, sont trop séparées les unes des autres par d'immenses étendues de forêts; et la guerre de la Révolution, comme un vent qui eût soufflé de l'est, a refroidi le zèle des colons, a détruit leurs plus belles espérances. L'île d'ailleurs produit en abondance le girofle, le cinnamome, le poivre, la muscade et beaucoup d'autres épices précieuses, beaucoup des fruits propres aux régions orientales et asiatiques. La ville elle-même est assez joliment bâtie, et était autrefois bien fortifiée. On assure qu'elle aurait pu facilement être défendue par son gouverneur Victor Hugues; mais il aima mieux se rendre et la livrer à

l'ennemi. Pendant ma résidence à Cayenne, j'ai aperçu cet homme, jadis si hautain et si dur, alors vieux, cassé, et non-seulement dépouillé de tout honneur, mais encore mis aux arrêts dans sa propre maison. Il avait quatre filles accomplies dont tous les habitans se plaisaient à faire les plus grands éloges. Vers la fin du jour, quand les rayons du soleil devenaient supportables, on voyait ces pauvres demoiselles se promener avec leur père sur le balcon de leur demeure, essayant par leur doux enjouement, par leur tendresse filiale, d'écarter le sombre nuage qui couvrait le front du trop coupable vieillard.

J'avais mal choisi mon temps pour visiter Cayenne, non que l'hospitalité des habitans eût cessé d'être ce qu'elle est toujours, tendre et affectueuse; mais ils avaient perdu cette gaîté qui leur est habituelle en public; et l'étranger pouvait lire sur leurs physionomies, car le souvenir d'humiliations et d'infortunes récentes leur revenait de temps en temps à la pensée, qu'ils n'étaient pas encore insensibles aux désastres de la France. Le lugubre canon de Waterloo retentissait encore à leurs oreilles, l'empereur était prisonnier au milieu des rocs affreux de Sainte-Hélène, et plus d'un Français qui avait en vain combattu, en vain versé son sang pour son pays, s'était réfugié parmi eux, attendant de leur générosité un morceau de pain qu'on lui refusait sur sa terre natale!...

La plus remarquable des plantations que je visitai dans l'île de Cayenne est, sans contredit, celle qu'on nomme *la Gabrielle*. C'était le gouvernement qui l'exploitait à son compte, et en ce genre il n'y a rien de plus beau dans le monde occidental. Elle est située sur une longue chaîne couverte de bois.

Qu'on se figure une montagne qui a la forme d'un bol renversé, et sur le faîte de laquelle sont les bâtimens d'exploitation, et on aura une idée de l'aspect qu'elle présente. On arrive à ces bâtimens par une magnifique avenue longue de cinq cents toises, des arbres fruitiers les plus précieux du tropique, et plantée avec autant de soin que de goût. Si par hasard vous la traversiez après le coucher du soleil, quand tous ces arbres sont en fleur, vous croiriez être dans les bois d'Idalie ou sur les bords du Nil, quand, au passage de la reine d'Égypte, ses sujets brûlaient leur plus pur encens. Il y a, sur le territoire de la Gabrielle, vingt-deux mille girofliers en plein rapport. On a laissé de l'un à l'autre un espace de trente pieds. Leurs branches inférieures touchent la terre. En général ils n'atteignent guère que vingt-cinq pieds de haut, quoiqu'on en voie çà et là qui montent jusqu'à soixante. Le poivre noir, le cinnamome et la muscade sont aussi très productifs sur cette plantation, de laquelle dépend une vaste pépinière où on fait des élèves de toute

espèce de plantes, pour être distribués gratis aux colons qui désirent les cultiver.

Non loin des bords de l'Oyapok, rivière qui coule sur la limite de la Guiane française et du Brésil, et sous le vent de Cayenne, est une montagne qui renferme une immense caverne. Le coq de rocher y est abondant. Il a environ la taille d'un pigeon à queue en éventail. Sa couleur est orange brillant. Ses ailes et sa queue paraissent toutes frangées. Sur la tête il porte une superbe huppe double, bordée de pourpre. Il passe le jour au milieu du silence le plus profond, dans les endroits sombres et humides, et ne sort de sa retraite que quelques instans au lever et au coucher du soleil, pour chercher sa nourriture. Il appartient à la tribu des gallinacés. Les Espagnols de l'Amérique du Sud l'appellent *gallo del Rio-Negro*, c'est-à-dire *coq de la Rivière-Noire*, et supposent qu'il ne se trouve que dans le voisinage de ce cours d'eau qui arrose des régions si intérieures; mais il est commun dans le Demerary, parmi les énormes rocs qui parsèment les forêts de la Macoushie, et on l'a tué au sud de la Ligne dans la capitanie de Para.

On peut aisément, de Cayenne, gagner en deux jours l'embouchure du Surinam, rivière qui parcourt du sud au nord la Guiane hollandaise, et sur laquelle est située Paramaribo, sa capitale. Cette ville est riche, bien commerçante, populeuse, et

is aux

coule
Brésil,
ne qui
ocher
eon à
illant.
s. Sur
ordée
nce le
t hu-
s ins-
rcher
nacés.
ellent
vière-
ans le
gions
eme-
es fo-
de la

deux
par-
t sur
Cette
e, et

Paramanibo

JEUNE ESCLAVE

Voy. en Amerique. *Watterton*, *Pag.* 228.

jusqu'à pr
plus belle
n'est sans
anglaise,
pourra r
dessus de
vous con
qu'au Ni
pelée *Co*
rivière,
Amsterd
le distric
pourque
train de
merce,
Stabroe
sa veine
dans pe
de l'An
la Dem
tous les
mer. I
d'âne,
aussi é

[1] Suri
rivière
noms de
Guiane

jusqu'à présent on l'a toujours regardée comme la plus belle cité de toutes les Guianes. Mais le temps n'est sans doute pas loin où la capitale de la Guiane anglaise, Stabroek, dont je vais bientôt parler, pourra réclamer la supériorité. Vous trouvez, au-dessus de Paramaribo, une crique; pénétrez-y, elle vous conduira dans l'intérieur du Surinam [1] jusqu'au Nicari, qui est proche d'une vaste rivière appelée *Coryntin*. Quand vous aurez franchi cette rivière, une bonne route vous mènera à Nieuwe-Amsterdam, sur la Berbice, autre fleuve qui arrose le district dont cette ville est le chef-lieu. Je ne sais pourquoi Nieuwe-Amsterdam, qui était en bon train de devenir une importante place de commerce, semble dépérir chaque jour à vue d'œil. Stabroek, au contraire, s'accroît sans cesse; et si sa veine de prospérité se continue, cette cité sera dans peu d'années une des plus florissantes colonies de l'Angleterre. Elle repose sur la rive orientale de la Demerary, à l'embouchure même, et jouit de tous les avantages des brises rafraîchissantes de la mer. Les rues sont spacieuses, disposées en dos d'âne, pavées en briques et très propres; les ponts, aussi élégans que solides; les maisons, aussi belles

[1] Surinam est aussi le nom de la Guiane hollandaise, d'après la rivière qui l'arrose. De même, Demerary, Essequibo et Berbice, noms de rivières, servent à désigner les différens districts de la Guiane anglaise où ils coulent.

que commodes. Les boutiques ne sont pas moins assorties en marchandises de toute sorte, en objets de luxe, même en inutilités, que celles de Londres. Les hôtels ne laissent rien non plus à désirer aux voyageurs us le rapport du bien-être. Stabroek est le siége d'une cour de justice, et le Demerary peut se vanter d'avoir une des plus belles milices coloniales. Les plantations paraissent cultivées avec autant de soin que de succès. Pour qu'on se forme une idée de l'étendue, il faut qu'on sache qu'avant l'abolition de l'esclavage, elles ont occupé jusqu'à soixante-deux mille six cent quatre-vingt-neuf esclaves, et qu'elles produisent, année commune, à peu près quarante-cinq millions de livres de sucre, huit millions de litres de rhum, onze millions de livres de café, et quatre millions de livres de coton. Ces marchandises font entrer dans les caisses de l'État plus de 550,000 florins, tandis que les dépenses de la colonie s'élèvent à peine au tiers de cette somme.

Puisque nous voilà revenus dans le Demerary, nous allons encore, s'il te plaît, ami lecteur, t'entretenir de quelques-uns des animaux que ces solitudes renferment. Les reptiles y sont à coup sûr redoutables, mais plus en imagination peut-être qu'en réalité; car il faut se bien souvenir que jamais le serpent n'est l'agresseur. La nature ne l'a point pourvu d'une dent empoisonnée pour faire

du mal à plaisir. Quand il recourt à cette arme souvent terrible, c'est toujours pour sa légitime défense. Pourvu donc que vous marchiez avec prudence, et que vous ayez soin de ne le toucher aucunement, vous pouvez sans péril passer auprès de lui. Mais comme en beaucoup d'occasions il se tient immobile, roulé soit à terre, soit autour des branches d'arbres sous lesquels on se promène, on doit n'avancer qu'avec la plus grande circonspection, de crainte de le troubler par mégarde.

Les forêts renferment quelques tigres; mais ils sont en trop petit nombre, et toujours trop disposés d'eux-mêmes à fuir devant la noble face de l'homme, pour occuper un instant notre attention.

La morsure des insectes les plus incommodes ne cause, au pis-aller, qu'une fièvre passagère qu'accompagne une douleur plus ou moins vive.

Les oiseaux en général, à peu d'exceptions près, ne sont pas communs dans les parties les plus reculées des bois. Ce sont les bords des rivières, des lacs et des criques, les lisières des savanes, les vieilles habitations abandonnées par les Indiens ou celles des bûcherons, qu'ils semblent fréquenter de préférence.

Quoique le plus petit de tous, l'oiseau-mouche a droit, par l'éclat de son plumage, d'être mis en tête sur la liste de ceux du Nouveau-Monde. S'il avait existé dans l'Ancien, c'eût été vraiment lui

plus qu'aucun autre qu'on aurait pu appeler *oiseau de-paradis*. Voyez-le, en effet, s'élancer à travers les airs presque aussi rapide que la pensée. Un instant, il est à deux pieds de votre figure; l'instant d'après il a disparu. Tantôt il voltige de fleur en fleur pour y buvotter les perles de la rosée; tantôt c'est un rubis, tantôt une émeraude, tantôt une topaze; tantôt il est tout or. Mais quelle arrogance à moi de vouloir encore décrire ce diamant de la nature, après l'élégante description que Buffon nous en a donnée!

L'île de Cayenne et le Demerary produisent les mêmes espèces d'oiseaux-mouches. Voulez-vous savoir où l'on a plus de chance de les apercevoir? Aux mois de juillet et d'août principalement, l'arbre appelé *bois immortel*, lequel est fort commun dans ces régions, se couvre d'une multitude de fleurs écarlates qui restent plusieurs semaines sans se flétrir : c'est en quelque sorte le rendez-vous de toutes leurs espèces. La *sauge* rouge sauvage est aussi un de leurs arbustes favoris, et ils bourdonnent comme autant d'abeilles autour du wallaba. De fait, il n'y a guère de fleur soit dans l'intérieur des terres, soit sur le rivage, qui ne reçoivent les fréquentes visites des uns ou des autres. Aussitôt que vous entrez dans la forêt, sur les terres hautes de l'intérieur, vous en voyez de bleus, de verts, de bruns, ceux-ci les moindres de tous, qui, avec deux lon-

gues plumes à la queue, n'ont littéralement pas le corps plus gros qu'un bourdon; vous en voyez encore de petits à queue fourchue et à cou pourpre, et combien d'autres! Tous luisent devant vous dans mille attitudes différentes. Une espèce seule ne montre jamais sa beauté au soleil; et si ce n'était ses étincelantes couleurs, il a de telles habitudes, que vous seriez presque tenté de le classer avec les suce-chèvres. C'est le plus grand des oiseaux-mouches; et sauf la tête, qui est noire, il a le reste d'un rouge de feu ou d'un vert à reflets d'or. Il porte à la queue deux larges plumes qui se croisent; d'où les Indiens l'ont nommé *karabimiti*, c'est-à-dire *ara-oiseau-mouche;* car l'ara est surtout remarquable par la longueur et la richesse de sa queue.

Vous ne l'apercevrez jamais sur la côte de la mer, ni au bord des fleuves, aussi loin qu'ils sont salés, ni dans le cœur de la forêt, à moins qu'il n'y ait découvert de l'eau douce. C'est ordinairement le long des rivières boisées, autour des criques sombres et solitaires, qu'il habite. Il abandonne sa retraite avant le lever du soleil pour se nourrir des insectes qui marchent sur l'eau, y retourne au premier rayon que lance cet astre pour demeurer sédentaire tout le jour, et n'en ressort qu'à l'instant du crépuscule. Il bâtit son nid sur une branche flexible, au-dessus de l'eau, dans les endroits les

moins fréquentés; et ce nid, vous le prendriez pour un morceau de cuir de bœuf.

C'est, selon moi, une erreur, fort poétique à la vérité, de croire que l'oiseau-mouche ne se nourrit que du miel qu'il trouve dans le calice des fleurs. En effet, presque toutes celles des pays situés sous les tropiques renferment des insectes de tel ou tel genre. Or, s'il est plus empressé à y venir butiner une heure ou deux après le lever du soleil lorsqu'il est tombé une averse, c'est qu'alors précisément ces insectes s'avancent sur le bord des fleurs, afin que les rayons de l'astre du jour puissent sécher soit la rosée nocturne qui les a mouillés, soit les gouttes de pluie qu'ils ont reçues. Quand on ouvre l'estomac de l'oiseau-mouche, on y trouve presque toujours des insectes morts.

Parmi les autres oiseaux propres au Demerary, et tous remarquables par l'éclat de leur plumage dont je n'ai pas encore parlé, je signalerai le cotinga, dont les Indiens sont unanimes à vous dire qu'ils n'ont jamais vu le nid; une espèce de geai, qu'ils appellent *ibibirou*; le boclara, dont la taille et les habitudes ressemblent à celles du pigeon ordinaire; le cuia, ainsi nommé par le cri qu'il jette; le cassique, remarquable en ce qu'il recherche la société de l'homme, mais dédaigne de lui devoir sa nourriture, et va prendre ses repas dans la forêt voisine; le pivert, dont le bec frappe avec tant de

violence contre l'écorce des arbres que vous diriez les coups de la cognée d'un bûcheron; le roi-pêcheur, qui, au lieu de se construire un nid, pond dans le sable, au bord des criques et des rivières; le tanyara, qui, par la richesse de ses couleurs, n'est pas sans analogie avec notre linotte et notre moineau franc; enfin le petit oiseau-tigre, le manikin, l'yawaraciri, l'hiahia, le bittern, la perdrix et le waracaba ou trompette, qui doit ce nom au bruit singulier qu'il fait entendre.

TROISIÈME VOYAGE.

Après quelques années de résidence en Angleterre, je ne pus résister au désir d'aller encore une fois explorer les forêts de la Guiane. En février 1820 je quittai le golfe de la Clyde à bord du *Glenbervie*, beau navire appartenant à la Compagnie des Indes occidentales. Entraînés au nord-ouest de l'Irlande, nous eûmes à lutter pendant quinze jours contre un vent contraire. A la fin il changea, et notre passage à travers l'Atlantique fut des plus agréables.

Mais, hélas! quand nous arrivâmes à l'embouchure de la Demerary, nous apprîmes une triste et bien désolante nouvelle. La fièvre jaune, qui régnait dans la contrée, avait déjà plongé dans la tombe un grand nombre des habitans de Stabroek, et chaque jour nous vîmes passer dans les rues de

muets et lents cortéges qui menaient de nouvelles victimes à leur dernière demeure. Je m'arrachai bientôt à cet affreux spectacle, et pour me livrer en toute liberté à mes études favorites d'histoire naturelle, je fus m'établir dans une habitation située sur la crique de Miribi, où, lors de mon premier voyage, un de mes amis, comme on peut s'en souvenir, me donna l'hospitalité. Mais il l'avait abandonnée depuis quelque temps. Aussi, quand j'y arrivai, combien l'aspect des lieux était différent de l'image que j'en avais gravée dans mon souvenir! Autour des bâtimens la nature semblait avoir reconquis ses anciens droits; les arbres fruitiers n'y apparaissaient plus que çà et là, maigres et chétifs, tandis que la forêt, avec plus de vigueur même qu'avant, repoussait en cette place d'où elle avait été momentanément expulsée. La maison tombait en ruines, et sans cesse l'excessive chaleur du soleil d'une part, de l'autre l'abondance des pluies la dégradaient davantage. La toiture avait presque entièrement disparu. Avec le secours de quelques Nègres que je louai à un bûcheron qui demeurait sur une autre crique du voisinage, je fis les réparations les plus indispensables. Puis comme la loi du plus fort est toujours la meilleure, je forçai les grenouilles et maints serpens qui en l'absence d'un maître avaient élu domicile parmi les décombres, à déguerpir au plus vite; mais je me fusse fait

scrupule de tuer aucune de ces innocentes bêtes. Les hibous s'en allèrent de leur propre accord, préférant le creux d'un arbre pour retraite à la compagnie du nouveau propriétaire. Les chauves-souris et les vampires furent moins dédaigneux : ils restèrent avec moi, entrant et sortant comme de coutume. Non loin de la maison, dans une petite hutte qui avait fait autrefois partie des communs, vivaient un homme de couleur, sa femme et leurs enfans. Ils me rendirent souvent service dans l'espèce de solitude à laquelle je m'étais condamné; et plus d'une fois j'eus le bonheur de pouvoir les payer de retour, en les aidant, lorsqu'ils étaient malades, de mes humbles connaissances en médecine.

Ainsi que je l'ai dit, le vampire était parfaitement libre d'entrer chez moi à toute heure et d'en sortir de même. Je pus donc examiner ce bizarre oiseau avec toute l'attention qu'il mérite. D'abord je ne tardai pas à me convaincre que le sang n'était point sa seule et unique nourriture. Il fut facile, quand la lune dissipait les ténèbres nocturnes, et que les fruits du bananier étaient mûrs, de le voir s'approcher de cet arbre et en manger. Il emportait aussi en l'air, après l'avoir cueilli dans la forêt, un fruit vert et rond assez semblable au guava sauvage, et de la grosseur environ d'une muscade. Enfin il y avait dans les fleurs du sawarri, espèce de noyer, quelque chose de son goût; car je l'ai

souvent remarqué, la nuit, qui voltigeait autour de cet arbre, d'où alors je voyais de temps en temps tomber des fleurs. A coup sûr, elles ne tombaient pas naturellement, puisque toutes celles que j'examinai étaient fraîches et naguère écloses. J'en conclus donc que c'était le vampire qui les arrachait, soit pour en extraire le fruit qui commençait à se nouer, soit pour dévorer les insectes qui toujours se réfugient dans les fleurs.

En général, les vampires ont vingt-six pouces d'envergure, quoique j'en tuai un jour un qui en avait trente-deux. Ils fréquentent les vieilles masures et les arbres dont le tronc est pourri, ou bien on les découvre par douze ou quinze au fond des bois, rangés en ligne sur la même branche et tous la tête en bas. Ils ont une singulière membrane qui, partant du nez, leur donne un air tout-à-fait étrange. J'ai déjà remarqué qu'il y en avait en Guiane de deux espèces, de gros et de petits. Les premiers sucent l'homme et les divers quadrupèdes; les seconds semblent ne s'attaquer qu'aux oiseaux. Un planteur des bords de la Demerary m'a assuré ne pouvoir élever de volaille à cause de ces petits vampires. Il me montra des poules qui avaient été sucées la nuit précédente, et qui par suite du sang qu'elles avaient perdu se trouvaient presque hors d'état de marcher.

Jamais, quant à moi, malgré tout mon désir, je

dirai même malgré toute ma bonne volonté, je n'eus l'avantage d'être saigné par des chirurgiens de cette sorte; mais j'ai vu des gens qui l'avaient été, qui venaient de l'être. Un jour, entre autres, j'étais allé visiter avec un gentilhomme écossais nommé *Tarbet* la rivière Paumaron. Le soir, nous suspendîmes nos hamacs sous le toit de chaume d'un paysan. Accablés l'un et l'autre de fatigue, nous dormîmes toute la nuit profondément. Mais un peu avant le lever du soleil je fus éveillé par les plaintes de mon camarade, et je l'entendis même, à ce moment où il aurait plutôt dû réciter ses prières du matin, proférer maintes imprécations. « Q'avez-vous, monsieur? lui demandai-je avec douceur; est-ce que vous souffrez? — Si je souffre! répondit-il d'un ton bourru; eh, parbleu! les vampires m'ont bu, je crois, tout le sang que j'avais dans le corps. » Aussitôt qu'il fit assez clair, j'allai à son hamac, et je le vis effectivement tout ensanglanté. « Tenez! dit-il, en mettant dehors un de ses pieds, regardez comme ces maudites bêtes m'ont arrangé. » Je trouvai sans peine l'endroit où il avait été mordu; c'était à l'orteil. Il avait là une plaie un peu moins large qu'une piqûre de sangsue; le sang coulait encore, et je calculai qu'il pouvait en avoir perdu de dix à douze onces. Tandis que j'examinais son pied, il m'arriva par hasard de lui dire qu'en Europe un chirurgien n'aurait pas été si généreux que de le

saigner sans exiger ensuite d'honoraire. Cette plaisanterie, le croirait-on ? fâcha mon homme. Au lieu d'en rire, il me regarda en face, et pendant une heure ou deux il ne souffla plus mot.

Ce ne fut pas la dernière tribulation que ce pauvre diable eut à souffrir sur les bords du Paumaron. La fatalité voulut que la nuit suivante il subît encore un mode de *traitement* que les Européens ne connaissent pas. Il y a en Guiane une espèce de grosses fourmis rouges, quelquefois appelées *rangers*, c'est-à-dire *coureuses*, quelquefois *coushies*. Ces fourmis traversent la contrée par millions à la fois, en rangs serrés, en bon ordre, comme un régiment de soldats. Elles dévorent tous les insectes qui se trouvent sur leur passage; et si une maison obstrue leur route, au lieu de se déranger elles se précipitent au travers. Quoiqu'elles piquent cruellement quand on les moleste, le planteur n'est pas fâché de les voir dans son habitation ; car leur séjour n'y est que momentané, et elles détruisent tous les genres de vermines qui peuvent s'être introduits sous son toit. Mon ami, malgré nos conseils, en écrasa le plus grand nombre possible au lieu de les laisser en repos faire leur besogne. Aussi fut-il déchiré, piqué, mangé par les survivantes.

On rencontre aussi en Guiane, dans les herbes et sur les arbustes, un insecte fort incommode que les Français appellent *bête-rouge*. Il est d'une

belle couleur écarlate, et tellement petit qu'il faut, comme on dit, mettre l'œil dessus avant de l'apercevoir. Il est fort nombreux pendant la saison pluvieuse. Sa morsure occasione une insupportable démangeaison. Le meilleur moyen d'y apporter remède est de frotter d'huile ou de rhum l'endroit où l'on a été mordu. Mais gardez-vous d'y faire une égratignure. Si vous avez ce malheur, et que la peau se perce, un ulcère se formera bientôt. La première année que je vins dans ce pays, la bête-rouge, mon ignorance, et je puis ajouter le peu de soin que je pris, m'avantagèrent au-dessus de la cheville d'un mal dont je souffris six mois; et, lorsque clopin-clopant je marchais dans l'herbe, une multitude des mêmes insectes grimpait sur les bords de la plaie et en augmentait d'autant l'inflammation.

Le temps et l'expérience m'ont convaincu qu'il n'y a vraiment pas beaucoup de danger à errer au milieu des serpens et des bêtes sauvages, pourvu seulement qu'on soit maître de son sang-froid. Il ne faut jamais vous en approcher d'une manière brusque; sinon, vous êtes sûr de payer cher votre témérité, car dans chaque animal l'instinct de la légitime défense prédomine sur tous les autres. C'est ainsi que les reptiles pour se défendre de ce qu'ils regarderont comme une attaque de votre part, tandis que vous n'aurez songé à rien moins qu'à les attaquer, vous rendront victimes des ter-

ribles effets de leur venin. Le jaguar, si vous le surprenez à l'improviste, s'élancera sur vous, en un clin d'œil il vous terrassera et vous privera de sentiment. Si au contraire vous n'étiez pas arrivé trop inopinément sur lui, il y a dix à parier contre un qu'il aurait battu en retraite au lieu de vous disputer le chemin. Le labarri est un des reptiles les plus venimeux, ce qui n'empêche pas que je m'en sois souvent approché sans crainte à deux verges de distance. J'avais soin d'avancer doucement, lentement, sans remuer les bras; et toujours il me laissait l'examiner à loisir, jamais il ne témoignait la moindre disposition à se jeter sur moi. Il paraissait bien me fixer comme d'un air soupçonneux, mais c'était tout. J'ai plusieurs fois pris une branche longue d'une dizaine de pieds et la lui ai mise sur le dos. Il poursuivait alors sa route sans daigner se mettre en colère. Mais lorsque soudain je dirigeais le bout de mon bâton vers sa tête, il ouvrait aussitôt la bouche, se précipitait dessus et le mordait.

Un jour, curieux de voir comment le venin sort de la dent des reptiles, je parvins à prendre un labarri vivant. Il avait environ huit pieds de longueur. Je l'empoignai par le cou, et je plaçai ma main si près de sa mâchoire, qu'il ne lui fut pas possible de tourner assez la tête pour me la mordre. C'était la seule position dans laquelle je pusse le

tenir sans péril et en même temps de façon à satisfaire ma curiosité. Pour cela il ne fallait qu'un peu de courage et de résolution. Je pris alors de l'autre main un petit morceau de bois, et je le pressai contre la dent venimeuse qui est invariablement située dans la mâchoire supérieure. Vers la pointe de cette dent, du côté où elle est convexe, il y a une petite ouverture oblongue qui communique à travers la racine, jusqu'à la petite poche contenant le venin. Or, quand la pointe de la dent se trouve pressée, la racine presse elle-même la poche et fait monter une partie du venin qui y est renfermée. Ainsi, lorsque j'appliquai mon morceau de bois sur la dent dont je parle, du trou sortit une liqueur épaisse et jaunâtre, comme une forte décoction de camomille. C'était le venin, dont la violence est telle que le labarri passe pour être le serpent le plus redoutable des forêts de la Guiane.

Un autre jour, j'en attrapai un autre et je le fis se mordre lui-même de force, je fis entrer sa dent venimeuse dans son ventre. Pendant quelques minutes je crus qu'il allait mourir, car il paraissait lourd et languissant. Toutefois, au bout d'une demi-heure, il redevint aussi vif et aussi vigoureux que jamais, et le reste de la journée se passa sans que rien indiquât qu'il avait été malade. La vie du serpent est-elle donc à l'abri des effets de son propre

venin? ce sujet n'est pas indigne de la considération des naturalistes.

Mais, pour le moment, laissons de côté les oiseaux, les insectes et les reptiles; et disons quelques mots des Indiens qui naissent, vivent, et meurent dans ces forêts. Ils se divisent en cinq nations ou tribus principales, et reçoivent ordinairement les noms de *Warows*, *Arowaks*, *Acoways*, *Caribs* et *Macoushis*. Ils habitent dans de petits hameaux, formés de quelques huttes dont le nombre n'excède jamais douze. Ces huttes sont toujours dans les bois près d'une rivière ou d'une crique. Elles sont ouvertes de tous côtés, excepté celles des Macoushis, et ce sont des feuilles d'une espèce de palmier qui font le toit.

Le principal meuble de ces sauvages est leur hamac. Il leur sert à la fois de siége et de lit. Le plus communément il est en coton; les Warrows seuls les fabriquent avec l'écorce d'un arbre appelé *ata*. La nuit ils allument toujours du feu auprès. La chaleur les garantit du froid, et la fumée éloigne les mosquites et les mouches de sable. Vous trouvez quelquefois une table dans leur hutte; mais ce ne sont pas les Indiens eux-mêmes qui l'ont faite : ils la doivent à l'obligeance de quelque menuisier noir ou mulâtre.

Quant à leurs occupations, ils abattent un acre ou deux des arbres qui entourent leurs cabanes,

et y plantent du poivre, des papaws, du cassava doux et amer, des plantains, des pommes de terre, des yams, des pommes de pin, et de l'herbe à soie. Outre ce jardin, ils ont en général dans quelque fertile partie de la forêt un champ plus vaste où ils ne sèment que du cassava, qui est leur pain. Puis, ils confectionnent eux-mêmes les pots de terre dans lesquels ils font bouillir leurs alimens, mais ils sont obligés d'acheter aux blancs des plaques de fer rondes pour faire cuire dessus leurs gâteaux de cassava. Avant, et pour en former une pâte, ils ont à râper cette plante, et ceux qui d'entre eux demeurent trop loin dans ces solitudes pour acheter des râpes aux colons, les remplacent par un morceau de bois plat garni de pierres pointues. Ils n'ont ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni chèvres, ni moutons, enfin nul animal domestique. Les hommes chassent et pêchent, les femmes cultivent la terre et préparent les vivres.

Dans chaque hameau il y a un tronc de gros arbre, creusé intérieurement de telle sorte qu'il ressemble à un baquet, et dont l'usage est commun à tous les habitans. Ils s'en servent pour confectionner avec leur cassava une détestable espèce de liqueur fermentée, aigre à faire grincer les dents, et nommée *piwari*. Bien entendu qu'ils la trouvent délicieuse, et toutes les fois qu'ils en fabriquent ils ne manquent jamais de s'enivrer. La quantité plus

ou moins grande qu'ils peuvent en fabriquer dépend de la surabondance de cassava qu'ils récoltent.

Les personnes des deux sexes ne portent de vêtemens ni les unes ni les autres. Seulement, par pudeur, les hommes ont en place d'une feuille de vigne une ceinture d'étoffe de coton, et les femmes un morceau carré du même tissu, orné de grains de verre et large comme la main. Ceux qui habitent au loin dans l'intérieur parviennent au même résultat avec un bout d'écorce d'arbre. Vous ne rencontrerez nulle part des gens plus propres, car ils se baignent au moins deux fois par jour. Ils se peignent la figure et le corps avec du roucou, délicieusement parfumé d'hayawa ou d'accaidri. Leur chevelure est noire et plate, ne frisant jamais. Les femmes tressent la leur assez élégamment, et leur coiffure ne ressemble pas mal à celle de Diane dans de vieux tableaux. Ils ont très peu de maladies. La vieillesse et les affections pulmonaires semblent être les principales causes de leur départ pour l'autre monde. Leurs pulmonies commencent en général par de gros rhumes, et ils ne savent pas qu'il leur serait possible d'en arrêter le progrès par l'usage de la lancette. Je n'ai jamais aperçu d'idiot parmi eux, ni d'individu qui fût difforme de naissance. Leurs femmes ne meurent jamais en couches, ce qui provient sans doute de ce que jamais elles ne sont trop serrées dans leurs robes.

Ils n'ont aucune cérémonie publique de religion. Ils reconnaissent cependant deux êtres supérieurs, l'un bon et l'autre mauvais. Ils prient ce dernier de ne pas leur faire de mal; quant au premier, ils le croient trop bienveillant pour leur nuire. Mais je soupçonne que s'ils voulaient convenir de la vérité, ils avoueraient qu'ils n'offrent pas plus de prières à celui-ci qu'à celui-là. Ils ont toutefois une espèce de prêtre qu'ils appellent un *pie-ay-man*, et qui est en même temps magicien. Ainsi, il retrouve les objets perdus; il murmure des supplications au méchant esprit près d'eux et de leurs enfans lorsqu'ils sont malades. Si une fièvre contagieuse se déclare dans un village, il rôde toute la nuit à l'entour, hurlant, faisant un affreux tapage, et conjurant le mauvais esprit de s'en aller. Mais il a très rarement à s'acquitter d'un pareil devoir, car la contagion ne visite pas souvent les hameaux indiens. Dans ce cas pourtant, si ses conjurations ne servent de rien, et je pense que ce doit être l'ordinaire, les habitans abandonnent à jamais la place, et vont s'établir ailleurs. Ils regardent le hibou et le suce-chèvre comme les familiers de l'esprit du mal, et ont grand soin de ne pas les détruire.

Je n'ai pu découvrir ni monumens ni traces d'antiquité parmi les Indiens. Si donc, après avoir pénétré depuis les côtes de l'Océan occidental jusqu'au Rio-Branco, on m'eût questionné sur ce sujet, j'eusse

répondu : — Je n'ai, d'une part, rencontré dans ces solitudes rien qui prouve que les sauvages dont elles sont çà et là peuplées les habitent depuis plus d'un siècle, de l'autre rien qui démontre davantage qu'ils n'y demeuraient pas dès avant l'ère du christianisme; mais, à mes yeux, leur manque total de civilisation les assimile aux forêts parmi lesquelles ils ne savent qu'errer. Ainsi, abattu par la faux du temps, un arbre tombe, il se réduit en poussière, et vous ne sauriez dire quels furent parmi ses voisins son feuillage, sa taille, son aspect, sa beauté; un autre pousse à sa place, et après que la nature aura eu son cours, un troisième succèdera au second. Il en est de même pour l'Indien de la Guiane qui meurt: le voilà devenu la proie des vers... Eh bien! il n'a laissé aucun souvenir derrière lui, pas un bout de parchemin, pas une pierre, pas même un pot d'argile pour indiquer ce qu'il a fait. Peut-être l'endroit où la terre a reçu sa dépouille mortelle était-il malsain; peut-être ses descendans l'ont-ils abandonné depuis des siècles, pour s'en aller demeurer à une énorme distance. Tout ce que je puis dire, c'est que dans telle partie de la forêt les arbres me paraissaient quelquefois plus petits que le reste, et j'en concluais que des Indiens pouvaient y avoir jadis formé un établissement. Si par hasard je rencontrais le fils près de la sépulture de son père, il pouvait m'apprendre que l'auteur de ses jours avait

été fameux pour tuer des tigres, des serpens, des caïmans, et renommé à la chasse du tapir et du cochon sauvage, mais il ne se souvenait guère ou plutôt point du tout de son aïeul.

Les Indiens de la Guiane sont d'un caractère fort doux, et chérissent avec passion leurs enfans. Sous de certains rapports, ils sont sans doute plongés dans les ténèbres d'une profonde ignorance. Par exemple, je ne crois pas qu'un seul d'entre eux tous sache lire et écrire. Mais en beaucoup de cas ils suppléent ingénument à ce manque de connaissances. Ainsi, malgré qu'ils ne soupçonnent pas qu'on puisse communiquer à autrui ses intentions au moyen de l'écriture, ils ont imaginé un mode de communication aussi sûr que simple. Lorsque deux ou trois familles ont résolu de descendre la rivière et de vous rendre visite, elles envoient devant un de leurs membres avec un chapelet de graines : vous retirez une des graines chaque jour, et celui où le chapelet finit, elles arrivent à votre maison. Et leur faut-il se conduire à travers des immenses solitudes où nulle route n'est tracée? le soleil est pour eux ce que le fil d'Ariane fut pour Thésée. Quand il touche au méridien, ils s'asseyent généralement, et continuent leur marche aussitôt qu'il a suffisamment décliné vers l'ouest. Ils n'ont pas besoin d'autre boussole. Vont-ils en chasse? on sait que leur habitude est alors de rompre une

branche sur les buissons qu'ils traversent tous les trois ou quatre cents pas, et souvent c'en est assez pour qu'ils ne s'égarent pas lorsqu'ils regagnent leurs demeures.

Extrêmement jaloux de leur indépendance, ils sont passionnés pour leur genre de vie. Quoique ceux qui demeurent dans le voisinage des établissemens européens entretiennent avec les blancs de continuelles relations, ils n'ont aucun penchant à se civiliser. Quelques-uns, qui ont accompagné des blancs en Europe, n'ont pas eu plus tôt remis le pied en Amérique que, se dépouillant de leurs habits, ils ont regagné leurs forêts natales.

A Georges-Town, autrement dit Stabroek, la capitale du Demerary, il y a un vaste hangar, ouvert de tout côté, bâti pour eux par ordre du gouvernement. Ils y viennent avec des singes, des perroquets, des résines, des arcs et des flèches qu'ils vendent aux colons pour de l'argent; mais cet argent, trop souvent ils l'emploient à acheter du rhum qu'ils aiment avec fureur. Le gouvernement leur fait chaque année des cadeaux, afin qu'ils lui prêtent leurs secours quand il faut battre les bois pour découvrir les Nègres marrons ou les malfaiteurs qui s'y réfugient.

Revenons maintenant à l'histoire naturelle. J'avais annoncé aux Nègres qui demeuraient autour de mon habitation que je donnerais une bonne récompense

à quiconque me trouverait dans les bois un serpent de belle taille, et viendrait m'avertir du lieu de sa retraite. Un dimanche donc, c'était vers midi, le ciel n'avait pas un nuage, et on pouvait à peine apercevoir un oiseau, car les habitans ailés de la forêt, comme accablés par l'excès de la chaleur, s'étaient retirés sous les ombrages les plus épais; tout eût été enseveli dans un silence aussi profond que celui qui règne à minuit, sans la voix perçante du pi-pi-yo, qui, perché sur un arbre lointain, résonnait de temps en temps. J'étais assis, ayant un petit Horace entre les mains, sur ce qui avait été jadis le perron d'honneur conduisant au grand vestibule de l'ancienne maison de mon ami. Tout d'un coup je vis un Nègre et son jeune chien descendre précipitamment la montagne voisine, et je fus bientôt informé qu'un serpent avait été découvert. Il n'était pas très grand, mais de l'espèce appelée par les Anglais *busher-master*, c'est-à-dire *souverain des broussailles*, espèce rare et fort venimeuse.

Je me levai aussitôt, et m'armant d'une lance longue de huit pieds, qui était auprès de moi : « C'est bien, Daddy, mon ami, dis-je au nègre que je connaissais, je vais tout de suite aller voir ta trouvaille. » J'étais pieds nus, avec un vieux chapeau sur la tête, et je n'avais pour vêtement qu'une mauvaise chemise, un pantalon troué et une paire de bretelles. Daddy avait son coutelas, et tandis que

nous gravissions la montagne, un autre nègre, pareillement armé, jugeant à la vitesse de notre pas que nous allions en expédition, nous joignit. Le petit chien nous suivait. Lorsque nous eûmes pénétré à environ un demi-mille dans la forêt, Daddy s'arrêta, et me montra du doigt, assez au loin, un arbre tombé. C'était là qu'il avait vu l'animal. Je dis aux deux nègres de ne plus bouger, de retenir le chien, et que je voulais m'avancer seul en reconnaissance. J'approchai lentement et avec précaution. Le serpent était bien caché, mais enfin je l'aperçus. Ce n'était pas un busher-master, comme on me l'avait annoncé, mais un coulacanara, espèce qui n'est point venimeuse. Toutefois celui-ci était assez gros pour étouffer aisément un homme dans ses replis. Lorsque plus tard je le mesurai, il avait plus de quatorze pieds de long. Cette espèce de serpent est aussi fort rare, et beaucoup plus grosse proportionnément à sa longueur qu'aucune autre de la Guiane. Ainsi un coulacanara, long de quatorze pieds, est aussi gros qu'un boa ordinaire de vingt-quatre. En veut-on la preuve, et surtout se former une idée de l'énorme grosseur de ces reptiles? D'une part, après avoir écorché ce coulacanara, je pus facilement insérer ma tête dans sa gueule, car la singulière disposition de ses mâchoires permet ce merveilleux écartement; de l'autre, un Hollandais de mes amis m'a conté avoir tué un boa de vingt-

deux pieds seulement, qui avait dans sa gueule béante tout une paire de cornes de cerf. Il avait bien avalé le cerf, mais les cornes ne pouvaient passer; de sorte qu'il lui fallait attendre patiemment, avec rien moins que cela entre les dents, que son estomac eût digéré le corps, et qu'alors le bois pût ressortir. Le Hollandais, remontant la rivière dans son canot, le rencontra dans cette position fâcheuse, et lui envoya une balle dans la tête. Mais assez de digression.

Quand j'eus bien reconnu l'énorme taille du serpent que le nègre venait de découvrir, je me retirai pas à pas et sans bruit par le même chemin. Revenu près de Daddy et de son camarade, je leur promis à chacun quatre dollars s'ils se sentaient le courage de me seconder dans mon dessein. C'était, comme la journée avançait et que peut-être je n'aurais pas le temps d'achever avant la nuit la dissection de l'animal, de le prendre vivant. J'imaginais que si je pouvais le frapper avec ma lance derrière la tête et le piquer en terre, je réussirais à le capturer. Mais quand j'eus expliqué mon plan aux nègres, ils me prièrent, me supplièrent de leur permettre d'aller chercher un fusil et du renfort de monde, sans quoi ils étaient sûrs que le serpent tuerait quelqu'un d'entre nous. Je ne les écoutai pas. Je saisis le coutelas de l'un d'eux, je leur commandai de me suivre à l'instant, et j'ajoutai que je briserais le

crâne à celui qui ferait mine de vouloir fuir. Je proférai cette menace en riant, comme on peut croire; mais ils ne répondirent rien, secouèrent seulement la tête, et me suivirent pleins de crainte.

Lorsque nous arrivâmes au théâtre du combat que je méditais de livrer, le serpent n'avait pas changé de place; mais je ne pus voir rien de sa tête, et je jugeai d'après les replis de son corps qu'elle devait être au plus profond de sa retraite. Une espèce de lierre avait jeté sur les branches de l'arbre mort un manteau complet de verdure presque impénétrable à la pluie et aux rayons du soleil. Probablement que l'animal avait depuis long-temps l'habitude de se retirer en cet endroit, car sous lui l'herbe était brûlée. Je pris alors mon couteau, résolu à couper le lierre et à casser les branches le plus doucement possible, jusqu'à ce que je pusse distinguer la tête. Un des deux Nègres se tint derrière moi avec la lance en arrêt, et près de lui se posta l'autre avec son coutelas levé. A terre, sous ma main, était en cas de besoin celui que j'avais arraché à Daddy. Après avoir travaillé un quart-d'heure au milieu d'un mortel silence, un genou tout le temps en terre, j'eus ouvert une brèche assez large pour apercevoir la tête de l'animal. Elle sortait d'entre le premier et le second anneau de son corps, et était à plat sur l'herbe. C'était la position la meilleure que je pusse souhaiter. Je me relevai

sans bruit, et me retirai lentement après avoir fait signe aux Nègres d'imiter mon exemple. Le chien était assis sur son derrière à quelque distance, et nous observait attentivement, comme muet de surprise. Pendant notre retraite momentanée, je pouvais lire sur la figure de mes compagnons qu'ils se regardaient comme engagés dans une mauvaise affaire, et ils voulurent une seconde fois me persuader de permettre qu'ils allassent quérir une arme à feu. Je souris d'un air de bonne humeur, et levai sur eux le coutelas que je tenais. Ce fut la seule réponse que je fis à leur requête, et ils parurent les gens les plus malheureux du monde.

Lorsque je me fus éloigné d'une vingtaine de verges de la retraite du serpent, je me retournai pour marcher de nouveau à l'ennemi. Rangeant les Nègres derrière moi, je recommandai à celui qui devait me suivre immédiatement, d'empoigner la lance aussitôt que j'en aurais percé l'animal, et à l'autre de bien examiner tous mes mouvemens. Il ne me restait plus qu'à leur ôter leurs coutelas, car j'étais sûr que si je manquais de les désarmer ils seraient trop tentés au moment du péril de frapper la bête, et gâteraient irréparablement sa peau. Quand donc je leur retirai leurs armes, si je puis en juger par leur physionomie, ils semblèrent considérer cet acte de ma part comme la tyrannie la plus odieuse, et sans doute le seul motif qui les empêcha d'éclater

fut la réflexion consolante que je me trouverais, au bout du compte, entre eux et le coulacanara. J'avoue que le cœur, malgré tous mes efforts, me battait plus vite que de coutume, et je ne pus me défendre des sensations analogues à celles qu'on doit éprouver en temps de guerre sur un vaisseau marchand, lorsque le capitaine, à la vue d'un navire étranger qui vogue sous pavillon suspect et qui approche de son bord, ordonne à tout le monde, matelots et passagers, de se préparer au combat.

Nous avançâmes à pas lents et en silence, ne remuant ni les bras ni la tête, pour empêcher toute alarme autant que possible, crainte que dans ce cas le serpent ne prît la fuite, et ne nous attaquât par l'instinct de sa légitime défense. Je portais la lance perpendiculairement devant moi avec la pointe à environ un pied de terre. L'animal n'avait pas bougé : lorsque j'arrivai sur lui, je le perçai de côté juste au cou, et en une seconde il se trouva cloué au sol. Au même instant, le nègre qui était derrière moi saisit la lance et la tint ferme à l'endroit où elle était fichée, tandis que je me précipitai dans le repaire de la bête pour la maîtriser et lui empoigner la queue avant qu'elle pût nous faire aucun mal.

Quand elle avait senti le fer de la lance lui traverser le cou, elle avait jeté un sifflement si terrible, que le petit chien s'était sauvé en hurlant.

J'eus avec elle une lutte désespérée : c'était à qui de nous deux terrasserait l'autre; et telles étaient nos cabrioles, tels ses coups de queue, que les branches sèches de l'arbre volaient de tous côtés en éclats. Voyant que pour l'empêcher qu'il roulât et déroulât sans cesse ses anneaux, je n'étais pas assez lourd, je criai au second Nègre qui me regardait tranquillement faire, de s'élancer sur moi. Il s'y élança, et l'addition de son poids me fut d'un grand secours. Je parvins alors à me rendre maître de l'extrémité de sa queue; et, après encore une ou deux violentes secousses, comprenant qu'il se débattait en vain, ou trop fatigué, il se tint tranquille. C'était le moment favorable de l'attacher. Pendant donc que le premier nègre continuait à tenir la lance fermement enfoncée en terre, et que l'autre me secondait, je réussis à dénouer mes bretelles, et elles me servirent à lier la gueule du serpent.

Après quelques minutes de repos, celui-ci trouvant sa position incommode, essaya de l'améliorer et recommença de plus belle que jamais à se débattre, mais nous avions décidément l'avantage sur lui et nous le contînmes aussitôt. Même nous le contraignîmes à rouler autour du bois de la lance, et nous nous disposâmes à l'emporter hors de la forêt. Je me plaçai à la tête que j'étreignis sous mon bras, un des Nègres lui soutint le ventre, et

l'autre porta la queue. Dans cet ordre nous reprîmes lentement le chemin de mon habitation ; mais nous n'y arrivâmes qu'après nous être reposés dix fois, car le serpent était trop pesant pour que nous achevassions une telle besogne tout d'une haleine. Ajoutez que durant le trajet il ne cessa de chercher à reconquérir sa liberté : toutes ses tentatives furent vaines, mais nous lassèrent d'autant. Lorsque nous fûmes revenus au logis, la journée était malheureusement trop avancée pour que je songeasse à le disséquer avant le lendemain. Si je l'eusse tué il eût été alors en partie putréfié. Je n'avais donc rien de mieux à faire que de le garder vivant toute la nuit. La chose m'était assez facile. Lorsque j'étais venu m'établir au milieu des bois, j'avais apporté parmi mon bagage un sac très fort et assez large pour contenir tout animal que j'aurais besoin de soumettre à la dissection. C'était, pensais-je, le meilleur moyen de conserver en vie mes sujets quand la nuit arrivait trop vite; car, si féroces et si indomptés qu'ils fussent, comme le sac cédait en tout sens à leurs efforts, ils n'avaient à travailler sur rien de solide ni de fixe, et ne pouvaient ainsi pratiquer aucun trou à travers la toile. J'ai dit « rien de fixe ; » effectivement, après que la gueule du sac était fermée, au lieu d'assujétir et d'attacher le sac à quoi que ce fût, je le laissai rouler comme il plaisait à l'animal renfermé de-

dans. Je renouai donc la bouche de mon coulacanara, de manière qu'il ne pût l'ouvrir, et, bon gré mal gré, je le fis entrer dans ce sac pour y attendre son sort jusqu'au matin.

Je ne puis dire qu'il me laissa passer tranquillement la nuit. Mon hamac était suspendu dans une pièce supérieure à celle où je le mis coucher, et le plafond qui nous séparait l'un de l'autre en si mauvais état, que des poutres seules en beaucoup de places se trouvaient entre lui et moi. Il ne cessa de bondir et de se débattre; et la fabuleuse Méduse eût-elle été ma femme cette nuit-là, il n'y aurait point eu, dans notre chambre conjugale, de sifflemens plus continuels et plus ennuyeux. Au point du jour, j'envoyai demander un coup de main à dix nègres qui coupaient du bois dans les environs. J'aurais pu me tirer d'affaire avec la moitié, mais je crus que par prudence il valait mieux être en force dans le cas où il chercherait à s'échapper de l'appartement lorsque nous lui ouvririons sa prison. Mais il n'arriva aucun accident. Quand nous détachâmes le sac, il s'élança dehors, mais en un clin d'œil nous l'eûmes terrassé, et alors je lui coupai la gorge. Il saigna comme un bœuf. Le même jour à six heures du soir, je l'avais entièrement disséqué. L'examen de ses dents me montra qu'elles étaient toutes recourbées comme des clous à crochet dont la pointe se dirigeait vers le gosier. Sans être aussi

grosses et aussi fortes que je l'imaginais, elles sont néanmoins parfaitement appropriées aux fonctions que leur a confiées la nature. Le serpent ne mâche point sa nourriture, et ainsi le seul service que ses dents aient à faire est de saisir sa proie et de la retenir tandis qu'il avale d'une seule bouchée.

Quelque temps après mon exploit contre le coulacanara, l'envie me vint de faire intime connaissance avec les caïmans; mais comme la Demerary n'en contient pas de la grosse espèce, il me fallut les aller chercher dans l'Essequibo. Deux jours de navigation me conduisirent aux premières chutes de ce fleuve. Il y avait une superbe barrière de rochers tout en travers du courant. Pendant la saison pluvieuse ces rocs sont presque entièrement cachés; mais comme c'était alors l'époque de la plus grande sécheresse, je pus les examiner à mon aise, tandis que l'eau s'élançait par leurs différentes ouvertures avec une noble magnificence.

Non loin de cette cataracte, sur une petite montagne est située la dernière plantation qu'on aperçoive quand on remonte l'Essequibo. Le propriétaire consentit à me louer deux de ses esclaves, l'un nègre, l'autre homme de couleur, qui se vantaient non-seulement de connaître les retraites favorites du gibier que je cherchais, mais encore d'exceller à le prendre. Nous employâmes à peu près toute une journée à franchir cette périlleuse

partie du fleuve, mais ensuite nous voguâmes sans rencontrer d'obstacles. On ne saurait rien imaginer de plus délicieux que l'aspect de la forêt qui garnissait chacune des rives. A droite et à gauche s'élevaient, les unes au-dessus des autres, par une charmante gradation, des montagnes revêtues de la base au sommet d'arbres d'une grosseur prodigieuse et d'une taille gigantesque. Là, leurs feuilles étaient d'un pourpre éclatant, et ici du vert le plus foncé. Quelquefois, le caracara, plante grimpante, suspendait de branche en branche ses fleurs écarlates, et donnait aux arbres l'apparence d'une décoration de guirlandes. Ce merveilleux spectacle m'inondait l'âme de joie, et me faisait errer en imagination dans des pays enchantés, jusqu'à ce que, doublant un angle que formait le courant, j'étais ramené vers des idées plus terrestres à la vue d'un mora qui, autrefois grand et superbe, maintenant décrépit et à moitié mort, menaçait sans cesse d'être entraîné par le torrent où baignait sa racine... Tout le jour le vent alizé souffla une brise douce et rafraîchissante qui mourut aux approches du soir, et alors l'Essequibo devint aussi poli qu'un miroir. La lune était presque dans son plein; nous n'eûmes donc pas à regretter la perte du soleil, qui se coucha dans toute sa splendeur. A peine eut-il descendu derrière les montagnes de l'ouest que les oiseaux nocturnes commencèrent à jeter leurs

cris plaintifs, et les tigres à rugir sans interruption. Il y avait dans leurs rugissemens quelque chose à la fois d'horrible et de beau. Tantôt ils retentissaient à une faible distance, tantôt fort au loin, et étaient répétés par les échos comme les éclats de la foudre. Mais, dormant près de grands feux, nous n'avions rien à craindre.

Le lendemain, une heure avant la nuit, nous parvînmes à une place où suivant mes deux compagnons nous avions bonne chance de trouver des caïmans, et nous suspendîmes à des arbres qui s'avançaient au-dessus du fleuve les hameçons garnis d'un appât convenable, dont j'avais eu soin de me munir. Bientôt, en effet, quand nous fûmes éloignés à certaine distance, les caïmans quittèrent leurs retraites, et nous pûmes distinguer leur bruit par intervalle au milieu de celui des jaguars [1], des hibous, des suce-chèvres et des grenouilles. C'était un son bizarre et effrayant. Vous eussiez dit un soupir long-temps comprimé qui soudain s'échappait, et si fort qu'on devait l'entendre à plus d'un mille. D'abord un seul poussa cet horrible cri, puis un autre lui répondit, puis tous leur répliquèrent. Avant de nous endormir, de nos hamacs nous les vîmes, tant le clair de lune était brillant, tourner autour de nos hameçons. Néanmoins, au jour, nous

[1] Jaguar est le véritable nom de l'animal d'Amérique qu'on appelle improprement tigre, parce qu'il diffère peu du tigre d'Asie.

trouvâmes les appâts mangés, sans qu'aucun caïman se fût pris. La nuit suivante, nous essayâmes sans plus de succès dans un autre endroit. Quatre soirs de suite en ce même lieu, où foisonnaient pourtant ces maudits animaux, nous jetâmes inutilement nos lignes. Comme je passais les jours à parcourir les bois environnans, il m'arriva de rencontrer la hutte d'un indien qui m'invita à dîner avec lui, et tandis que nous mangeâmes ensemble une cuisse de singe rouge, je lui contai nos mésaventures. Cet homme m'accompagna à mon retour pour voir nos hameçons, et quand je les lui montrai il secoua la tête, éclata de rire, et déclara qu'ils ne valaient rien. Lorsqu'il était jeune, il avait vu son père prendre des caïmans, et promit de m'apporter le lendemain l'appareil convenable. Il tint parole; et, grâce à lui, le matin d'après j'eus à ma discrétion une noble bête, longue de dix pieds et demi, attachée au bout d'une corde. Il ne s'agissait plus que de le tirer hors de l'eau sans endommager ses écailles. Mes compagnons voulaient le tuer à coups de fusil, l'Indien à coups de flèches. Tout cela ne faisait pas mon affaire, car j'étais décidé, lorsque j'avais parcouru trois cents milles pour trouver un caïman, à n'en pas rapporter un qui fût mutilé. J'ordonnai à mes gens de tirer la corde de loin, puisqu'ils n'osaient le faire de près; et me postant au bord de l'eau j'attendis de pied ferme l'animal,

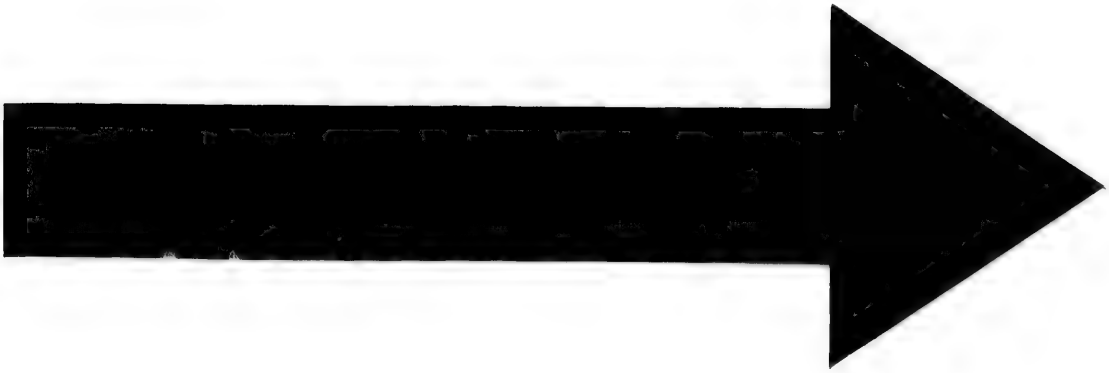
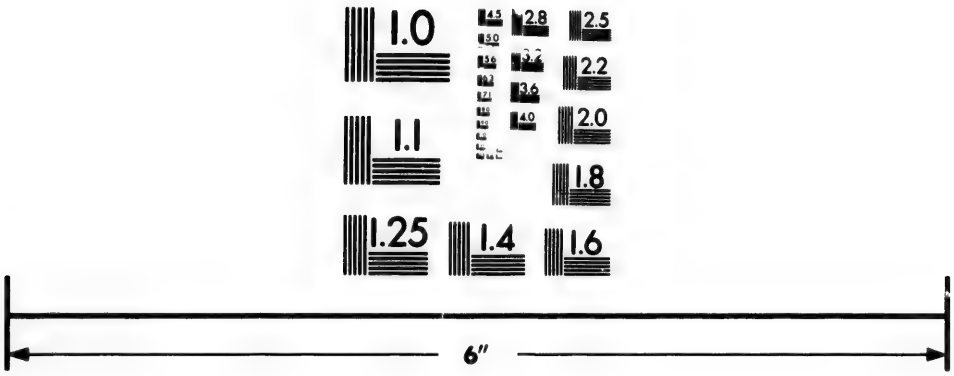
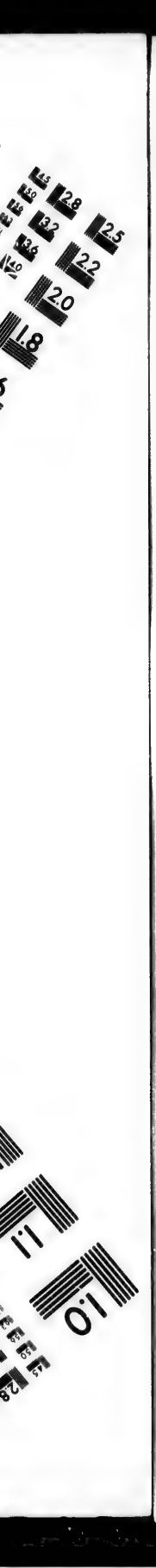


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

armé du mât de notre canot pour le lui plonger dans la gueule, si en touchant au rivage il l'ouvrait pour me dévorer. Quand il n'en fut plus qu'à deux verges, il me parut plein de trouble et de crainte. Je jetai mon mât, et m'élançant sur son dos je me plaçai à califourchon. J'eus le bonheur de lui empoigner aussitôt les deux pates de devant, que je retournai de façon à presque les rejoindre et qui me servirent de bride sur ce coursier d'un nouveau genre. Le caïman revenu de sa surprise, et sans doute présumant qu'il portait un ennemi, se mit à plonger avec fureur, à battre le sable de sa longue et puissante queue. Mais enfin il se fatigua, et alors mes gens nous tirèrent sur la grève. Là nous le maîtrisâmes comme nous avions fait du coulacanara, dont il eut le sort.

On peut dire que le dos du caïman est presque impénétrable aux balles de fusil, mais ses flancs ne sont pas à beaucoup près aussi forts, et une flèche les traverse aisément. De fait, s'ils étaient aussi durs que le dos et que le ventre, il n'y aurait dans le corps de cet animal aucune partie assez molle et assez élastique pour qu'elle pût prêter autant que l'exige la nature lorsqu'il vient de prendre ses repas. Le même animal n'a point de molaires; ses dents sont uniquement faites pour saisir et pour avaler, et il en a trente-deux à chaque mâchoire. Peut-être n'en existe-t-il pas dont la physiononie

dénote plus évidemment la cruauté et la malice que celle des caïmans. Il est le fléau et la terreur de toutes les grandes rivières de l'Amérique du Sud près la ligne. J'ai entendu un Espagnol qui était gouverneur d'Angustura, ville située sur le bord de l'Orénoque, raconter qu'en sa présence, par une belle soirée, tandis que les habitans se promenaient le long du fleuve, un énorme caïman s'était élancé hors du fleuve, avait saisi un homme, et l'avait emporté avant que personne eût le temps de le secourir. Les cris du pauvre diable, disait le narrateur, étaient affreux pendant qu'on l'entraînait ainsi. L'animal plongea aussitôt avec sa proie, et on ne vit plus rien.

Les chutes de l'Essequibo étaient beaucoup plus dangereuses à descendre qu'à remonter. L'endroit que nous avions à franchir et dont j'ai parlé plus haut, avait été fatal à quatre Indiens un mois auparavant. Lorsque nous y parvînmes, nous entendîmes d'assez loin l'eau écumante bouillonner et se battre avec fracas contre les rocs rapides et raboteux, comme pour nous avertir que nous ne pourrions être trop prudens. J'opinais pour que nous descendissions tous du canot, et qu'y attachant deux cordes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, quand il aurait été ainsi allégé, nous l'empêchassions de couler avec trop de violence tandis que nous descendrions nous-mêmes de rocher en ro-

cher. Mais les nègres prétendirent qu'il valait mieux rester dans le canot et nous abandonner avec lui au gré du courant. Je consentis; mais quand j'y songe, c'était de notre part une absurde témérité. Nous continuâmes notre chemin, comme s'il n'eût présenté rien d'extraordinaire. Je me plaçai au gouvernail, et mes compagnons se tinrent à leurs rames. Mais avant que nous fussions à moitié de la chute, la furie du torrent dont il devint le jouet m'ôta tout moyen de gouverner le canot. En une seconde il fut à demi plein, et je me demande encore comment il n'alla point au fond. Heureusement, quoique les vagues eussent plus d'une fois failli nous emporter, nul de nous ne perdit son sang-froid, chacun s'acquitta de sa besogne, la proue de l'embarcation resta toujours en avant, et nous fûmes quittes du péril pour la peur.

De retour à mon habitation sur la crique de Miliri, je m'y occupai encore quelque temps, soit à augmenter ma collection d'oiseaux, soit à étudier les mœurs et les habitudes de ces jolis hôtes de la forêt; puis je repassai en Angleterre, d'où j'avais été onze mois absent.

QUATRIÈME VOYAGE.

Après ces trois premières expéditions, je crus pendant plusieurs années que mon ardeur pour les

courses lointaines s'était définitivement éteinte; mais, à ce qu'il paraît, elle n'avait que sommeillé sous la cendre. La brillante description, que je lus en 1824 dans l'ouvrage du naturaliste Wilson, des oiseaux particuliers à la république des États-Unis, m'inspira le désir de connaître cette contrée, et sur-le-champ je partis pour New-York. La traversée fut en elle même longue et ennuyeuse, mais la bonne compagnie qui se trouvait à bord du paquebot aida chacun des passagers à tromper les ennuis du voyage. Si je ne parle point ici de la magnifique capitale du Nouveau-Monde, c'est que j'y séjournai alors peu de jours seulement et que je dois plus tard y revenir.

Je quittai New-York par une belle matinée de juillet, pour aller au moyen du bateau à vapeur visiter la ville chef-lieu de l'état du même nom, celle d'Albany, qui est située à plus de cent quatre-vingt milles sur le fameux Hudson. C'est à cette ville que débouche dans l'Hudson le grand canal qui joint les eaux de cette rivière à celles du lac Érié. L'Hudson, quand il baigne Albany, est éloigné de ce lac d'une distance d'environ trois cent soixante milles. Le niveau de l'Érié est de cinq cent soixante-quatre pieds au-dessus de celui de l'Hudson, et il y a quatre-vingt-une écluses sur la longueur du canal. Vous pouvez le suivre tout le temps, si, comme moi, lecteur, l'envie vous prend un jour

de pousser jusqu'à Buffalo, et ensuite jusqu'aux cataractes du Niagara, ou bien prendre la diligence, ou encore, ainsi que je fis, faire le trajet moitié par eau moitié par terre. Les deux routes sont également pittoresques, également commodes. D'Utica à Buffalo surtout, l'aspect du pays est enchanteur. La première de ces deux villes est vraiment charmante. Auprès, coule le Mohawk; et les champs fertiles, les montagnes boisées et les chutes de Trenton forcent le voyageur à s'arrêter un jour ou deux avant de continuer son chemin vers Buffalo.

Buffalo est une jolie petite ville qui regarde le lac Érié, et où l'étranger trouve toutes les commodités désirables de la vie. A peu de distance s'élève le roc Noir, et là vous passez du côté canadien de la frontière. A chaque heure du jour partent des voitures qui, pour une légère rétribution, vous conduisent aux célèbres chutes du Niagara. La distance à parcourir est de dix-huit à vingt milles; mais long-temps avant d'arriver au lieu même, vous pouvez entendre le terrible rugissement de l'eau, et voir la vapeur qu'elle produit, s'élevant en colonne vers le ciel, se mêler aux nuages qui passent. A cette cascade naturelle, la plus merveilleuse du globe, l'eau du lac tombe perpendiculairement d'une hauteur de cent soixante-seize pieds. Il a été, je ne sais par qui, calculé que la quantité qui s'en

précipite ainsi est de six cent soixante-dix mille deux cent cinquante-cinq tonneaux par seconde. Ce spectacle attire en tout temps et de toutes les parties de l'Union une multitude prodigieuse de curieux; et, sous ce rapport, les dames, je vous prie de le croire, ne restent pas en arrière de leurs seigneurs et maîtres. On passe la journée à contempler les cataractes ou à errer dans les environs boisés et rocailleux du Niagara, et souvent le soir on se livre à de joyeuses danses.

Quand on est ainsi entré dans le Canada, il n'en faut pas sortir sans visiter aussi l'Ontario, sans voir et Montréal et Québec, et les chutes de Montmorency, qui en valent bien la peine. Québec surtout est remarquable par les fortifications dont le gouvernement britannique l'a doté, et qui en font le Gibraltar du Nouveau-Monde. Les Canadiens, vous le reconnaîtrez, sont un peuple tranquille, et suivant toute apparence fort heureux. Ils se montrent polis et affables envers les étrangers. Aussi, quand vous les comparez au portrait que certaine femme moitié voyageuse, moitié journaliste [1], a jugé convenable d'en tracer, vous vous demandez si c'est bien parmi eux que vous êtes.

De Québec je retournai passer un ou deux jours à Montréal, puis je gagnai Saratoga par les lacs Champlain et Georges. Ce dernier est d'une magni-

[1] Mistriss Trollope.

ficence qu'on ne saurait décrire; et pour trouver Saratoga indigne d'une visite, il faudrait avoir le spleen le mieux conditionné. C'est une ville que le plaisir et la mode ont pris pour rendez-vous. On y compte quatre hôtels aussi vastes que beaux et commodes. Ses eaux, pour leurs vertus médicales, n'ont pas leurs pareilles dans le monde connu. Aussi les uns par besoin, les autres par simple distraction, les étrangers et les naturels de la meilleure compagnie viennent-ils y passer une partie de l'été. Saratoga enfin me plut beaucoup, et j'eus occasion, à ce véritable Spa, de me former une idée exacte des gens qui portent aux États-Unis le titre de *comme il faut*. Cette idée, j'ose le dire, leur est extrêmement favorable, car d'un côté il y a chez les femmes américaines une rare franchise, une gracieuse aisance, une noble modestie; et de l'autre, les hommes sont remarquables par leur bonne humeur et par l'absence de tout sot orgueil, de toute ridicule fatuité.

Je redescendis l'Hudson jusqu'à New-York. Les voyageurs ne savent si c'est à cette dernière ville ou à Philadelphie qu'ils doivent donner la préférence. Philadelphie est assurément une noble cité, et les alentours en sont fort beaux; mais il y règne un calme, une tranquillité qui, précieux sans doute pour les personnes qui se sont fait des habitudes paisibles et domestiques, n'offrent rien d'attrayant

à celles qui d'ordinaire mènent une vie agitée. D'une part, la quantité de marbre blanc qu'on emploie dans les édifices donne à Philadelphie un air fastueux et gai; mais de l'autre l'uniformité des rues, qui se coupent toutes à angles droits, finit par devenir ennuyeuse. Les conduits qui fournissent de l'eau à la ville sont un admirable monument du génie d'entreprise qui distingue les Américains. Si vous allez à Philadelphie, ne manquez pas de visiter le Muséum d'histoire naturelle. C'est ce qu'on peut voir de plus curieux en ce genre.

New-Yorck peut être regardé, avec raison, comme la première place de commerce des États-Unis. Cette ville maritime sera un jour, sur la côte de l'Amérique septentrionale, ce que Tyr fut autrefois sur celle de Syrie. Dans son port vous voyez des navires de toutes les nations, et dans ses rues sont étalées des marchandises de toutes les parties du globe. Puis les environs en sont si enchanteurs! Lorsque vous y arrivez par l'Hudson, les vastes prairies, les montagnes revêtues de bois et les maisons de plaisance forment un délicieux paysage dans toutes les directions. Broadway est la rue principale de New-York; elle a trois milles et demi de long. Parmi les villes, parmi les capitales des autres contrées, j'en cherche vainement une qui puisse lui être comparée. Point de machines à vapeur qui vous incommodent en remplissant l'air de

suie et de fumée. Les maisons en général ont une belle apparence, tandis que de grands et magnifiques arbres rompent l'uniformité toujours si désagréable à l'œil.

Rien ne saurait surpasser l'élégante tournure des dames américaines, quand elles font, de deux à trois heures de l'après-midi, ce qu'elles appellent cependant leurs promenades du matin. L'étranger remarquera tout de suite qu'elles ont rejeté toutes les extravagantes inutilités des modes de Londres et de Paris, et qu'elles n'ont conservé que ce qui sied le mieux à un corps de femme. Ce goût, joint à leurs propres notions de la toilette, est ce qui rend les New-Yorkoises si distinguées dans leur mise. La manière dont leurs capotes sont disposées mérite une ou deux remarques. Chez nous, la main prétentieuse de la modiste donne au-devant une forme invariable et fixe, qui souvent n'est pas des plus jolies, de sorte que les dames qui les portent sont obligées de tourner la tête de quatre-vingt-dix degrés pleins avant qu'elles puissent voir la personne qui se tient à leur côté. A New-York, au contraire, les bords du chapeau ne sont jamais raidis par du fil d'archal, du carton, des baleines ou du ruban; mais tout-à-fait mobiles, ils ondulent gracieusement. Ainsi, en y portant la main, les dames peuvent cacher ou laisser voir leur figure autant que les circonstances l'exigent. Soit dit en

passant, cette faculté qu'elles ont de se dérober aux regards ou de permettre qu'on les regarde est une tactique fort traîtresse, et dont doivent être souvent vexés les amateurs qui passent. Je suis convaincu que plus d'un fat plein de hardiesse et de confiance aura été décontenancé par cette tactique soudaine avant de se douter du risque qu'il courait. Les Américaines même semblent avoir horreur de porter des chapeaux, et elles n'ont pas tort. En effet, quand on réfléchit un instant que les femmes portent leurs cheveux longs, et que la nature les leur a donnés non-seulement pour qu'elles s'en parent, mais encore pour leur tenir la tête chaude, on se demande par quel pervertissement du bon goût elles peuvent se résoudre à se la renfermer dans un chapeau. Chapeau d'étoffe, chapeau de paille, chapeau à plumes, chapeau à fleurs, chapeau bas, chapeau élevé, chapeau plat, chapeau avec rubans qui voltigent, chapeau avec rubans noués sous le menton, chapeau pointu, chapeau carré, chapeau pyramidal! Quelle mine aurait la Vénus de Canova avec un chapeau de paille? S'il y a ornement pour la tête à l'affubler d'un chapeau, c'est du moins un ornement de mauvais goût. Les Américaines sont persuadées qu'on peut l'orner sans chapeau. Avec un ou deux boutons de rose, une guirlande ou une branche d'églantier dans leurs cheveux tressés, et si elles les

ont noirs, un lis ou une pervanche, elles atteignent parfaitement le même but. Maintenant donc que les paquebots sont si sûrs et qu'ils parcourent si lestement la distance qui sépare l'Angleterre des États-Unis, autant vaudrait que quelques-unes de nos premières marchandes de modes s'y embarquassent, que de prendre la diligence de Paris. Elles rapporteraient plus de goût et moins de ridicule.

New-York compte un grand nombre de bons hôtels et d'excellentes pensions bourgeoises. Toutes dépenses comprises, vous pouvez vivre moyennant deux dollars par jour. C'est bon marché, eu égard au luxe des appartemens et de la table. Dans cette ville, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'Union que j'ai visitées, chacun paraissait être à son aise. Les passans ne cherchaient pas les uns les autres à se quereller, personne ne vous fixait avec impertinence; enfin on n'occasionait pas de rassemblemens pour dévaliser vos poches. Je serais resté une heure de suite à observer dans Broadway la multitude des allans et des venans. Il y a évidemment chez les Américains une douceur de mœurs qu'on ne saurait assez admirer, assez imiter; ce qui me frappa aussi, c'est la rareté des chiens, celle encore plus grande des chats, et le très petit nombre de femmes grasses qu'on rencontre dans les rues de New-York. Le climat est la seule chose

dont j'eus réellement à me plaindre. Les étrangers sont sujets à gagner de violens rhumes par suite du changement subit de l'atmosphère. A midi, il fait souvent aussi chaud que sous les tropiques, tandis que la fin du jour est plus que fraîche.

Une ou deux semaines avant que le soleil ne variât dans l'hémisphère méridional, les matins et les soirs étaient déjà si froids que je ne pus rester plus long-temps. Je m'embarquai pour l'île d'Antigoa, avec l'intention de visiter les différentes îles de la mer des Antilles, en m'acheminant pour la quatrième fois vers les solitudes de la Guiane. Nous mîmes trente jours à gagner Antigoa. Saint-Jean, qui en est la capitale, peut avoir, dans le meilleur temps, été une ville gaie et florissante. Aujourd'hui elle est triste et misérable. Les maisons, principalement construites en bois, ont l'air de n'avoir pas été repeintes depuis nombre d'années. Les rues sont raboteuses et aussi mal pavées que possible. Le voyageur, lorsqu'il les parcourt, peut se figurer qu'elles offriraient une promenade de circonstance à un homme qui, avant de se pendre, désirerait jeter un dernier coup d'œil sur les misères de ce bas monde. Un fait assez singulier, c'est qu'il n'y a point de rivière, point de ruisseau dans toute l'île.

Après y avoir passé la plus ennuyeuse semaine de ma vie, je fis voile vers la Guadeloupe, dont les hautes montagnes coiffées de nuages présen-

tent un imposant spectacle quand on approche de l'île. Basseterre, la capitale, est une jolie ville, au milieu de laquelle se trouve une belle promenade publique qu'ombrage un double rang de tamariniers superbes. Derrière la ville, la Soufrière élève son haut et romantique sommet; et quand le temps est clair, vous pouvez voir la fumée volcanique qui s'en échappe.

A environ moitié chemin, entre la Guadeloupe et la Dominique, vous apercevez les Saintes. Quoique hautes, escarpées et rocailleuses, elles ne paraissent cependant que comme un point, si on les compare à leurs deux gigantesques voisines. Juste sous leur vent, à quelques lieues de distance, on distingue Marie-Galande qui ne dépasse la ligne de l'horizon que de la hauteur d'une verge. La Dominique elle-même est majestueuse par les immenses et sourcilleuses chaînes qu'elle renferme. Tandis que vous en longez les rives, vous ne pouvez vous empêcher d'admirer ses belles plantations de café dans des places si escarpées et si rudes, que vous les croiriez presque inaccessibles. Roseau, la capitale, n'est qu'une petite ville dénuée d'intérêt. Puis vous atteignez bientôt la grande et magnifique île de la Martinique. Saint-Pierre, sa capitale, est une belle ville, où l'on pourrait vivre fort agréablement. Les habitans paraissent se livrer avec ardeur à la culture des fruits du tropique. Un ruis-

seau, qui coule avec rapidité dans chaque rue. produit un délicieux effet.

Non loin de la Martinique, le fameux roc Diamant s'élève majestueux et isolé du sein des flots. En quelques heures vous êtes à Sainte-Lucie, dont les montagnes immenses et sourcilleuses vous remplissent d'idées sublimes. Castries, la ville, est dans un déplorable état, l'herbe y pousse dans les rues

De Sainte-Lucie, je passai à l'île Barbade dans l'espoir d'y trouver un vaisseau en charge pour la Trinité, mais n'en trouvant pas je m'embarquai à bord d'un schooner pour le Demerary.

FIN DES VOYAGES DE WATTERTON

HEAD.

VOYAGE A TRAVERS LES PAMPAS ET LES ANDES.

(1825.)

PRÉLIMINAIRE.

Je servais en 1825 à Edimbourg, dans le corps des ingénieurs de Sa Majesté britannique, lorsqu'on me proposa d'aller sur les lieux diriger les travaux d'une compagnie formée pour l'exploitation des mines d'or et d'argent que renferment les provinces du Rio de la Plata. Avec la permission du gouvernement, j'acceptai. Au bout de quelques jours consacrés à des préparatifs indispensables, je partis de Falmouth, et je débarquai à Buénos-Ayres une semaine environ après qu'une compagnie de mineurs y était arrivée de Cornish, petite ville du New-Hampshire aux États-Unis.

Bientôt, accompagné de deux savans inspecteurs des mines de Cornish, d'un essayeur français qui avait été instruit par le célèbre Vauquelin, d'un contre-maître et de trois simples ouvriers, je traversai les grandes plaines des Pampas pour me rendre aux mines d'or de San-Luis et de là aux mines d'argent d'Uspalata qui sont situées derrière Men-

doza, à trois cent quarante lieues au moins de Buénos-Ayres.

Puis, laissant à Mendoza mes camarades de voyage, je revins tout seul des mines à Buénos-Ayres, où je parvins à cheval en huit jours. J'y trouvai, ce à quoi je ne m'attendais pas, des lettres qui m'obligeaient de passer immédiatement au Chili. Je traversai donc encore une fois les Pampas, et reprenant mon escorte à Mendoza où je l'avais laissée, nous franchîmes les Andes et gagnâmes Santiago. Mais, sans nous y arrêter, nous parcourûmes à peu près quatre cents lieues de suite dans différentes directions pour examiner des mines d'or et d'argent. La nuit où je terminai mon rapport sur la dernière mine, nous repartîmes pour de nouveau franchir la Cordillière, et quand nous eûmes à travers les Pampas regagné la capitale des Provinces-Unies, je n'eus rien de plus empressé que de congédier nos mineurs et de retourner moi-même en Angleterre, car j'avais reconnu que les plans de notre compagnie n'étaient pas exécutables.

L'unique objet de mes courses fut donc d'inspecter des mines. Nous descendîmes courageusement au fond de toutes celles qu'on offrait de vendre, et, secondé par les personnes qui m'accompagnaient, je fis de mon mieux un rapport circonstancié sur chacune. Comme, pendant ces

courses, les mineurs se croisaient les bras à Buenos-Ayres et que leurs gages n'en couraient pas moins, il était d'absolue nécessité que je visitasse aussi rapidement que possible les divers lieux où j'avais affaire, et je peux dire sans vanité que l'espace d'environ deux lieues, ce fut contre le temps que je disputai le prix de la vitesse.

Les fatigues que nous eûmes à souffrir durant ces longues expéditions, furent extrêmes, au Chili surtout, parce que, quand nous visitâmes les mines situées dans les Andes, nous fûmes exposés à des changemens si soudain de climat, que parfois nous étions accablés de la chaleur du soleil dans la matinée, et que la nuit au contraire, il nous fallait dormir sur cent-vingt pieds de neige. En effet, presque toujours nous dormions sur la dure, ne vivant guère que de bœuf et d'eau.

Je ne crus pas devoir, chemin faisant, tenir un journal régulier, car le pays que je parcourus était ou une immense plaine ou des montagnes désertes. Mais lorsque sur mon passage se rencontra quelque chose d'intéressant, je ne manquai pas de prendre en gros des notes au crayon. C'est, hélas! tout ce que j'ai maintenant à offrir au lecteur.

Description générale des Pampas.

Les montagnes des Andes courent du nord au sud à travers toute l'Amérique méridionale, et par

conséquent suivent une direction presque parallèle aux deux côtes de l'Atlantique et de la mer des Antilles, divisant la contrée qui s'étend de l'une à l'autre en deux parties inégales, bornées chacune par un océan et par la Cordillière.

On pourrait de prime abord croire que ces deux contrées, seulement séparées par une chaîne de montagnes, se ressemblent sous toute espèce de rapports; mais la variété est l'attribut de l'omnipotence, et la nature a octroyé à ces deux contrées une différence de climat et de construction géologique qui est fort remarquable.

De la cime des Andes, elle les approvisionne toutes deux d'eau; toutes deux, par la fonte graduelle des neiges, sont arrosées exactement en proportion de leurs besoins; et la végétation, au lieu d'être détruite par le brûlant soleil de l'été, se trouve, ainsi au contraire, nourrie et entretenue par la chaleur même qui menaçait de l'anéantir.

Cependant, l'eau qui coule à travers le Chili vers l'Océan Pacifique est gênée tout le long de son cours, et ne se fraie que par force son passage au milieu d'une contrée aussi montagneuse que les hautes terres de l'Écosse ou de la Suisse; mais celle qui descend du versant oriental de la Cordillière arrose une vaste plaine, large de neuf cents milles; et sur le sommet des Andes il est singulier de voir, à droite et à gauche de soi, la neige d'un

même ouragan, dont une partie est destinée à courir vers l'Océan Pacifique, et l'autre à s'en aller grossir les vagues lointaines de l'Atlantique.

La grande plaine dite des *Llanos*, et plus souvent des Pampas, qui s'étend à l'est de la Cordillière, a, comme je l'ai déjà dit, une largeur de neuf cents milles; et la partie que j'en ai parcourue, quoique tout entière située sous la même latitude, se divise en trois régions complétement différentes de climat et de végétaux. La première de ces régions, qui commence à la sortie de Buénos-Ayres et se prolonge un espace de cent quatre-vingts milles, est couverte de luzerne et de chardons; la seconde, qui se développe sur quatre cent cinquante milles de longueur, produit une herbe magnifique; et la troisième qui s'avance jusqu'au pied de la Cordillière, est un bois d'arbres bas et de buissons. La seconde et la troisième de ces régions offrent presque le même aspect pendant toute l'année, car les arbres et les buissons, par leur espèce, demeurent toujours verts, et l'immense plaine d'herbe ne quitte sa couleur verte que pour brunir; mais la première varie avec les quatre saisons de l'année d'une manière vraiment bizarre. En hiver, les feuilles des chardons sont larges et vigoureuses, et toute la surface de la contrée ressemble en quelque sorte à un champ de navets. La luzerne, dans cette saison, est extrêmement riche et forte, et la vue

des bestiaux qui paissent en pleine liberté sur un tel pâturage est fort belle. Au printemps, la luzerne a disparu, les feuilles des chardons se sont étendues sur la terre, et la contrée a encore tout l'air d'être ensemencée de navets. En moins d'un mois s'opère le plus extraordinaire changement. La région entière devient une luxuriante forêt de chardons énormes qui soudain se sont élancés à une hauteur de dix ou douze pieds, et qui tous sont en pleine floraison. Les routes ou plutôt les sentiers sont envahis de chaque côté; vous ne voyez plus à dix pas devant vous; vos yeux chercheraient vainement à découvrir un seul animal; enfin, les tiges des chardons sont si rapprochées les unes des autres et si fortes que, indépendamment des épines dont ils sont armés, elles forment une barrière impénétrable. La crue soudaine de ces plantes est tout-à-fait merveilleuse; et quoique ce dût être un accident des plus rares dans l'histoire militaire, néanmoins il est réellement possible qu'une armée d'invasion, ne connaissant pas ce pays, se trouvât emprisonnée par ces chardons, avant d'avoir le temps d'en sortir. L'été ne s'écoule pas sans que la scène ne subisse encore un changement rapide : les chardons perdent tout d'un coup leur sève et leur verdure; ils inclinent la tête; les feuilles se fanent et sèchent, les tiges noircissent et meurent, et elles restent à bruire frappées par le vent les

unes contre les autres jusqu'à ce que la violence du *pampero* ou bien un ouragan les couche à terre. Là, elles pourrissent bientôt et disparaissent; alors la luzerne revient, et la scène est encore verdoyante.

Chose remarquable! dans la vaste partie des Pampas, qui sur une largeur de quatre cent cinquante milles est revêtue d'herbe, on ne trouverait pas une mauvaise plante. La région des bois est également extraordinaire. Les arbres ne sont pas pressés, mais par l'effet du hasard ils poussent dans un si bel ordre, qu'on peut galoper entre eux dans toutes les directions. Il y en a autour de vous beaucoup de jeunes qui s'élèvent, beaucoup d'autres qui fleurissent dans l'âge de la force; mais pendant quelque temps on cherche en vain ceux qui, dans le grand système de succession, doivent nécessairement sur tel ou tel point s'acheminer vers la mort. A la fin, on les découvre; mais le spectacle de leur décrépitude n'a rien qui dépare la beauté générale de la scène, et on les voit jouir de ce qu'on peut à juste titre appeler une verte vieillesse. Les extrémités de leurs branches se brisent et tombent à mesure qu'elles meurent, et quand il ne reste absolument plus que le tronc creux, il se couvre encore de rejetons et de feuilles, et finit par être peu à peu caché au milieu de jeunes pousses qui, nées à l'abri de son feuillage, ne tar-

dent pas alors à le dépasser en hauteur et à dissimuler son dépérissement. Quelques places se rencontrent où le feu a pris par accident; et ces places noires, lugubres, semées de troncs d'arbres réduits en charbon, ressemblent à celles qui au milieu des plus beaux pays qu'habitent les hommes sont de temps en temps ravagées par la peste ou la guerre. Mais à peine l'incendie s'est-il éteint, que les arbres environnans semblent tous avancer leurs branches les uns vers les autres, et tandis que les troncs privés de sève tombent vitement en poussière, on aperçoit de jeunes buissons qui s'élancent de toutes parts.

Les rivières conservent toutes jusqu'à l'Océan le cours que leur a donné le Créateur; et la contrée entière est en si bel état, que si des cités et des millions d'habitans se trouvaient à l'improviste déposés à des distances et dans des situations convenables, ces bienheureuses gens n'auraient qu'à mener leurs bestiaux paître, et, sans aucune préparation préalable, à labourer telle étendue de terre que leurs besoins l'exigeraient.

Le climat des Pampas subit l'hiver et l'été une notable différence de température, quoique les variations graduelles en soient fort régulières. Ainsi, l'hiver n'y est guère moins froid que le mois de novembre chez nous [1], et la terre au lever du so-

[1] C'est un Anglais qui parle.

leil est toujours couverte de gelée blanche; mais la glace a rarement plus d'un pouce d'épaisseur. En été, au contraire, le soleil est d'une accablante chaleur, et sa force se fait rudement sentir à toutes les créatures vivantes. Les tonyous, espèce de casouars, les chiens, bœufs et chevaux sauvages qui peuplent ces plaines, en sont évidemment exténués, et la sieste semble être un repos aussi naturel que nécessaire. Les heures du milieu de la journée ne sont pas propres au travail, et comme les matinées sont froides, mieux vaut travailler pendant celles-ci pour se reposer pendant celles-là.

La différence d'atmosphère entre les villes de Mendoza, San-Luis et Buénos-Ayres, qui cependant reposent toutes trois presque sous la même latitude, est vraiment surprenante. Pour les deux premières, c'est-à-dire dans les régions du bois et de l'herbe, l'air est extraordinairement sec. Aux époques les plus chaudes, il n'y a pas la moindre apparence de transpiration. Les animaux que la chaleur tue gisent sur plaine desséchés dans leur peau, de sorte que souvent, au premier coup d'œil, j'ai été fort embarrassé de savoir s'ils étaient morts ou en vie. Mais dans la province de Buénos-Ayres, qui est la région des chardons et de la luzerne, la végétation annonce clairement l'humidité du climat. Quand il m'arrivait de dormir la nuit à la belle étoile, en me réveillant je trouvais d'ordi-

naire mon poncho, espèce de couverture velue, presque aussi mouillée par la rosée que si je l'eusse trempée dans l'eau, et mes bottes étaient tellement humides que je pouvais à peine les retirer. Les animaux qui meurent dans la plaine sont bientôt en état de putréfaction. Quand pour la première fois on arrive à Buénos-Ayres, les murailles des maisons ruissellent à un tel point qu'il répugne d'y entrer; et le sucre qu'on y trouve, comme aussi tous les sels susceptibles de fusion, est presque fondu. Cette humidité, cependant, ne paraît pas être malsaine. Tandis que d'une part les Gauchos, tribu dont il sera parlé plus bas, et même les voyageurs, se couchent sur la terre sans jamais en être incommodés; de l'autre les habitans de Buénos-Ayres demeurent dans leurs maisons humides sans se plaindre d'affections rhumatismales ni être aucunement sujets à s'enrhumer; et, à coup sûr, ils ont l'air plus robustes et mieux portans que ceux qui vivent dans les régions plus sèches. En somme, la totalité des Pampas, on peut le dire, jouit d'une atmosphère aussi belle et aussi salubre que les parties de la Grèce et de l'Italie les mieux favorisées à cet égard, sans être comme elles sujette au *malaria*.

La seule irrégularité que le climat présente est celle du *pampero*, ou vent du sud-ouest, qui, engendré par l'air froid des Andes, se précipite sur

ces vastes plaines avec une telle vélocité, une telle violence, qu'il est presque impossible d'y résister. Mais cette rapide circulation de l'atmosphère a de très heureux effets; et toujours le temps, après une de ces tempêtes, est particulièrement agréable et sain.

La partie méridionale de l'immense plateau situé du côté oriental des Andes est habitée par les Indiens-Pampas, qui n'ont pas de demeure fixe, mais qui errent d'un lieu dans un autre à mesure que l'herbage qui les environne est consommée par leurs bestiaux.

Dans la partie septentrionale et dans le reste des provinces du Rio de la Plata, la population, dont le chiffre est fort peu considérable, se compose ou d'individus isolés ou de gens qui, réunis en petit nombre, vivent ensemble seulement parce qu'ils sont nés les uns près des autres. Leur histoire est assez curieuse. En 1810, aussitôt que, par la défaite des Espagnols, l'indépendance des anciens sujets du gouvernement de Buénos-Ayres fut établie et qu'ils se trouvèrent libres, beaucoup de ces naturels cherchèrent à introduire dans leur pays une forme de constitution propre en même temps à conserver la liberté qu'ils avaient conquise, à favoriser l'accroissement de la population, et à embellir peu à peu la surface d'une des plus intéressantes et plus belles contrées du monde au moyen

des arts, des manufactures et des sciences, qu'on lui avait jusqu'alors refusés; mais la singulière situation des choses présentait les plus sérieux obstacles. Quoique d'immenses espaces de terre fertile n'eussent encore ni propriétaires ni cultivateurs, un premier pas avait cependant été fait. De petites villes, de petits établissemens, fondés dans l'origine pour l'exploitation des mines, étaient disséminés au travers de cette vaste contrée, à environ deux cents lieues les uns des autres. C'était, comme on voit, le premier trait encore bien incorrect d'un plan de civilisation; néanmoins par pur intérêt personnel chacun donnait un coup d'épaule, et il y avait manifestement progrès. Mais arriva la révolution, qui tout de suite renversa ce frêle édifice social; car les bases sur lesquelles il reposait ne furent pas assez solides pour supporter le grand système politique que dès lors on adopta. Puis on s'aperçut bientôt que les provinces de la nouvelle république étaient sans havre, que la capitale était mal située; et comme la jalousie de l'Espagne avait empêché qu'on plantât l'olivier et la vigne, on avait négligé les lieux les plus propices aux productions indigènes du pays, tandis que, pour arracher ses richesses aux entrailles de la terre ou dans d'autres buts aussi inutiles au bien-être des naturels, on avait bâti des villages dans les positions les plus éloignées et les plus inaccessibles. De sorte que les hom-

mes se trouvèrent vivre en communauté sans savoir pourquoi, et parmi des circonstances qui paralysèrent leurs efforts, au milieu d'obstacles qu'ils désespérèrent de surmonter. Leur condition fut donc et est encore très pitoyable. Le climat leur donne de lui-même le peu de choses nécessaires à la vie. Privés de toute communication possible avec le monde civilisé, ils ne peuvent ni profiter des perfectionnemens du siècle, ni secouer les erreurs et les préjugés d'une mauvaise éducation politique. Ils n'ont, sous le rapport moral, aucun moyen d'améliorer leurs pays; et succombant sous le poids de tous ces désavantages, ils cèdent naturellement à des habitudes de paresse et d'inactivité. La ville, ou plutôt le village isolé où ils demeurent, est en général le siége du gouvernement de la province, et ne présente que trop souvent un triste tableau de dissensions civiles. L'élection d'un gouverneur, celle des membres d'une junte qui règle les affaires privées de chaque province, celle aussi d'un député à l'assemblée nationale de Buénos-Ayres, donnent toujours lieu à d'effroyables querelles. Ajoutez que les habitans de tous les districts sont jaloux de leurs voisins, qu'ils ne les désignent jamais que sous le titre de *mala gente*, mauvaises gens, et qu'ils ne sont d'accord que pour porter envie à la puissance de Buénos-Ayres, la capitale.

Les Gauchos, par leur genre de vie, sont natu-

rellement étrangers aux troubles politiques qui sans cesse occupent l'attention des habitans des villes. Le nombre des individus à qui ce nom s'applique est fort petit, et on ne les rencontre qu'à de grandes distances les uns des autres; mais ils sont répandus sur toute la surface de la contrée. Beaucoup d'entre eux descendent des meilleures familles d'Espagne. Ils possèdent de bonnes manières et souvent de très nobles sentimens. La vie qu'ils mènent est sauvage, mais intéressante. En général ils habitent les huttes où ils sont nés, et où leurs pères et leurs grands-pères vécurent avant eux, quoique ces habitations paraissent à un étranger ne réunir qu'assez mal les différentes douceurs du *chez soi*. Elles sont toutes bâties dans la forme la plus simple; car quoique le luxe ait dix mille plans, dix mille degrés d'élévation pour les frêles demeures de ses plus frêles sujets, la hutte est cependant la même dans tous les pays. Il n'y a donc aucune différence entre celles du Gaucho de l'Amérique du Sud et du montagnard d'Écosse, sinon que la première est bâtie de boue et couverte avec de longues herbes jaunes, tandis que la seconde est formée de pierres et protégée par un toit de bruyère. Les matériaux de l'une et de l'autre sont les produits bruts du sol; aussi toutes deux elles se confondent tellement par la couleur avec la surface du pays, qu'il est souvent difficile de les en distin-

guer; et comme le pas auquel on galope dans l'Amérique du Sud est rapide et la contrée plate, on découvre rarement une habitation avant d'en être à la porte. Le corral, ou parc à bestiaux, est d'ordinaire à cinquante ou cent verges de la hutte, et consiste en une circonférence qui en a une trentaine de diamètre. Il est ceint par une multitude de forts et gros pieux dont les bouts sont enfoncés en terre. Sur ces pieux sont habituellement perchés nombre de vautours ou d'éperviers à l'air paresseux, et le sol autour de la hutte et du corral est jonché d'os et de carcasses de chevaux, de cornes de bœufs, de laine, ce qui donne à ces lieux la fétide odeur et l'aspect dégoûtant d'un chenil mal tenu.

Les oiseaux dont il est ici question ne sont nullement sauvages, et on ne les aperçoit guère que dans le voisinage des huttes. Néanmoins j'en ai maintes fois remarqué qui m'ont suivi ou plutôt précédé pendant plusieurs lieues, et qui avec leurs yeux ronds et noirs regardaient fixement ma figure. Elle attirait, je pense, leur attention, parce qu'elle était brûlée par le soleil; et, sans exagération, j'ai souvent cru qu'ils n'avaient pas mal l'envie de la goûter. Ils ont l'habitude continuelle d'attaquer les chevaux et les mulets dont le dos est malade, et je les ai vus en plus d'une occasion planer à six pouces au-dessus de ces animaux. Il est curieux de com-

parer alors la mine de l'agresseur et celle de la victime : l'épervier vole la tête dirigée en bas et l'œil invariablement fixé sur la blessure; le mulet courbe le dos autant qu'il peut, il rejette les oreilles en arrière, agite la queue, n'ose plus manger, et paraît ne pas savoir s'il doit se dresser sur les jambes de derrière ou ruer avec celles de devant.

La hutte des Gauchos ne contient généralement qu'une seule pièce où vit toute la famille; garçons, filles, maris, femmes et enfans, vivent pêle-mêle. La cuisine est un hangar détaché à quelques verges de distance. Généralement les murs et le toit de la hutte sont remplis de trous qui vous paraissent d'abord d'étonnantes marques de l'indolence des habitans; mais ils sont destinés à donner, en hiver, issue à la vapeur du charbon. En été, l'habitation est tellement infectée de puces et de *binchucas*, espèce de punaises aussi grosses que des escarbots noirs, que toute la maisonnée couche à terre devant la porte; et quand le voyageur arrive la nuit, quand après avoir dessellé sa monture il se promène parmi les gens tout endormis de la petite communauté, il peut placer sa selle dite *recado*, sur laquelle il doit reposer près du compagnon qu'il trouve le plus de son goût. Un admirateur de l'innocence peut s'étendre à côté d'un enfant vermeil, un homme mélancolique ronfler au long d'une vieille femme noire; et celui qui dévoue toute son

admiration à la plus belle moitié de l'espèce humaine, poser sans aucun empêchement sa tête à quelques pouces d'une des idoles qu'il adore. Toutefois il n'a pour se guider dans son choix que les pieds et les jambes nues de tout le groupe des dormeurs, car leurs visages et leurs corps sont entièrement cachés par les fourrures et le poncho qui les couvrent.

En hiver, les mêmes individus dorment dans la hutte, et la scène est des plus bizarres. Aussitôt que le souper du voyageur est prêt, on apporte la grande broche en fer sur laquelle le bœuf a rôti, et on l'enfonce par la pointe dans la terre. Le Gaucho offre alors à son hôte une carcasse de tête de cheval pour s'asseoir. Lui-même et les autres membres de la famille se placent sur des siéges pareils autour de la broche, d'où, avec leurs longs couteaux, ils enlèvent d'énormes bouchées. Quand je commençai de vivre parmi les Gauchos, je ne pouvais concevoir qu'ils parvinssent à manger si vite des viandes que je trouvais si extraordinairement dures et coriaces; mais un vieillard m'apprit que c'était faute de savoir moi-même quels morceaux choisir, et il m'en découpa aussitôt une tranche qui était des plus tendres. Par la suite, je priai toujours les Gauchos de me servir, et ils souriaient généralement de ce que j'eusse découvert le secret. La hutte est éclairée par une faible lampe où brûle du

suif de taureau, et chauffée par un feu de charbon. Le long des murs sont suspendus, à des os, des brides, des éperons, et divers instrumens de chasse. A terre gisent plusieurs masses noirâtres, dont l'œil ne peut jamais distinguer clairement la nature; mais quand, accablé de fatigue, je m'asseyais dessus par hasard, tantôt j'entendais un petit enfant crier sous moi, tantôt une jeune femme qui demandait d'une voix douce ce que je lui voulais, ou bien c'était un énorme chien qui s'élançait entre mes jambes. Un jour que je me chauffais les mains au brasier, assis sur ma tête de cheval, regardant le toit noirci de la hutte, plongé dans une rêverie profonde et m'imaginant que j'étais tout-à-fait seul, je sentis soudain quelque chose me toucher, et je vis deux enfans nus et enfumés qui, dans l'attitude de deux crapauds, se perchaient au-dessus du charbon. Ils étaient sortis à quatre pattes de dessous quelque poncho, et je m'aperçus plus tard que beaucoup d'autres personnes dont je n'avais pas soupçonné la présence, ainsi que plusieurs poules occupées à couver, étaient également dans la hutte. Souvent, lorsque j'ai dormi dans de semblables lieux, un coq est monté sur mon dos pour proclamer à haute voix le retour de l'aurore; mais d'ordinaire, dès que le jour paraît, toute la famille se lève.

La vie du Gaucho, depuis l'instant où il vient au

monde jusqu'à celui où il en sort, est fort intéressante. Lorsqu'il n'est encore qu'un tout petit enfant, on ne fait guère attention à lui dans la hutte paternelle; on le laisse se balancer dans une peau de bœuf, dont les quatre cornes sont rapprochées au moyen de quatre bandes de cuir et qui est suspendue au plafond. Pendant la première année il se roule à terre sans le moindre vêtement, et plus d'une fois j'ai vu une mère donner pour joujou à un bambin de cet âge un couteau très coupant, long d'un pied. A peine marche-t-il, ses amusemens enfantins sont ceux qui le préparent aux occupations de sa future vie. Avec un *lasso*, espèce de piége qui consiste en une corde avec un nœud coulant, il cherche à prendre de petits oiseaux, ou les chiens lorsqu'ils entrent dans la hutte et qu'ils en sortent. Aussitôt qu'il est âgé de quatre ans, il monte à cheval, et dès lors devient utile, car il aide à ramener les bestiaux dans le corral. La manière dont ces enfans se tiennent en selle est vraiment extraordinaire. J'ai souvent remarqué, quand un cheval parvient à s'échapper du troupeau qu'ils sont chargés de conduire, qu'ils le poursuivaient, l'atteignaient, et le forçaient à revenir sur ses pas en le fouettant tout le long du chemin. Vainement l'animal cherche-t-il à se détourner ou à fuir; toujours ils tournent avec lui, toujours ils restent près de lui, et c'est un fait curieux dont j'ai plus d'une fois été

témoin, qu'un cheval monté est toujours capable d'atteindre un cheval libre.

Les amusemens et les occupations du jeune Gaucho ne tardent pas à devenir plus mâles. Se moquant des biscacheros, terriers de l'animal appelé le *biscacho,* qui minent les plaines en tout sens, et qui sont fort dangereux, il galope après l'autruche, le gama, le lion et le tigre; il les terrasse avec ses balles, et avec son lasso il aide chaque jour à attraper les bestiaux sauvages et à les mener vers la hutte paternelle où ils doivent être ou tués ou marqués. Il dompte les jeunes chevaux de la manière que j'ai décrite, et souvent à ces exercices il passe plusieurs jours loin du logis, changeant de monture aussitôt que la sienne est fatiguée, et dormant sur la terre. Comme sa nourriture est constamment du bœuf et de l'eau, sa constitution est si robuste qu'il peut endurer de grandes fatigues; et les distances qu'il parcourra, le nombre d'heures qu'il restera de suite à cheval, sont à peine croyables. Il apprécie à sa juste valeur l'indépendance illimitée d'une vie pareille; et ne connaissant aucune sorte de sujétion, dans son esprit germent souvent des idées de liberté aussi nobles qu'innocentes, quoique naturellement elles se ressentent beaucoup de ses sauvages habitudes. En vain chercheriez-vous à le convaincre des jouissances et des avantages d'une vie plus civilisée, il

pense obstinément que le plus noble effort de l'homme est de s'élever à quelques pieds de terre et de chevaucher au lieu de marcher; que ni les riches habits ni la diversité des mets ne peuvent suppléer au manque d'un cheval, et que l'empreinte d'un pas humain sur le sol est le symbole de la barbarie.

Le Gaucho a été par beaucoup de gens accusé d'indolence. Ils disent: Lorsqu'on visite sa hutte, on le trouve à la porte, les bras croisés, et son poncho négligemment jeté sur l'épaule gauche comme un manteau espagnol; son habitation est criblée de trous et pourrait évidemment être en meilleur état s'il y consacrait quelques heures de travail; dans un si beau climat, il n'élève pas de légumes, ne récolte pas de fruits; entouré de bestiaux, il manque souvent de lait; il vit sans pain, et ne se nourrit absolument que de bœuf et d'eau; puis, comparant son genre de vie à celui des paysans de presque toutes les parties de l'Europe, ils lui reprochent sa paresse. Mais la comparaison est inapplicable, et le reproche injuste; car quiconque vivra avec le Gaucho, quiconque le suivra dans ses différentes occupations, reconnaîtra qu'il n'est rien moins que paresseux, et même sera surpris qu'il puisse mener long-temps une vie si fatigante. Sans doute, le Gaucho ignore les mille inventions du luxe; mais le principal trait de son caractère est

de n'avoir aucun besoin. Accoutumé à toujours vivre en plein air et à dormir sur la dure, il n'imagine pas que quelques trous dans sa hutte doivent la rendre incommode. Ce n'est pas non plus qu'il n'aime pas le goût du laitage, mais il aime mieux s'en passer que de prendre chaque jour la peine d'aller en chercher. Il pourrait, il est vrai, faire du fromage et le vendre pour de l'argent; mais quand il s'est donné une bonne selle et des éperons bien pointus, il ne considère pas que l'argent ait beaucoup de valeur. Enfin, il est content de son sort; et lorsqu'on réfléchit que, malgré le nombre toujours croissant de ce qu'on appelle les félicités mondaines, on ne parvient pas au véritable bonheur, on ne peut se refuser à penser que peut-être y a-t-il autant de philosophie pour le moins que de folie dans la détermination du Gaucho à rester sans besoins. D'ailleurs la vie qu'il mène est assurément plus noble que s'il se soumettait à l'esclavage depuis le matin jusqu'au soir pour se nourrir avec plus de délicatesse ou couvrir son corps d'habits plus somptueux. Sans doute, aussi, il rend peu de services à la grande cause de la civilisation, que par devoir chaque être raisonnable est tenu de faire fleurir; mais un pauvre diable, vivant solitaire au milieu d'une plaine sans bornes, ne saurait introduire dans les vastes régions inhabitées qui l'entourent ni les arts ni les sciences. On peut donc

sans blâme lui permettre de laisser ces régions telles qu'il les a trouvées, et telles qu'elles resteront, jusqu'à ce que la population, à mesure qu'elle se créera des besoins, avise au moyen de les satisfaire.

Le caractère du Gaucho se montre souvent sous l'aspect le plus honorable. Il est toujours hospitalier. A sa hutte le voyageur est sûr d'obtenir un accueil amical; même, en plus d'une occasion, il sera reçu avec une dignité naturelle de manières qui est fort remarquable, et qu'il ne doit guère s'attendre à rencontrer dans une cabane d'un air aussi misérable. Toutes les fois que je suis entré chez lui, le Gaucho s'est poliment levé pour m'offrir son siége; mon habitude était de refuser d'abord: mais après beaucoup de complimens et de salutations il fallait toujours que je finisse par accepter son offre, à savoir le squelette d'une tête de cheval. Il est bizarre de les voir invariablement s'ôter leurs chapeaux les uns aux autres, lorsqu'ils entrent dans une pièce qui n'a point de fenêtre, dont la porte est un cuir de bœuf, et le toit tout percé.

La condition des femmes est ce qu'il y a de plus curieux. Elles n'ont littéralement rien à faire. Les grandes plaines qui les environnent sont trop peu attrayantes pour qu'elles aillent s'y promener pour rien; il est rare qu'elles montent à cheval, et leur vie, à elles, n'est certes qu'indolence et inactivité.

Elles ont toutes cependant de la famille, qu'elles soient mariées ou non; et un jour que par hasard je demandais à une jeune femme qui allaitait un tout petit enfant quel en était le père : « *Quien sabe!* qui sait? » me répondit-elle en riant.

La religion qui presque seule, malgré la tolérance de tous les autres cultes, soit professée dans les provinces du Rio de la Plata, est le catholicisme ; mais la forme en est bien différente selon les différens endroits. Sous la domination des Espagnols, les moines et les prêtres exerçaient partout une très grande influence; et la dimension des églises de Buénos-Ayres, de Lucan, de Mendoza, prouvent quel pouvoir, quelles richesses ils possédaient, et quelle monstrueuse ambition était le mobile de leur conduite. C'est un triste spectacle que de voir une multitude de petites et de misérables huttes entourer une cathédrale, dont la hautaine élévation est un contresens formel avec l'humilité de la religion chrétienne; et on ne peut s'empêcher de la comparer à la modeste église des villages d'Angleterre, dont l'extérieur et l'intérieur tendent plutôt à rendre humbles l'arrogant et le superbe, tandis qu'elle offre au paysan l'agréable ressemblance de sa propre maison.

Au surplus, la puissance du clergé, comme on s'en doute, a beaucoup perdu depuis la révolution. A Buénos-Ayres, la plupart des couvens a été déjà

supprimée, et le vœu le plus général de presque tous les partis est pour la prompte suppression du reste. De temps en temps, vous apercevez encore un vieux moine mendiant, vêtu d'une méchante haire grise et couvert de crasse; mais tandis qu'il se promène dans les rues, la tête basse et les yeux piteusement fixés à terre, ses joues maigres et creuses montrent que son autorité est détruite, sa puissance anéantie. Les églises ont perdu leur argenterie, les cierges sont jaunes, les tableaux sont détestables, et les statues ne sont habillées que de grosses indiennes anglaises. Aux jours de fêtes majeures, cependant, on voit les dames de Buénos-Ayres, parées de leurs beaux atours, se rendre aux offices, suivies d'un petit domestique nègre, en livrée jaune ou verte, qui porte roulé dans ses bras un tapis anglais, toujours des plus brillantes couleurs, sur lequel sa maîtresse s'agenouille, tandis qu'il se tient lui-même derrière elle. Mais en général les églises sont désertes, et on n'y rencontre personne autre qu'une ou deux vieilles femmes qui marmottent à la grille d'un confessionnal.

A Mendoza, quelques têtes exaltées voudraient mettre bas les prêtres; mais, évidemment, ils y exercent encore une puissance considérable. Ainsi, une fois chaque année, les hommes et les femmes sont obligés de venir pendant neuf jours habiter une espèce de caserne, que comme une grande

faveur j'eus la permission de visiter. Elle est remplie de petites cellules, véritables trous dans lesquels tous les individus des deux sexes sont rigoureusement emprisonnés tour à tour pour jeûner et s'infliger la discipline. Je demandai sérieusement à plusieurs personnes si de bonne foi on exécutait contre soi-même une telle punition, et elles m'assurèrent que d'habitude on se fouettait jusqu'à ce que le sang ruisselât. Les prêtres de Mendoza mènent une vie dissolue; presque tous ils ont de la famille, et plusieurs vivent ouvertement avec leurs enfans. Leur principal plaisir, néanmoins, si bizarre que cela puisse paraître, est de passer les jeudis et les dimanches, quand les offices sont dits, à faire battre des coqs.

A San-Juan, les prêtres sont encore plus puissans. Ils poussèrent un jour l'audace jusqu'à aller arrêter le gouverneur dans sa maison, et à ordonner au bourreau de brûler en place publique un de ses arrêtés qui leur avait déplu. Dans les autres provinces ils ont plus ou moins de crédit, suivant qu'ils sont plus ou moins habiles, et qu'en général ils peuvent communiquer avec Buénos-Ayres.

La religion des Gauchos est nécessairement plus simple que celle de l'habitant des villes, attendu que leur genre de vie les place hors de l'atteinte des prêtres. Dans presque toutes leurs huttes vous

voyez une petite image ou peinture du Christ, et ils ont souvent une petite croix suspendue à leur cou. Afin que leurs enfans recoivent le baptême, ils les portent sur leur cheval à la plus voisine église, et je crois que l'usage le plus général est de mettre les morts en travers d'un coursier pour qu'ils soient enterrés en lieu saint. Cependant un courrier de la poste aux lettres qui avait été en route assassiné par les Indiens, et au service funèbre duquel j'assistai, fut enseveli dans les ruines d'une vieille hutte au milieu de la plaine de Santa-Fé. Lorsqu'un mariage se conclut, le jeune homme prend sa fiancée en croupe derrière lui, et quelques jours leur suffisent ordinairement pour aller demander à un prêtre la bénédiction nuptiale.

Buénos-Ayres.

La capitale des Provinces-Unies du Rio de la Plata est loin d'offrir une résidence agréable aux personnes accoutumées à toutes les commodités des villes d'Europe. L'eau d'abord y est détestable, fort rare, et par conséquent chère. Les rues sont mal pavées et malpropres, et jamais je ne suis entré dans de plus vilaines maisons. Les murailles en sont toujours, vu le climat, humides, moisies, et ne peuvent garder aucune peinture. Les planchers ne sont jamais couverts que de carreaux mal joints, presque tous fendus, et plus hauts les uns

que les autres. Les toits n'ont pas de plafonds; et les habitans, pour se chauffer, ne savent que boire du maté bouillant, ou s'entasser autour d'un feu de charbon qu'ils laissent préalablement dehors jusqu'à ce que le gaz de l'acide carbonique se soit dégagé.

Quelques-unes des principales familles de Buenos-Ayres meublent leurs appartemens d'une manière très coûteuse, mais qui n'a rien de commode, rien même d'élégant. Sur le plancher de briques est étendu un brillant tapis de Bruxelles; des poutres du plafond descend un superbe lustre, et contre les murailles mouillées qu'on badigeonne de blanc sont rangés un grand nombre de somptueux fauteuils à la mode de l'Amérique du Nord. Il y a aussi un piano-forté anglais et quelques vases de marbre, mais on ne soupçonne pas l'art de grouper un mobilier qui réunisse l'utile à l'agréable. Puis, les dames restent assises, le dos contre les murailles, sans avoir, à ce qu'il semble, aucun moyen de s'occuper; et quand un étranger va leur rendre visite il est fort surpris de voir qu'elles ont la déshonnête habitude de ne jamais se lever de leurs siéges. La société de Buénos-Ayres se compose d'Anglais, de Français et de quelques Allemands, qui sont tous venus s'y établir pour se livrer au commerce. Ces négocians étrangers ne sont cependant en général que les agens de maisons européennes; et comme

leurs coutumes des Espagnols de l'Amérique du Sud, leur nourriture, et les heures auxquelles ils mangent diffèrent de celles des Anglais et des Français, il ne paraît pas y avoir beaucoup de relations entre eux.

A Buenos-Ayres, vous rencontrez rarement les hommes et les femmes qui se promènent ensemble. Au théâtre ils sont tout-à-fait séparés, et rien n'est plus triste que de voir toutes les dames rangées les unes près des autres dans les loges, tandis que les hommes, simples matelots, soldats et marchands, tous membres de la même république, sont entassés pêle-mêle au parterre.

Ce sont les Gauchos qui seuls approvisionnent la ville des denrées dont la consommation est la plus générale dans les ménages. Mais la chose ne se pratique nullement avec cet ordre et cette régularité qu'on admire dans les pays plus avancés en civilisation. Par exemple, le lait, les œufs, le fruit, les légumes, la viande, sont apportées au grand galop par les individus que j'ai dits, et quand un caprice leur vient de rester chez eux il faut bien qu'on s'en passe. Puis toutes ces provisions arrivent ensemble mêlées, confondues; et le résultat en est qu'à l'exception du bœuf elles sont plus chères que dans les différentes capitales d'Europe, outre que parfois elles manquent absolument. Un des tableaux les plus bizarres que présentent l'intérieur et les

environs de Buenos-Ayres, c'est le jeune Gaucho qui apporte le lait. Sa marchandise est renfermée dans six ou huit grosses bouteilles de terre qui sont suspendues de chaque côté de sa selle. Il n'y a ordinairement pas de place pour les jambes de l'enfant. Son habitude est donc de ramasser ses pieds sous lui, et de chevaucher assis ou plutôt accroupi comme une grenouille. On rencontre ces petits garçons par détachemens de cinq ou six; et la manière dont, tout en galopant avec leurs bonnets de drap rouge sur la tête, et leurs ponchos écarlates flottant derrière eux, ils jouent ensemble à certain jeu de hasard au moyen de leurs doigts, est on ne peut plus comique. Les étaux des bouchers sont des chariots couverts qui ne flattent nullement la vue. La viande, dépecée de la plus dégoûtante façon, brandille à chaque cahot, et j'ai vu cent fois une grosse pièce de bœuf qui, attachée par une courroie au derrière d'une de ces voitures, traînait à terre tandis que le chien du maître cherchait à en arracher des lopins. Il m'arriva de quitter Buenos-Ayres au moment où la saison des figues allait finir, et quoiqu'on fût encore au milieu de l'été on devait dès lors ne plus avoir aucun fruit. La raison que les figuiers des alentours n'en donnaient plus semblait tout-à-fait contenter les habitans, et il me fut impossible de leur persuader qu'ils devraient s'arranger en sorte que les différentes espèces de fruits

se succédassent sans interruption sur leurs tables, et ne pas s'en reposer seulement sur les Gauchos. Mais le même manque d'arrangement existe pour mille autres objets. Par exemple, si une personne a loué un carrosse pour aller dîner en ville, et que le soir vous lui demandiez pourquoi il ne vient pas la reprendre, elle vous répondra que c'est qu'il pleut, et que les loueurs d'équipages ne laissent pas sortir leurs chevaux quand il tombe de la pluie.

Pendant ma courte résidence à Buénos-Ayres, je demeurai dans une maison située hors des murs et non loin d'un champ qui servait d'abattoir. Ce champ, d'une dimension de quatre ou cinq acres, n'avait pas un brin d'herbe. A une des extrémités était un immense corral divisé en une multitude de parcs, munis chacun d'une porte séparée. Ces cellules étaient toujours remplies de bestiaux condamnés à mourir. J'eus plusieurs fois l'occasion de passer par ce lieu, et les divers aspects qu'il présentait, suivant l'heure, étaient assez bizarres. Le jour ou le soir, on n'y apercevait pas une seule créature humaine. Les animaux, enfoncés jusqu'à mi-jambes dans la boue, et n'ayant rien à manger, se tenaient debout par un brûlant soleil, mugissant parfois, ou plutôt rugissant les uns contre les autres. Dans toutes les directions la terre était couverte par des volées de grandes mouettes blanches, dont les unes se repaissaient avidement de sang

caillé, car il y en avait de petites mares à chaque pas, tandis que d'autres, se dressant sur la pointe de leurs ergots, battaient des ailes comme pour s'aiguiser l'appétit. De grand matin on ne voyait encore de sang nulle part. Nombre de chevaux, avec des lassos pendus à la selle, se tenaient par groupes immobiles comme s'ils eussent dormi debout. Les matadéros étaient assis ou couchés le long des piquets du corral et fumaient leur cigarre, tandis que sans aucune métaphore les bestiaux attendaient que l'heure suprême sonnât pour eux. En effet, aussitôt que l'horloge de la Récoléta, qui est le principal cimetière de la ville, frappait cinq coups, les bouchers s'élançaient tous sur leurs montures, les portes des cellules s'ouvraient toutes, et en l'espace de quelques secondes c'était une scène d'apparente confusion qu'il est tout-à-fait impossible de décrire. Chaque homme tenait un taureau sauvage au bout de son lasso. De ces pauvres bêtes, les unes cherchaient à se détacher des chevaux qui les entraînaient, les autres à se précipiter sur eux : presque toutes beuglaient horriblement. Celles-ci, quoique ayant les jarrets coupés, couraient encore sur leurs chicots; celles-là on les tuait, on les dévorait; enfin, de temps en temps, quelques-uns de ces animaux brisaient leur lasso. Alors le cheval tombait souvent sur l'individu qui le montait, et le taureau redevenu libre en profi-

tait pour fuir, mais il ne pouvait aller loin. Le cavalier se relevait lestement, remontait en selle, et le poursuivant à franc étrier, lui avait bientôt remis au cou un nœud coulant, puis l'entraînait quoiqu'il se jetât par terre avec une violence qui paraissait devoir lui briser tous les os du corps. Je me trouvai plusieurs fois au milieu de cette scène étrange; et souvent, pour ne pas être tué, il me fallut me sauver à toute bride sans bien savoir où aller, car presque toujours je tombais de Charybde en Sylla.

Ma demeure était voisine aussi de la Récoléta. Une demi-douzaine de convois funèbres, bien que Buenos-Ayres ne contienne guère qu'une quarantaine de mille âmes et qu'il y eût d'autres cimetières, passait chaque jour sous mes fenêtres. En outre, je traversais rarement la ville sans rencontrer un enterrement.

Quoique les mœurs, les usages, les amusemens et les modes des différentes nations changent sans cesse, et en général diffèrent selon les différens climats, on pourrait néanmoins croire dans le premier moment qu'une cérémonie aussi simple que celle de confier à la terre le cadavre d'un mort devrait, en tout pays et en tout lieu, être la même; mais, bien qu'on meure partout semblablement, les funérailles ne se ressemblent point. Combien de fois, dans l'Ancien-Monde, la sottise, la manie dans la-

quelle une personne a vécu, ne l'accompagne-t-elle pas jusque sous la pierre du tombeau ! Combien de fois la conduite sensée d'un vivant n'a-t-elle pas été démentie par la vaine pompe et l'ostentation ridicule dont il a voulu que son cercueil fût entouré ! Dans l'Amérique du Sud les choses se pratiquent tout autrement ; et, certes, la manière dont les morts sont ensevelis à Buenos-Ayres m'a paru beaucoup plus étrange qu'aucune autre des coutumes de l'endroit. Depuis peu d'années quelques-uns des principaux habitans se sont fait enterrer dans des bières ; mais, communément, les morts sont emportés par un corbillard dans lequel est fixée une bière où on les dépose, puis le cocher part au galop avec le cadavre, et le dépose sous le portail de la Récoléta. Il y a pour les enfans une petite voiture que réellement je pris pour un chariot de charlatan. C'était une légère caisse découverte, sur des roues peintes de blanc, avec de jolis rideaux en soie bleue, et menée avec une effrayante vitesse par un jeune homme en habit écarlate, avec un énorme panache de plumes blanches à son chapeau. Un jour, comme je regagnais à cheval mon logis, je fus atteint par ce chariot, dans lequel il y avait le cadavre d'un petit Nègre presque nu. Je l'accompagnai pendant un certain espace de temps, et je vis le corps, tant était rapide le mouvement de la voiture, sauter parfois

sur le dos, parfois sur le ventre; souvent un des bras ou une des jambes passaient par les barreaux de la caisse, et il y eut deux ou trois cahots où je pensai réellement qu'il allait en sortir tout-à-fait et tomber à terre. Les convois des riches étaient en général suivis par leurs amis; mais les voitures de deuil, avec quatre personnes dans chaque, pouvaient rarement galoper aussi vite que le corbillard.

Un autre jour je me rendis à la Récoléta, et au moment où j'y arrivais le char des enfans s'arrêta devant la porte. L'homme qui était chargé de la police du cimetière reçut du conducteur un billet qu'il lut et qu'il mit dans sa poche; alors celui-ci monta sur une des roues, et soulevant le cadavre d'un enfant de huit mois environ, le remit au fossoyeur, lequel l'emporta en ne le tenant que par un bras dans l'enceinte carrée, close de murs, qui formait le cimetière. Je marchai derrière lui, sans qu'il se doutât de rien. Il se dirigea vers un des angles, et ne se donnant pas seulement la peine de mettre le pied sur sa bêche, il ne s'en servit que pour ouvrir une tranchée à peine aussi profonde qu'un sillon de charrue. Pendant qu'il s'acquittait de cette besogne, le pauvre petit enfant était devant nous, couché à terre sur le dos. Il avait un œil ouvert et l'autre fermé. On ne lui avait pas même lavé le visage, et autour de sa ceinture était

noué un petit morceau d'étoffe sale. L'homme, tout en me parlant, jeta le cadavre au milieu du sillon, en ramena les bras le long des cuisses avec sa bêche, et le couvrant d'une couche de terre si mince que partie de l'étoffe restait encore visible, il s'éloigna. Je pris la pelle et j'allais moi-même enterrer le pauvre enfant, lorsque je réfléchis que, comme étranger, on interpréterait peut-être mon action à mal, et en conséquence je m'acheminai vers la porte. Je rencontrai le même gardien avec un de ses aides, portant un cercueil où était le corps d'un vieillard que suivait son fils âgé d'une quarantaine d'années. Ces trois personnes se disputaient à haute voix, et restèrent encore quelque temps à se disputer après qu'ils eurent déposé le cadavre au bord de la fosse. Cette fosse était large de sept pieds, et s'étendait en longueur de l'une à l'autre des murailles parallèles du cimetière. On y empilait les morts en travers sur quatre de profondeur; et pour qu'ils ne déroulassent pas, il y avait un ais de planches mobile qu'on enfonçait perpendiculairement dans la fosse. On le reculait d'un pas lorsque le quatrième corps avait été enseveli. La travée à laquelle on était en contenait déjà un. Le fils sauta dessus, et tandis qu'il se tenait ainsi dans la tombe, debout sur un cadavre, appuyé contre trois autres, les deux fossoyeurs lui donnèrent celui de son père qui était vêtu d'une longue et grossière

chemise de toile blanche. L'espace était si étroit, qu'il eut beaucoup de peine à l'y coucher. Quand néanmoins il eut rempli ce devoir, il remonta non sans faillir faire ébouler une femme de la pile de corps qui se trouvait derrière lui, et alors les fossoyeurs répandirent sur le visage et le linceul du vieillard un lit de terre à peine assez épais pour le couvrir; puis, sautant dessus, avec deux pesantes demoiselles de bois ils le battirent d'une si belle sorte que si l'homme eût été vivant ces coups auraient suffi pour le tuer....

Manière de voyager.

Vous avez deux manières de voyager à travers les Pampas, en voiture ou à cheval. Les voitures n'ont de ressorts ni en bois ni en fer, mais elles sont très ingénieusement suspendues sur de fortes courroies qui les rendent assez douces. Il y en a de deux sortes: l'une est un long chariot, semblable à un fourgon avec une porte par-derrière, qui est traîné par quatre ou six chevaux, et qui peut contenir huit ou dix personnes; l'autre, plus petite, ne roule que sur deux roues, n'a que moitié de la longueur, et par conséquent ne s'attelle d'ordinaire que de trois chevaux.

La première fois que je traversai les Pampas, j'achetai d'abord pour voiturer tout mon monde un vaste carrosse, puis pour transporter nos bagages,

nos provisions et les outils des mineurs une énorme charrette couverte à deux roues, dont le chargement pesa bien vingt-cinq mille livres. Je pris à mon service un *capatan* ou capitaine de postillons, et il m'en procura un certain nombre qui devaient recevoir trente ou quarante dollars chacun pour nous mener jusqu'à Mendoza.

La veille de notre départ le capatan vint me demander de l'argent pour acheter du cuir, afin de préparer nos voitures selon l'usage. Il trempa ce cuir dans l'eau, puis le découpa en longues bandes à peu près larges d'un pouce, et s'en servit pour lier fortement le timon, les brancards et presque toutes les parties faites de bois. Ces lanières, qui étaient mouillées, se rétrécirent tellement à mesure qu'elles séchèrent, qu'elles devinrent presque aussi dures que des bandes de fer. Les rais, et, à notre extrême surprise, les jantes même des roues furent pareillement attachées, de sorte que nous roulâmes en réalité sur du cuir. Nous prétendions tous qu'il serait usé avant que nous fussions sortis de Buenos-Ayres, mais il se conserva parfaitement l'espace de sept cents milles, et ne fut alors coupé que par des rocs de granit fort aigus que nous eûmes à franchir.

Quant aux provisions de bouche, on nous prévint, et c'était bien la vérité, qu'il n'y avait guère à se procurer sur les Pampas que du bœuf et de

l'eau. Mes camarades de route se munirent donc, comme si nous devions aller au bout de la terre, d'une prodigieuse quantité de thé, d'eau-de-vie, et n'oublièrent que le plus essentiel, c'est-à-dire le pain, le vin, le poisson sec et toute espèce d'ustensiles de ménage; aussi le premier jour ne pûmes-nous boire que dans des coquilles d'œufs. J'avais fait emplette d'une douzaine de mousquets, de paires de pistolets et de sabres, qui furent suspendus au plafond de la voiture.

Comme il est d'usage de payer aux postillons la moitié de leurs gages d'avance, et que les gens dont la paie a été pour telle ou telle raison avancée ont dans tous les pays du monde une foule d'amis se mourant de soif, nous eûmes beaucoup de peine à réunir tous les nôtres. Ils étaient de toute couleur, noirs, blancs, rouges; et jamais, je crois, il n'y eut bande d'hommes à mines plus sauvages. Nous mîmes six chevaux à la voiture, six à la charrette, qui furent montés chacun par un conducteur, et avec un autre de ma petite troupe j'enfourchai une monture.

C'est réellement un merveilleux exploit que d'avoir parcouru à travers les Pampas une distance de plus de neuf cents milles. La contrée, suivant la description que j'en ai donnée, est plate, et n'offre pas d'autre route qu'un frayé, qui sans cesse change de direction. Les huttes qu'on appelle relais de

poste sont situées à des espaces variables, mais terme moyen distantes seulement les unes des autres d'une vingtaine de milles; et quand on voyage avec des voitures, il faut toujours envoyer un courrier devant qui avertisse les Gauchos de rassembler leurs chevaux.

La manière dont les postillons mènent est tout-à-fait extraordinaire. Le pays, vu son état complet de nature, est entrecoupé de courans, de ruisseaux, même de rivières, et parsemé de pantanos ou marais, qu'il faut absolument franchir. Il y a un endroit où, si étrange que cela puisse paraître, on est obligé de passer au milieu d'un vaste lac, qui toutefois n'a guère de profondeur. Les bords des divers cours d'eau sont souvent très escarpés, et des milliers de fois j'ai remarqué que nous cheminions à travers des lieux tels, qu'en Europe un officier militaire les aurait, je crois, sans hésitation déclarés impraticables.

La méthode d'après laquelle les chevaux sont harnachés est admirablement propre à la rude besogne qu'on exige d'eux. Ils tirent par la selle au lieu de tirer par le collier, et comme ils n'ont qu'un trait, au lieu d'en avoir deux, ils peuvent dans un mauvais pas profiter de toute place qui leur semble bonne. Quand le terrain ne leur permet pas de passer tous ensemble, les postillons se séparent et prennent chacun d'un côté différent, de façon que les jambes

de leurs bêtes restent toujours libres et non gênées.

Pour atteler et dételer, ils n'ont besoin que d'accrocher ou de décrocher la corde qui tient à leur selle; et cela est si simple, si aisé, que nous remarquions toujours, quand la voiture s'arrêtait, qu'avant que nul d'entre nous n'eût le temps de sauter à terre, les postillons avaient dételé, et que déjà nous ne les voyions plus, car ils étaient allés au corral chercher un nouvel attelage.

Si, dans une course au galop, un de ces hommes laissait tomber quelque chose, vite il décrochait sa corde, courait avec son cheval ramasser ce qu'il avait perdu, et rejoignait la voiture sans que ses camarades eussent besoin de l'attendre.

La rapidité avec laquelle les chevaux parcourent leur poste, lorsqu'ils sont en nombre suffisant, est vraiment merveilleuse. Notre charrette, quoique chargée de vingt-cinq mille livres pesant d'outils, suivait la voiture au grandissime galop. Trop souvent, lorsqu'elles allaient toutes deux avec une telle vitesse, et que je les précédais, quelqu'un des postillons qui étaient toujours de bonne humeur se mettait à crier : « Ohé ! gare, notre patron ! » Tous alors répétaient ce cri et s'élançaient si violemment à ma poursuite qu'à peine avais-je le temps de me garer.

Mais si énigmatique qu'une telle vélocité puisse paraître, on en aurait bientôt trouvé l'explication

si on voyait les chevaux arriver à la poste. En Europe, en Angleterre surtout, on ne voit rien de semblable. Les éperons, les talons, les jambes des guides sont littéralement inondés de sang, car sans cesse le sang coule plutôt qu'il ne dégoutte des flancs de chaque cheval. Après cela je me dois la justice de dire qu'il n'en peut être autrement, sans quoi je m'y fusse opposé. Mais les chevaux ne peuvent trotter. Point de milieu : il leur faut ou aller au pas ou galoper. Et pour une fois par hasard qu'on traverse le pays on ne peut se flatter de changer un si cruel système adopté sur toute l'étendue des Pampas.

Les postillons de Buenos-Ayres sont d'excellens cavaliers. Plusieurs d'entre nous les virent, tandis qu'ils galopaient ventre à terre, jeter la bride sur le cou de leur cheval, tirer de leur poche un sac de tabac en feuilles, mais coupé menu, et avec un morceau de papier ou une feuille de blé d'Inde faire un cigare, puis battre le briquet et l'allumer.

Les relais ont de douze à trente-six milles de longueur, et même nous en eûmes un de cinquante-quatre. Comme il serait donc impossible que les bêtes traînassent pendant de si fortes distances une voiture au galop, derrière ou devant marchent toujours des attelages de rechange, et souvent on relaie jusqu'à cinq fois d'une poste à une autre.

On ne saurait presque imaginer un plus étrange

spectacle que l'était celui de notre carrosse et de notre charrette couverte qui, comme je m'arrêtai en mainte occasion pour les voir, passaient aussi rapides que le vent au milieu de la plaine, et qui étaient ou précédées ou suivies d'une troupe de trente à soixante chevaux sauvages, tous libres, tous au galop, et menés soit par un Gaucho et son fils, soit par une couple de jeunes enfans. Un jour que j'étais tout à ce spectacle, au lieu de regarder devant moi, ma monture tomba dans un biscachero et me jeta à terre sur le bras droit. Le choc fut si violent que je faillis perdre connaissance; mais avant que mon étourdissement m'eut permis de remonter en selle, les voitures étaient déjà si loin que, malgré les douleurs qui me torturaient tous les membres, il me fallut courir après elles, et je parcourus, je crois, sept milles à bride abattue sans pouvoir les rattraper. On pense bien que, quand j'y fus enfin parvenu, je descendis de suite de cheval, car j'étais brisé, et que je pris place dans le carrosse. Si les postillons vous mènent si grand train, c'est qu'il y a véritablement du péril à traverser des régions inhabitées qui sont si souvent envahies par les cruels Indiens.

Lorsqu'on traverse les Pampas à cheval, la coutume est généralement d'emmener avec soi un domestique, ou bien on attend le départ de quelque voiture qu'alors on accompagne; ou encore, si on

n'a point le temps d'attendre, on suit le courrier qui porte les lettres de Buenos-Ayres à Mendoza en douze ou treize jours. Dans le cas où les voyageurs désirent emporter un matelas et un portemanteau, il leur faut les placer sur un cheval qu'ils chassent devant eux, ou que le postillon attache à la selle par un licou.

La manière la plus indépendante de voyager est de ne point emporter de bagage, de ne point emmener de domestique. Alors vous partez de Buenos-Ayres ou de Mendoza simplement avec un Gaucho qui vous montre le chemin, et qui change à chaque relai. Vous avez à seller vous-même vos propres chevaux, et à dormir la nuit sur la terre avec votre selle pour oreiller. Puis, comme vous ne pouvez vous charger d'aucune provision de bouche, il faut vous résoudre à faire de nécessité vertu, à vous contenter des chétives ressources du pays, et à ne vivre à peu près que de bœuf et d'eau. Mais je ne conseille à personne de tenter l'entreprise, à moins qu'on ne jouisse d'une bonne santé et d'une forte constitution. Je dirai toutefois que la nourriture qu'on trouve dans ces déserts, si elle est frugale, est substantielle aussi, et que son seul avantage explique peut-être qu'un cavalier, ainsi que j'en ai fait moi-même l'expérience, soit capable pendant toute une semaine de monter à cheval avant l'aurore, de galoper jusqu'à deux ou trois heures après

le coucher du soleil, de lasser dix à douze chevaux par jour, et de ne pas mourir de fatigue.

D'abord, ce continuel galop vous bouleverse la cervelle, et souvent lorsque je mettais pied à terre j'avais des étourdissemens tels que je pouvais à peine me tenir debout. Mais peu à peu le système du corps s'y habitue, et c'est alors la plus délicieuse vie qu'il soit possible de mener.

Tandis que je traversais les Pampas avec une constante succession de Gauchos, j'ai maintes fois observé que les enfans et les vieillards galopaient avec plus de rapidité que les jeunes gens. Les enfans n'ont aucune réflexion; mais ils sont si légers et une telle ardeur les enflamme toujours, que leurs coursiers volent plutôt qu'ils ne marchent sur la plaine. Le Gaucho à tête grise est un excellent cavalier, plein de calme et de sang-froid; et quoique son allure ne soit jamais aussi rapide que celle des enfans l'est de temps à autre, néanmoins comme il la maintient toujours uniforme, il n'arrive guère plus tard au but. Le pas des jeunes gens au contraire était continuellement influencé par leurs passions ou par le sujet qui se trouvait servir de matière à notre entretien, et j'observai en plus d'une occasion qu'avec eux, par telle ou telle raison, toujours je parcourais plus lentement la distance d'une poste à l'autre.

Lorsqu'on voyage dans les Pampas, il est absolu-

ment nécessaire qu'on soit armé, car les *salteadores* ou voleurs n'y manquent pas, surtout dans la malheureuse province de Santa-Fé. Quant à moi, comme ces gens n'en veulent qu'à votre bourse, j'avais soin de voyager avec de si méchans habits que, les rencontrant, ils n'auraient pu être tentés de me dévaliser. En outre, j'étais armé de manière à leur opposer bonne résistance : je portais à ma ceinture deux paires de pistolets, et toujours je tenais à la main en guise de cravache une petite carabine à deux coups. Jamais je ne me séparais de ces compagnons, et le plus loin que j'apercevais le moindre individu j'armais tout de suite les deux coups de ma carabine. Ces précautions, je n'y recourais que contre les Gauchos; elles eussent été parfaitement inutiles contre les Indiens. Il faut, en ce qui concerne ces brigands, ne s'en remettre qu'à son étoile. Si on l'a bonne, on leur échappe. Si on l'a mauvaise et qu'on les rencontre, on est bien sûr de périr au milieu des tourmens. Mais il y a toute chance à parier que le hasard, à travers ces immenses solitudes, ne les fera point passer précisément sur votre chemin. Toutefois ils sont si rusés, ils galopent si vite, et le pays renferme si peu d'habitans, qu'il est impossible de recueillir aucun renseignement certain sur leur compte. D'ailleurs, les Gauchos eux-mêmes ont toujours si grand'peur des Indiens, ils vous débitent à leur sujet tant de rapports contradictoires, que

mieux vaut ne pas s'en inquiéter; et je crois qu'il est aussi sûr de se diriger vers un endroit où vous avez ouï dire qu'ils sont campés, que de battre en retraite.

Le plus grand péril qu'on ait à courir lorsqu'on traverse seul les Pampas sur un cheval, provient de ses nombreuses chutes dans les trous des biscachos. Pendant mon séjour en Amérique, je suis tombé avec le mien plus de fois que tout le reste de ma vie; et si, grâce à la terre qui était molle je ne fus jamais blessé sérieusement, néanmoins lorsque le matin on se remet en route, on ne peut s'empêcher de réfléchir combien il serait affreux de se casser un bras ou de se démettre une jambe à tant de milles d'aucune espèce de secours.

San-Luis et Mendoza.

Le douzième jour après notre départ de Buenos-Ayres, quand nous attelâmes au lever du soleil pour continuer notre route, on nous apprit que nous n'étions plus qu'à trente-six milles de San-Luis, et que nous arriverions avant le soir. Néanmoins les chevaux étaient exténués de lassitude, et le crépuscule commençait déjà, que nous n'avions encore depuis le matin aperçu aucune maison. A la fin pourtant nous découvrîmes une hutte, et une petite fille nous annonça qu'au bout d'un quart d'heure nous entrerions dans la ville. La

nuit était close lorsque nous arrêtâmes devant la poste, et mon premier soin fut de demander à la première personne que je rencontrai, s'il y avait quelque part une auberge. « *No hay! segnor, no hay!* n'a pas, monsieur, n'a pas! me répondit-elle. — Et des lits? — N'a pas, monsieur, n'a pas! — Un café, du moins? — N'a pas, monsieur, n'a pas! » Comme à ces trois premières questions, la même réponse m'était faite du ton de la plus complète indifférence, je ne continuai pas l'interrogatoire. Je crus mieux faire d'aller m'adresser au *maestro de posta* lui-même, au maître de la poste. Je lui assurai que j'avais couru tout le jour sans rien manger, que je mourais de faim; et je le priai de me dire ce que nous pouvions avoir pour souper. — *Lo que quiere, segnor, tenemos todo*, répliqua-t-il; ce qui signifiait : Quoi que vous désiriez, monsieur, vous aurez tout. Mais hélas! je comprenais trop bien le sens de *todo*, il n'avait pas besoin d'ajouter qu'il avait à notre service *carne de vaca* et *gallinas*, du bœuf et des poules. Je commandai pour moi une volaille; et pour attendre plus patiemment qu'elle fût cuite, pour me distraire de mon appétit, j'allai me promener dans la ville.

Je ne vis pas une seule maison le long des rues, celles-ci paraissant n'être formées que par des murs de terre qui longeaient des jardins. C'est

tout ce que j'apprendrai au lecteur sur San-Luis, car je ne l'ai vu qu'au clair de lune.

De retour à la poste où j'avais obtenu une chambre, je passai par la cuisine pour m'informer de mon souper. Je trouvai la fille qui avait ordre de le préparer assise dans la fumée au milieu des postillons. Il y avait sur le feu une marmite noire dans laquelle je supposai qu'était ma volaille. Je demandai si effectivement c'était elle qui cuisait là. — « *No, segnor; aqui sta;* non, monsieur; la voici; » répliqua la fille, écartant la vieille chemise sale qui lui couvrait la gorge, et me montrant la poule encore vivante dans son giron. J'allais me plaindre, et je crois, jurer; mais la fumée m'entra tellement par les yeux et par la bouche que de quelque temps je ne pus ni voir ni parler. A la fin je demandai des œufs. — « *No hay, segnor.* — Bon Dieu! m'écriai-je, dans la capitale de San-Luis il n'y a pas un seul œuf? — Si, répondit-elle; mais il était trop tard, elle m'en aurait *manana,* le lendemain matin. » En place on me demanda si j'aimais le fromage. — « Oh! oui, » dis-je avec joie. Elle m'en donna un énorme et insista pour que je le prisse tout entier; mais elle n'avait pas de pain.

Je m'étais blessé le bras droit par une des chutes de mon cheval; néanmoins j'emportai le fromage dans ma chambre, et alors je ne sus où le déposer, car c'était ma main qui me servait d'assiette. Le

plancher était d'une saleté dégoûtante, le lit était pire, et il n'y avait pas d'autre meuble. Continuant donc à le tenir au bout de mon bras malade, et restant debout, je le mangeai avec mes doigts...

La ville de Mendoza est située au pied des Andes, et la contrée qui l'environne arrosée par des canaux qu'alimente un *rio* de même nom. Cette rivière borne la partie occidentale de la ville, et de son bord oriental se détache une rigole large d'environ six pieds, par laquelle coule une masse d'eau qui serait assez considérable pour faire tourner une forte meule de moulin. Cette rigole, qui approvisionne la ville d'eau, en même temps orne et rafraîchit l'*alameda*, ou promenade publique. Elle arrose les rues qui avec elle descendent vers la rivière, et peut aussi être conduite dans celles qui se coupent à angles droits.

Mendoza est une jolie petite ville, bâtie sur le plan le plus communément suivi dans l'Amérique du Sud, c'est-à-dire que toutes les rues sont tirées au cordeau. Il y a au centre une *plaza* ou place, d'un côté de laquelle s'élève une vaste cathédrale; plusieurs autres églises, chapelles ou couvens sont disséminés dans les différens quartiers. Les maisons, sans aucune exception, ne sont hautes que d'un seul étage; mais toutes les principales ont une porte cochère qui ouvre par un portail sur une petite cour quadrangulaire formée par les bâ-

timens. Toutes sont aussi construites et couvertes en terre. Les murs sont en dehors badigeonnés de blanc, ce qui leur donne un air de propreté; mais tant qu'ils ne subiront pas à l'intérieur une pareille décoration, cet intérieur ressemblera à celui d'une grange. Vu la matière dont ils sont faits, ces murs sont très mous; ils tombent souvent par larges pans, et ont si peu de solidité que la première personne venue peut avec une bêche ou une pioche s'y ouvrir en quelques instans un passage. Les habitations des plus riches citoyens ont des carreaux de vitre aux fenêtres, mais celles des simples bourgeois et des pauvres n'en ont pas. Les maisons, chose assez bizarre, sont presque toutes de petites boutiques où l'on voit étalées principalement des indiennes anglaises.

Les habitans me parurent les gens les plus tranquilles, les plus respectables du monde. Le gouverneur, qui était un vieillard, avait la mine et les manières d'un gentilhomme. Il me montra avec orgueil cinq filles plus jolies les unes que les autres. Pour tout vêtement, les hommes ne portent que des jaquettes bleues ou blanches, sans chemises. Pendant le cours de la journée, on n'aperçoit les femmes qu'assises à leurs croisées dans le déshabillé le plus complet; mais le soir elles vont se promener sur l'Alameda, vêtues avec infiniment de goût, costumes de bal et robes décolletées, tout

vertes
nés de
; mais
reille
d'une
murs
larges
e per-
bioche
es ha-
reaux
bour-
isons,
petites
nt des

tran-
uver-
s ma-
c or-
utres.
t que
nises.
it les
éshа-
pro-
t de
tout

Mendoza

JEUNE FEMME À LA PROMENADE

Voy. en Amerique. *Head, Pag. 328.*

comm
de Par
tout le
une p
n'ai n
moins
. Le
nonch
les bo
comm
l'envie
dises q
montre
ils fer
sienne
près,
âme c
six he
C'é
pour
tites c
était
about
de tr
plus
d'une
était
seul

comme dans les réunions nocturnes de Londres et de Paris. Le parfait accord qui paraît régner entre tout le monde prouve une grande égalité d'humeur, une parfaite mansuétude de caractère; et certes je n'ai nulle part ni moins observé de jalousies, ni moins entendu de commérages.

Le peuple cependant est d'une impardonnable nonchalance. Un peu après onze heures du matin, les boutiquiers se préparent à faire la sieste. Ils commencent d'abord par bâiller à vous en donner l'envie; puis lentement, ils resserrent les marchandises qu'ils ont, en se levant, suspendues dans leurs *montres*. Un quart-d'heure avant que midi sonne, ils ferment leurs boutiques. Les battans des persiennes sont bientôt tirés entièrement ou à peu près, dans toute la ville; et on n'aperçoit plus âme qui vive jusqu'à cinq et quelquefois jusqu'à six heures du soir.

C'était le temps que je choisissais d'ordinaire pour me promener dans la ville et y faire mes petites observations. On ne saurait croire combien il était singulier de s'arrêter à chaque carrefour où aboutissaient quatre rues parfaitement droites, et de trouver dans toutes les directions la solitude la plus absolue, au milieu pourtant de la capitale d'une province. Le bruit qu'occasionaient mes pas était comme l'écho qui s'entend lorsqu'on parcourt seul la longue nef d'une vaste cathédrale, et la

scène me rappelait les rues désertes de Pompéi.

Tandis que je cheminais le long des maisons, souvent il m'arrivait d'entendre les habitans ronfler, et souvent aussi, quand la sieste était terminée, je trouvais fort amusant de voir chez eux les gens qui venaient de s'éveiller; car il y a infiniment plus de vérité et de plaisir à ainsi regarder de derrière les scènes de la vie privée, qu'à recueillir de froides observations sur les individus lorsqu'ils sont habillés et costumés pour paraître en public. Hommes et femmes se couchent généralement sur le plancher de la chambre, qui est de terre et de bois, et forment les groupes les plus pittoresques. Je vis un jour un vieillard, l'une des notabilités de l'endroit, qui dans un coin dormait d'un air béat; dans un autre, la vieille femme son épouse, les vêtemens tout en désordre, se tirait encore les bras, tandis que leur fille, une jolie personne de seize ans, était aussi réveillée, mais couchée à côté d'elle et baisant un chat.

Dans la soirée la scène recommence à devenir vivante. Les boutiques se rouvrent; on voit se promener par les rues une multitude de faisceaux d'herbe, car les chevaux qui les portent en sont entièrement cachés. Derrière chaque faisceau, et sur l'extrémité du dos de l'animal, se tient un petit garçon qui pour monter ou pour descendre se sert de la queue. Quelques Gauchos chevauchent de

côté et d'autre vendant du fruit, et de temps en temps on rencontre un mendiant aussi monté, ayant son chapeau à la main pour recevoir les aumônes des passans, qui chante un psaume d'une voix mélancolique.

Aussitôt que le soleil a disparu, l'Alameda est encombrée de monde, et vous offre un spectacle aussi bizarre qu'intéressant. Les hommes sont tous attablés, fumant des cigarres ou mangeant des glaces, et les dames garnissent les bancs de terre élevés à droite et à gauche sur toute la longueur de l'Alameda. Cette promenade, qui a presque un mille de long, est plantée d'un double rang de hauts peupliers. D'un côté sont les murs des jardins de la ville que cachent des buissons de rosiers et des arbustes odoriférans, de l'autre coule le canal qui amène l'eau dans la ville.

On aura sans doute peine à croire qu'aux heures où cette Alameda est la plus fréquentée, les femmes de tout âge, sans aucune espèce que ce soit de vêtemens, se baignent en grand nombre dans le ruisseau qui littéralement borde la promenade. Shakspeare nous dit « que la plus chaste vierge se départit sans scrupule de la chasteté, lorsqu'elle montre ses appas à la lune; » mais les dames de Mendoza, encore moins scrupuleuses, les étalent en plein soleil; et, soir et matin, elles courent absolument nues dans le rio, dont l'eau ne leur vient

pas aux genoux, pêle-mêle avec les hommes. A coup sûr, de toutes les merveilleuses choses que j'aie jamais vues de ma vie, celle-là peut être mise au premier rang.

Mais, pour en revenir à l'Alameda, la promenade est souvent illuminée d'une manière simple et pourtant élégante, au moyen de lanternes en papier de couleur, dont les parois sont découpées en forme d'étoiles. Il y a ordinairement, vers le milieu, un orchestre qui fait retentir l'air d'accords assez suaves, et à l'une des extrémités on trouve un temple bâti en terre, mais de forme charmante, et duquel on peut vraiment dire : « *Materiam superabat opus.* »

Les quelques soirées que je passai à Mendoza, je me rendis toujours à cette promenade comme étranger pour y savourer des glaces, car c'était, après la chaleur de la journée, une jouissance exquise et délicieuse; et tandis que ma main, par un mouvement presque mécanique, portait la cuiller à ma bouche, si levant les yeux je regardais au-dessus de moi la ligne noirâtre de la Cordillière, si prêtant l'oreille j'entendais le tonnerre tantôt mugir du fond des ravins et tantôt gronder sur le faîte des montagnes, je me trouvais tellement heureux, qu'il me fallait reconnaître que dans le cas où l'homme pourrait supporter sans dégoût une perpétuelle indolence, il n'y aurait pas de lieu sur la terre où on vivrait mieux qu'à Mendoza, dans la

mollesse et dans l'indépendance; car, qui l'empêcherait jusqu'au terme fatal de passer les jours à dormir et les nuits à manger des glaces? A Mendoza toutes les denrées sont pour rien, et les gens qui les apportent se montrent toujours paisibles et polis; enfin le climat est énervant : aussi toute la population s'abandonne-t-elle à la paresse. Mais, que voulez-vous? et comment les habitans de Mendoza seraient-ils autres? Leur situation géographique les condamne à l'inactivité. Ils sont, pour ainsi dire, emprisonnés par les Andes et par les Pampas; et avec de si formidables barrières autour d'eux, qu'ont-ils à faire de l'histoire, des inventions ou des connaissances du reste du monde? Leurs besoins sont en petit nombre, et la nature y pourvoit en quelque sorte pour eux. La journée est si longue! Si tôt donc qu'ils ont déjeuné et qu'ils se sont mis en mesure de trouver le soir à souper chez eux il fait tellement chaud qu'ils s'abandonnent au sommeil; et quel autre parti meilleur pourraient-ils prendre?...

Indiens des Pampas.

Pendant mes courses rapides en Amérique, je n'eus guère ni le temps ni l'occasion de voir beaucoup d'Indiens. Toutefois, d'après ceux que j'ai vus et les renseignemens que j'ai recueillis sur leur compte en général, je n'hésite pas à croire qu'ils

composent une race d'hommes aussi belle et aussi robuste que jamais il en exista dans une position pareille à la leur. Dans les mines, je fus souvent témoin de l'aisance avec laquelle ils maniaient des outils dont nos mineurs déclaraient n'avoir pas la force de se servir, et couraient lestement avec des fardeaux qui briseraient l'épine dorsale d'un Européen. J'en appelle aussi à ces voyageurs d'Europe qu'ils ont portés sur leur dos à travers la neige, et je leur demande s'ils eussent été capables de rendre le compliment. Sinon, quoi de plus grotesque que le spectacle d'un homme civilisé qui chemine sur les épaules d'un de ses semblables, dont il a osé cependant mépriser la force physique?...

Mais les Indiens dont j'entendis le plus parler étaient ceux qui habitent les vastes plaines inconnues des Pampas, et qui sont tous cavaliers, ou plutôt qui passent leur vie à cheval. Leur manière de vivre est singulièrement intéressante. En dépit du climat, qui est l'été d'une chaleur brûlante et l'hiver d'un froid glacial, ces hommes si courageux qu'ils n'ont jamais été encore soumis, vont entièrement nus, et n'ont même rien pour se couvrir la tête.

Ils vivent ensemble, réunis en tribus, dont chacune est gouvernée par un cacique; mais ils n'eurent jamais un lieu fixe de résidence. Lorsqu'ils rencontrent un endroit où le pâturage est bon, ils

s'y établissent jusqu'à ce que leurs chevaux l'aient consommé; puis ils gagnent aussitôt une partie plus verdoyante de la plaine. Ils n'ont ni pain, ni fruits, ni légumes, ne vivent tous en tout temps que de la chair de leurs jumens qu'ils ne montent jamais, et le seul luxe qu'ils se permettent quelquefois est celui de baigner leur chevelure dans le sang de ces animaux.

L'occupation de toute leur vie est la guerre. La guerre! qui leur semble le plus noble et le plus naturel usage auquel ils puissent employer leur temps; et ils déclarent que la plus fière attitude du corps humain est quand l'homme, penché sur le cou de son cheval, s'élance à la rencontre de ses ennemis. L'arme principale dont ils se servent est une lance longue de huit pieds. Ils la manient avec une habileté rare, et savent lui imprimer un mouvement si rapide, qu'ils ont souvent fait sauter en l'air les sabres des Européens.

Par suite de leur constante habitude d'être à cheval, les Indiens peuvent à peine marcher. Le fait doit sembler étrange; mais ils s'accoutument dès le bas âge à ne point poser les pieds sur la terre. Passant leur vie au milieu d'une plaine sans bornes, on peut concevoir sans peine que toutes leurs occupations, tous leurs plaisirs doivent être nécessairement à cheval. Or, quand on fait de l'équitation un exercice si continuel, les jambes s'af-

faiblissent peu à peu; et il est assez naturel que cet affaiblissement détruise toute inclination pour la promenade, qui chaque jour devient plus fatigante. En outre, les distances qu'ils peuvent parcourir sur leurs coursiers à travers ces immenses solitudes sont si vastes, comparées à celles qu'ils parcourent à pied en un même espace de temps, que ce dernier mode de voyager doit leur paraître triste et ennuyeux.

Comme nation militaire, ils sont tout-à-fait dignes d'être admirés; et, il faut bien le dire, leur système de campagne est plus noble, plus simple, plus parfait dans son genre que celui d'aucun peuple du monde. Lorsqu'ils se rassemblent, afin d'aller attaquer leurs ennemis ou envahir la contrée des chrétiens avec qui ils sont presque toujours en guerre, ils réunissent d'innombrables troupes de chevaux et de jumens; puis sonnant leur sauvage cri de bataille, ils partent au galop. Dès que les montures sur lesquelles ils sont partis commencent à se fatiguer, ils grimpent à poil sur de nouvelles, et ainsi de suite; mais ils ont soin de garder les meilleures qui sont sellées d'avance, pour l'instant où ils viendront à découvrir leurs adversaires. Tout le pays offre, chemin faisant, des pâturages à leurs chevaux; et en tel ou tel lieu qu'il leur plaise de s'arrêter, ils n'ont qu'à tuer quelques jumens. La terre est le lit sur lequel, depuis leur enfance, ils ont

toujours dormi; la chair de jument est la nourriture dont ils ont été toujours habitués à se nourrir; ils marchent donc au-devant de l'ennemi le cœur léger et l'estomac plein, seuls avantages qu'ils croient que des hommes doivent désirer.

Deux fois, la première lorsque j'allais à cheval de Buénos-Ayres à Mendoza, et la seconde lorsque je revenais de Mendoza à Buénos-Ayres, je rencontrai un nombreux détachement de ces Indiens. Ils en étaient naguère venus aux mains avec les troupes des Provinces-Unies du Rio de la Plata, qui leur avaient tué plusieurs hommes, dont je vis en effet les cadavres nus encore jonchés çà et là sur la plaine. Des Gauchos que je trouvai sur ma route, et qui avaient pris part à l'action, me dirent que les Indiens s'étaient comportés très vaillamment; mais que tous leurs chevaux étaient exténués de fatigue, sans quoi on n'eût jamais pu les attaquer. Les Gauchos, qui montent eux-mêmes avec tant d'habileté, avouent qu'il leur est impossible de suivre les Indiens à la course, parce que les chevaux de ces peuples valent mieux que les leurs, et encore qu'ils ont une telle manière de les exciter, tantôt au moyen de leurs cris, tantôt par un mouvement particulier de leurs corps, que même s'ils changeaient avec eux de chevaux, les Indiens les battraient toujours. Les Gauchos semblaient tous redouter affreusement les lances des Indiens. Ils disaient que

quelques-uns de ces *barbaros* chargeaient sans bride ni selle, et qu'en certaines occasions ils se suspendaient presque sous le ventre de leurs chevaux, et hurlaient d'une si horrible façon que ceux de leurs adversaires n'osaient plus marcher à leur rencontre. Dans les deux engagemens dont j'ai parlé plus haut, les Indiens avaient eu à repousser, avec leurs chevaux fatigués, l'attaque d'un corps de troupes fraîches, et un grand nombre d'entre eux était, par cette raison, resté sur le champ de bataille.

Les Européens, peuples à passions si froides, quoi qu'on en dise, ne peuvent guère comprendre la haine sauvage, invétérée, furieuse, qui existe entre les Gauchos et les Indiens. Ces derniers envahissent le pays uniquement pour se procurer le délicieux plaisir de massacrer les chrétiens; et dans les luttes qu'ils ont ensemble, toute pitié est inconnue. Avant d'avoir encore pu me persuader à moi-même cette affreuse vérité, je galopai un jour de compagnie avec un jeune Gaucho, de figure douce et intéressante, qui s'était plusieurs fois mesuré avec les Indiens. Après qu'il m'eut complaisamment dénombré leurs morts et leurs blessés dans chacune des actions auxquelles il avait pris part, il m'arriva, chose toute simple, de lui demander combien on leur avait, en ces occasions, fait de prisonniers. Eh bien! je n'oublierai jamais la réponse nette que

j'obtins de ce jeune homme, et qui fut précédée d'une énergique pantomine. Il ouvrit les lèvres, serra les dents, puis pendant un quart de minute imita avec l'index sur son cou nu le mouvement d'une scie; et se penchant vers moi, enfonçant avec force ses éperons dans les flancs de son cheval, il me dit d'une voix basse et rauque : « *Se matan* « *todos*. Nous les avons tous tués! » S'ils avaient eu l'avantage, les Indiens n'auraient pas manqué d'en faire autant. C'est donc à juste titre qu'on les accuse de cruauté; mais, toute prévention à part, on devra reconnaître que pour mener la vie qu'ils mènent, il leur faut nécessairement posséder un grand courage. Leur profession est la guerre. Rien de plus simple que leur nourriture, et leurs corps jouissent d'un tel état de vigueur et de santé qu'ils peuvent se relever nus de la plaine sur laquelle ils ont dormi, et fièrement regarder leur image que la gelée blanche a dessinée sans inconvénient pour eux sur le gazon. Nous, gens vêtus de soie, de laine ou de coton des pieds à la tête, en pourrions-nous faire autant?

Des personnes qui pendant plusieurs années avaient vécu parmi eux m'ont appris que les Indiens des Pampas ont une religion fort compliquée. Ils croient à de bons et à de mauvais esprits, et adressent des prières aux uns comme aux autres. Lorsqu'une des personnes qui leur sont chères

meurt avant d'être arrivée au terme naturel de la vie, ce qui est fort rare, ils sont persuadés qu'un ennemi a dû obtenir sa mort de l'esprit du mal, et ils se réunissent pour chercher en commun quel peut être cet ennemi. Puis, aussitôt que leur soupçon tombe sur une victime, il faut qu'à tout prix ils assouvissent sur elle leur vengeance. Ces querelles ont de très fatales conséquences. Ainsi, le résultat politique en est de semer la discorde parmi les différentes tribus, et d'empêcher entre les Indiens une alliance solide qui pourrait les rendre beaucoup plus redoutables aux chrétiens.

Ils ont foi en un état futur, qu'ils s'imaginent devoir commencer pour eux dès l'instant de leur mort. Ils espèrent qu'ils seront alors dans une perpétuelle ivresse, et qu'ils chasseront toujours; et lorsque la nuit les Indiens traversent leurs plaines au galop, ils disent, montrant avec leurs longues lances les constellations qui brillent aux cieux, que ce sont les figures de leurs ancêtres qui, tournant sur le firmament, sont montées sur des chevaux plus rapides que le vent et qui chassent des autruches.

Ils enterrent leurs morts; mais, sur chaque tombe, ils tuent plusieurs de leurs meilleurs coursiers, dans la croyance qu'autrement le défunt n'aurait pas de monture à enfourcher. Leurs mariages sont fort simples. Au moment où le soleil va se

lever, on fait coucher à terre, la tête tournée vers l'ouest, les deux personnes qui désirent s'unir. On les couvre alors d'une peau de cheval, et aussitôt que l'astre du jour montre son disque dans la direction de leurs pieds, on les déclare unis.

Les Indiens aiment passionnément toute espèce de liqueur enivrante; et quand ils sont en paix avec Mendoza ou quelque autre province, ils apportent souvent des peaux d'autruches, des cuirs, etc., pour les échanger contre des couteaux, des éperons et des spiritueux.

Le jour de leur arrivée, ils s'enivrent presque immanquablement; mais avant de se livrer à ce plaisir, de l'air le plus grave du monde ils remettent à leur cacique leurs couteaux et toutes les autres armes qu'ils peuvent avoir, sachant qu'ils se querelleront dès que la boisson leur aura monté à la tête. Ils boivent alors jusqu'à n'y voir presque plus, et s'égratignent, se mordent tout le reste de la soirée. Le jour suivant, ils le consacrent à débiter leurs marchandises, car ils ne s'en déferont jamais pendant celui qu'ils ont résolu de donner à l'ivresse; convaincus que dans un tel état ils n'en tireraient point tout le profit possible.

Ils ne veulent point trafiquer de leurs cuirs pour de l'argent, qui, disent-ils, ne leur est d'aucun usage; mais ils les échangent contre des couteaux, des éperons, du matté, du sucre, etc. Ils refusent aussi

de vendre au poids, car le système d'une balance est chose qu'ils ne comprennent pas. Ils indiquent donc sur une peau quelle largeur ils demandent qu'on en couvre de sucre, ou de toute autre espèce de denrée qu'ils désirent recevoir en échange de ce qui leur appartient. Lorsque leurs affaires sont finies, ils consacrent généralement un second jour à Bacchus; puis, dès qu'ils ont ou à peu près recouvré la raison, ils remontent sur leurs chevaux, et, la bride lâche, leurs éperons neufs aux pieds, ils s'en retournent au galop, quoique tout chancelans, vers les déserts de leurs plaines natales.

Passage de la grande Cordillière.

Le jour auquel était fixé notre départ de Mendoza, j'avais demandé pour midi les mulets qui devaient nous transporter par-dessus les Andes, mais ils n'arrivèrent pas avant quatre heures du soir. Sans perdre de temps, le capataz chargea nos bagages sur les uns; mais cette opération est toujours si longue, que quand nous montâmes sur les autres, après avoir pris nos pistolets et nos carabines, et sortîmes enfin de la *fonda*, c'est-à-dire de l'auberge, le soleil était presque couché. Il faisait encore une chaleur étouffante; cependant la sieste qui, avec le dîner dont elle est suivie, est toujours à Mendoza une affaire de six heures, était terminée.

et les habitans se mirent sur leurs portes pour nous voir partir; mais comme nous prîmes par l'Alameda, nous fûmes bientôt hors de la ville. Dans le canal qui longe les peupliers de la promenade, hommes et femmes se baignaient comme de coutume sans vêtemens, et, à ce qu'il semblait, sans s'inquiéter les uns des autres. Ainsi que la chose se pratique en pareille occurrence, les jeunes nous apostrophèrent de maintes grosses plaisanteries que nous leur rendîmes avec usure.

Après avoir suivi l'Alameda, la route traverse, l'espace d'environ deux lieues, une campagne artificiellement arrosée par le rio de Mendoza; et la fertilité, l'abondance qui y règnent sont vraiment extraordinaires. Les murs de terre brune qui bordent le chemin étaient couverts de raisins qui pendaient par magnifiques tas, et une multitude de pêchers, tout chargés de fruits, qui étaient répandus parmi les plus riches moissons, donnaient à la scène un air de luxe et d'opulence, tandis que les montagnes de la Cordillière formaient un superbe fond à un tableau qui, pour des voyageurs comme nous sur le point de franchir les Andes, était particulièrement plein d'intérêt. Mais à l'endroit où se terminent les canaux, soudain la contrée cesse d'être fertile. Le sol, léger et sablonneux, ne produit même aucune espèce d'herbage. Pendant plus de trente milles, vous approchez des montagnes à

travers une plaine où ne poussent absolument que des arbustes nains ; et quand on réfléchit qu'il n'y a sans doute rien poussé autre chose depuis la création du monde, on s'étonne que cette végétation, si débile et si malade, ait pu demeurer si longtemps sans mourir. Cependant, le fait même qu'elle est impérissable sur ces plaines ne démontre-t-il pas que celles-ci sont capables de donner à l'homme d'abondantes récoltes dès que son travail y « cherchera le trésor ? »

Ce pays plat est toujours fort ennuyeux à parcourir; car les montagnes, quand on quitte Mendoza, semblent n'être éloignées que de trois ou quatre milles, et on dirait à la lettre que le chemin s'allonge à mesure qu'on avance. Nous le trouvâmes d'autant plus long, qu'une obscurité complète nous environnait. A la fin, pourtant, nous atteignîmes la première ravine de la Cordillière, et, guidés par le bruit de l'eau plus encore que par la vue du courant, nous grimpâmes sans malheur jusqu'à la poste de Villa-Vicentia située non loin de ses bords.

Cette poste, qui sur toutes les cartes routières de l'Amérique méridionale a l'air si respectable, ne consistait cependant, lorsque nous y passâmes, qu'en une hutte solitaire sans croisée, avec une peau de bœuf pour porte et un toit fait à jour. Sous un mauvais hangar, qui servait de cuisine, brûlaient quel-

ques tisons. Comme la nuit était froide et qu'il nous fallait coucher en ce misérable lieu, après un frugal souper j'allai m'étendre près du feu; je pris pour oreiller un de ces crânes de cheval qui servent de siéges dans cette partie du Nouveau-Monde, et m'enveloppant dans mon poncho je ne tardai pas à m'endormir. Le lendemain, à mon réveil, pendant que les postillons apprêtaient les mules, je fus visiter une source thermale, distante d'un mille environ, qui passe dans le pays pour avoir une vertu merveilleuse contre les affections rhumatismales. Un passage assez pittoresque, taillé tout entier dans le roc, me mena à une petite esplanade où je vis les ruines de deux ou trois huttes et trois ou quatre tentes. Tentes et huttes étaient encombrées de baigneurs. Des hommes, des femmes, des enfans de tout âge y étaient confondus pêle-mêle, d'une façon qui aurait fort surpris les petites maîtresses dont regorgent nos bains d'Europe pendant la belle saison. Ce qui ne m'étonna guère moins, c'était que pour se baigner, il fallait se déshabiller en public et se coucher dans le ruisseau que formait la source. Mais on a sur les Andes d'autres coutumes et d'autres idées du décorum.

Après avoir, sans plus de scrupule que les personnes présentes, profité du bénéfice que m'offrait la source, je regagnai la poste où je trouvai les mulets sellés. Me hâtant donc d'avaler un peu de

bouillon et de croquer une grillade de quanaco, je partis pour Uspallata où notre intention était de passer la nuit suivante.

La route, quand on laisse Villa-Vicentia, fait presque aussitôt un coude et va longer un torrent qui se précipite à travers une des plus belles gorges de la Cordillière. Les montagnes sont extrêmement escarpées de droite et de gauche, et, comme le torrent décrit de nombreux détours, on rencontre sans cesse des endroits qui ont l'air de cul-de-sacs, car au premier coup d'œil on croirait qu'ils n'ont pas d'issue. En d'autres places les rocs sont suspendus perpendiculairement sur la tête du voyageur, et les énormes fragmens qui obstruent presque le passage, faisant contraste avec ceux qui semblent sur le point de tomber, augmentent l'apparence du danger et la grandeur de la scène. Tandis que nous gravissions, nous aperçûmes sur la cime la plus extrême d'une des montagnes un quanaco qui était évidemment là pour sa sûreté. Il se détachait sur l'azur du ciel, et son attitude, car immobile lui-même il nous regardait passer, indiquait bien la vie sauvage et libre que mène cet animal. Sa petite tête et son cou mince montraient aussi avec quelle vitesse il doit pouvoir s'éloigner du chasseur.

Devançant bientôt mes compagnons, je cheminai seul l'espace de quinze milles, et après avoir conti-

nuellement monté je parvins au sommet du Paramillo, ainsi que se nomme la haute rangée de montagnes qui domine Villa-Vicentia. De ce point, la vue est magnifique. Le faîte de la chaîne forme un petit plateau à l'extrémité duquel une rapide descente mène vers la vallée d'Uspallata, qui est encore distante d'une trentaine de milles.

Cette vallée est la base supérieure de la grande chaîne de la Cordillière, et on ne peut d'abord s'empêcher d'être surpris quand on voit que les montagnes du Paramillo, qui avaient paru si hautes, ne sont plus que d'imperceptibles traits du tableau, comparées à la gigantesque barrière qui en dépit de son éloignement semble menacer dès lors d'empêcher qu'on ne passe. Cette énorme masse de pierres, car elles ont l'air absolument nues, présente un aspect si sauvage et une construction si rude, qu'on ne croirait pas qu'aucun animal en pût franchir le sommet, qui, couvert de neige, et en quelques endroits d'une neige éternelle, paraît être une inaccessible région suspendue entre le ciel et la terre. Toute tentative, même d'escalade, à moins de suivre dans un ravin le cours d'un torrent, serait réellement inutile.

Du Paramillo, la vue vers l'est, c'est-à-dire dans la direction contraire, est aussi fort intéressante. Rien de plus doux que de regarder à ses pieds les obstacles qu'on a déjà vaincus pour parvenir jus-

qu'à ce point, tandis que par-delà Villa-Vicentia on voit s'étendre aux bornes de l'horizon quelque chose qui d'abord ressemble beaucoup à l'Océan, mais qu'on reconnaît bientôt pour les vastes plaines de Mendoza et des Pampas.

L'exhalaison naturelle de la terre le couvre d'un nuage d'incertitude. Les points qui ont pu vous sembler remarquables à tel ou tel titre sont perdus dans l'espace, et les espérances, les passions, l'existence même des hommes ne se laissent pas soupçonner à travers l'atmosphère épaisse qui les cache. Mais on n'a guère le temps de moraliser au faîte du Paramillo, car le vent y souffle avec tant de violence que l'exercice le plus raisonnable qu'on puisse faire de ses facultés est de songer à bien tenir son chapeau; et comme celui à larges bords que j'avais acheté à Mendoza fit plus d'une tentative pour y retourner, nous descendîmes au plus vite, moi et mon mulet, vers la vallée d'Uspallata. Au bout d'une ou deux lieues, je remarquai soudain, de chaque côté du chemin et à faible distance, un assez grand nombre de masses brunâtres, dont la taille, la forme et la couleur ressemblaient tant à des lions couchés à terre, que je ne pus distinguer si réellement ce n'en était pas. J'avais sans cesse remarqué dans les Pampas l'étonnante manière dont tous les quadrupèdes, et plus encore les oiseaux, y sont protégés contre leurs implacables

ennemis par des plantes ou des feuillages qui leur ressemblent, et comme je savais que les alentours de Villa-Vicentia étaient fréquentés par une multitude de lions, et qu'à chaque pas je voyais des traces de leur passage, sans trop de pusillanimité je pouvais craindre. Apercevant donc une petite veine de cuivre dans un rocher, je crus que d'en faire l'examen serait une excuse valable pour attendre que mes compagnons me rejoignissent, et je les attendis. Je dois dire à mon honneur que, quand ils arrivèrent, l'aspect des lieux leur inspira le même soupçon qu'à moi, soupçon qui pourtant n'était pas fondé.

Un d'entre eux tenait à la main une jambe de cheval. Il me conta que pour son compte il n'avait jamais été si fatigué de sa vie, et que son mulet avait aussi totalement épuisé ses forces à gravir la montagne; que pour soulager la pauvre bête il en était descendu, mais qu'il n'avait pas seulement pu s'en faire suivre; qu'alors, en désespoir de cause, il lui avait fait avaler son flacon d'eau-de-vie; puis que, prenant pour fouet une jambe desséchée de cheval qui était à terre, il avait remonté sur son mulet, et qu'il avait fort bien été depuis. « Mais, monsieur, ajouta gravement ce digne homme, vous dire si cela est venu de l'eau-de-vie qui lui sera montée à la tête, ou de l'idée que je le battais avec une jambe de cheval, ma foi ! je ne saurais. »

Nous continuâmes notre route tous ensemble, et après avoir descendu quelque temps nous parvînmes au district dans lequel sont situées les mines d'Uspallata. Le climat de cette région est tel qu'on doit naturellement s'y attendre sous pareille latitude et à pareille hauteur. Par la première de ces deux raisons elle est exposée à un soleil brûlant, par la seconde à un degré de froid considérable; et comme l'air est en même temps sec et raréfié, il y a peu de réfraction, d'où résulte que la chaleur et la lumière du jour s'évanouissent presque aussitôt que le soleil s'abaisse sous l'horizon. L'hiver, époque à laquelle nous visitâmes ces mines, nous trouvâmes pendant la journée la température plus chaude qu'elle ne l'est en été en Angleterre, mais la nuit l'eau gela constamment à nos côtés, tandis que nous dormions entassés les uns sur les autres dans une petite hutte. La contrée tout entière est la plus stérile que j'aie vue, et par cette cause bizarre, qu'il n'y pleut jamais.

Le sol n'est absolument qu'une décomposition de rochers, qui reste sur les flancs rapides de la montagne, et qui roule sous le pied comme les cendres mouvantes de l'Etna et du Vésuve. Vous n'y découvrirez pas le moindre brin d'herbe. Çà et là sont parsemés quelques arbustes résineux; mais telle est la rigueur du climat que, dans presque tous les endroits ils rampent à la surface de la terre. Comme

sur certaine partie des Pampas, les animaux morts qu'on aperçoit de côté et d'autre sont tous desséchés dans leur peau et présentent le plus singulier aspect. En somme, c'est une preuve frappante que sans eau ce monde ne serait qu'un immense désert. Un de nos mineurs, après avoir regardé autour de lui avec étonnement, ramassa une poignée de ce sol nu et verdâtre, et la considérant avec beaucoup d'attention : « Ma foi! dit-il, je crois vraiment qu'il y a du poison dans cette terre. »

A peine eûmes-nous dépassé les mines que le soleil disparut, et, quoique nous vissions la hutte de la poste d'Uspallata, nous eûmes cependant beaucoup de peine à y arriver. Mon premier soin fut de trouver quelque fourrage pour nos pauvres mulets. Il n'y avait guère dans la plaine que des pierres chaudes et de bas arbrisseaux pleins de résine; mais le *maestro da posta* m'apprit qu'au moyen de fréquentes irrigations il entretenait à quelque distance un petit enclos d'herbe. Je coupai court à un long débat qu'il voulait engager avec moi relativement au prix que j'aurais à lui payer, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique je lui ordonnai de conduire lui-même nos bêtes à son pâturage. Faisant de nécessité vertu, il obéit. Mais quand de retour nous lui demandâmes ce qu'il nous donnerait pour souper, à toutes nos questions il répondit de l'air le plus indifférent : « *No hay;* » ce

qui équivaut à « je n'ai rien. » Nous finîmes cependant par découvrir qu'il avait des pêches sèches et des chèvres vivantes, et il nous tua un de ces animaux que nous mangeâmes rôti avec les conserves en guise de pain.

Le jour suivant, nous commençâmes de bonne heure nos préparatifs de départ. Le restant de notre souper de la veille devait faire notre déjeuner; nous avions d'ailleurs du thé avec nous, mais je désirais aussi avoir du lait. Toutefois, lorsque je priai notre hôte de nous en procurer, il me répondit que « c'était impossible, » d'un air qui semblait impliquer de sa part le doute qu'il y en eût dans l'univers. « Mes vaches, ajouta-t-il, sont à quatre lieues d'ici, et n'arriveront que dans une couple d'heures. — Vos chèvres n'ont-elles pas de lait? » repartis-je. Ma question, pourtant fort simple, lui parut fort plaisante. Et en dépit de ses rires malhonnêtes, j'envoyai vers son troupeau mes gens qui ne revinrent pas les mains vides. Il est bien entendu que je payai généreusement toutes ces réquisitions.

Un de nos mulets de somme avait sur le dos un ulcère qui le gênait beaucoup. Lorsqu'il fut question de recharger nos bagages, je vis le capataz, que cette besogne regardait, ouvrir son grand couteau et tailler jusqu'au vif les reins de la pauvre bête, avant de lui mettre son bât. Comme je l'enga-

geais à finir, il voulut m'expliquer qu'il agissait ainsi par humanité pure; mais je n'écoutai pas ses explications, et lui donnai ordre de terminer au plutôt son chargement. Alors, en nous éloignant d'Uspallata, nous prîmes congé de la dernière habitation qui se trouve sur le versant oriental de la Cordillière.

Les premières montagnes que nous devions gravir nous paraissaient si peu distantes, que nous espérions en atteindre la base au bout d'une dizaine de minutes; mais, auparavant, nous eûmes à traverser, trois ou quatre heures durant, une plaine aussi sèche et aussi nue que celle déjà décrite de l'autre côté d'Uspallata. Enfin nous franchîmes un torrent rapide, puis un second qui prend sa source au sommet de la chaîne, et dont le cours tortueux a su en quelque sorte trouver des pentes si douces, que malgré qu'il puisse y avoir une route plus directe, on a tout profit d'en remonter les bords. C'est à cet endroit que le voyageur peut réellement s'enorgueillir d'être en chemin d'escalader les Andes.

La surface des rocs dont nous étions environnés n'offrait pas une seule herbe; et des buissons rabougris, des arbustes nains, montraient combien le climat était rude en hiver. Néanmoins, on ne pouvait pas voir sans étonnement et sans admiration les différentes formes des montagnes et les

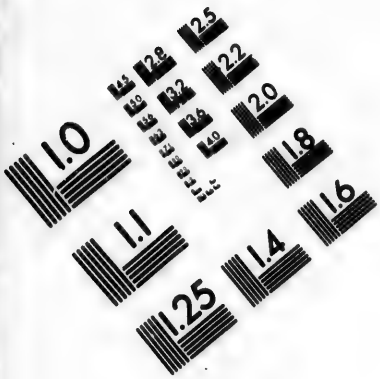
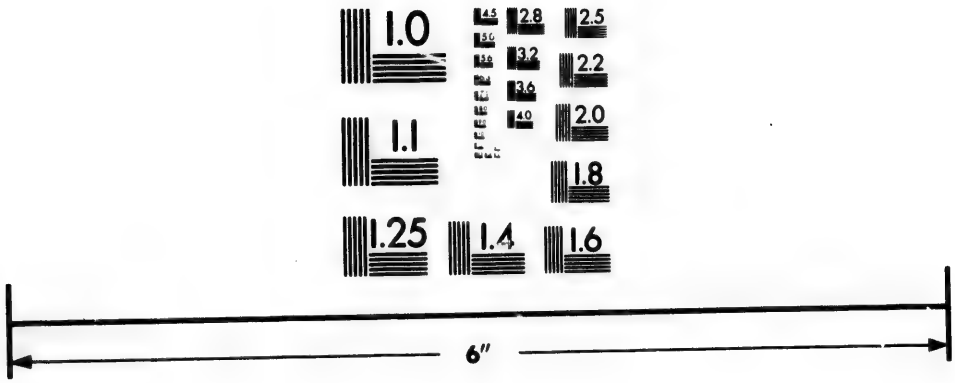
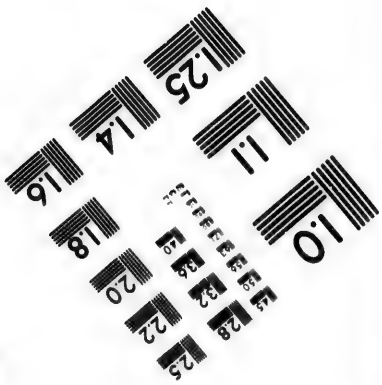


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

groupes bizarres qu'elles formaient, étayées les unes au-dessous des autres.

Au coucher du soleil le guide nous invita à faire halte, car nos bêtes étaient passablement fatiguées. J'eusse désiré marcher au moins jusqu'à la nuit; mais il m'observa que nous ne trouverions pas ailleurs une place aussi bonne pour camper. Ici, ajouta-t-il, en me montrant quelques plantes plus jaunes que vertes et de grosses pierres détachées, « *hay aqui pasto bueno para las mulas, y para su mercen buen alojamiento, har aqua, aqui hay todo* : Voici de l'ouvrage pour les mules, et pour votre excellence un bon logement, de l'eau, tout ce dont elle a besoin. » Nous mîmes donc pied à terre près d'une source, nous allumâmes du feu pour préparer notre frugal souper; après quoi, étendus sur le roc, nous attendîmes que le sommeil vînt nous délasser de nos fatigues : l'air était assez froid, mais agréable, et nous avions sous les yeux un magnifique spectacle. Les objets dont nous étions entourés devinrent peu à peu obscurs, tandis que le soleil, qui s'était depuis long-temps couché pour nous, dorait encore les sommets des plus hautes montagnes, et faisait briller d'un vif éclat la neige qui s'évanouissait avec la lumière du jour. Nous vîmes la scène subir mille beaux changemens; et lorsque tout fut plongé dans une obscurité profonde, sauf le contour de la plus haute rangée de montagnes qui se

détachait sur les cieux, elle parut encore plus belle que jamais.

Le lendemain, le nombre des mulets morts, dont nous trouvâmes toute la route jonchée depuis Mendoza jusqu'à Santiago, nous sembla devenir plus considérable; et on ne saurait croire combien il était triste d'en voir de vivans cheminer parmi les os et les cadavres de ceux qui avaient péri de fatigue. Les nôtres étaient venus de Mendoza sans presque prendre de repos ni de nourriture, et devaient horriblement souffrir. Ils ne se faisaient pas encore tirer, mais ils ne suivaient plus qu'avec des efforts inouïs le pas de la *madrina*, ou mule qui portait la sonnette.

Après avoir passé plusieurs torrens très rapides, nous eûmes à gravir une montagne dont la pente était presque droite de haut en bas. Nous aperçûmes, vers le milieu du chemin, une troupe d'une quarantaine de guanacos qui nous regardaient tous avec la plus grande attention. Ils étaient arrêtés sur une espèce de gradin qui se prolongeait parallèlement à la direction du cours d'eau que nous suivions toujours; et comme le versant de la montagne était couvert de pierres détachées, nous craignîmes un instant qu'ils n'en fissent rouler quelques-unes sur nous; mais nous en fûmes quittes pour la peur. Un peu plus loin, nous vîmes la plus singulière formation géologique : c'était une masse énorme

de porphyre qui, avec son sommet découpé en créneaux et ses flancs comme garnis de tourelles et percés de fenêtres, avait absolument l'air d'un vieux château gothique.

Tandis que je cheminais lentement, les yeux levés vers la région des neiges, le capatan, qui était à quelques pas derrière moi, me rejoignit, et me demanda si je voulais l'accompagner, car il allait voir, avant que les mulets y parvinssent, si le *Ladera de las Vacas* était praticable. Lorsque, à la suite de la fusion des neiges, la Cordillière commence seulement, pour nous servir de l'expression du pays, à être ouverte, c'est-à-dire franchissable, on ne peut passer par ce ladera qui est trop étroit; mais il s'élargit vers la fin de l'été, et alors on y passe. J'acceptai la proposition qui m'était faite; nous mîmes nos bêtes au trot, et au bout d'une demi-heure nous atteignîmes le lieu en question. C'est bien le pas le plus difficile des Andes. La montagne, d'un côté, s'élève à peu près perpendiculairement, tandis que de l'autre elle descend presque à pi[illegible] qu'au rapide torrent qui gronde à ses pieds. Le chemin qui tournoie sur ses flancs est terrible à suivre pendant l'espace d'environ soixante-dix verges, car il n'a que quelques pouces de large; en certains endroits, peu s'en faut que votre épaule droite ne touche les rochers, tandis que sous le pied gauche vous avez le précipice, et qu'au-dessus de votre tête

sont une multitude de grosses pierres détachées qui, à la moindre impulsion, semblent devoir s'écrouler sur le téméraire voyageur. Le péril cependant que court le cavalier n'est qu'imaginaire, car les mulets sont si prudens et paraissent si bien comprendre leur situation, qu'on n'a point à craindre qu'ils fassent un faux pas.

Quand nous eûmes franchi ce passage, le capatan, en me montrant à l'extrémité un endroit que l'eau qui souvent découle du haut de la montagne avait rendu extrêmement lisse et glissant, me dit que là était le véritable péril pour les mulets, surtout pour ceux qui portaient des bagages; que plus de quatre cents, à sa connaissance, y perdant pied, étaient allés mourir dans le torrent qui écumait au bas de nous, et que sans doute quelqu'un des nôtres aurait le même sort. Avançant donc un peu plus loin, et nous garant sur un roc qui faisait saillie, nous les attendîmes. Ils arrivèrent bientôt, se suivant les uns les autres, au commencement de l'étroit sentier. Plusieurs n'avaient aucun fardeau, mais le reste était ou monté ou pesamment chargé; et tandis qu'ils parcouraient les sinuosités de la route, la différence de couleur, tant de ces animaux que de leurs paquets, le costume pittoresque des postillons qui vociféraient le chant sauvage au moyen duquel ils stimulent leurs bêtes, la vue du périlleux passage qu'ils avaient à fran-

chir, tout concourait à former une scène vraiment intéressante.

Aussitôt que le mulet qui marchait en tête de la file parvint à l'endroit où le chemin se rétrécit tout d'un coup, il s'arrêta, éprouvant une répugnance manifeste à continuer, et par conséquent tous les autres s'arrêtèrent aussi. Mais alors les postillons se mirent à crier de plus belle; et se baissant de leurs montures, ramassant des cailloux, ils les lancèrent à l'animal récalcitrant qui enfin se décida à poursuivre. Le nez à terre, et à la lettre flairant son chemin, il avança tout doucement; car chaque fois qu'il se préparait à poser un pied, s'il sentait que la place n'était pas solide, il se hâtait de le poser ailleurs. Ainsi tâtonnant, il s'avança jusqu'au point périlleux, là s'arrêta de nouveau, et je commençai à craindre sérieusement pour notre valise qu'il portait. Mais les postillons recommençant à lui jeter des pierres, il se résolut à passer outre, et arriva sans accident jusqu'à moi. Plusieurs autres le suivirent avec non moins de bonheur. A la fin une jeune mule, chargée de deux énormes sacs de provisions, frappa son fardeau contre le rocher : ce choc lui jeta les jambes de derrière dans le précipice, et leur contact mit aussitôt en mouvement les pierres détachées dont la pente était couverte. Cependant, comme elle avait encore les jambes de devant sur l'étroit sentier, elle réussissait à rester en équilibre,

elle allongeait le plus qu'elle pouvait la tête, crainte que son poids ne l'entraînât; et ne parvenant toutefois qu'à poser le museau sur le bord du chemin, elle avait l'air de le tenir avec les dents; lorsque par malheur vint à passer un mulet libre qui la heurta. Le destin de la pauvre bête fut bientôt décidé: sans que le bagage qu'elle avait sur le dos se détachât, elle roula tout le long de la pente avec une étonnante rapidité, et tomba dans le torrent où elle disparut pendant quelques minutes. J'étais convaincu qu'elle avait péri noyée, lorsque je la vis revenir à la surface de l'eau et chercher à nager. C'était presque tenter l'impossible : elle réussit cependant à s'approcher de la rive; mais lorsqu'elle allait y toucher, ses forces s'épuisant de plus en plus, elle enfonça un peu, et saisie par le courant elle fut entraînée avec violence. Je ne tardai pas à la perdre de vue.... Pourtant je remarquai que les postillons, avec leurs lassos en main, coururent à quelque distance le long du torrent pour lui prêter secours s'il était possible; mais bientôt ils revinrent sur leurs pas, l'air consterné, et j'en conclus que tout était fini. Ils le croyaient comme moi, quand par hasard, dix minutes environ après nous être remis en marche, venant à me retourner, j'aperçus notre mule qui tâchait de rejoindre. Nous l'attendîmes, ce qu'elle méritait bien. Elle avait encore le poil tout mouillé, l'œil morne, l'air piteux,

et ne portait plus rien sur son dos; mais elle ne s'était cassé aucun membre et pas même écorché la peau. La sonnette de la madrina parut lui redonner du courage : elle suivit sans se faire prier, seulement elle ne marchait plus qu'avec une extrême circonspection.

Nous continuâmes alors notre route, et en deux heures nous atteignîmes le *Rio de las Vacas*, qui est le plus dangereux torrent qu'on ait à franchir dans les Andes. Nous le traversâmes, gens et bêtes, sans qu'aucun malheur nous arrivât; mais il était fort profond, et tellement rapide, qu'il roulait sans cesse d'énormes pierres avec ses eaux. Les mulets sont accoutumés à rencontrer de tels obstacles; néanmoins ils ont toujours une horrible peur, et ce n'est qu'à coups d'éperons qu'ils se décident à marcher. Pendant que nous passâmes, les postillons allèrent se poster une centaine de verges plus bas le long du courant, prêts à lancer leurs lassos pour repêcher au passage la première personne qui viendrait à être entraînée. Mais comme celles de nos malles qui pendant le trajet se détachèrent de dessus les bêtes furent au bout de vingt pas brisées en mille morceaux, je crois que la précaution eût été inutile, ou que du moins les mulets leur appartenant, ils auraient songé plutôt à les saisir que non pas les cavaliers.

Après qu'on a franchi le Rio de las Vacas, les

ravins paraissent devenir plus étroits et plus raides, et les cimes des montagnes, qui sont celles de la plus haute chaîne, se présentent sourcilleuses, avec des angles et des pics singulièrement aigus. Nous trouvâmes bientôt sur notre chemin quantité de neige et de glaçons, qui étaient descendus de plus haut, et que nous ne traversions pas sans beaucoup de peine, car souvent ils cédaient sous les pieds de nos mulets qui toutefois se relevaient avec une sagacité surprenante, et comme s'ils y fussent habitués. Bientôt aussi nous passâmes devant une de ces huttes en briques qui à chaque deux ou trois lieues ont été bâties pour protéger le voyageur contre les affreuses tempêtes de neige qui l'assaillent dans ces régions, et poursuivant notre marche à peu près jusqu'au coucher du soleil, nous en rencontrâmes une autre à laquelle nous fîmes halte.

Nous aperçûmes à quelque distance une troupe de mulets qui se tenaient immobiles au milieu des pierres. Quoiqu'ils n'eussent rien sur le dos, présumant qu'ils n'étaient point là sans propriétaires, je marchai dans leur direction, et en effet, je trouvai trois hommes qui dormaient à terre. J'en éveillai un, et lui demandai de nous faire la charité de quelques vivres, car nous avions perdu tous les nôtres au Ladera de las Vacas. A son réveil il parut d'abord effrayé de voir un inconnu bien armé près

de lui; mais nous ne tardâmes pas à nous entendre, et au bout de quelques secondes il insérait plus d'une pièce de monnaie dans une longue bourse faite avec un cou d'autruche, tandis que je retournais vers mes compagnons, les deux bras pleins de biscuits de mer et de bœuf sec, du sel dans une main, et dans l'autre du poivre rouge de Chili.

Pendant que le souper se prépara, j'examinai l'endroit où nous allions passer la nuit: ce n'était de toute part que tristesse et désolation. Je vis d'abord nos mulets, qui n'avaient plus ni selle ni bride, mais qui conservaient tous l'attitude dans laquelle on les leur avait ôtées; tous, la tête basse, semblaient dormir debout, seule jouissance qui leur fût permise, car il n'y avait absolument rien à manger pour eux. Ensuite, portant les yeux plus loin et autour de moi, je n'aperçus que de la neige, partout de la neige, et en présence d'un tel spectacle je ne pus m'empêcher de réfléchir au grand nombre de voyageurs qui, dans ces parties des Andes, avaient été surpris par l'ouragan et avaient péri.

En effet, le capatan me conta que ces *temporales* sont si violentes, qu'aucun animal ne peut leur échapper; qu'elles ne sont annoncées par nul signe précurseur, mais que soudain on voit la neige venir par-dessus les montagnes en tourbillon; que des milliers de gens perdaient la vie dans ces tempêtes;

que beaucoup de malheureux étaient morts de faim dans la petite maison qui était sous nos yeux; et que, il y avait seulement deux années de cette histoire, l'hiver commençant tout d'un coup, ainsi que cela arrive généralement, il avait fermé la Cordillière et chassé vers cet abri dix pauvres voyageurs. Lorsque la violence des premiers ouragans s'était apaisée, le courrier de la poste, passant par-là pour se rendre à Buenos-Ayres, en trouva six sur dix étendus morts dans la hutte, et à leurs côtés étaient couchés les quatre autres presque morts de faim et de froid. Ils avaient mangé leurs mulets et un chien, et nous vîmes encore les ossemens de ces animaux.

Ces huttes sont toutes construites d'après un même plan, et répondent fort bien à l'usage auquel on les a destinées. Bâties de brique et de ciment, elles sont pleines de maçonnerie jusqu'à une hauteur de dix à douze pieds. La chambre unique, qui est établie au faîte de cette fondation pour se trouver toujours au-dessus de la neige, et à laquelle on monte par un escalier extérieur aussi de brique, a environ douze pieds carrés. Les murailles, extrêmement épaisses, sont percées de deux ou trois lucarnes à jour, hautes et larges de six pouces; le toit est en voûte, et le plancher de briques comme tout le reste.

Une pièce si petite et d'une construction si massive a nécessairement l'air d'un cachot, et quand

on se tient debout, à la porte, l'aspect des lieux environnans la fait encore paraître plus sombre et plus lugubre. Puis, on ne peut s'empêcher de réfléchir combien ce doit être une affreuse souffrance que celle de voir jour par jour la neige monter autour de soi, et son espérance de salut diminuer heure par heure, jusqu'à ce qu'on acquière enfin la preuve que tout chemin est impraticable et toute issue fermée ! Mais, sans même de telles réflexions, l'intérieur de ces huttes est toujours assez mélancolique.

Dans celle qui nous abrita ce soir-là, les malheureux à qui elle avait servi de prison, non-seulement s'étaient chauffés avec la table qui est fixée d'ordinaire dans le plancher; mais encore, pour obtenir un peu plus long-temps une chaleur momentanée, ils avaient de désespoir brûlé jusqu'à la porte qui devait les défendre de la furie des élémens. Puis, au risque de se faire écraser, ils avaient arraché une grosse poutre qui formait le dessus de cette porte, et les briques supérieures paraissaient ne plus tenir que par l'adhésion du ciment. Cette besogne, qui évidemment avait été accomplie sans autre instrument que leurs couteaux, devait leur avoir coûté plusieurs jours de travail. L'état des murs indiquait aussi les horreurs dont ils avaient été témoins. Là, en effet, contrairement à un usage que tout le monde sait être général, les parois ne portaient

ni les noms des voyageurs qui avaient passé, ni leur histoire, ni la date de leur naissance, ni l'indication du pays où ils étaient nés, ni celle du pays d'où ils venaient, ni le but de leur voyage, ni même les tendres secrets de leurs cœurs, rien ! Non, dans toutes ces huttes des Andes, vous ne découvririez pas un seul mot d'écriture. Il semble que les gens qui se réfugient sous ces abris, souvent, hélas! pour y mourir, ne peuvent en aucune manière être distraits de leurs souffrances.

Le lendemain avant la pointe du jour, nous remontâmes sur nos malheureux mulets pour franchir la Cambre, tandis que la surface de neige qui la couvre était encore dure par suite du froid rigoureux de la nuit. Ce fut seulement là qu'il nous fallut dire adieu aux rives du torrent que nous avions si long-temps suivi de l'est vers l'ouest, et qui alors abandonna notre direction pour venir du sud. Notre chemin se trouva donc obstrué par la Cambre, ou chaîne supérieure de la Cordillière, que nul artifice ne peut éviter, et qui, couverte de rocs détachés ou décomposés, offre presque un angle de quarante-cinq degrés d'inclinaison. Au pied nous trouvâmes une autre hutte, qui n'avait non plus ni table, ni porte, ni poutre, et où sans doute beaucoup d'infortunés avaient péri; mais nous ne nous y arrêtâmes pas. Le sentier que nous prîmes pour gravir la montagne montait en zig-zags depuis le

bas jusqu'en haut, et était si rapide, que tout le temps, pour ne pas glisser de nos selles, nous étions obligés de nous retenir à la maigre crinière de nos mulets. Souvent il tournait si court, que ces animaux, bon gré, mal gré, reculaient d'un ou deux pas, mais bientôt avec une détermination et une patience vraiment merveilleuse, ils regagnaient le terrain qu'ils avaient perdu. Parfois ils s'arrêtaient, mais telle était la raideur de la pente, telle la disposition des pierres à rouler sous leurs pieds, que d'eux-mêmes ils se remettaient en marche au bout de quelques secondes. Après avoir grimpé de cette singulière façon pendant plus d'une heure, nous atteignîmes le sommet, et ce fut réellement pour nous un instant de triomphe et de satisfaction. Jusque là nous avions toujours vu devant nous des difficultés à vaincre; dès lors nous les vîmes vaincues à nos pieds, et, pour ma part, je me sentis tout ému en présence d'une grande croix de bois érigée en ce lieu.

Il régnait sur la cime des Andes un froid si piquant, que nous n'y pûmes faire une longue halte. La route que nos mulets eurent à suivre était fort extraordinaire : une étroite et profonde tranchée avait par le continuel passage d'un de ces animaux été ouverte dans la neige, qui était fort épaisse, et la muraille qu'elle formait à droite et à gauche obligeait souvent le cavalier à mettre ses pieds sur

les oreilles de sa monture. En outre, comme les voyageurs passent toujours par le même endroit, les bêtes enfonçaient presque à chaque pas jusqu'aux genoux. On voyait çà et là des taches de sang laissées par les mulets qui les avaient précédées, et s'il fallait s'étonner d'une chose, c'était qu'un pareil chemin ne leur fût pas absolument impraticable.

Après avoir descendu, non sans beaucoup de peine, l'espace d'un mille, nous rencontrâmes une quatrième hutte de refuge qui était dans le même état que les trois précédentes, mais entourée d'environ douze pieds de neige; car du côté des Andes qui regarde le Chili, il y en a toujours beaucoup plus que de l'autre. Comme nos mulets ne paraissaient pas encore trop fatigués, nous coupâmes, au lieu de suivre la route ordinaire; et malgré plusieurs pentes fort raides que d'autres animaux n'eussent jamais pu descendre, en une heure nous fûmes hors des régions glacées. Puis, peu à peu, les montagnes commencèrent à prendre un aspect différent; et lorsque nous vîmes des arbres, il nous sembla que nous entrions dans la plus belle contrée du monde. De même que sur le versant oriental, nous prîmes encore le cours d'un torrent pour guide.

Nous étions tous si las d'avoir gravi la Cambre, que nous débridâmes plus tôt qu'à l'ordinaire auprès

d'une habitation appelée *la Guardia*, où il y avait quelque fourrage pour nos bêtes. Mais comme la maison était pleine de puces, nous préférâmes presque tous dormir dehors, quoique par terre. Un peu après minuit, aussitôt que la lune se fut levée, nous remontâmes en selle, et rencontrant çà et là maints ruisseaux et maints laderas périlleux, traversant une contrée semblable à celle de la veille, nous parvînmes avant midi aux portes de la Villa-Nueva de los Andès, ville dont le nom explique qu'elle a été récemment bâtie dans les Andes.

Elle est située sur une espèce de plateau, mais environnée de montagnes, ou plutôt de collines, car le pays perd déjà cet air de grandeur auquel nous étions habitués. On a dessiné le plan de Villa-Nueva d'après celui de toutes les autres cités du Chili, vastes ou petites. Les rues sont larges; toutes à angles droits, et par conséquent parallèles ou perpendiculaires les unes aux autres. Au centre est une plaza ou grande place, d'un côté de laquelle se voit un laid bâtiment qui n'en est pas moins l'hôtel du gouverneur. En passant, je vis sous le portail, assis ou couchés et endormis, certain nombre de soldats malpropres, sans souliers, et presque sans autre vêtement que leurs ponchos; ce qui me donna une triste idée des troupes chiliennes.

On était alors en été, et le soleil qui au Chili est

toujours brûlant nous avait tellement exténués, nous qui le jour précédent avions voyagé dans la neige, que nous éprouvions un impérieux besoin d'aller au plus tôt nous reposer à l'ombre. Je contai donc notre histoire à un groupe de femmes, et les priai de nous enseigner où nous trouverions à loger, à dîner, du moins à boire. Elles nous indiquèrent la *pulpera*, autrement dit la boutique du coin, où l'on vendait de la limonade. Après nous y être rafraîchis, nous demandâmes à la maîtresse du lieu qu'elle nous logeât; elle parut ne pas s'en soucier, mais nous fit conduire par un petit garçon à une mauvaise auberge dont il fallut bien nous contenter, quoique les chambres y fussent pleines de vermine et la cuisine détestable.

Le lendemain, de grand matin, nous partîmes pour Santiago. La route ne tarda guère à devenir mauvaise, car elle passe sur une hauteur considérable qu'on est obligé de gravir et de descendre par zig-zags. Mais quand nous eûmes regagné la plaine, nous galopâmes, et nous atteignîmes bientôt le cabaret à moitié chemin où nous devions passer la nuit.

Le jour suivant, dès le lever du soleil nous étions en marche pour aller déjeuner à Santiago. Tout le long du chemin nous rencontrâmes des gens de la campagne qui portaient des provisions à la ville; et à l'extrémité du pont par lequel on y arrive nous

vîmes un marché déjà bien garni de légumes, de fruits, de laitage, de poisson, etc. Lorsque nous pénétrâmes dans les rues, je les trouvai laides et sales. La plupart des maisons indiquaient par de larges crevasses que les tremblemens de terre ne sont pas rares dans ce pays, sur les églises et sur les couvens; il n'y avait peut-être pas un clocher, pas une croix, pas un coq, qui fût perpendiculaire sur sa base. Enfin, les noms des rues et les enseignes des boutiques étaient écrits en lettres si tortues et si irrégulières, qu'il semblait qu'on les eût tracés pendant que la terre tremblait.

La grande place est ornée d'une fontaine au centre, mais environnée de bâtimens qui n'ont aucune élégance. Pendant que nous la traversions, huit heures sonnèrent à une des églises. Aussitôt tout le monde, qu'on fût à cheval ou à pied, s'arrêta. Les hommes se découvrirent tous, les femmes s'agenouillèrent, et, comme je continuais de trotter, cent voix me crièrent de faire halte. Les soldats de service à l'hôtel du gouvernement présentèrent les armes. Chacun se signa, et au bout de quelques secondes reprit son chemin respectif. Cette même cérémonie se répète encore tous les jours à midi et à huit heures du soir.

Pendant ma courte résidence à Santiago je dus, avant tout le reste, m'occuper de recueillir les renseignemens qui m'étaient nécessaires pour com-

mencer mon inspection des mines. Je n'eus donc ni le temps ni l'envie de faire intime connaissance avec les habitans; et l'impression que j'emportai d'eux, je l'ai en quelque sorte prise dans la rue. Ils sont bien les gens les plus paresseux et les plus immoraux du monde. Nulle part on ne peut ni mieux voir les tristes effets d'une mauvaise éducation, ni rencontrer un état de société plus déplorable. La ville est encombrée d'une multitude de moines et de prêtres, tous plus fainéants et plus gras les uns que les autres; ils ont la tête rasée de différentes manières, portent d'énormes chapeaux plats, et sont vêtus de robes à capuchons en serge blanche ou noire. Tous les hommes se découvrent quand ils passent à côté d'un de ces indolens personnages, qu'on peut voir aussi dans les maisons, appuyés sur le dos des chaises de femmes qui appartiennent évidemment à la plus méprisable classe, et riant, conversant, jouant avec elles sans le moindre scrupule. Le nombre de ces filles publiques, pour les appeler par leur nom, est vraiment extraordinaire à Santiago. Elles occupent toujours les appartemens du rez-de-chaussée, même dans les maisons les plus respectables; et on ne saurait croire combien il est affreux, tandis que sur la porte elles offrent leurs charmes aux passans, de distinguer au fond de leur chambre un cierge qui brûle devant des peintures et des images saintes.

Le pouvoir des prêtres a beaucoup baissé depuis la révolution. Ils ne sont plus guère respectés; presque tous ils ont de la famille, et mènent la vie la plus crapuleuse. Encore exercent-ils sur la société un empire étonnant. Les gens du peuple se moquent d'eux à cause de leur débauche, mais n'en vont pas moins leur acheter des chapelets bénis, et les donnent pour confesseurs à leurs femmes et à leurs filles.

La sieste à Santiago dure aussi long-temps qu'à Mendoza. Les boutiques se ferment à midi pour rester closes jusque vers quatre ou cinq heures, et pendant ce temps toute espèce d'affaire est interrompue.

Le climat est semblable à celui de toutes les parties du Chili que j'ai visitées. En été, la chaleur est brûlante le jour, mais les nuits sont délicieusement fraîches. Dans la journée, le soleil, réfléchi par les montagnes qui environnent la ville de tous côtés, et qui en même temps arrêtent la brise, darde ses rayons avec une chaleur plus grande qu'il n'est naturel sous cette latitude. Durant la nuit, au contraire, le long des flancs neigeux des Andes descend un air froid qui remplit les vallées chiliennes d'une fraîcheur inconnue aux grandes plaines à l'est de la Cordillière. L'effet de ce courant d'air est on ne plus agréable. Tout le monde se promène le soir; et comme le ciel est fort clair, on

représente souvent le climat du Chili comme extrêmement salubre. Cependant la preuve, sinon la plus savante, peut-être la plus certaine de la salubrité d'un climat, n'est point la splendeur des étoiles ni l'éclat de la lune, mais le visage des habitans. Or, à coup sûr, ceux du Chili en général, et de Santiago en particulier, n'ont pas l'apparence d'être bien portans. Les Européens aussi me semblèrent pâles et maladifs.

Quand j'eus examiné les différentes mines des environs de Santiago sur un rayon de quinze à vingt milles, je revins à Buénos-Ayres par la route que j'avais déjà parcourue une fois.

FIN DU VOYAGE DE HEAD.

BASIL HALL.

VOYAGE AU CHILI, AU PÉROU ET AU MEXIQUE.

(1820-1821.)

Passage du cap Horn. Arrivée à Valparaiso. Visite à Santiago, capitale du Chili, et arrivée à Lima, capitale du Pérou.

Le *Conway*, vaisseau de Sa Majesté, partit d'Angleterre le 10 août 1820, sous mon commandement. Après avoir mouillé aux îles Ténériffe, à Rio-Janeiro et à la rivière de la Plata, je reçus ordre de me rendre à Valparaiso, principal port des côtes du Chili. Le 26 novembre nous étions à dix ou douze milles en vue du cap Horn, que nous pûmes facilement voir sous tous ses aspects en naviguant pour entrer dans la mer Pacifique. Le cap a, de tous côtés, une apparence imposante et digne de servir de limite à ce continent. C'est un rocher noir rempli de précipices, et fort élevé au-dessus de toutes les terres qui l'environnent. La végétation ne se montre là nulle part; tout y est aride, et le rocher qui s'étend bien avant dans la mer donne à cette solitude un caractère majestueux et sombre.

Nous luttâmes d'abord, pendant quinze jours, contre les vents d'ouest qui régnaient avec force

dans les parages où nous nous trouvions; et malgré les entraves qu'ils opposaient à notre marche, nous avançâmes, dans ce laps de temps, jusqu'au 62° degré de latitude méridionale, et réussîmes à faire assez de chemin dans la mer Pacifique pour pouvoir nous mettre sous le vent, et nous diriger en droiture vers le Chili, sans crainte d'être rejetés sur le cap Horn.

Le 19 décembre nous jetâmes l'ancre dans la baie de Valparaiso, principal port des côtes du Chili. Nous avions mis, par conséquent, trente-huit jours pour passer la rivière de la Plata.

Arrivés au port, après un voyage long et périlleux, les marins sont toujours ravis d'admiration à la vue de la côte; et ce fut probablement dans un beau mouvement d'enthousiasme que les premiers Espagnols débarqués dans ces parages leur donnèrent le nom de *vallée du Paradis*, que rien maintenant ne semble justifier.

La baie est de forme semi-circulaire, surmontée de montagnes escarpées qui ne s'élèvent pas à guère moins de deux mille pieds. Çà et là se trouvent épars quelques languissans arbrisseaux et une herbe assez peu fournie.

La ville est bâtie le long d'un terrain étroit, entre les rochers et la mer. Pour suppléer aux limites bornées de cet espace, bon nombre d'habitations ont été élevées sur les côtés et dans le bas des ra-

vins qui entrecoupent les montagnes. Un faubourg nommé l'*Almendras*, ou *Bosquet d'Amandiers*, et plus spacieux que la ville elle-même, s'étend sur les terres basses de la plaine, à environ un demi-mille en largeur, dans la partie la plus élevée à l'est de la baie.

Durant les mois d'été qui, pour ces climats, commencent en novembre et finissent en mars, Valparaiso est un mouillage sûr et commode pour les vaisseaux; mais dans l'hiver, surtout pendant les mois de juin et de juillet, il y règne des orages terribles qui soufflent du nord, côté par lequel Valparaiso est entièrement à découvert.

Nous considérâmes comme un bonheur d'arriver dans cette ville au moment des fêtes de Noël, qui sont l'occasion de réjouissances générales. En effet, un nombre considérable de paysans étaient venus de la campagne pour assister au combat des taureaux et autres spectacles publics.

Vers le soir du jour de Noël, qui correspond pour nous au milieu de l'été, chacun se promenait pour jouir de l'air frais et du clair de lune.

La lutte des taureaux eut lieu à quatre heures de l'après-midi. Ce spectacle ne ressemblait en rien à un combat, mais il amusait le peuple et n'avait pas de résultats fâcheux, ce qui le rendait, en somme, beaucoup plus agréable.

L'enceinte dans laquelle les taureaux combat-

taient était de forme quadrangulaire, entourée d'une barrière grossièrement faite avec des piquets plantés en terre. Sur les deux côtés de la place s'élevait un second étage, divisé en plusieurs compartimens séparés par des tentures et des drapeaux de diverses couleurs. Ces espèces de cabinets étaient ouverts du haut et devant, de manière à ce qu'on pût y entrer sans peine et y respirer en toute liberté. C'est là que les femmes et les enfans s'étaient placés, vêtus de leurs habits de fêtes, et assis de manière à ne rien perdre du spectacle.

Le rez-de-chaussée, divisé en cabanes ou *ramadas*, avait une physionomie qui différait des étages supérieurs. Là on dansait, chantait, buvait, et tout y était bonheur, joie bruyante, fracas. Avant le commencement du combat des taureaux, l'arène était remplie de monde : les uns fumaient nonchalamment leurs cigares, en admirant la toilette des dames; d'autres jouaient leur argent à la rouge et noire, sur des tables qui avaient été placées exprès en dehors; mais le principal amusement était dans les *ramadas*, où se trouvaient les musiciens et les danseurs payés pour attirer la société. Les instrumens se composaient d'une harpe, d'une guitare, et d'une sorte de tambour.

La harpe, petite et légère, était tenue d'une manière toute particulière: au lieu de s'élever en ligne droite, elle était placée dans une position horizon-

tale, et appuyée par son extrémité inférieure sur le genou du musicien, qui avait pour siége un tabouret très bas.

Le tambour, fait d'un morceau de bois creux, était tout simplement recouvert d'un côté par une peau brute; posé à terre, on en jouait avec les doigts, laissant le poignet appuyé sur les bords de l'instrument. Quelquefois on se servait, au lieu de tambour, pour produire des sons creux, de la partie inférieure de la harpe ou de la caisse de la guitare, en un mot, de tout ce qui pouvait résonner à vide.

Les artistes exécutans étaient généralement chanteurs; leurs voix se mêlaient toujours plus ou moins à la musique instrumentale; et quoiqu'elles parussent d'abord aigres et désagréables aux étrangers, les premiers momens passés on s'habituait à les entendre, et l'on finissait par y trouver quelque chose de pur, si ce n'est de parfaitement juste. Lorsque le chant est sur un ton bas, les notes en sont douces et agréables; mais ces nuances ne se font sentir que lorsque le chanteur a du goût, et se trouve, par son talent, supérieur à ses collègues; chose rare, et qui, lorsqu'elle arrive, n'est pas même applaudie des assistans.

Le combat des taureaux était, comme nous l'avons déjà dit, fort peu de chose en lui-même, et ne mérite pas une description détaillée. Les animaux

n'étaient jamais tués, mais seulement tourmentés par les *picadors*, cavaliers qui les aiguillonnaient avec une lance dont la pointe était émoussée, tandis que des hommes de pied cherchaient à les agacer en agitant des drapeaux devant eux. Lorsque les taureaux furieux couraient sur leurs agresseurs, ceux-ci se soustrayaient à leur rage en s'enfuyant dans les ramadas.

Un spectacle fort intéressant, du moins à notre avis, était celui que présentait le peuple par la variété de ses costumes. Nous ne pouvions en rassasier nos yeux, sans compter que nous étions très occupés à interpréter le langage parlé. Les habitans de ces contrées se piquent de parler espagnol, et cependant il y a dans leur dialecte des idiomes et une prononciation qui leur sont particuliers. Là tout était nouveau pour nous et avait un cachet original. On ne peut facilement décrire de pareilles scènes, parce qu'on n'a encore rien vu de semblable.

Pendant les mois d'hiver, c'est-à-dire lorsque le soleil est au nord de l'équateur, les orages sont très fréquens à Valparaiso. Un vent froid et triste y souffle accompagné de fortes pluies qui vont grossir les vagues de l'Océan, et rendent le mouillage peu sûr. Les eaux, en se retirant, laissent sur le rivage un épais limon qui rend les communications impossibles entre les habitans des côtes et

les vaisseaux à l'ancre. Ces vents toutefois ne sont pas fréquens; mais lorsqu'ils règnent, le froid et l'humidité qu'ils procurent font que les habitans se chauffent avec plaisir. Le charbon de bois est généralement employé dans de grands brasiers placés au milieu du parquet, de manière à ce que la famille puisse se ranger en cercle autour, les pieds appuyés sur le bord du foyer. Dans les maisons où résident les Anglais et autres étrangers, des feux plus copieux remplacent les brasiers. On y brûle du charbon de terre que l'on obtient en abondance du port de la Conception, situé à environ deux cents milles de Valparaiso.

Les principaux habitans et commerçans de ces contrées sont logés dans les maisons construites aux pieds des rochers ou dans les rues de l'Almendras. Les pauvres, au contraire, sont dans les quebradas ou ravins.

Les Valparaisiens ont des mœurs hospitalières; nous fûmes reçus par eux avec franchise et bonté. La plupart sont ou adonnés à la fabrication des briques, ou laboureurs, ou blanchisseurs en linge. En notre qualité d'étrangers, nous leur adressions beaucoup de questions, et ils paraissaient satisfaits de l'intérêt que nous prenions à leurs affaires. Lorsque nous entrions chez eux, leur premier soin était de nous faire asseoir, afin, disaient-ils, que nous pussions nous croire chez nous. Après cela,

ils nous offraient quelques-uns de leurs mets, contens de nous en voir accepter la plus petite quantité. Plusieurs nous présentaient des liquides spiritueux, ou du lait et du pain. Ceux qui n'avaient rien de mieux nous apportaient une tasse d'eau; mais quelque peu de valeur qu'eût la chose qui nous était offerte, ils ne se croyaient pas obligés de s'en excuser, la politesse et la cordialité qu'ils employaient mettait un assez grand prix à leurs dons.

Les ranchos, aussi bien que les maisons de la ville, sont faits de minces briques séchées au soleil. On couvre ces habitations en feuilles de palmier, sorte de chaume à l'usage du pays; cette toiture dépasse le mur, en forme d'avant-toit, et sert d'abri contre le soleil et la pluie. Toutes ces chaumières sont divisées en deux pièces, dont l'une sert de chambre à coucher, et l'autre figure la salle à manger. Une portion du sol de cette dernière est élevée de sept ou huit pouces au-dessus du parquet. On couvre de nattes cette élévation, et dans la journée on y fait la sieste comme sur un lit.

Nous trouvâmes dans une chaumière, une jeune femme occupée à moudre du grain avec un moulin fort ancien et qui consistait seulement en deux pierres, dont l'une, à grandes rainures, avait un bloc placé par terre, et l'autre, polie, était deux

fois large comme la main. On passait le grain non moulu au four; on obtenait la farine à l'aide du moulin, en la faisant passer entre les doigts et le pouce. Cette farine, fort grossière du reste, mêlée avec de l'eau, procure une boisson agréable à laquelle on a donné le nom d'*ulpa*.

Dans quelques parties du Quebradas, nous avons assez souvent rencontré des maisons bien tenues et habitées par des dames d'un certain âge qui, après avoir quitté les cercles fashionables de la ville, vivaient là avec de minces revenus dans des maisons qui, pour être retirées, n'en sont pas moins agréables. Rien ne peut surpasser l'ordre et la propreté de ces habitations. Nous fûmes reçus dans toutes avec une politesse de manières qui annonçait que les hôtes avaient connu de meilleurs jours. En général ces dames nous parlaient du célèbre thé du Paraguay, connu sous le nom de *matté*, boisson dont les naturels du pays sont très friands.

Les habitans de Valparaiso, particulièrement les paysans et la classe du peuple logée hors de la ville, nous parurent mieux élevés que les mêmes classes dans d'autres pays. On les trouvait toujours polis chez eux. Les enfans s'y faisaient remarquer par une attention respectueuse, les parens par une indulgence sage et éclairée; mais cela n'avait lieu qu'au sein de la famille et dans la maison. De-

hors les hommes devenaient peu soigneux de bonnes manières, et, bien que cette rudesse fût contraire à leur nature, ils étaient en général peu empressés auprès des femmes et point du tout désireux de rien faire pour leur être agréables.

Cette continuelle inattention de la part des jeunes hommes tenait les femmes, jusqu'à un certain point, en défiance contre la politesse que les étrangers leur témoignaient comme une chose toute naturelle, et souvent nous remarquions du doute et de l'embarras dans le regard de celles pour qui nous avions les attentions les plus ordinaires.

L'éducation est fort négligée à Valparaiso : les hommes seuls en ont un peu; mais les femmes possèdent de bonnes manières, et sont en cela supérieures à leurs maris, à leurs pères.

Nous avions exploré ces parages dans toute leur étendue, en hommes qui veulent non-seulement voir, mais connaître. Nous résolûmes donc de continuer notre voyage, et, dès le 6 janvier 1821, nous partîmes pour Santiago, capitale du Chili. Nous étions accompagnés par un officier de la marine royale qui, ayant passé plusieurs années dans l'Amérique du Sud, était pour nous un guide utile par la connaissance parfaite qu'il avait acquise des localités et par l'instruction solide qu'il possédait en toutes choses.

Les routes du Chili sont très mauvaises; aussi n'y voyage-t-on guère qu'à cheval. On ne prend d'autre mouvement que le galop, ce qui oblige à changer fréquemment de monture.

La seule machine à roues dont on se serve pour l'usage commun, est un chariot vieux et lourd, tiré par six ou huit bœufs dont la marche est très lente. Le transport des marchandises est fait, du port à Santiago, et de là dans tout le pays, par d'excellentes mules. Plusieurs familles riches voyagent quelquefois dans des voitures de forme très ancienne Un Américain fort ingénieux, avait créé en 1821, une entreprise de diligences qui allaient du port à la capitale, mais elle ne put se maintenir qu'à grand'peine, à cause du mauvais entretien de la route.

Nous trouvâmes l'état de la société à Santiago, ainsi qu'on peut s'y attendre, bien supérieur à celui des pays que nous avions déjà visités. Les habitans y sont mieux constitués, mieux élevés, et ont une connaissance plus parfaite de ce qui se passe dans les autres parties du monde. Leurs manières sont polies, comparées à celle des habitans de Valparaiso; quant à leur mise elle se fait remarquer par une grâce toute particulière. Les habitations sont élégantes et commodes tout à la fois. Le seul côté par lequel les habitans de Santiago ressemblent à ceux de Valparaiso est dans leurs manières

franches et polies envers les étrangers. Ils ont, à l'égard de ceux qui parlent mal leur langue, une bonté et une indulgence qu'on ne saurait trop louer.

La ville est divisée en deux *quadras* ou places; les rues se croisent à angles droits; les maisons, dont les toits sont trop plats, ne s'élèvent jamais qu'à un étage. Contre la corniche, en dessus du toit, est une galerie très proprement tenue, qui fait le tour de la maison. Les rues sont extrêmement propres, les maisons blanchies avec soin, de telle sorte qu'il n'est rien de plus régulier et de mieux entretenu que cette ville. Chaque habitation a une forme quadrangulaire. Toutes les chambres aboutissent à une sorte de carré placé au milieu de la maison: on a donné à cet espace le nom de *patio*. On peut encore entrer dans les appartemens par des portes de communication, qui conduisent d'une chambre à l'autre.

L'entrée du patio donne sur la rue: c'est ordinairement, un péristyle richement sculpté. De chaque côté sont placées les écuries et les remises. Le salon et la salle à manger font face à l'entrée sur le front du patio.

Les chambres à coucher et les comptoirs sont du côté opposé. Dans les fortes chaleurs une tenture est placée sur le patio et contribue puissamment à la fraîcheur des appartemens. Derrière

chaque maison se trouve un jardin arrosé par un limpide ruisseau.

Le soir, au coucher du soleil, les promeneurs se portent en foule à l'*Almeda*, promenade publique nommée aussi le *Tajamar*. Sur l'un des côtés de cette promenade se trouve une chaussée construite pour prévenir les inondations de la rivière Maypocho, ruisseau sans importance en hiver, mais qui devient un violent torrent lorsque les neiges des Andes ou Cordillières commencent à fondre. La promenade consiste en un chemin large et bien entretenu, sur lequel les voitures passent avec facilité. De chaque côté de cette avenue est un trottoir ombragé par une double rangée de hauts peupliers, sous lesquels les dames se promènent en grande toilette. Lorsqu'elles veulent s'asseoir sur les bancs de pierre qui bordent l'esplanade, elles agitent leurs mouchoirs de poche avec affectation, pour faire partir la poussière de la place qu'elles veulent occuper. De toutes les parties de cette promenade on découvre la chaîne des Andes, distantes seulement de cinq ou six milles de la ville qu'elles semblent toucher.

Santiago est distant de Buénos-Ayres de mille trois cent soixante-cinq milles environ. En parcoucourant cet espace dans un laps de temps de onze jours, le courrier doit donc faire cent quatorze milles ou trente-six lieues d'une aube à l'autre.

La communication entre Buénos-Ayres et le Chili a été ouverte pendant quelques années. Des relais de poste étaient établis sur toute la ligne de distance en distance, de telle sorte qu'il ne restait plus pour les voyageurs que la fatigue, les mauvaises auberges et l'excessive cherté des prix de ces dernières. A part tous ces petits inconvéniens, on était sûr de trouver toujours des chevaux aux relais, abondamment pourvus par la multitude de chevaux sauvages qui couvrent les plaines des *Pampas* ou de Buénos-Ayres, depuis la mer jusqu'au pied des Andes.

Quand un homme de qualité voyage sur cette route, il est d'usage qu'il fasse en voiture l'espace qui se trouve entre les montagnes des Andes et Buénos-Ayres, espace en plaine et que l'on nomme *Pampas*.

Après m'être reposé et avoir expédié mes dépêches je voulus faire une visite à une famille de Chiliens de ma connaissance. Dès mon entrée dans le salon, la maîtresse de la maison et une de ses filles me présentèrent une rose, s'excusant de ne me l'avoir pas offerte plus tôt. Cette manière de présenter des fleurs aux étrangers est d'origine espagnole, et fait partie de ces mille et une attentions que les Espagnols et leurs descendans comprennent mieux qu'aucun peuple que ce soit. La faveur en elle-même n'est rien, le mérite est tout dans la ma-

nière simple et dans l'expression de bonté et de politesse qui l'accompagnent. Mettre les gens à leur aise dès le premier moment, est un don particulier que les habitans de Santiago possèdent tout naturellement.

Ce ne fut qu'avec un vif regret que nous quittâmes Santiago. En mon particulier j'étais affligé de m'éloigner d'une société dans laquelle j'avais eu beaucoup d'agrément, et où j'avais rencontré des hommes qui devaient entrer, plus tard, avec moi dans des relations officielles.

J'arrivai à Valparaiso avant que les vaisseaux français, qui devaient s'y rendre, n'y eussent paru. Ils ne firent là qu'un court séjour, et l'on doit dire, à la louange des marins français, qu'ils surent, dans cet intervalle, se concilier l'affection de presque toutes les dames du pays.

En général les habitans du Chili ont une affection particulière pour la campagne et y font de fréquentes parties ; en cela ils ressemblent assez aux peuples les mieux civilisés de l'Europe, qui vont oublier dans les champs les fatigues de la cité.

Après neuf jours de traversée depuis Valparaiso, nous jetâmes l'ancre le 5 février 1821 dans la rade de Callao, située à près de six milles de Lima, capitale du Pérou, et qui, dans les temps de sa magnificence, fut à juste titre appelée *les portes d'argent de la cité des rois.*

Les mœurs domestiques de ses habitans diffèrent ainsi que le costume de celles des Chiliens. On ne se réunit que rarement dans des bals, dans des concerts et *tertulias* ou sociétés. Les femmes se visitent fort peu, et ne se rassemblent qu'à la campagne ou lorsqu'ont lieu les combats de taureaux; en revanche elles sont toutes fort pieuses, forment des corps nombreux de congrégations et ne manquent jamais l'office de la r[illegible]. Dans toutes les maisons où nous sommes allés, nous avons trouvé le matin les dames parées pour recevoir les cavaliers qui vont leur rendre visite. Nous sommes retournés le soir dans les mêmes maisons et n'y avons rencontré aucune dame étrangère, non plus que le matin. Quant aux maîtres de maison, si on veut les voir, ce n'est pas chez eux qu'il faut aller.

Une heure et demie avant le coucher du soleil, les dames vont se promener, et le costume dont elles sont vêtues est assez singulier pour que j'en dise ici quelques mots. Ce costume se compose de deux parties. La première est une sorte de jupon appelé *saya*, fait d'une étoffe élastique parfaitement juste qui laisse deviner toutes les formes du corps. La seconde partie, appelée *manto* ou *manteau*, est encore en forme de jupon et cache non-seulement la taille, mais la tête et les bras, de telle sorte qu'on ne voit de tout le corps qu'un œil et souvent même qu'une très petite partie d'œil. Ce manteau a la

forme des capuchons adaptés aux robes des pénitens.

Autour de la taille les dames portent encore un riche mouchoir de couleur ou une ceinture de soie, à laquelle pend un gland qui descend par-devant jusqu'à terre. Un rosaire d'ébène et une petite croix d'or, attachés ensemble, sont tenus par la ceinture; mais pendent plus particulièrement au cou. Tout cela forme un ensemble singulier de toilette, propre aux Péruviennes, et qui les fait distinguer des femmes des autres nations. Leur beauté et leur démarche noble rendent ce costume extrêmement gracieux; mais l'effet qu'il produit sur les Européens varie autant que leur goût et leur manière de juger ce qu'ils voient dans les pays étrangers. Pour les uns la grâce de ce vêtement ne rachèterait pas ce qu'il a de peu bienséant; pour d'autres, qui comparent continuellement ce qu'ils voient avec les usages de leur pays, et qui approuvent ou condamnent suivant qu'on s'en éloigne ou s'en rapproche, il n'y a là rien de bien curieux. Quant à nous, qui prenions les choses comme elles se trouvaient, le saya et le manto nous amusèrent quelquefois, mais aussi nous intriguèrent beaucoup. Il arrivait parfois que nous étions arrêtés dans la rue par des dames qui paraissaient nous bien connaître, mais dont les noms ne pouvaient nous revenir parce que leurs traits nous restaient cachés.

Il fallait, pour nous mettre sur la voie, que quelque remarque particulière vînt trahir les *tapadamas*, nom sous lequel on désigne ces dames. Assez ordinairement les femmes de la plus haute distinction s'amusent à revêtir le saya le plus pauvre et ne craignent pas, pour rendre le déguisement plus complet, d'employer toutes sortes d'artifices. Il nous advint un jour d'être complétement trompés par deux demoiselles auxquelles nous connaissions un goût prononcé pour ce genre de travestissement. Leur frère et moi, qu'elles intriguèrent, nous eûmes cependant l'idée que ce pouvait être elles, mais il y eut tant d'adresse dans leur manière qu'elles détruisirent nos soupçons et nous déroutèrent au point que, une fois démasquées, nous ne pouvions encore en croire nos yeux.

Lima, comme beaucoup d'autres villes, notamment celles d'Europe, a été appelé *le paradis des femmes, le purgatoire des hommes, l'enfer des sots.* Il y a peut-être quelque chose de vrai dans ces dénominations, mais la guerre a changé bien des conditions et tous sont devenus aussi malheureux les uns que les autres.

Tant et de si bonnes descriptions ont été données sur la ville de Lima, que je me contenterai d'en dire seulement quelques mots ici.

On compte six milles de Callao à Lima; mais quoique cette capitale soit élevée à plus de six

cents pieds au-dessus du niveau de la mer, le chemin qui y conduit est si uni et la pente si graduée qu'on croirait voyager en plaine. A voir cette ville de la rade de Callao, ou même d'une distance moindre, on est ravi de son aspect. Des dômes et des clochers majestueux s'élèvent de son sein à la manière mauresque, et donnent à cette cité un caractère particulier de grandiose.

En approchant de Lima tout rappelle sa grandeur passée et sa misère présente. Une avenue, dont l'étendue en longueur est d'un mille, continue la route jusqu'à la ville. Plantée d'une double rangée d'arbres majestueux, cette avenue sert de promenade publique. De chaque côté elle est garnie de bancs de pierre richement sculptés, mais qui tombent en ruines et sont couverts de mauvaises herbes et d'arbrisseaux.

La principale porte de Lima est à l'extrémité de cette avenue; on y entre par un arc de triomphe grand et riche autrefois, mais qui tombe aujourd'hui en ruines comme tout le reste. La couronne espagnole, en partie réduite en poussière, figure encore au front de cet arc.

On a prétendu qu'un voyageur n'entre jamais dans une grande ville sans éprouver des déceptions. La capitale du Pérou ne fait pas exception à la règle, et au contraire la justifie. Les églises, qui à quelque distance font un bon effet, vues de près,

perdent beaucoup de leur grandiose. Surchargées de figures fantastiques construites en stuc, sans style et sans goût, elles sont ridicules de clinquant, et ce qui d'abord paraît monumental s'efface pour ne laisser voir que pauvreté dans les détails. La seule partie inférieure des églises est bâtie en pierre; les dômes et les clochers sont en bois recouvert d'une couche de plâtre, ce qui nuit beaucoup à l'effet qu'ils produisent. Ce genre d'architecture ne tient pas à un principe d'économie, mais au souvenir des catastrophes nombreuses qui ont renversé les églises en pierre, et qui ont été causées par les tremblemens de terre auxquels le Pérou est malheureusement sujet.

Lima, ainsi que toutes les villes espagnoles de ce pays, est divisé par des rues parallèles et par d'autres qui les coupent à angles droits et forment des *quadras*, ou carrés de maisons, qui présentent une surface de cent vingt verges de longueur de chaque côté.

Une grande partie de la ville se compose de couvens et d'églises. Les rues sont partagées par un ruisseau d'eau courante, établi pour recevoir les immondices des maisons; mais aucun habitant ne se donne la peine de les y jeter, et les rues sont remplies d'ordures d'une extrémité à l'autre. Les pavés et les trottoirs sont dans un état constant de saleté, et cela vient en partie de ce que tous les transports

se font dans Lima à dos d'âne ou de mulet, les voitures n'y étant pas en usage.

Le théâtre, qui était ouvert pendant les fêtes qui eurent lieu pour l'avénement au trône du nouveau vice-roi, lequel ne devait pas régner longtemps, est d'une forme singulière. C'est un ovale long. La scène occupe la plus grande partie de l'un des côtés, de sorte que le premier rang de loges se trouve tout près des acteurs. Les places du parterre sont occupées par les hommes; les galeries, au contraire, sont réservées aux femmes, selon l'usage introduit par les Espagnols. L'espace entre le parterre et les galeries est divisé en plusieurs rangs de loges particulières.

Lorsque le vice-roi [1] assiste à une représentation, il se retire, pendant les entr'actes, dans le fond de sa loge. Alors le parterre se met à fumer comme si le vice-roi était sorti. Il est curieux de voir frapper à la fois les pierres qui servent à allumer les cigares, et qui sont comme autant d'étincelles de feu dont les yeux sont éblouis. Dès que le rideau se lève les fumeurs cessent, et il n'y a d'autre feu roulant que celui qui est entretenu par les dames de la galerie.

[1] C'est aujourd'hui le président de la république péruvienne.

Excursion dans l'intérieur des terres. Visite dans quelques-uns des ports intermédiaires entre Valparaiso et Lima.

Le 19 mars 1821 nous jetâmes de nouveau l'ancre dans la rade de Valparaiso, après une traversée de dix-huit jours. Nous avions quitté Lima le 1er mars, et il fallut un vent bien favorable pour faire voile avec autant de rapidité. Les vaisseaux de guerre, pour parcourir cette ligne, mettent ordinairement plus de trois semaines. Le commandant en chef se trouvant à Santiago, je m'y rendis le 23 pour faire mon rapport, et j'en repartis le 28, après y avoir passé seulement cinq jours.

Nous portons souvent un jugement faux sur les pays qui nous sont inconnus, et sur les scènes qui s'y passent autour de nous. Ceci arrive surtout dans les Andes, où tout est sur une si grande échelle qu'il est d'abord impossible de se faire une idée juste de la hauteur et de la distance des objets dont la vue est frappée, si l'expérience n'est venue rectifier les erreurs. On ne s'en aperçoit même pas tout de suite, et la certitude qu'il nous est impossible d'estimer à leur juste valeur les objets que nous voyons augmente de beaucoup l'intérêt d'un semblable voyage; en un mot, dans de telles circonstances, la réalité dépasse souvent ce qu'on avait imaginé.

Nous traversâmes la rivière de Maypo sur un

pont fait de cordes de boyaux. C'est près de cette rivière qu'eut lieu la bataille livrée le 5 avril 1818 par San-Martin, et qui décida l'indépendance du Chili.

Ce pont est remarquable par sa simplicité. Il a une ressemblance parfaite avec les ponts suspendus introduits d'abord en Angleterre, puis en France. Un étroit passage est formé de planches mises en travers et dont les extrémités portent sur des cordes droites, plus courtes, posées perpendiculairement et qui viennent aboutir à de gros câbles tendus de l'un à l'autre bord de la rivière. Ces câbles sont au nombre de six et forment, en soutenant le pont, des lignes courbes placées les unes au-dessus des autres. Les petites lignes verticales qui supportent les planches transversales sont disposées de manière à rendre le poids égal partout. Quant aux gros câbles, qui soutiennent le pont, ils sont fortement attachés d'un côté à un rocher qui s'élève à plus de trente pieds au-dessus de la surface de l'eau, et sont élevés, sur l'autre rive, à la même hauteur au moyen d'une solide construction en bois qui leur sert de support, tandis qu'ils sont ensuite attachés à des arbres ou à des piquets plantés en terre. Cette construction en bois est distante de cent vingt-trois pieds du rocher situé sur l'autre rive.

Lorsque nous fûmes sur ce pont, le poids de nos

corps lui donna une si grande élasticité que nous crûmes prudent, d'après le conseil de nos guides, de descendre de cheval et de conduire nos montures par la bride. Pendant ce court trajet, hommes et chevaux ne se trouvaient pas fort à l'aise, et aucun ne fut fâché d'arriver sur la rive opposée.

Après avoir passé le Maypo, nous arrivâmes à la plus basse chaîne des Andes. Leur base était chargée d'énormes blocs de rochers qui s'étaient détachés du sommet, et qui faisaient sans cesse contourner le chemin. Parfois nous traversions une ligne d'arbres qui semblaient pendre en festons aux bords de ces montagnes. La nuit, qui arriva bientôt, vint nous plonger dans une grande inquiétude, et l'on comprendra comment nous fûmes effrayés de l'obscurité dans un pays où l'on a tant de peine à pouvoir se conduire pendant le jour, et où l'imagination du voyageur est constamment mise en jeu dans l'obscurité par les images peu distinctes qui s'offrent à sa vue. A chaque pas il est embarrassé, perdu, découragé. Ici il aperçoit une masse informe qu'il prend pour l'un des rochers élevés et pleins de précipices qu'il sait être à quelques lieues de là. Il chemine et vient frapper sa tête contre les branches d'un olivier, qui figuraient pour lui les escarpemens du monstrueux rocher. D'autres fois il avance avec rapidité vers ce qu'il croit être une hutte de paysans, il compte demander là son

chemin; mais quel n'est pas son étonnement et son chagrin, lorsqu'il s'aperçoit que cette butte supposée n'est autre qu'un des pics des Cordillières, situé à plusieurs milles de distance? Je ne crois pas inutile d'entrer dans quelques détails relatifs à la manière dont se nourrissent les habitans de ces contrées; et, à ce sujet, je citerai un fait qui nous parut singulier par sa bizarrerie.

Dans un repas où les convives étaient nombreux, on servit d'abord une soupe au pain, faite avec de la viande et du poisson. Après l'avoir mangée, l'un des invités s'écria : « O Dieu! il y a du poisson dans cette soupe. » A ces mots il se leva; et étant allé s'assurer du fait auprès du cuisinier, il revint triste et pensif achever son potage, et ne mangea plus rien après.

Cette conduite nous paraissait incompréhensible; mais tout s'expliqua, lorsque nous eûmes appris qu'il avait fait vœu de ne manger ni poisson ni viande. Il paraît que, rigoureux observateur de ses devoirs, cet homme ne profitait pas de l'avantage accordé par le pape aux Américains du Sud, qui peuvent faire gras, en vertu d'une bulle pontificale, pourvu toutefois qu'ils en paient le droit.

Lorsque nous eûmes mangé la soupe on apporta le fameux *olla*, plat renommé dans tous les pays où l'on parle espagnol. C'est tout simplement une pièce de bœuf bouillie, entourée de toutes sortes de légumes, et recouverte d'une purée de pois

jaunes à laquelle on donne le nom de *garbanza*. Nous eûmes ensuite plusieurs étuvées, et enfin un roast-beef, qui ne ressemblait en aucune façon au célèbre roast-beef de la vieille Angleterre. Le dessert de notre dîner se composait de figues fraîches, de magnifiques raisins, et du melon d'eau, qui se fait remarquer par sa belle couleur pourpre.

Le vin qui fut servi avec ces fruits était d'un goût fort agréable; il avait été fabriqué par la femme de notre hôte, absente en ce moment.

Tout ce qui se rattachait à ce repas avait un cachet particulier au pays. Ainsi, par exemple, nous étions assis entre plusieurs portes ou fenêtres, et respirions tout à notre aise, par ce moyen, l'air frais qui circulait dans la salle. Il arrivait même, par momens, que le vent prenant de la force emportait au loin les figues sèches et les feuilles de vigne qui étaient sur la table. De notre place nous pouvions voir d'un côté les longues allées sablées du jardin disposées en treillage, et ombragées de beaux noyers dont le feuillage préservait nos yeux de l'éclat du soleil couchant.

De l'autre côté, le paysage s'étendait jusqu'aux Andes, distantes de cinquante à soixante milles, et qu'on n'apercevait qu'indistinctement au travers de la vapeur ténue que le soleil semblait produire en frappant à plomb sur les terres arides de ces contrées. On ne voyait là ni oiseaux ni animaux

d'aucune espèce ; le soleil régnait seul en tyran sur cette partie du sol, où un silence solennel disposait l'âme à la méditation, et ajoutait un intérêt plus grand à la nouveauté de ce site qui, aux yeux du voyageur, dépassait en réalité tout ce qu'il avait imaginé.

Après le dîner, chacun des conviés se retira pour faire sa sieste, et nous fûmes laissés seuls avec notre hôte ; mais comme il nous paraissait évident qu'il restait par politesse, nous saisîmes la première occasion qui se présenta, et nous nous retirâmes pour le laisser en liberté.

Le soir la société se réunit de nouveau, on dansa. On donne le nom de *lasso* à un pas en usage dans le pays, et qu'il serait difficile de décrire ; mais une danse qu'on ne peut comprendre, parce qu'elle ne ressemble en aucune façon à celles que nous connaissons, et qui est fort usitée, parce qu'elle renferme une grande variété de figures, a encore plus de faveur que le lasso. Elle fournit aux danseurs mille occasions pour développer leurs grâces, et faire admirer l'élégance de leur personne. On la danse sur un mouvement de valse un peu lent. Au lieu de deux couples qui figurent à la fois, toutes les personnes sont en danse. Rien n'est plus agréable à voir, et, pour les danseurs, ces passes ont quelque chose d'entraînant et de délicieux. Toutefois, malgré leur succès dans les pays chauds, elles ne sau-

raient convenir sous le ciel tempéré de l'Angleterre. Là on regarde la danse et la marche comme deux talens; elles y sont enseignées avec soin, et je ne me souviens pas d'avoir vu de dames qui ne fissent très bien l'une et l'autre chose. Sans doute, la différence de tournure et de goût établit à cet égard des distinctions aussi remarquables que dans les autres pays; mais, en thèse générale, on peut dire que la danse et la démarche gracieuse des femmes méritent d'être mentionnées.

Les dames du Chili aiment plus ou moins la musique; mais toutes touchent du piano, et il n'est pas difficile de trouver dans les réunions un musicien qui puisse faire danser.

Aujourd'hui (30 mars) nous avons été témoins, avant le déjeuner, de la manière dont on tue les bestiaux dans l'Amérique du Sud.

Le lieu réservé à cet effet serait plutôt propre à une chasse qu'à un abattoir. Devant le *corral*, ou enceinte dans laquelle sont renfermés les bestiaux, on avait rangé en ligne quatre ou cinq *guassos* à cheval; ils tenaient en main leurs lassos ou cordes. Vis-à-vis d'eux était aussi une ligne d'hommes à pied, équipés de la même manière. Ainsi placés, ils formaient un passage étroit qui s'étendait depuis l'entrée du corral jusqu'à trente ou quarante verges de là. Lorsque tout fut prêt, le chef des guassos entra à cheval dans le corral; et à force d'aguillon-

ner et de tourmenter un des animaux qu'il contenait, il le força à sortir, chose qu'il ne fit qu'avec une répugnance extraordinaire, comme s'il avait pressenti sa mort. Les animaux domestiques de ces pays ont une horreur extrême des lassos; on assure même que les animaux sauvages les connaissent et les redoutent. Le taureau qu'on avait forcé à sortir du corral se mit à courir avec une vitesse extraordinaire dès qu'il en fut dehors. La soif et la peur le rendirent furieux; mais sa marche fut bientôt entravée par les lassos, longues cordes qui enlacèrent sa tête, ses cornes et ses pieds, et que les guassos jettent avec une adresse extrême. Les cavaliers suivent l'animal en galopant et sans tendre les cordes; mais, arrivés au but où le coup mortel doit être porté, les cordes sont attachées si fortement que le pauvre animal est comme cloué en terre et reste couché sans faire le moindre mouvement. Dans cet instant il est mis à mort avec un grand couteau, par un homme qui l'attendait. Ensuite on débarrasse son corps des lassos, on le met de côté, et l'on recommence.

Nous demandâmes pourquoi on employait un aussi grand nombre de lassos. On nous assura qu'ils étaient nécessaires, eu égard à la force qu'avait l'animal en sortant du corral. Voici ce qu'on nous conta à ce propos : « Une vache furieuse avait été lâchée, et deux hommes étaient seuls pour l'at-

traper; elle rompit les liens, dont l'un lui avait presque tordu le cou, s'échappa dans la campagne où elle fut poursuivie par deux hommes à cheval qui eurent de la peine à l'atteindre. Le premier des deux se voyant à portée de la saisir, lui lança son lasso, et l'attrapa par les cornes. Cela fait il s'arrêta et retourna son cheval; le second lui passa aussi la corde dans les cornes, et la pauvre vache fut ainsi ramenée à moitié morte, après une absence de quatre ou cinq minutes au plus. »

Il y a encore une autre manière d'arrêter les animaux qu'on veut détruire, sans se servir de lassos. On assure aussi qu'elle exige plus d'adresse et de présence d'esprit. Voici comment on procède : un homme se place à quelque distance de l'entrée du corral; il tient dans sa main droite une arme appelée *luna*, et qui consiste en une lame d'acier d'un pied de long environ. La luna a la forme d'un croissant, d'où lui vient sans doute son nom. La partie concave de cette lune ou luna est tranchante. Au milieu de la partie convexe est fixé un manche de dix ou douze pieds de long, de sorte que lorsque la luna est placée horizontalement, les pointes du croissant sont devant.

Cette arme se tient comme une lance, elle est élevée à peu près de deux pieds au-dessus de la terre; le bout du manche est passé sous le bras, de manière à être toujours ferme. L'homme qui

tient cette arme poursuit l'animal, et au moment où il lève les pieds de derrière il lui en coupe les tendons. Nous avons vu le principal guasso de notre hôte employer ce cruel moyen; on le considérait comme le plus habile cavalier du pays, en même temps que le plus adroit. Lorsqu'il commença à courir sur le taureau la terre était sèche et couverte de poussière de telle sorte que, avant qu'il eût pu atteindre l'animal, il s'était élevé un si fort nuage de poussière que nous pûmes à peine entrevoir ce qui se passait. Le guasso vint pourtant à bout de couper les nerfs du jarret, mais son cheval étant effrayé tomba sur le taureau et nous craignîmes un moment que l'homme ne se blessât lui-même ou que le taureau ne l'enlevât avec ses cornes; mais il conserva sa présence d'esprit, et ayant d'abord jeté son arme en l'air, il se releva avec son cheval et revint au galop sain et sauf, sans avoir quitté la selle d'un instant.

Lorsqu'on eut tué devant nous un nombre suffisant de bestiaux, on les emmena au moyen d'une petite charrette derrière laquelle on les attacha par les cornes, les corps traînaient par terre sans plus de façon.

Après le déjeuner, et pour varier nos plaisirs, nous fîmes la partie d'aller promener au lac d'Aculeo. Ce lac n'est pas désert, strictement parlant. On y découvre de distance en distance quelques

cabanes, dans les magnifiques bosquets qui l'entourent; toutefois il me sembla que ces cabanes ne faisaient que rendre la solitude encore plus frappante.

Le 14 novembre 1821 je reçus ordre de me rendre, avec *le Conway*, de Valparaiso à Lima, et de toucher en passant aux ports intermédiaires des côtes du Chili et du Pérou, pour recueillir des renseignemens sur le commerce de ces contrées et les ressources que la côte peut en tirer. Je partis donc le lendemain.

Le 16, un peu avant le coucher du soleil, nous entrions dans la baie de Coquimbo, où nous mîmes notre vaisseau à l'ancre près de quelques huttes, afin de nous enquérir du chemin qui devait nous conduire à la ville de la Serena ou Coquimbo, située à deux lieues au nord de la baie.

Notre station à Coquimbo ne fut que de quatre jours; dans ce court espace de temps nous visitâmes les meilleures familles de la ville. En général les habitans de ces contrées sont affables et bons; ils paraissent bien élevés; mais peut-être y a-t-il dans leurs manières plus de naturel que d'acquis. Jusqu'à ce jour ils ont eu peu de rapports avec les étrangers, et cela à cause de la distance à laquelle la ville se trouve des grandes routes, et du peu de commerce qui s'y fait. Le climat est délicieux, et les habitans paraissent contens de leur position;

l'aisance règne dans leurs ménages; et nous avons pensé parfois combien il serait cruel que les commencemens de la civilisation, en apportant le goût du luxe, vinssent détruire les habitudes simples des heureux habitans de ces contrées.

Les mines de Coquimbo se trouvant fort éloignées de la côte, nous renonçâmes à les voir et nous nous contentâmes de visiter les fabriques où l'on allie l'or à d'autres métaux.

Le 19 novembre nous fîmes voile pour Guasco, autre port qui a des mines, dont le produit est exporté. Nous y jetâmes l'ancre le 20, vers les deux heures après midi, et une heure après avoir touché terre, nous étions à cheval sur la route d'un village appelé *Asiento*, ou emplacement des mines, situé à cinq lieues de la mer.

Dans l'espace d'un mois nous parcourûmes successivement tous les degrés de fertilité et de stérilité. A la Conception, la plus riche verdure se faisait remarquer; à Valparaiso, les montagnes étaient à peine couvertes de bruyères et d'herbes appauvries. A Coquimbo, point de bruyères, mais de mesquins buissons d'épines et des plantes filantes, dont la tige desséchée avait une couleur tirant sur le pourpre; puis, de distance en distance, quelque peu de terre de grès et pas autre chose.

A Guasco, une végétation nulle, et sur les montagnes comme dans la plaine, une quantité consi-

dérable de sable, excepté dans les lieux où les courans d'eau causés par la fonte des neiges des Andes donnaient un peu de vie au canal qui conduit ces neiges à la mer.

Le 23 novembre nous partîmes de Guasco pour Copiapo, où nous conduisit le désir de voir les ravages du tremblement de terre qui y avait eu lieu en 1819. Nous voulions aussi connaître les mines d'argent situées sur les montagnes près de cette dernière ville.

La grande église de Copiapo nommée *la Merced* s'écroula le 4 avril 1819, un jour après le tremblement de terre et sept jours avant la grande commotion qui détruisit la ville.

Après avoir satisfait notre curiosité nous nous préparâmes à retourner au port, et le 25, dès cinq heures du matin, nous effectuâmes ce retour. Vers le soir du même jour nous nous remîmes en mer, et longeâmes la côte par un léger vent du sud.

On extrait le cuivre, l'argent et l'or des contrées que nous venions de visiter. Le cuivre, surtout, en est la meilleure branche d'industrie. On compte dans le Chili plusieurs centaines de mines qui le fournissent en abondance, et l'on a calculé que sur une mine d'or il y a cinquante mines de cuivre, comme aussi, sur une mine d'argent quinze mines de cuivre seulement.

Il n'y a pas bien long-temps que le produit du

cuivre s'est élevé, dans l'espace d'une année, à soixante mille quintaux, de cent livres poids d'Espagne. La plus grande partie de ce métal se vend à Calcutta; la Chine en consomme aussi une certaine quantité, le reste se transporte aux États-Unis et en Europe. Quant à l'argent, son exportation annuelle peut être portée à vingt mille marcs, du prix de huit dollars d'Espagne; l'or s'exporte en très petite quantité. Le salaire des mineurs est très modique, mais il est certain qu'il s'élèvera à mesure que la civilisation gagnera dans la ville.

Le 3 février, c'est-à-dire peu de temps après notre arrivée à Panama, sur les côtes de la Colombie, je me mis en marche de bonne heure pour aller visiter les ruines de cette ville. Panama, connue surtout par l'isthme de ce nom, fut dans le temps florissante par son commerce, mais tombée au pouvoir des Espagnols elle perdit son importance. Cette ville eut une situation prospère tant que les ports de la mer Pacifique restèrent fermés au commerce, et que la Compagnie des Indes ne permit que rarement le passage de l'isthme à quelques vaisseaux. A cette époque c'était à Panama que se faisaient toutes les transactions, mais aujourd'hui que le passage du cap Horn est libre et sûr pour toutes les nations, un nombre infini de vaisseaux vont en tous sens dans les parties les plus reculées de ce pays porter, à bas prix, les approvisionne-

mens nécessaires. La ville de Panama est appelée encore à devenir, par sa position topographique, l'un des ports importans de l'Amérique; mais elle aura toujours des provinces rivales et ne reconquerra jamais sa première prépondérance, à moins, cependant, qu'elle ne soutienne la concurrence avec activité et loyauté. A ce prix elle peut espérer de voir encore le luxe renaître dans son sein; à ce prix ses édifices en ruines peuvent se réédifier. Je dois dire à ce sujet que les ruines de Panama sont de beaucoup supérieures au faux clinquant que nous avions précédemment vu à Lima. Il y a surtout un collége de Jésuites dont les ruines sont très bien conservées, et qui nous parut être d'une architecture remarquable. Ce monument n'a jamais été achevé et, loin que cela nuise à l'effet pittoresque qu'il produit, il y ajoute, au contraire, un nouveau charme. L'âme se complaît dans le sentiment mélancolique qu'il inspire, et revient avec plaisir sur un passé qui lui rappelle non-seulement la destruction de l'ordre religieux qui avait des frères partout, mais encore la décadence de la puissance espagnole, arrivée à la même époque et attribuée aux mêmes motifs.

Ce collége est de forme quadrangulaire; il avait été élevé jusqu'au second étage et devait en avoir un troisième. Les ornemens en sont simples et de bon goût; ce sont tout uniment des corniches ré-

gulières ayant de grandes moulures qui entourent les croisées, dont le nombre est infini, et qui sont, en quelques parties, traversées de moellons gothiques. Les coins et le dessus des portes sont aussi ornés de moulures. Chaque angle du bâtiment et le milieu, des deux côtés, forment une grande tour carrée portée sur des voûtes qui servent de passage aux voitures. Le tout, quoique de solide et épaisse construction, ne manque pas de grâce, et ressemble assez, de forme, à un temple grec, malgré la différence du style. Tout ce qui tient à la partie des détails dans cet édifice est exécuté avec soin et délicatesse. Rien de mesquin ne se montre dans les travaux de sculpture, et chaque partie contribue à la beauté du tout. Les murs sont tous élevés à la même hauteur, et, malgré les arbustes et mauvaises herbes dont la cour est remplie, malgré les plantes grimpantes dont les murs sont tapissés, on ne peut vraiment pas dire que ce soit là une ruine, puisque chaque chose est telle qu'on l'a faite.

Un peu plus loin que le collége, au milieu des champs, on trouve les restes d'une église et d'un couvent auxquels on n'arrive qu'à grand'peine au travers de mauvaises herbes qui s'y élèvent, et que le climat produit en abondance. Je me trouvai, sans m'en douter, dans l'emplacement d'un bain où l'on voyait une fontaine en marbre dont la

source était tarie. Quant au couvent, tout semble indiquer qu'il a été la proie des flammes.

Quelques quartiers de la ville de Panama présentent des rues qui sont dans un état déplorable de dégradation; l'herbe y croît partout, les casernes même tombent en ruines, et là, comme à Lima, on voit des restes de grandeur passée, opposés à la misère actuelle.

Nous quittâmes Panama le 4 février, et nous nous arrêtâmes à la petite île de Taboga, à neuf milles au sud, pour y faire de l'eau.

Le 23 février, c'est-à-dire, dix-huit jours après notre départ de Panama, et tandis que nous nous trouvions un peu au nord de Guatemala, nous aperçûmes deux hautes montagnes s'élevant en forme de cône au-dessus des nuages. Le point de leur élévation était si proéminent que nous pûmes le voir en mer pendant plusieurs jours, et apprécier, en nous éloignant, la distance et la hauteur approximatives de ces énormes masses que nous jugeâmes être le plus à l'ouest.

Il nous est impossible de dire combien de temps ces montagnes auraient pu conserver la forme de pic, la courbe de la terre étant si grande qu'elle nous cachait non-seulement leur base, mais encore une partie de leur élévation. Le premier jour, la convexité du globe nous cacha cinq mille deux cent soixante-treize pieds, le second sept mille

sept cent trente, et enfin toute la côte disparut à l'horizon. A cause de leur grande distance, les sommités que nous avions remarquées n'étaient visibles que 30 minutes avant ou après le coucher du soleil.

A la hauteur de Teccantepec, situé dans le golfe du Mexique, entre Vera-Crux et Campêche, dans la partie la plus resserrée de la terre à trois cents milles à l'est d'Acapulco, nous fûmes surpris par un orage épouvantable, qui n'eut pourtant aucun danger pour notre navigation.

Le 8 mars nous jetâmes l'ancre dans le port d'Acapulco, ville de la Nouvelle-Espagne, dans la province de Mexico. L'histoire nous a souvent entretenus de cette cité, d'où partirent les riches galions espagnols qui allèrent répandre dans l'est les trésors de l'ouest. Anson, dans ses intéressans voyages, parle beaucoup d'Acapulco, regardé comme la terre classique des marins.

Les habitans de ce pays diffèrent beaucoup de ceux du sud de l'Amérique; c'est un sang mêlé, c'est un caractère particulier de physionomie locale. On peut diviser ainsi la population, savoir: ceux qui viennent vendre au marché les fruits, les légumes et la volaille; les journaliers, qui travaillent dans la ville et ont de l'Espagnol dans le sang; enfin, les Nègres importés d'Afrique et dont on fait commerce sur ces côtes.

Nous ne restâmes que quatre jours à Acapulco,

et le 12 mars nous quittâmes cette ville pour nous rendre à San-Blas de Californie, ainsi désignée à cause de la similitude de son nom avec d'autres villes du Mexique.

Durant notre navigation sur les côtes nous ne perdîmes jamais les Andes de vue, ce qui fut pour nous une source de plaisir continu. Pendant cinq jours consécutifs le pic du volcan de Colima se montra à nous sous tous les aspects, et nous mit dans le cas d'apprécier sa véritable position. Mais nous ne fûmes pas assez heureux pour voir un volcan lancer ses feux ou seulement montrer sa fumée. La seule neige qui se montrât à nous distinctement était sur le haut du Colima. Pendant les dix premiers jours qui suivirent notre départ d'Acapulco, le thermomètre s'élevait la nuit au-dessus de 80 dégrés Fahrenheit, et descendait ensuite à 72, ce qui nous fit éprouver des transitions atmosphériques qui agirent sur nous d'une manière douloureuse.

Le 28 mars, trois heures après midi, nous arrivâmes à San-Blas, terme de notre voyage le long des côtes. Nous avions parcouru, de l'île de Mocho dans le Chili jusqu'à San-Blas dans la Californie, une distance de quatre mille six cents milles, pendant laquelle nous n'avions perdu la terre de vue que dans un espace de deux cents lieues entre Guayaquil et Panama.

Nouvelle Galicie dans le Mexique. Visite à la ville de Tépec.

Aucun vaisseau de guerre anglais n'ayant encore jeté l'ancre à San-Blas, l'arrivée du *Conway* y excita une véritable sensation. A peine étions-nous arrivés à l'abordage, que nous vîmes approcher un grand nombre de bateaux qui venaient nous apporter ou nous demander des nouvelles. La longueur de notre passage nous laissa peu à leur apprendre de récent, mais en revanche nous reçûmes des détails pleins d'intérêt par des vaisseaux qui venaient d'arriver de Lima, de l'Amérique du Nord et des Indes. Le port auquel nous touchions était depuis si peu de temps ouvert au commerce, que nous ne nous attendions pas à y trouver un aussi grand nombre de vaisseaux.

San-Blas est perché comme un nid d'aigle sur un rocher qui a cent cinquante pieds de hauteur, et qui est inarbordable de trois côtés. Au pied du quatrième côté, fort escarpé du reste, on trouve une plaine marécageuse couverte d'eau dans la saison des pluies. D'abord on marche dans les marécages, mais ensuite on trouve des collines richement couvertes de bois dont les arbres semblent tous liés ensemble par de longs festons de plantes grimpantes. Vers le soir le paysage qu'offrent les montagnes était d'un grandiose au-dessus de toute

expression. Arrivés au moment du coucher du soleil, sur un monticule placé au sommet de la plus haute chaîne, nous pûmes découvrir de ce point culminant tout le pays qui nous environnait et même la mer. Nous ne pouvions nous arracher à ce magnifique tableau, et nous admirions avec étonnement les différentes teintes que prenaient les bois à mesure que le soleil baissait; mais bientôt tout disparut pour nous et reprit une couleur bien différente au clair de lune.

Le 31 mars, après avoir gravi les collines, nous arrivâmes au point du jour près de Tépec, belle ville située au milieu d'une plaine cultivée. Nous fûmes surpris de voir une aussi importante cité et nous nous demandâmes comment il avait pu se faire que nous eussions ignoré même jusqu'à son nom?

Tépec est la ville la plus commerçante après Guadalaxara, capitale de la province. Bâtie au centre d'une vallée formée de volcans éteints, elle est baignée de trois côtés par une rivière qui procure une grande fraîcheur aux arbustes et aux terrasses dont la ville est ornée, ce qui ajoute encore à sa beauté. Vers le soir, une heure avant le coucher du soleil, nous vîmes chaque famille se rendre à l'église de la Santa-Crux, à laquelle on arrive par une grande promenade plantée de quatre ou cinq rangs de maronniers. Cette église est placée derrière un petit monticule dans un enfoncement.

Du portique on aperçoit une partie de la ville et de la promenade.

Les femmes seules assistaient au service, en sorte que nous n'osâmes pas tenter de voir quelles cérémonies avaient lieu. La porte était encombrée d'allans et de venans, et le mouvement continu qu'on remarquait, disait assez que chacun voulait avoir part aux prières. De jeunes filles rieuses arrivaient par groupes de huit ou dix, et c'était curieux de les voir changer tout-à-coup le jeu de leur physionomie, rajuster leurs châles, baisser les yeux avec affectation et se glisser dans l'église, tandis que d'autres en sortaient en disant leur dernier *ave* qu'elles abandonnaient pour recommencer à rire et folâtrer dans toutes les directions.

Les femmes de la classe moyenne de Tépic portent des robes de couleurs éclatantes et des écharpes appelées *rebozos*, formées d'un tissu bleu et blanc. La basse classe du peuple porte des vêtemens en coton; la classe moyenne, du coton mêlé de soie; et la première, de la soie sans aucun mélange.

La chaleur est si forte à Tépec, qu'on ne peut sortir dans le milieu du jour; ce n'est donc guère que vers les quatre heures de l'après-midi qu'on se promène, réservant le soir aux visites. Il y a une ou deux maisons dans la ville où les étrangers sont admis comme de droit et où ils sont sûrs de

rencontrer toujours fort bonne compagnie. Les commerçans vont à leurs affaires de bonne heure; les dames reçoivent dès dix heures du matin dans leur chambre à coucher qu'on nomme *la sala*. Après le dîner, qui a lieu à une heure, chacun fait sa sieste, en sorte que les rues sont désertes pendant un certain temps.

Les dames de Tépec portent le costume européen, et quoiqu'il soit de quelques années en arrière, quant à la mode, néanmoins il n'a rien de ridicule. Les hommes portent des chapeaux bruns entourés d'une torsade en argent ou en or. Lorsqu'ils montent à cheval ils se munissent d'une épée et d'un manteau appelé *mangas*, semblable au poncho du sud. La forme de ce manteau est longue, au milieu se trouve une ouverture par laquelle on passe la tête. Les éperons des cavaliers sont en argent et d'un très grand poids; au lieu de cravache, l'usage veut qu'on tienne à la main un paquet de courroies qui servent de fouet.

Je ne crois pas inutile de dire quelques mots sur les habitudes sociales des habitans de Tépec, et peut-être me saura-t-on gré de parler ici d'une réunion à laquelle je fus admis dans la soirée du 8 avril.

On s'était réuni dans une fort grande pièce. Les dames, à peu près au nombre de vingt, étaient assises dans le fond et comme collées au mur.

Pour obtenir la permission de se placer auprès d'elles, il fallait être ou étranger ou ami intime de la maison. A chaque coin de la salle, sur une petite table en pierre, était placée, devant une image de la Vierge, une chandelle qui répandait sa pâle lumière sur l'assemblée. A l'une des extrémités de la salle étaient les rafraîchissemens, les châles et les chapeaux des dames. On trouvait là aussi une guitare, et il était rare que quelque dame ne fît entendre sa fraîche voix au milieu de la conversation, qui semblait alors reprendre une nouvelle activité. Les bonnes, les domestiques entraient, sortaient, adressaient la parole à tout le monde avec une familiarité sans exemple dans nos pays. Les dames de cette société, quoique très bien mises, fumaient et parlaient si prodigieusement haut, qu'on les eût prises pour des poissardes. Les hommes portaient tous des bottes et gardaient leurs manteaux et leurs chapeaux. Une fumée épaisse répandue partout donnait à ce lieu l'air d'un estaminet, et on s'étonnait de voir, dans ce milieu désordonné, des hommes jouer des parties combinées aux jeux les plus profonds; c'était sans doute pour établir un contraste de plus.

Le 12 avril, je fis partie d'un grand dîner appelé *convite*, du nom espagnol. On devait se réunir à une heure, et il en écoula une et demie avant que la société ne fût toute rendue. Lorsqu'on passa

dans la salle à manger, la table était déjà garnie dans le milieu d'un énorme jambon, flanqué de deux grands bols de punch et de bischoff; les bouts de la table étaient garnis de fromage, de radis, d'olives, d'ognons au vinaigre, et d'autres mets auxquels tout le monde fit honneur. On servit d'abord le potage, puis le *olla* consacré, et successivement plusieurs autres apprêts.

Il y avait quarante personnes à table; dans le haut on plaça les deux dames les plus distinguées; à leur droite, on fit prendre place au gouverneur militaire, tandis que je fus prié de m'asseoir de l'autre côté, près de la maîtresse de la maison. Ce convite avait lieu chez l'alcade, ou bailli de la ville; c'est lui qui fit les honneurs de la table, aidé par quatre ou cinq cavaliers qui restèrent droits, et dînèrent après dans une autre pièce avec de jeunes hommes de la société.

Il régna d'abord un silence profond à cette réunion; mais tout changea de face quand le olla parut, et la conversation devint très animée. Plusieurs toasts furent portés en langue espagnole; on s'anima, on gesticula, et c'est à peine si l'on pouvait s'entendre. Les plats et les assiettes se succédaient avec une rapidité sans exemple; les bouteilles s'arrêtaient à peine sur la table, tant la soif des buveurs paraissait inextinguible. Les dames, accoutumées à ces gentillesses, demeurèrent im-

passibles, et parurent même prendre plaisir à cette confusion. Pour moi, malgré mon désir d'étudier les mœurs et les usages, je ne fus pas fâché quand vint le signal du départ.

Peu de jours après ce dîner j'allai visiter, au couvent de la *Cruz*, un de mes amis qui y faisait pénitence, non pas d'un péché commis, mais d'un péché qu'il allait commettre. Voici le fait : Don N.... avait récemment perdu sa femme; et, par des raisons de convenance, pensait à épouser la sœur de sa chère décédée, qui avait vécu avec lui en famille et s'était acquis l'affection des enfans. L'Église, consultée sur ce fait, le trouva grave, non parce que la dame en question était belle-sœur de don N...., non pas de ce qu'il songeait à se remarier sitôt après son veuvage, mais parce que la future était marraine de quatre de ses enfans. Un concile fut assemblé; et se déclarant inhabile à décider cette question, il eut recours à la sagesse d'un casuiste renommé qui décida que le mariage pourrait avoir lieu si don N.... faisait le sacrifice d'une somme de 400 dollars, savoir : 200 pour les pauvres nécessiteux et 200 pour les pauvres d'esprit, particulièrement les prêtres. En outre il fut ordonné à don N.... de se placer, ainsi que sa future, pendant une année, fêtes, dimanches, et jours de jeûne, à genoux devant l'autel, un grand cierge à la main, et durant une heure, pour racheter son

crime. La punition était dure; mais on transigea, et le coupable en fut quitte pour aller passer sept jours au couvent de la Cruz, où les bons frères lui aidaient à déguster les vins délicieux dont il s'était pourvu, puis ses enfans venaient le distraire; et sans compter la bonne chère que lui faisait faire le cuisinier du couvent, il avait, pour adoucir sa solitude, la visite de tous ses amis qui venaient lui dire les bruits de ville au sujet de son mariage.

Lorsque la pénitence fut finie, don N.... m'engagea à ses noces. On fit une cérémonie superbe; on lut grand nombre de prières, mais avec une telle rapidité, que je fus long-temps à savoir si elles étaient dites en latin ou en espagnol. Après la cérémonie il y eut des rafraîchissemens; mais les *novios* restèrent toute la soirée graves et compassés, selon l'usage du pays.

Afin de me mettre dans le cas de juger par comparaison, une famille de ma connaissance m'engagea, le 21 avril, à l'accompagner à la campagne où devait se célébrer le mariage de l'un de ses serviteurs. J'acceptai, et d'après ce que je vis je jugeai que, dans ces circonstances, les rangs étaient dissimulés ainsi : les inférieurs prenaient le ton et les manières des supérieurs, tandis que ceux-ci semblaient oublier toute la dignité de leur caractère. On peut le dire, dans aucun pays les domestiques et les esclaves ne sont traités avec une aussi grande

bonté que dans l'Amérique du Sud et le Mexique; il est à remarquer que cette affabilité des supérieurs envers leurs subordonnés se trouve dans toutes les colonies espagnoles et partout où il y a des Espagnols.

En approchant de la cabane où la noce devait avoir lieu, nous aperçûmes plusieurs personnes vêtues de leurs habits de fêtes et assises sur l'herbe. A notre vue elles se levèrent et vinrent nous recevoir. On nous fit entrer dans une chambre ou était dressée une table de huit à dix couverts. La mariée, parée d'une robe de coton des couleurs les plus vives, était assise avec sa famille dans le fond de cette pièce. Sa tête était ornée de fleurs artificielles, elle tenait les bras croisés, et conserva pendant tout le temps un silence extraordinaire; il paraît, à ce qu'on m'assura, qu'un sourire de sa part aurait été la chose la plus indécente aux yeux de tous.

La famille qui m'accompagnait, le marié, la mariée, leurs parens et moi, nous fûmes les seuls admis à table. Lorsque nous eûmes fini, les amis du *novios* (le marié) prirent notre place, et l'on dressa ensuite un troisième couvert sur l'herbe pour tous ceux qui voulaient y prendre part. Le premier repas était pour montrer que la famille jouissait de la considération de ses supérieurs; le second, qu'elle avait beaucoup d'amis, et enfin

le troisième comptait comme acte de générosité.

Le 22 avril, en traversant le marché nous vîmes un nombre prodigieux de Mexicains indiens, qui étaient venus pour acheter du maïs. Tous portaient un arc et deux douzaines de flèches environ. A leur ceinture pendait un long couteau. Ils étaient vêtus d'une chemise de leur fabrication et portaient, sur le genou, deux petits morceaux de cuir auxquels pendaient des glands de soie. Ces morceaux de cuir représentaient différens objets de propriété, tels que le cheval, l'arc, la femme de celui qui les portait. Ces Mexicains avaient la tête ornée de plumes ou de fleurs, les hommes mariés se distinguaient par une sorte de collier fait de morceaux d'os. Un petit vieillard, chef de la bourgade, portait, en signe distinctif de sa dignité, une baguette longue de deux pieds qu'il tenait à la main. A son genou gauche était suspendue la peau d'un oiseau à brillant plumage. Une seule femme faisait partie de cette troupe, et se tenait à l'écart enveloppée d'une espèce de couverture de laine; c'est elle qui tenait les brides des mules. Ces Indiens ne comprenaient pas du tout l'espagnol, en sorte qu'ils parurent d'abord effrayés de la manière curieuse avec laquelle nous les examinions; mais un interprète leur ayant dit qui nous étions, ils se rassurèrent; toutefois ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous les fîmes consentir à nous vendre leurs arcs,

leurs flèches et leurs plumes; mais, quelles que fussent nos instances, aucun ne voulut nous céder le signe représentatif de sa propriété. La taille de ces hommes est petite et chétive, et leurs armes ressemblent plutôt à une parure de luxe qu'à un objet d'utilité.

L'éducation est fort négligée à Tépec, surtout parmi les femmes, non qu'elles manquent de moyens naturels, mais faute d'occasion pour s'instruire. Les hommes ne se sont jamais occupés de commerce ni d'administration, et leur ignorance n'a pas peu contribué à celle de leurs compagnes; cela devait être.

Séjour à San-Blas, et retour à Rio-Janeiro par le cap Horn.

La température de San-Blas et celle de Tépec varient d'une manière prodigieuse, surtout pendant la nuit, où la chaleur ne peut guère se supporter. A Tépec, par exemple, à Tépec, situé sur une hauteur, le thermomètre descend à 15 ou 20 degrés, tandis qu'à San-Blas, qui se trouve sur le bord de la mer, la variation est moindre; à l'ombre, pendant le jour, il y avait 90 degrés et souvent 95. Il est même arrivé que dans les lieux où il y avait des effets de réverbération, on a compté jusqu'à 100 degrés. La nuit, le terme moyen était de 80 à 85 degrés. Entre dix et onze heures le vent de mer commençait à souffler, et il est impossible, à moins

de l'avoir éprouvé, de se faire une idée du plaisir qu'on se procure en le recevant. Ordinairement le vent cesse de trois à cinq heures, et alors l'intervalle qui existe entre ce calme plat et l'arrivée du vent de terre, a quelque chose de suffocant. Les toits des maisons sont plats, en sorte que le soleil darde à plomb sur toute leur surface et donne aux habitations la température d'un four.

Aux ennuis et à la fatigue de la chaleur se joint le désagrément des mosquites, sorte de moucherons qui assaillent par nuées, et des mouches, qui tombent partout, malgré les meilleures précautions. Cette multiplicité d'insectes infiniment petits est due aux marais dont la plaine de San-Blas est inondée jusqu'au commencement des fortes chaleurs, et qui, dès que les eaux croissent, abandonnent la vase où ils se sont fécondés pour se porter sur la ville. On n'est débarrassé de ces mouches et de ces mosquites que lorsque le vent de terre commence à se faire sentir, alors seulement, on peut prendre un peu de repos.

La meilleure saison commence à San-Blas en décembre, et finit en mai; pendant ce temps la ville est peuplée et les maladies s'y montrent peu, mais du mois de juin au mois de novembre, les chaleurs augmentent avec une progression inouïe; alors le ciel est pesant, les vents de terre et de mer cessent de se faire sentir et sont remplacés par des

ouragans terribles, toujours suivis d'abondantes pluies qui rendent la ville inhabitable. Quant aux environs ils sont tellement inondés qu'ils forment une nappe d'eau autour de San-Blas, qui ressemble parfaitement à une île.

Les maladies commencent à régner avec les pluies, mais elles augmentent surtout lorsque les chaleurs font élever des marais les miasmes infectans.

Vers la fin du mois de mai les habitans, riches et pauvres, quittent la ville, et c'est quelque chose de curieux que cette émigration. La route qui conduit à Tépec est alors couverte de chevaux, de mules et de piétons qui se retirent dans l'intérieur des terres; tous abandonnent, pendant quelque temps, ce qu'ils possèdent et laissent la peste régner sur une cité déserte.

La population habituelle de San-Blas est de trente mille habitans; lorsque nous en partîmes il y restait au plus cent cinquante personnes qui consentaient, à prix d'or, à demeurer pour la garde des propriétés.

Les naturels étant partis et nos affaires se trouvant terminées, nous mîmes à la voile le 13 juin, doublâmes de nouveau le cap Horn et arrivâmes le 12 septembre à Rio-Janeiro. Nous revînmes du Brésil en Angleterre.

FIN DU QUARANTE-UNIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

VOYAGES EN AMÉRIQUE. — Dix-neuvième siècle. 1

Bullock. (1823.) Voyage au Mexique. *ib.*

Voyage. La Jamaïque. Campêche. Orizaba. Saint-Juan de Ulloa. Isla del Sacrificios. 4

Vera-Crux. La promenade publique. Revue des troupes républicaines. La Posada. Marchés. Vautours. 8

Départ de Vera-Crux. Désert sablonneux. Vera-Aqua. San-Rafael. Puente del Rey. Puente del Reyna. Auberges de la route. 9

Xalapa. Description de cette ville. Détails sur les mœurs et les usages des habitans. 23

Reste d'éruptions volcaniques. Las Vegas. Perote. Aloès américain. Pulque. Ocho d'Agua. 30

Puebla ou Puebla de los Angeles. Description de cette ville. Rues. Pavage. Maisons. Églises. Police. Fabrique, etc. 35

Chollula. Saint-Martin. Rio-Frio. Ayotla. 45

Mexico. Les alentours. Les rues. Les maisons. La Plaza-Major. Le palais du gouvernement. 48

Théâtre. Alameda ou promenade publique. Passeo. Chinampas, etc. 62

La place du marché à Mexico. 68

Hôtels. Boutiques. États. Costumes. 73

Fabriques. Coutumes. Manières, etc. 84

Une exécution publique. 89

Animaux domestiques. Chevaux, mulets, ânes, etc. 92

Agriculture. Blé. Orge. Maïs. Fricollis. Bananes. Aloès. Climat 102

Ancien Mexico. 112

Antiquités du Mexique. 129

Excursion de Mexico à Tezcuco, à Otumba, aux pyramides de Saint-Juan de Teotihuacan, et autour du lac de Tezcuco. 137

Pages.
Excursion à la mine d'argent de Themascaltepel. Cérémonie de la prise de possession d'une mine. 155
Retour en Angleterre. 167
WATTERTON. (1812, 1816, 1820, 1824.) Voyages à travers l'Amérique du Sud, le nord-ouest des États-Unis et les Antilles. 173
PREMIER VOYAGE. *ib.*
DEUXIÈME VOYAGE. 216
TROISIÈME VOYAGE. 235
QUATRIÈME VOYAGE. 266
HEAD. (1825.) Voyages à travers les Pampas et les Andes. 278
Description générale des Pampas. 280
Buénos-Ayres. 304
Manière de voyager. 314
San-Luis et Mendoza. 324
Indiens des Pampas. 333
Passage de la grande Cordillière. 342
BASIL HALL. (1820-1821.) Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique. 374
Passage du cap Horn. Arrivée à Valparaiso. Visite à Santiago, capitale du Chili, et arrivée à Lima, capitale du Pérou. *ib.*
Excursion dans l'intérieur des terres. Visite dans quelques-uns des ports intermédiaires entre Valparaiso et Lima. 395
Nouvelle-Galicie dans le Mexique. Visite à la ville de Tépec. 414
Séjour à San-Blas, et retour à Rio-Janeiro par le cap Horn. 424

FIN DE LA TABLE.

Pages.
e
155
167
s
s
173
ib.
216
235
266
278
280
304
314
324
333
342
n
374
n
ib.
. 395
414
. 424